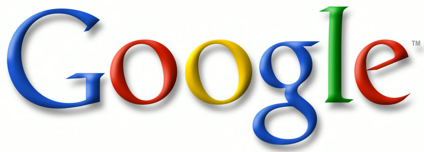

Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06932810 6

PARIS

PENDANT

LA RÉVOLUTION

(1789 - 1798)

PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET Cᵉ,
Rue du Bac, 30.

PARIS

PENDANT

LA RÉVOLUTION

(1789-1798)

OU

LE NOUVEAU PARIS

PAR

SÉBASTIEN MERCIER

NOUVELLE ÉDITION, ANNOTÉE, AVEC UNE INTRODUCTION

TOME PREMIER



PARIS

POULET-MALASSIS, ÉDITEUR

97, RUE RICHELIEU, 97

1862



INTRODUCTION

—

Le *Nouveau Paris*, qui n'a pas été réimprimé depuis ses deux éditions originales (1), n'est guère connu aujourd'hui que de quelques littérateurs et des historiens de la Révolution (2), qui paraissent en faire grand cas, sans le citer beaucoup. Mercier le composa très-rapidement et avec l'intention d'en tirer promptement bénéfice; c'était en plein Directoire, à l'époque de la dépréciation des assignats, et il fallait battre monnaie.

Journaliste depuis les premiers temps de la Révolution, et le créateur, on peut le dire, d'une des formes du journalisme, celle de la *chronique* politique et littéraire, Mercier se servit à la fois de sa plume et de ses ciseaux en composant son nouvel ouvrage, recueillant à droite et à gauche dans les feuilles de ses confrères, utilisant d'anciens articles de lui, imprimés ou manuscrits, des notes de portefeuille, des pensées écrites en courant pendant la fièvre des années précédentes.

Il est résulté de cet amalgame l'ouvrage le plus sin-

(1) Paris, an V, six part. in-8°, et Brunswick (Paris), an VIII, six vol. in-8°.

(2) Quelques bibliographes ne mentionnent pas le *Nouveau Paris*, d'autres le confondent avec le *Tableau de Paris*.

gulier, plein de beautés, de lueurs, d'incohérences, de contradictions et de répétitions.

Les chapitres ajoutés par Mercier, pour relier entre eux ces fragments hétérogènes, sont si étonnants par les faits qu'ils exposent, si attachants et en même temps d'un tour si original et si constamment varié, qu'ils donnent au livre la valeur d'une composition faite sur un plan et exécutée par une seule main.

Avant tout, le *Nouveau Paris* est un livre politique. Quoique essentiellement observateur et moraliste, Mercier y oublie la plupart du temps le modèle qu'il s'était tracé à lui-même dans le *Tableau de Paris*, et que tant d'écrivains avaient imité et même plagié à côté de lui.

Ses amis et ses critiques l'ont jugé au point de vue où il s'était mis, négligeant presque tous les côtés pittoresques de son nouvel ouvrage pour n'attacher d'importance qu'aux théories, aux observations, aux tableaux politiques.

Cette étrange publication souleva en effet bien des colères, qui se déchaînèrent dans les journaux de la réaction.

Homme du gouvernement du jour, Mercier vit se dresser contre lui la République agonisante et le parti royaliste aux aguets du pouvoir. Celui-ci, le plus maltraité, répondit à ses violences par des récriminations, qui furent à peu près toutes résumées dans le livre du comte de Fortia de Pile, intitulé : *Six Lettres à Mercier*. Cet écrivain a présenté, en trois cents pages, la défense de la royauté et de la noblesse, n'opposant pas souvent de contradictions sérieuses aux allégations de Mercier, et se payant comme lui d'insultes et de déclamations passionnées. Toutefois, si la vérité ne se trouve ni dans

l'accusation ni dans la défense, elle peut également profiter de l'une et de l'autre : c'est pourquoi nous conseillons la lecture du livre de M. de Fortia (1).

Homme de révolution avant la Révolution, parce que, peut-être, il ne la croyait pas si prochaine, — et, en effet, dans ses calculs, en fixant les préludes d'une ère nouvelle à l'année 2440, il ne s'était trompé que de sept siècles, — Mercier n'adopta pas les principes avancés d'un mouvement aussi intempestif. Presque honteux de sa prescience passée, il voulut démontrer que ni lui, ni personne, ne pouvait en déterminer les véritables causes, ni en prévoir les conséquences : « Sans doute, disait-il au commencement du Directoire, sans doute plusieurs écrivains l'avaient pressentie ; mais il ne faut pas accorder à Voltaire ou à d'autres beaucoup plus qu'ils ne méritent pour quelques lignes vagues ou insignifiantes (2). »

On n'est donc pas étonné de trouver exposée dans le *Nouveau Paris* la politique de la Gironde.

Pour les premiers temps, où tous les partis révolutionnaires marchaient dans une sorte d'entente, l'histoire est vue sous un jour assez vrai ; mais, à partir de septembre 1792, Mercier perd la tête. Il célèbre la victoire du peuple au 10 août, victoire qui fut, on le sait, le dernier triomphe commun de la Gironde et de la Montagne ; mais ensuite que de rancunes, de préventions, et, faut-il le dire, d'absurdités !

La Montagne devient une assemblée d'espions vendus

(1) *Six lettres* à S.-L. Mercier, de l'Institut national de France, sur les six tomes de son *Nouveau Paris*, par l'auteur du *Voyage de deux Français au nord de l'Europe*, etc. Paris, Barilliot, an IX, in-12.

(2) Discours préliminaire de l'*An* 2440, éd. de 1795.

à l'Angleterre pour discréditer la Révolution par leurs excès. Pitt manie tous les fils des événements, dirigeant aujourd'hui un complot royaliste, demain un club de septembriseurs. Danton promène dans Paris le *petit Capet*, il va s'en faire nommer tuteur; Robespierre se prépare à demander la main de la fille de Louis XVI pour obtenir plus tôt la dictature; enfin, la Montagne ne persécute la Gironde que pour être plus libre de restaurer la royauté, etc., etc.

Cependant Mercier n'était pas girondin dans le sens qu'on donne historiquement au mot; il ne se rallia à ce parti que par bravade, — trait de son caractère éternellement inquiet et frondeur. Le 31 mai, il rencontra Danton qui se rendait à la Convention: « Vous perdez, lui dit-il, la République et la France! » — « Enragé! » lui répondit Danton.

Mercier dément donc ses anciennes prédictions, mais il ne peut perdre l'habitude du style prophétique qu'il a tant affectionné; une partie de son livre semble écrite par un voyant. Dès 1797 il salue l'aurore de Bonaparte et distingue en lui le maître à venir. Dans un autre passage, il annonce l'envahissement de la France dans le cas où le régime royal se concilierait jamais un assez grand nombre de partisans pour rentrer victorieux, et il donne par dérision le nom de Louis XVIII au monarque dont il craint le retour. « Braves et vieux guerriers, dit-il aux invalides, vous seriez honteusement chassés de cet hospice où les aliments vous sont assurés jusqu'à la fin de votre carrière. Le despote vous dirait : Sortez d'ici, malheureux, qui avez porté les armes pour la République, au lieu de défendre votre roi, son clergé et sa noblesse. » Et il ajoute ailleurs : « La seule terreur qui soit à craindre aujourd'hui, c'est la cruelle, c'est l'inévi-

table vengeance des royalistes, si jamais ils revenaient vainqueurs. Dans quels flots de sang ils voudraient laver leurs injures ! Ils ne mettraient plus de formes légales, plus d'apparence de justice. »

Avant d'ouvrir le *Nouveau Paris*, il est bon de se rappeler que la rhétorique de la Révolution ressemblait peu à celle des temps de calme. L'entraînement des discussions politiques avait singulièrement exagéré les termes et les formes du discours. A cet égard, Mercier n'a pas été plus loin que ses contemporains, mais il a été aussi loin qu'aucun d'eux, et il importe de ne pas se tromper sur la portée de ses paroles : « Ces attaques, ces injures, n'étaient qu'un mouvement imprimé et machinal qui emportait tout le monde ; elles ne conservaient de signification ni pour ceux qui croyaient diriger, ni pour ceux dont ils faisaient leurs victimes. Un jour Lacépède vit dans un journal son nom en tête d'un article intitulé : *Liste des scélérats qui votent contre le peuple*, et le journaliste était un homme qui venait souvent dîner chez lui : il y vint après sa liste comme auparavant. « Vous m'avez traité bien durement, lui dit avec douceur son hôte. — Et comment cela, monsieur ? — Vous m'avez appelé scélérat. — Oh ! ce n'est rien : scélérat est seulement un terme pour dire qu'on ne pense pas comme nous (1). »

Ce qui n'étonne pas moins dans l'ouvrage que nous réimprimons, c'est la bizarrerie et la multiplicité des contradictions de Mercier. L'homme démentait le lendemain sa conduite de la veille : « Je ressemble, disait-il, au Sicambre Clovis, je suis tenté de brûler ce que j'ai adoré et d'adorer ce que j'ai brûlé. »

(1) Cuvier, *Éloge de Lacépède*.

Mercier ne se compromit pas avec les girondins, mais il fut l'un des signataires de la protestation secrète des soixante-treize contre l'épuration de l'assemblée. Antérieurement, son vote dans le procès du roi avait été contraire à celui de la majorité: il s'était opposé à la mort. Croit-on qu'il va s'en faire gloire lors du triomphe des modérés? Au contraire, il déclare qu'il est prêt à danser politiquement sur les cendres de Louis. Dans tel passage, il accablera la Révolution de ses invectives, et dans tel autre, il démontrera que la réaction a fait et est prête à faire plus de mal que la terreur elle-même.

Il n'a pas de termes assez forts contre ces hommes qu'il flétrit d'un nom qui leur est resté, *les faiseurs*, et lui-même, après avoir provoqué la destruction des loteries, se couvrit de ridicule comme le premier des *faiseurs*, en acceptant une place de contrôleur de la caisse de la loterie. Il déclame contre ces révolutionnaires qui ne craignaient pas de festoyer pendant les jours de disette, et confesse qu'en prison, où il resta pendant plus d'une année, il se fit une affaire capitale de ses quatre repas, ou plutôt « du seul repas qu'il accomplissait du matin au soir! »

Après avoir relevé ses palinodies, nous noterons également au passage quelques nobles paroles de lui. Mercier est humain; sous son emphase il est facile de découvrir le généreux avocat des faibles : « Le républicain, dit-il, embrasse dans ses affections tous les hommes qui l'environnent, tous ses concitoyens lui sont chers, il leur est lié par une espèce de consanguinité patriotique. » Peut-être mit-il souvent en pratique cette belle maxime; il ne nous l'a pas dit, et c'est avec d'autant plus de plaisir que nous avons vu dans la préface d'un

ouvrage de son temps (1) avec quelle reconnaissance l'auteur parle de « l'honnête Mercier » qui appuya une de ses réclamations et suspendit « le glaive déjà prêt à le frapper. » En effet, nous le voyons, à ses bons moments, l'avocat de la conciliation et de l'apaisement des partis. Il ne demande plus aux Français autre chose que de mettre leurs fautes à profit : « Le passé n'est plus en notre pouvoir, travaillons pour l'avenir. » Connaissant cette conclusion, on ne s'étonnera pas que Mercier loue la grande assemblée dont il fut membre et qui le proscrivit. Était-il possible de faire sans secousses une révolution qui heurtait tant de passions et tant de préjugés ? En définitive, il trouve glorieux le rôle de la Convention et lui assure la reconnaissance de la France à venir. Le courage, la conscience et les calamités des hommes de son temps ne seront pas perdus : « La postérité sera heureuse de nos souffrances. »

Mercier, dont l'audace paradoxale n'a point été égalée et qui définissait sa manière : « secouer l'arbre aux idées, » a su se modérer dans le *Nouveau Paris*. A peine y trouve-t-on une vingtaine de pages consacrées à l'exposition des rêveries où se complaisait l'imagination de l'auteur. L'apologie du pied humain, sur lequel, selon lui, toutes les passions laissent leur trace ; quelques-unes de ses déclamations habituelles sur l'inutilité des arts, et çà et là des comparaisons extravagantes qui éclatent au milieu d'une période académique, sont les seules excentricités par lesquelles il ait cherché à réveiller cette fois l'attention du lecteur.

(1) *Spectateur français,* par de La Croix. Paris, Buisson, an IV, in-8°.

On remarque aussi la complète réserve de Mercier pour tout ce qui touche à la vie privée, à la personnalité des hommes qu'il flagelle ou qu'il loue. Nulle part un mot blessant sur les mœurs de ses ennemis. Pas une des femmes qui faisaient alors les délices de la société parisienne n'est non plus nommée dans son livre : il n'en cite d'autres que Marie-Antoinette, Mesdames et Charlotte Corday. C'est, du reste, ce que lui-même fit remarquer plus tard dans une lettre où il se plaignit qu'on lui attribuât une très-dure et très-méchante épigramme contre madame Tallien : « La plus grande lâcheté, dit-il, c'est d'écrire contre une femme. Nos ancêtres regardaient cette lâcheté comme un véritable délit... J'ai composé passablement de madrigaux en leur honneur ; mais dans toute ma vie, je n'ai pas fait, Dieu merci, la plus légère épigramme contre elles (1). »

L'importance donnée à la politique dans le *Nouveau Paris* devait nous arrêter quelque temps, et nous devions aussi faire ressortir les opinions de son auteur ainsi que le rôle qu'il avait pris; mais la partie de son livre la plus intéressante pour nous est celle qu'il consacre aux mœurs de la grande ville et aux principaux spectacles qu'elle offrit pendant le cours de la Révolution. On ne cessera de consulter comme des tableaux pleins de vie, comme des témoignages historiques des plus curieux, les chapitres sur l'aspect du Champ-de-Mars aux jours qui précédèrent la fête de la fédération ; sur les scènes changeantes du Palais-Royal, sur la rentrée à Paris de la famille royale, sur l'interminable et tragique séance de trente-sept heures où la Convention livra Louis XVI à

(1) Labouisse-Rochefort, *Souvenirs,* t. V, p. 126.

l'échafaud, sur l'aspect de la ville le jour de la mort du roi, etc., etc. Dans le chapitre « Caricatures, folies, » la société du Directoire, peinte de main de maître, se montre dans tout le laisser-aller de ses saturnales. Avec quel talent la plume de l'observateur nous fait assister à la stupéfaction du populaire lorsqu'il s'aperçoit, après avoir jeté bas les statues royales, que ces bronzes ne sont pas massifs, que les flancs de ces cavaliers gigantesques ont à peine l'épaisseur d'un écu de trois livres. Ici la misère publique s'étale dans toute son horreur sous le règne du maximum; là se célèbrent les fêtes de la Raison au milieu d'indescriptibles sarabandes. Quoi de plus attachant que cette veille d'un jeune prisonnier du Châtelet durant la nuit du 2 septembre, ses angoisses devant la mort, les quatre heures d'attente après lesquelles sa présence d'esprit l'illumine et le sauve! Beaucoup d'observations forment autant de notes pour la vie des hommes célèbres de cette grande époque, et à côté des scènes lugubres se joue la parade des partis vainqueurs et de la foule en carmagnole. Enfin, que de détails sur la petite vie parisienne si peu connue, sur ces *dessous* de Paris que notre temps croit avoir découverts, sur ces petits métiers si pittoresques, les seuls restés pittoresques au milieu de notre uniformité. On aime à relire les pages consacrées aux crieurs de journaux, où s'agite et glapit le peuple des chansonniers et des industriels de trottoir.

Quand il parle des Parisiens, le style de Mercier est tout amertume. Il s'indigne de l'oisif parlage, du stérile raisonnement de ces hommes qui s'imaginent qu'une révolution se fait ou s'arrête à volonté. Mercier a puisé ses réflexions dans l'étude et l'observation assidue, lorsqu'il dit du peuple parisien : « Perturbateur par mu-

tinerie, rebelle en paroles, se cachant dans sa boutique ou dans son étude au moindre coup de tambour, il cherche une servitude dont il n'a point le nom. Il s'attendrissait sur un roi marmot, et il rejette la constitution républicaine parce qu'il n'est pas né pour la concevoir. Oh ! qu'il aille à Alger apprendre à obéir, puisqu'il ne veut pas être libre dans sa patrie. » Ailleurs, il l'accuse de n'avoir jamais lu l'histoire, de se croire un être privilégié, et livre à notre moquerie sa déraison qui accuse toute la nature, tous les hommes, tous les événements des maux politiques dont sa ville est le théâtre. Les notaires lui sont particulièrement désagréables : « Le plumitif est ce qui rétrécit le plus les idées, et les notaires ont les idées les plus étroites qu'on puisse avoir dans un renouvellement de choses. »

Notons encore dans cette partie du *Nouveau Paris* plusieurs faits de la vie de l'auteur, non relevés jusqu'à ce jour par ses biographes, et c'est ici l'occasion d'appuyer sur ce point, que Mercier n'a pas été le témoin oculaire de bien des événements dont il parle. En se rappelant la manière dont il a composé son livre, c'est-à-dire de récits personnels et de morceaux empruntés à des journalistes ses confrères, on devra toujours avoir sous les yeux les phases de sa détention. Nous en donnons ici le tableau d'après les pièces officielles des archives des prisons. A partir de son incarcération à la Force, le 17 vendémiaire an II (8 octobre 1793), Mercier passa successivement aux Madelonnettes, le 27 messidor, même année ; aux Anglais, le 6 thermidor ; puis aux aux Fermes, date inconnue, et enfin à Port-Libre, le 24 fructidor. Ce fut la dernière de ses étapes ; il fut mis en liberté le 3 brumaire an III (24 novembre 1794).

L'histoire de la révolution offre à l'observateur tant de

tableaux divers, que Mercier, malgré son génie, ne peut avoir été que le peintre d'un petit nombre. Peut-être se réservait-il d'en tracer quelques autres. Nous savons que pendant la Terreur il perdit beaucoup de papiers où il avait consigné ses réflexions : les uns, ses parents les brûlèrent de peur qu'on les saisît entre leurs mains; les autres, confisqués, ne lui ont pas été rendus, et peut-être attendent-ils le jour de la résurrection dans un carton d'archives. D'ici là, on trouvera dans la lecture de quelques livres analogues au sien, publiés à la même époque, des éléments pour compléter l'aspect du Paris nouveau dans ce qu'il avait de plus saillant et de plus pittoresque. Ci-dessous la liste de ces ouvrages classés dans l'ordre chronologique (1).

(1) *Souvenirs de mon dernier voyage à Paris,* par Meister. Paris, Fuchs, an v, in-12.

Histoire des prisons de Paris et des départements, par P.-J. B. Nougaret, 1797, 4 vol. in-12.

Dernier Tableau de Paris, depuis le 10 *août* 1792, par Pelletier, 1798, 2 vol. in-18.

L'ancien et le nouveau Paris, par Nougaret, an VII. 2 vol. in-18.

Le nouveau Diable boiteux, tableau philosophique et moral de Paris, par *Dicaculus* (Chaussard). Paris, Buisson, an VII. 2 vol. in-8°.

Les Ruines parisiennes depuis la révolution de 1789 *et années suivantes.* 1799. In-8°.

Paris à la fin du XVIII[e] *siècle,* ou esquisse morale des monuments et des ruines de cette capitale, ainsi que des mœurs et des ridicules de ses habitants, par J.-B. Pujoulx. 1800. In-8°.

Encore un tableau de Paris, par C. Henrion, an VIII. In-12.

Mes promenades philosophiques et critiques dans Paris, par Cousin d'Avallon. 1801. In-18.

Le Pariseum ou Tableau de Paris en l'an XII, par J.-F.-C. Blanvillain. Paris, 1804. In-12.

AVANT-PROPOS

J'avais terminé, vers la fin de 1788, le tableau de Paris que j'avais commencé en 1781 et qui composait douze volumes. Je comptais avoir tout dit, du moins tout ce que je savais, sur cette ville qui fixe éternellement les regards du monde entier, et je comptais bien n'y pas revenir, lorsqu'une révolution dont le souvenir ne périra jamais, et influera sur les destinées futures de l'espèce humaine, vint bouleverser les mœurs d'un peuple paisible, changer ses habitudes, ses lois, ses usages, sa police, son gouvernement, ses autels, et lui inspirer tour à tour le courage le plus héroïque et la férocité la plus lâche. Qu'il fut grand ! qu'il fut abject ! qu'il fut impétueux !

qu'il fut patient ! Il faut admettre nécessairement dans cette ville deux peuples distincts : l'un s'élançant généreusement vers la liberté, prompt à tout oser, invincible, généreux ; ce fut le peuple du 14 juillet et du 10 août : l'autre, souple, avide et cruel, prompt à s'emparer des victoires des républicains, à se les attribuer, à se donner pour les patriotes les plus purs, les plus clairvoyants et les plus décidés, lorsqu'ils n'étaient qu'ambitieux de pouvoir et de richesses. Les valeureux républicains furent assujettis par ces sycophantes, qui, cachés dans toutes les occasions périlleuses, se montraient lorsqu'il fallait précipiter le peuple dans le crime et commander à des bourreaux.

Ainsi les braves guerriers, les fonctionnaires laborieux, les probes, les bons citoyens, ont été trompés, abusés par des démagogues, qui n'ont pris le langage de la liberté que pour la rendre odieuse et exécrable ; et dans leur affreux succès, ils ne seraient qu'horribles aux yeux de la postérité, mais qu'on juge combien ils étaient coupables, car la plupart n'ont obéi qu'aux suggestions et aux guinées du gouvernement anglais.

C'est lui qui, du premier jour de la révolution, a commandé la contre-révolution, a poussé dans les extrêmes les vertus des uns et les vices des autres, et peu lui importait que le sang de Louis XVI ou celui de Robespierre coulât sur

l'échafaud ou ailleurs : c'étaient deux Français, et tout Français, qu'il fût émigré, qu'il fût républicain, était l'objet de sa haine traîtresse et implacable.

Le plus grand des miracles, c'est que cette superbe ville soit encore debout. Le plan d'attaque qui devait avoir lieu à Versailles contre l'Assemblée nationale et contre Paris, est un des plus épouvantables projets qui aient été conçus dans une cour dépravée. La ville eût été saccagée, livrée au pillage, réduite au tiers de ses habitants. Le despotisme ensanglanté planerait encore sur ses ruines ; la bravoure des Parisiens, leur union et une faveur inespérée de la fortune firent pâlir cette cour homicide.

La contre-révolution a commencé depuis le jour où Louis XVI retourna à Versailles, en portant la cocarde tricolore qu'il avait baisée devant tout le peuple, à une des fenêtres de l'Hôtel-de-Ville.

Tout ce qui s'est fait depuis, s'est fait en haine de la révolution et de la prise de la Bastille.

Paris est devenu le théâtre où tous les acteurs des différents gouvernements se sont rendus pour consommer l'œuvre de leur hypocrisie. Chaque jour en dévoila quelque partie ; et il n'y a que l'histoire qui puisse dénombrer sous combien de masques les traîtres de toute espèce et de tout rang ont plus ou moins trompé ou fatigué la

position des républicains. Les faire déchirer de leurs propres mains, voilà tout le secret des puissances coalisées.

Le piége était grossier, mais les passions étaient extrêmes, mais les intérêts étaient singulièrement diversifiés. L'impétuosité naturelle aux Français servit leurs ennemis, et une sorte d'inconstance les promena dans des idées contraires, et les dirigea quelquefois à leur insu vers un but opposé.

L'orgueil des meneurs les opposa l'un à l'autre, et les échafauds mêmes furent abattus par ceux qui les avaient dressés, non par amour de l'humanité, mais par l'ardente jalousie du pouvoir tyrannique. Comment les républicains sont-ils sortis triomphants de ces monceaux de cadavres, dont les bouches muettes disent encore : Tout ce qui a voulu la République, tout ce qui l'a soufferte, a été jugulé, après avoir été calomnié.

Le 13 vendémiaire, qui n'était que la répétition du 31 mai, devait voir la ruine du parti républicain. Nouveau miracle qui le sauva ! Jamais les Parisiens ne furent plus abusés que dans cette journée fameuse ; ils expièrent cruellement leur erreur. Mais ce fut la victoire du parti républicain qui influença le 18 fructidor. Paris resta calme, attendit ; et les conjurés royalistes furent écrasés sans retour. Paris fut sauvé encore ce

jour-là de l'horrible contre-révolution, dont les suites seraient incalculables : il ne paraît plus disposé à suivre les étendards des séditieux ; il porte ses regards sur ces braves armées qui défendent la patrie, et il sent enfin que la patrie n'est pas tout entière dans son enceinte ; il se livre aux fêtes, aux plaisirs et aux arts ; il a trop souffert peut-être pour chérir le mot *république*, mais il est républicain à son insu ; et l'instinct qui le porte tôt ou tard vers la grandeur, les fêtes vraiment nationales, où il se complaît de temps en temps, la renommée de nos armées, et cette haine de l'Europe, qui n'est qu'une admiration déguisée pour tant d'actes éclatants, tout le conduit insensiblement à oublier les mots de *roi* et de *grands seigneurs*. Le goût des plaisirs et des jouissances que l'on ne trouve que dans son sein, achèvera d'éteindre ce ferment contre-révolutionnaire que l'étranger voudrait alimenter. Il a beaucoup perdu de son or, et le Parisien sent qu'il serait si facile au gouvernement de renouveler un 18 fructidor, qu'il ne se mettra point dans le cas d'en faire l'expérience. Il s'est montré ce jour-là, le gouvernement, avec l'appareil de la puissance, et chacun a dit : Le voilà, il ne nous est plus permis de ne pas le reconnaître ; le voilà, le gouvernement ; respectons-le !

Tout ce qui paraît hasardeux et qui ne l'est

pourtant pas, est presque toujours sage : c'est qu'il n'y a rien dans le monde qui n'ait son moment décisif ; et le chef-d'œuvre de la prudence est de connaître et de prendre ce moment. La prudence même nous ordonne alors de ne consulter que la fortune. Les plus grands dangers qui pourraient s'offrir ont leur charme, pour peu qu'on aperçoive un immense avantage dans la perspective du succès ; mais de médiocres dangers n'ont que des horreurs, quand le combat ne vaut pas la peine d'être entrepris.

Les grandes affaires politiques ont un point de maturité qu'il faut attendre, et qu'il est dangereux de prévenir ; mais lorsque ce point de maturité se fait sentir, qui considère les suites avec trop de scrupule n'est pas fait pour le gouvernement.

Votre plus dangereux ennemi, dans ces importantes crises, est souvent celui dont l'alliance vous serait le plus utile. Quelle habileté ne faut-il pas alors pour savoir vaincre et se passer de lui !

Ne point faire à l'ennemi de plus grand mal que celui qu'il paraît craindre, réussir autant par les fautes d'un parti opposé que par la sagesse d'un autre, c'est véritablement gouverner ; c'est faire en politique les ouvrages merveilleux de ces machines de physique que le peuple croit être le

fruit d'un travail compliqué, et qui ne sont que le produit d'un mécanisme ingénieux, mais très-simple.

Il s'est montré, le gouvernement, et à la physionomie la plus terrible il a fait succéder un visage doux et clément, il a concilié l'admiration et les suffrages. Voulez-vous mettre une force de plus de votre côté? mettez-y la modération et l'humanité, c'est ce qui touche tous les hommes; car les punitions sont faites pour améliorer et et non pour détruire ; ce qui dans un autre temps serait rigueur, ne paraît plus que justice.

Il s'est montré, le gouvernement, après tant d'années d'anarchie ; et le sage et le politique, et le faible et l'ignorant, et l'ami de son pays et l'ami de ses plaisirs, et tout ce qui chérit la gloire ou le repos, répétera avec joie dans le fond de son cœur : Il y a un gouvernement ; et pour me servir d'une formule commune : *C'est ce qu'il fallait démontrer à l'Angleterre et même à la France.*

Celui-là serait bien pénétrant qui verrait les véritables causes des révolutions. C'est tout simplement la maturité des choses et des événements. On y fait entrer beaucoup d'éléments moraux et raisonnés ; mais c'est une action purement physique qui détermine toujours la crise.

Notre République, agitée, tourmentée, déchi-

rée dans son origine par des tyrannies triumvirales, décemvirales, dictatoriales, est bien robuste, puisqu'elle a résisté à tous les efforts de l'anarchie. Je ne crains plus pour elle que les *infiniment petits*, j'entends cette multitude de petites autorités, qui, trop multipliées, transforment les règlements en lois augustes, et de simples bureaux de prévoyance en des chambres inquisitoriales. La République est environnée de trop de vers rongeurs; et sous prétexte d'affermir l'ordre public, l'individu libre est piqué par un trop grand nombre d'insectes. Des lois grandes, majestueuses, et peu de règlements, qui deviennent des lois aussi désastreuses que les premières sont utiles!

Au reste le mot *liberté*, fortement prononcé et voulu, a toujours fait le peuple libre. Il ne tient qu'au Français, et surtout au Parisien de vouloir formellement l'indépendance et la prospérité. Qu'il fasse pour la liberté ce qu'il a tenté de faire pour la contre-révolution; qu'il n'écoute pas la voix de celui qui se dit *l'ami du peuple*, mais de celui qui l'est en effet.

Il serait difficile de déterminer aujourd'hui quelle est l'opinion dominante. L'opinion individuelle a son opiniâtreté propre. Il n'y a plus d'opinion publique, vu les déchirements de la société; mais l'opinion la moins nombreuse, celle des gens

ısés qui reconnaissent la nécessité d'un gouгnement fort, peu à peu devient la dominante. ı est trop longtemps parvenu à empêcher les ımmes de s'entendre, en changeant la significa-ɔn des mots. Le Parisien craint l'abus des mots, il laisse aller les choses. D'ailleurs presque ute moralité étant attaquée, on attend que le rstème du législateur soit complet ; et la peur ɘ déchoir et d'être plus mal aide à remonter ɘrs le mieux. Dans une crise nouvelle, les bons itoyens seraient la proie des méchants, les sages ɘraient aux ordres des fous, les gens probes et clairés seraient la dupe des fripons et des igno-ants ; on ne veut point repasser par de pareilles ˌpreuves. On a vu, dans la démocratie, la popuarité bien menaçante pour la liberté publique. Ɔn craint la popularité et la démocratie, en ce qu'elles sont bien voisines de l'ochlocratie.

Comment certains hommes ont-ils pu penser qu'on remontait le fleuve des événements ? Plus la chute du trône avait été éclatante, plus il était impossible de le relever. Le principal espoir des royalistes fut dans ces énergumènes qui, sans choix, sans prudence, sans mesure, précipitaient le char de la révolution au lieu de le conduire, en écartaient les mains habiles, pour y substituer l'ivresse et la frénésie. C'est en prenant le titre de patriotes par excellence, qu'ils parurent aux

royalistes se rapprocher le plus de leurs vues secrètes.

Bientôt, en effet, ils se donnèrent la main ; et ce n'est pas sans raison qu'on a dit : *que la cocarde blanche s'attachait d'elle-même au bonnet rouge.* Voilà pourquoi tant de crimes furent commis au nom même de la révolution, et que tant de témoins restèrent impassibles.

Ainsi que la boue de Paris est une boue toute particulière à cause des parties hétérogènes qui s'y mêlent, la canaille d'une grande ville, qui n'y est point née, et qui abonde de toutes parts, est une canaille qui n'a point de nom. C'est sur elle que les factieux ont appuyé leurs projets ; et Danton, le mauvais génie de la France, la fit fermenter ; et depuis lui, les chefs de parti se sont servis de cette horde infernale d'où sortirent les Hébert, les Chaumette, les Ronsin, et les membres atroces de la rebelle commune de Paris. Ce fut cette populace qui environna constamment les échafauds, et qui, jamais lasse du spectacle, fatiguait jusqu'aux auteurs de ces sanglantes tragédies. Elle fit l'horrible commentaire de cette phrase de Montaigne, et la mit dans une pleine évidence : « La populace, par tous les pays, déchiquète les cadavres, et s'en met jusqu'aux coudes. »

Mais, dira-t-on, l'aristocratie n'a-t-elle pas eu

ses chouans, ses horribles chouans? Oui, d'accord; mais les bourreaux que l'aristocratie achetait étaient les mêmes qui s'étaient déjà vendus aux robespierristes. L'aristocratie n'a fondé ses fureurs décuples que sur cette populace, le fléau de tous les gouvernements et l'instrument féroce de tous les partis.

Les temps des révolutions produisent beaucoup d'actions fortes et peu de grands hommes. La concurrence des talents empêcha leur éclat, et il n'y eu point de géant dans toutes ces grandes commotions politiques. Tout se fit au nom de tous; et ceux qui s'élevèrent un peu furent tour à tour brisés dans le choc des événements.

Des hommes ineptes avaient dit : *qu'en révolution il ne faut jamais regarder derrière soi.* Cette maxime est très-fausse. Les révolutions se conduisent et s'achèvent par ceux qui mesurent et comparent ce qui est fait et ce qui reste à faire; et les vertus morales deviennent d'autant plus nécessaires qu'on en a perdu toute idée, et que les dénominations injurieuses, c'est-à-dire les paroles dépourvues de sens, sont des arrêts de mort qui portent sur les citoyens les plus jaloux de la liberté et du bonheur de leur pays.

Ce sont toutes ces phrases insignifiantes, et même celles qui étaient le plus inintelligibles, qui ont été le ciment des prisons et des échafauds.

Les chefs de parti ont osé s'en servir avec un succès qui atteste que, dans une nation éclairée, le plus grand nombre d'individus ne l'est pas encore, et que les calamités particulières deviennent un pur spectacle pour ceux qui n'en sont pas atteints dans le moment.

Sans doute, pour peindre tant de contrastes, il faudrait un historien comme Tacite ou un poëte comme Shakspeare.

S'il apparaissait de mon vivant, ce Tacite, ce Shakspeare, je lui dirais : Fais ton idiome, car tu as à peindre ce qui ne s'est jamais vu, l'homme touchant dans le même moment les extrêmes, les deux termes de la férocité et de la grandeur humaine. Si, en traçant tant de scènes barbares, ton style est féroce, il n'en sera que plus vrai, que plus pittoresque ; secoue le joug de la syntaxe, s'il le faut, pour te faire mieux entendre; oblige-nous à te traduire ; impose-nous, non le plaisir, mais la peine de te lire.

Je ne crois pas en effet que notre langue puisse marcher encore longtemps sans sortir de la gêne où une timidité gratuite la captive au milieu de tant de spectacles nouveaux et non moins étonnants. Si le style demeure esclave, ils ne seront point transmis à l'admiration ou à l'horreur de la postérité.

Eh quoi ! l'ambitieuse tourbe démagogique, au

milieu de la tempête révolutionnaire, ne s'est-elle pas créé un langage fait pour tromper et séduire la multitude? J'ai entendu crier à mon oreille : « Que les Français périssent, pourvu que la liberté triomphe! » J'en ai entendu un autre s'écrier dans une section, et je l'atteste : « Oui, je prendrais ma tête par les cheveux, je la couperais, et l'offrant au despote, je lui dirais : — Tyran, voici l'action d'un homme libre! Ce sublime de l'extravagance était composé pour les classes populaires ; il a été entendu, il a réussi ; et nous, nous ne ferions pas une langue pour transmettre à nos derniers neveux ces incroyables phénomènes moraux et politiques qui ont frappé d'une longue surprise et nos regards et notre entendement !

On a parlé bien diversement dans le monde de mon *Tableau de Paris*. J'ai eu du plaisir à l'écrire ; j'ai cherché la vérité en tout ; voilà toute ma réponse. Qu'il me soit permis, puisque j'ai essuyé tant de critiques injustes, et que j'ai été en butte à tant de satires, pour avoir voulu faire un ouvrage agréable et utile, qu'il me soit permis d'opposer le jugement d'un écrivain qui a pris mon livre et ma personne en amitié, qui a été le traducteur de l'ouvrage et le bon conseiller de l'auteur, et qui m'a témoigné ce zèle qui encourage l'écrivain et le console des injustices de ses con-

temporains. Voici la traduction du morceau allemand du citoyen Cramer (1). Je n'effacerai point les louanges, parce que ma carrière littéraire n'est pas finie, et que je les relirai pour m'élever jusqu'à elles.

« Si d'Alembert, quoique étranger, a été ho-
« noré en Allemagne, au milieu du bocage sacré
« de la reconnaissance et de l'amitié, d'un mo-
« nument simple mais durable, pour l'écrit inti-
« tulé : *Sur les hommes de lettres et les grands*,
« j'ose dire que Mercier, par les châpitres que je
« viens de transcrire, en a bien mérité un pareil.
« Souhaitez-vous de connaître mon jugement à
« l'égard de son *Tableau*, différât-il même de

(1) Le passage ci-dessus se trouve dans un livre de Charles-Frédéric Cramer, intitulé : *Menschliches Leben*, etc. Vol. III, p. 163 (ou : *Vie humaine*, ect.), écrit en 1791, longtemps avant que ce citoyen, alors professeur de littérature grecque et orientale à l'université de Kiel en Holstein, connût l'auteur du *Tableau*, ou qu'il devinât que la singularité de son étoile et son républicanisme le pourraient fixer un jour parmi nous à Paris. Plusieurs allusions de ce passage qu'il avait fait précéder par les chapitres de mon *Tableau : Apologie des gens de lettres; Belles-lettres; Trente écrivains en France, pas davantage*, se rapportent à des matières précédemment traitées dans son livre, ce que je trouve nécessaire de faire remarquer pour que l'on ne les regarde pas comme déplacées, ou étrangères au sujet.

(*Note de Mercier.*)

« celui de plusieurs d'entre vous? le voici. (J'use « du droit que me donnent ma qualité de membre « de votre société et le code de nos lois, sous « l'article : *Sur les monuments.* Et se trouvât-il « parmi nous des individus qui, usant d'une jus- « tice rigoureuse, me condamnassent, ou dont la « sentence vînt à démolir le monument érigé par « ma main, eh bien ! il faudrait m'y soumettre ; « mais sachez que j'en pleurerais à chaudes lar- « mes.)

« S'il arrivait que, dans cet âge d'or que nous « voyons en songe, les sciences et les arts de- « vinssent plus chers aux rois que le sang ; et que, « par hasard, l'Alceste mourante leur donnât plus « de joie dans la tristesse qu'aujourd'hui l'illu- « mination enchanteresse d'une flotte qu'on fait « sauter en l'air ne nous accorde de douleur dans « leur joie ;

« Si, à cette glorieuse et lointaine époque, un « roi des Deux-Siciles, convoitant de nouveaux « sujets d'opéra pour le théâtre de Saint-Carlo à « Naples, tirés des opéras perdus de Sophocle ou « du poëte Accius, tombait sur l'idée d'employer « quelques millions de sequins de ces sommes « énormes que coûtent dans ses Etats la chasse « au cerf, et dans d'autres celle des hommes, « pour creuser ce trésor de littérature ancienne, « qui dort dans les rouleaux collés de vieux

« parchemins qui forment la bibliothèque non
« encore examinée d'Herculanum et de Portici ;
« (Supposé, toutefois, qu'alors ces rouleaux
« existassent encore, ne fussent point dévorés
« par l'infatigable dent du temps, et que leur
« déploiement, inventé par Mazochi, ne fût point
« un art perdu.)

« S'il arrivait, dis-je, qu'à la satisfaction indi-
« cible de tous les professeurs d'humanités et de
« belles-lettres répandus sur la surface du globe,
« on parvînt à rétablir les cent vingt drames
« lyriques de Sophocle ; qu'on trouvât dans la
« même fouille les hymnes d'Alcée ; qu'on res-
« tituât les Décades perdues de Tite-Live et les
« comédies de Ménandre ; qu'on les livrât à l'im-
« pression et qu'on les rendît par cette régéné-
« ration au public lettré, et, ajouterai-je, qu'au
« milieu d'autres volumes dont aucun in-folio
« érudit *De libris veterum deperditis*, ne vous dit
« un mot, l'on rencontrât, par exemple, un ou-
« vrage de douze volumes, d'un Mercier latin, qui
« nous peignît l'ancienne Rome, la reine des ci-
« tés, au temps de l'immortel Auguste et des plus
« immortels Cicéron, Horace et Virgile, avec
« toutes ses mœurs locales, ses habitudes tempo-
« relles, ses institutions morales, ses ridicules,
« ses vices, ses vertus, ses folies, ses usa-
« ges, etc., etc. ;

« Un ouvrage écrit avec un esprit d'obser-
« vation la plus réfléchie, la plus suivie ; un
« ouvrage inspiré par un ardent amour de la plus
« pure philanthropie, fouettant les vices de son
« siècle tantôt avec une vigueur caustique, tan-
« tôt avec finesse ; un ouvrage assaisonné par les
« grâces de l'esprit, démasquant avec le coup
« d'œil le plus pénétrant mille préjugés en fait
« de littérature, de politique et de morale ; un
« livre écrit enfin (et ce mot embrasse tout !)
« SOUS LE REGARD DE LA SAINTE HUMANITÉ ;

« Si, je le répète, l'on trouvait un tel livre
« parmi les trésors dépérissants des deux villes
« exhumées, mes amis ! mes amis ! pensez-vous
« bien quel sort l'attendrait en Europe, et de
« proche en proche, dans les autres parties du
« monde ?

« Quel sort ? le plus brillant de tous ! La trom-
« pette de la renommée en sonnerait pendant
« six mois. Les Villoison et les Brunks de la terre
« accourraient, la poitrine haletante de plaisir,
« et en déchiffreraient le manuscrit ; tous les
« Heyne et les Bentleys en feraient le commen-
« taire ; nos Vofs (1) l'expliqueraient avec l'exac-

(1) Célèbre poëte allemand, traducteur (en hexamètres) de l'*Iliade*, de l'*Odyssée* ; des *Bucoliques*, des *Géorgiques*, de l'*Énéide* de Virgile ; des *Métamorphoses* d'Ovide, des *Idylles* de Moschus, Bion, Théocrite, etc.

« titude opiniâtre d'une érudition allemande ;
« et, traducteurs versés, non-seulement dans
« la langue de l'auteur, mais dans la leur
« propre encore, ils le traduiraient. Les Didot, les
« Unger, les Baskerville l'imprimeraient ; les
« Strange, les Wille l'enrichiraient de figures en
« taille-douce et de culs-de-lampe. On trouve-
« rait des abonnés sans nombre ; et dans tous les
« pays vous en verriez naître des éditions de
« toute forme, imprimées, non pas sur papier
« noir, gâté et commun, mais sur du raisin vé-
« lin et jésus. Ces éditions seraient publiées avec
« une pompe qu'égaleraient à peine celle du *Ca-*
« *talogue d'Oxford*, le *Nouveau Testament* cophte
« de Woide et la *Description de la Turquie* par
« d'Ohsson. Bref, vous entendriez retentir dans
« les quatre coins de l'Europe un tel cri d'ad-
« miration, de joie et de surprise, que peut-être
« pour quelque temps les savants en oublieraient
« l'*Iliade* sanglante du chantre de l'Ionie et son
« *Odyssée* qui fourmille de tant d'erreurs en fait
« de géographie...

« Mais aujourd'hui que nous sommes posses-
« seurs de ce livre, que l'auteur est vivant, qu'on

Ses compatriotes le placent parmi les premiers critiques et littérateurs qu'a produits ce pays fertile en hellénistes.

Note de Mercier.)

« peut le voir, tandis que Théophraste est mort,
« ce livre ayant le malheur de n'être pas ancien,
« le petit-maître en littérature, le folliculaire, le
« fat, l'important, qui ne savent pas le lire, pren-
« dront un ton puérilement dédaigneux, et le
« dénigrement dans leur bouche leur tenant lieu
« de tout examen, ils, etc., etc. »

Mille témoignages de reconnaissance au citoyen Cramer (1) !

Mais tandis que j'écrivais, et que l'on imprimait, le tableau changeait déjà de face : le luxe sortait plus brillant que jamais de ces décombres fumants ; la culture des beaux-arts reprenait tout son lustre, et les lettres, quoi qu'on en dise, n'ont souffert qu'une éclipse passagère. Les spectacles ont repris leur pompe, et les modes sont encore ce qu'on idolâtre le plus.

De toutes les parties du corps social on a vu paraître de nouveaux opulents, et avec eux l'or et les richesses ; de sorte qu'au premier coup d'œil on dirait que les grands maux ont été réparés ; mais ils ne le sont pas.

Comme Paris est une ville essentiellement commerçante, essentiellement industrieuse, essentiellement aubergiste, on dirait que pour elle le malheur qui n'est plus n'a jamais existé.

(1) Cramer est l'un des éditeurs de la seconde édition du *Nouveau Paris*.

Une brillante superficie déguise les plaintes et voile les murmures. Le luxe est comme une liqueur spiritueuse qui enivre les esprits; et je ne sais quelle mobilité dans les opinions fait que l'on s'attache à une sorte d'épicurisme qui laisse aller les choses en ne se souciant plus que du moment actuel.

Le moment présent fait donc déjà un étonnant et parfait contraste avec celui de la servitude, de la terreur, du déchirement des familles, du sang et des pleurs.

Si tous les événements désastreux ne sont pas oubliés au milieu de nos fêtes et de nos plaisirs, ils sont couverts d'un rideau ou que l'on craint de soulever ou que l'on soulève rarement.

Puisse le *Nouveau Paris* jouir du même succès que l'ancien *Tableau de Paris!* Mais les touches, hélas! sont bien différentes, vu que le modèle et le peintre ont été frappés par le temps et les circonstances les plus orageuses.

Malgré leur influence funeste et sur l'auteur et sur son livre, il y a un sentiment qui le console, qui le dédommagera des critiques injustes qu'il a essuyées et qu'il essuiera peut-être encore, et qui promet à ses écrits, non l'immortalité qu'il n'ambitionne pas, mais l'estime des gens de bien qu'il ambitionne beaucoup: c'est le sentiment d'avoir été, depuis le premier instant de sa car-

rière littéraire, le héraut, l'ami et le collaborateur de la grande régénération entreprise pour la félicité publique, qui déjà se voit réalisée en France, en Hollande, en Suisse, en Italie, en Égypte ; et d'avoir été en même temps l'adversaire de ceux qui l'ont criminalisée à leur profit et par un sordide intérêt. Non, les travaux, le courage, la constance des Français, leurs calamités ne seront point en pure perte. La postérité sera heureuse de nos souffrances. C'est ce sentiment qui, depuis la première ligne de son *Rêve s'il en fut jamais* (1), jusqu'à la dernière ligne de son *Nouveau Paris*, a soutenu, a encouragé, fortifié l'auteur, et qui ne lui a pas fait abandonner la plume jusque dans la nuit des cachots; qui enfin vient de lui dicter une épitaphe qu'il grave d'avance sur son tombeau, et qu'il souhaite devenir applicable à tous ses contemporains :

Hommes de tous pays, enviez mon destin :
Né sujet, je suis mort libre et républicain!

10 frimaire, an VII.

(1) *L'An* 2440, publié pour la première fois en 1770. L'édition la plus complète est celle de 1795.

LE NOUVEAU PARIS

CHAPITRE PREMIER

VUES PRÉLIMINAIRES

Je ne marche plus dans Paris que sur ce qui me rappelle ce qui n'est plus. Bien m'a pris de faire mon *Tableau* en douze volumes. Car s'il n'était pas fait, le modèle est tellement effacé qu'il ressemble au portrait décoloré d'un aïeul mort à l'hôpital et relégué dans un galetas. Personne ne s'était avisé avant moi de faire le tableau d'une cité immense, et de peindre ses mœurs et ses usages dans le plus petit détail, mais quel changement!

Un poëte grec a dit, il y a deux mille ans :

> Quand le discord règne dans la cité,
> Le plus méchant tient lieu d'autorité :

quand ce n'est pas le plus méchant, hélas! c'est le plus sot. Trente à quarante scélérats encore plus ineptes que

barbares, sont venus décomposer tout ce que le génie et le courage avaient formé de grand et de solennel. Ces trente à quarante scélérats sont les chefs montagnards. C'est ce que je démontrerai dans la suite de cet écrit. La justice divine et humaine les a châtiés et punis les uns par les autres, mais il ne faut pas que leurs abominables maximes soit confondues avec celles de la révolution. Car, pour peu que l'on ne distingue plus les époques, les temps et les lieux, on ne tarde pas à confondre les personnages; et voilà pourquoi il sera peut-être impossible de bien connaître et de bien juger cette mémorable révolution qui a eu tant de faces diverses.

On pourrait dire du nouveau Paris ce que Strabon disait de la Grèce : « C'est dans tous ses points un pays extraordinaire et tragique. »

Comment peindre tant de faits et d'événements? Je dirai ce que j'ai vu. Porté sur tous les flots orageux, n'ayant pas perdu un coup de vent, mon œil a distingué dans la tempête quelques accidents particuliers. Non, tous les vents rugissants, déchaînés sous le sceptre d'Éole, luttant entre eux et bouleversant les lieux qu'ils parcourent, ne sont qu'une image imparfaite et infidèle de ces combats des passions humaines où les philosophes ont été vaincus et terrassés, tandis que tout ce qu'il y avait de plus vil et de plus méprisable en fait de style et de raisonnement a dicté des lois impures à cette tourbe, à cette populace de la nation, qui les a prises pour des arrêts célestes.

Chaos épouvantable formé par les écrivains de la révolution, masse énorme de feuilles périodiques, de brochures et de livres, dépôt obscur et volumineux de discours contradictoires, débordement d'invectives et de sarcasmes, amas confus où la calomnie s'est noyée elle-même, dossier effroyable du plus opiniâtre et du plus sanglant des procès, cesse d'accabler mes esprits, tu ferais reculer jusqu'à un Tacite. Je ne veux point t'ouvrir, je ne veux point te consulter; je ne veux plus rien lire, je n'en crois que moi; eh! que pourrait-il sortir de cette cuve où bouillonnent encore les vagues écumeuses?

Tous, les jouets ou les victimes des opinions qui passaient sur nos têtes, est-ce à nous d'instruire la génération présente et de travailler pour la génération future? Il viendra l'historien qui avec de nouveaux documents, ayant pleine connaissance des actes hostiles et perfides des cabinets étrangers, dira jusqu'à quel point tous les scélérats, et même les hommes de bien, ont été des marionnettes, des pantins obéissants, et qui ne soupçonnaient pas le fil qui les faisait mouvoir. L'infernale politique des rois coalisés a mis tant d'art dans ses suggestions, a su mettre tellement à profit les idées et les passions de chaque homme, que les plus purs et les plus probes ont cherché longtemps où étaient la vérité et la justice, et qu'à travers les déguisements du mensonge, ils se sont trouvés entourés d'illusions éternelles.

Dans les révolutions on apprend à connaître les hommes en six mois, mieux qu'on ne ferait en vingt

ans dans le cours ordinaire des choses. C'est alors que tous les grands et petits intérêts qu'on cachait avec tant de soin se montrent bien à découvert. C'est là surtout que chacun se place sans maître de cérémonies, et qu'on voit bien sa juste mesure, même à travers les calomnies et les libelles dont on s'efforce de le noircir à mesure qu'il s'élève sur son voisin; mais ce n'est pas si aisé de former le jugement sur les effervescences populaires : elles peuvent naître d'elles-mêmes aussi bien qu'être suscitées par les différents partis.

Paris est une ville unique, où l'on trouve ce qu'on veut en fait de personnages de toute espèce et de toute couleur. En moins de vingt-quatre heures, un familier de l'ancienne police vous ramassera trois cents hommes qu'il distribuera autour d'un édifice, et qu'il fera vociférer sur tel ou tel ton. On sait que dans le temps de la Fronde le cardinal de Retz et les autres chefs se faisaient tirer des coups de carabine sur leur voiture, afin d'avoir un prétexte pour animer les gens de leur parti contre la reine et le cardinal. De même, la cour voulant savoir si elle pouvait compter sur le régiment des gardes-françaises, fit piller la manufacture de Réveillon, afin d'avoir un prétexte plausible pour faire entrer des troupes. Le régiment des gardes fit feu sur les pillards et les massacra; ce fut comme la répétition de la sanglante tragédie que l'on devait jouer quelques jours après; mais la cour tomba dans ses propres piéges. Ce sang versé fit faire des réflexions aux soldats; ils furent

instruits, caressés, débauchés; ils eurent horreur de ce qu'ils avaient fait, et frémirent à l'idée de tuer leurs concitoyens. Un d'eux, qu'on voulait détacher du parti de la cour, écoutait silencieusement, plongé dans la plus profonde réflexion; on lui demanda de se décider, il répondit : « Pas encore; je consulte l'ombre du colonel Biron (1). »

Le fougueux Charles IX tirait lui-même sur les malheureux qui fuyaient. Pendant ces jours de sang il se promenait dans la ville accompagné de sa cour; il admirait les traces du massacre, imprimées sur toutes les murailles; il alla aux fourches patibulaires voir le corps de l'amiral. Dieux puissants! au pouvoir de quel prince vous soumettez quelquefois les plus grands empires! Les frères de Louis XVI avaient fait le tour de la capitale pour bien voir le plan du siége, par où entreraient les troupes, et se frottaient les mains de joie. Les perfides! s'ils avaient pu établir une disette universelle d'argent et de subsistances, ils l'eussent fait avec allégresse; mais ce fut leur plan homicide, cette grande conspiration chaque jour renforcée, qui donna à la commune de Paris ce mouvement irrésistible qui a décidé la révolution.

Rien de plus réel, de mieux prouvé, de plus constant que la conspiration de la cour, et à compter de ce jour il ne peut y avoir de paix entre des royalistes

(1) Avant-dernier colonel des gardes-françaises, mort fort regretté de ses soldats.

et des républicains, et quand le nombre des républicains serait plus circonscrit que jamais, les républicains n'en seront pas moins vainqueurs.

CHAPITRE II

EXPLOSION

C'est Paris qui a fait la révolution, et c'est Paris qui l'a gâtée ; je dois l'envisager sous ce double rapport.

De toutes les révolutions, la nôtre fut la plus juste, la plus légitime, la plus impérieusement commandée par toutes les circonstances. Il fallait tuer la cour de Versailles, pour qu'elle ne nous tuât point.

La révolution s'est faite parce qu'elle devait se faire, parce que la capitale était menacée par les satellites de la cour. L'immense population de la grande cité a réagi, et bien à temps : ce fut le coup de queue de la baleine qui renverse l'esquif du harponneur.

Paris allait être livré à toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut ; tout était trahison, perfidie du côté de la cour. On n'avait voulu les Etats généraux que pour rétablir les finances, payer les dettes qu'elle

avait occasionnées, et recommencer le lendemain sur de nouveaux frais. On s'était servi de Necker ; et celui-ci, quoique placé bien près du mouvement, n'en pressentit point l'explosion. C'est qu'elle n'aurait pas eu lieu si la cour n'eût pas médité et préparé les projets les plus sanguinaires et les plus féroces. La détermination prise le 11 juillet nous sauva : la cour n'avait pas su calculer que tous les argentiers et les créanciers du royaume n'avaient confiance qu'au ministre Necker, qui, mis en parallèle avec Calonne le déprédateur, jouissait d'une grande estime. Les capitalistes tremblèrent pour leurs coffres ; la rue Vivienne paya une partie du régiment des gardes-françaises (1). La peur, qui était bien fondée, se propagea ; tout s'arma en un instant parce que chacun tremblait ; les troupes de la cour, qui devaient tout exterminer, furent lentes à entrer. Le prince de Lambesc avait daigné avertir la veille les Parisiens, en donnant aux Tuileries un coup de sabre à un vieillard, qu'on allait leur distribuer des milliers de coups de sabre. Ce bon patriote mérite toute notre reconnaissance (2). Un boulet de canon coupa à propos la chaîne qui retenait en l'air le pont levé de la Bastille. C'est ce boulet de canon qui renversa le monarque et la monarchie. Je ris de pitié quand je

(1) La Bourse se tenait avant la révolution dans la rue Vivienne, à l'hôtel de la Compagnie des Indes.

(2) On sait que ce fut l'un des plus implacables ennemis de la révolution et du régime impérial. Encore titulaire de la charge de grand écuyer de France, il avait pris du service en Autriche.

vois une multitude d'écrivains vouloir assigner les causes de la révolution, en chercher les auteurs et ignorer qu'en politique c'est un jour qui en enfante un autre, que chaque jour est, ou peut être une révolution nouvelle, ainsi que dans un tremblement de terre chaque commotion a une direction particulière, horizontale, verticale, diagonale, souvent opposée. Un combat était engagé entre la cour et le peuple de Paris ; mais de là à ce qui en est résulté, il y a eu une série d'événements qui tous font pour ainsi dire de chacun d'eux une révolution particulière.

La manie de parler, la rage d'écrire ont enfanté une foule de pamphlets où Marat et Robespierre, quoique décidés révolutionnaires, ne se ressemblent pas plus que Mallet du Pan (1) et Rivarol dans leurs idées contre-révolutionnaires.

Le papier se laisse écrire. On pourrait croire un jour que tout ce qui a été écrit n'est qu'un roman sépulcral ; mais la mobilité, la singularité, le terrible et le comique des événements, tout prouve qu'ils sont nés les uns des autres, qu'ils n'ont point eu la même origine, la même boussole, la même direction ; qu'ils ont été imprévus, subits ; qu'ils ont étonné l'observateur le plus fin, le plus exercé. Le ferment qui fit lever cette pâte immense est d'une espèce encore inconnue ; les lamentations éternelles

(1) Voyez ses *Mémoires* donnés en 1851 par M. Sayous, 2 vol. in-8. C'est une compilation de ses écrits politiques, tant imprimés que manuscrits.

de l'un prouvent qu'il n'a connu ni la veille ni le lendemain, et les déclamations de l'autre annoncent son ignorance en ce qu'il n'a jamais vu les engrenures.

Il est donc impossible de déterminer les causes de ce phénomène politique. Ce grand volcan aurait pu dormir encore longtemps; il s'est embrasé, il s'est éteint, il s'est rallumé. Les écrivains ont voulu que les laves coulassent d'un côté plutôt que d'un autre; ces laves ont emporté le journaliste et sa plume.

Sans doute le parti étranger a joué un très-grand rôle parmi nous. Le ministère britannique n'a pas voulu qu'on reprochât aux seuls Anglais d'avoir coupé la tête à leur roi. Après avoir fait signer à ce monarque inepte et fallacieux le traité de Pilnitz, le ministère britannique a voulu que la mort de Louis XVI fût le signal du déchirement et du démembrement de la France continentale et de ses colonies. Il en fut tout autrement. Ce fut l'échafaud dressé qui écarta à jamais le trône et qui rendit tous les Français comme solidaires de la sentence qui avait été prononcée; audace, justice ou cruauté, la nation entière fut liée dès cet instant à une république. Ce fut la haine, l'animosité du cabinet britannique; ce fut l'accueil qu'il accorda à tous les rebelles et aux traîtres déchaînés contre leur patrie; ce furent les guinées qui, en alimentant successivement toutes les factions, leur donnèrent cette force et cette énergie qui finirent par aboutir à un seul point: la destruction de toutes les formes monar-

chiques, le renversement de tout ce qui avait été.

C'est en voulant détruire sans ressource le crédit et la dernière espérance des républicains, que Pitt a ébranlé la banque anglaise : son or est chez nous.

Pitt a ouvert la bouche d'un Mallet du Pan et d'un Rivarol ; il en est sorti les imputations les plus absurdes, les calomnies les plus risiblement audacieuses, les raisonnements les plus faux et les plus contradictoires.

La révolution aurait pu s'arrêter le 18 juillet, après que Louis XVI eut pris et baisé la cocarde nationale sur le balcon de l'Hôtel-de-Ville ; mais Pitt et ses complices avaient besoin de toutes les horreurs délirantes dont la France a été le théâtre. Il fit recommencer la révolution ; il paya tous les hommes pervers qui tenaient le sabre ou la plume ; il envoya de tous côtés ses émissaires ; il commanda à Paris les journées du 10 mars, du 31 mai, du 3 octobre 1793. Cette dernière surtout lui fut chère en ce qu'elle décidait la perte des plus zélés et des plus purs républicains, des Girondins ; en ce qu'elle menaçait la tête de soixante-treize représentants du peuple vraiment courageux, qui dénonçaient aux départements les erreurs de leurs collègues et les trames impies de l'étranger. Pitt se réjouissait de voir la Convention caresser ses complices et punir ses ennemis. Il jeta des monceaux de bitume dans le foyer brûlant, fit encore les soulèvements successifs de germinal et prairial an III, et, n'ayant que des demi-succès, il tenta l'audacieuse et désespérée conspiration de ven-

démiaire ; mais le canon tua ce jour-là les royalistes. Peu lui importait, pourvu que le sang français coulât.

Après avoir abusé les rois de l'Europe et trompé les émigrés, il osa envoyer au Corps législatif ces rebelles, ces hommes sans pudeur, ces royalistes déhontés qui obligèrent la main du gouvernement à trancher subitement dans le vif dans les deux Conseils et jusque dans le sein même du Directoire.

Immortelle journée du 18 fructidor ! c'est ta clémence qui a montré ton pouvoir, et tu devrais être le dernier jour de la révolution !

Mais non ! la cour de Vienne, perpétuellement trompée, menace encore la république et ajoute foi à la possibilité d'un horrible bouleversement. Il fallait bien compter sur l'aveuglement de l'Europe, sur son ignorance quant à ses véritables intérêts.

Tous ces efforts contre la France mettent à nu la faiblesse d'un gouvernement ennemi. Il se trouve isolé ; ce n'est plus qu'une puissance de troisième ordre ; sa position géographique a surpris une sorte d'admiration qui va cesser. Les infidèles ministres d'un peuple qu'on a rendu insolent et qu'on a élevé dans l'arrogance entendent de loin le bruit de cette tempête que l'indignation a soulevée contre eux. Voici le terme de leur charlatanisme ; voici le moment où le pied du Français débarquant sur leurs côtes va ordonner l'abaissement de leur usurpation et rendre à toute société politique ses droits violés. En châtiant ces insulaires, le repos du monde est assuré, et la liberté visitera des peuples nés pour elle.

CHAPITRE III

ERREUR CAPITALE

Notre ancien gouvernement était despotique, avilissant; nous l'avons renversé dans l'accès d'un généreux enthousiasme; mais nous avons confondu ce qu'il fallait détruire avec ce qu'il eût fallu conserver, ce qui tenait au despotisme avec ce qui pouvait s'allier à toutes les formes de gouvernement; on a voulu faire de nous des hommes entièrement nouveaux, et l'on n'en a presque fait que des sauvages. A force de créer et de détruire, de s'écarter des idées reçues, on n'a plus su sur quelles bases se fixer. Pour proscrire la superstition, on anéantit tout sentiment religieux; ce n'était point là régénérer la terre. Au milieu de ce désordre, de cette anarchie morale, tâchons de saisir un fil qui puisse nous guider. Le but de ces terribles innovateurs était de substituer l'amour de la patrie à tout le reste. Sans doute l'amour de la patrie doit être la base des vertus républicaines, mais pour aimer sa patrie il faut y trouver le bonheur. Cet amour de la patrie, qui doit enflammer le républicain, ce n'est pas seulement cet instinct qui attache l'homme au sol qui l'a vu naître, qui lui rend cher l'arbre qui abritait la cabane où fut placé son berceau. Le républicain

embrasse dans ses affections tous les hommes qui l'environnent; tous ses concitoyens lui sont chers; il leur est lié par une espèce de consanguinité patriotique.

En conscience, nous ne pouvions, dans ce renouvellement des choses, embrasser et chérir la noblesse française; c'était en quelque sorte une caste orgueilleuse comme les bonzes, les gymnosophistes de l'Inde, plus occupée à différer du vulgaire qu'à lui être utile. La noblesse dut voir que le monde est condamné à de perpétuelles convulsions. Les empires s'écroulent, les peuples disparaissent. Des barbares sortent des forêts, subjuguent les nations amollies par le luxe, les arts et la jouissance; des erreurs, des folies, des violences composent, dans tous les siècles et dans tous les pays, l'histoire de l'espèce humaine. A entendre tous les cris douloureux jetés contre la révolution, on eût dit que le Parisien n'avait jamais lu l'histoire, ou qu'il s'était cru un être privilégié, à jamais exempt de ces calamités anciennes qui ne devaient plus figurer que sur des pages muettes; c'est ainsi qu'on lit des livres de médecine en pleine santé, et que l'on s'étonne, qu'on s'afflige, qu'on gémit de la maladie qui vient nous frapper, comme si elle ne devait appartenir qu'aux autres. L'enfant qui bat la table contre laquelle il s'est blessé n'est qu'une faible image de la déraison parisienne accusant toute la nature, tous les hommes, tous les événements, des maux politiques dont sa ville fut le centre. Le Parisien n'avait pu imaginer ce qui était

arrivé ; il crut que c'était un fléau unique, uniquement créé, arrangé, préparé contre lui, et le langage de sa douleur donna dans de tels excès, qu'il en devint plaisant et comique, car c'était un mélange incroyable et tout ce que l'esprit et la sottise pouvaient rassembler de plus neuf.

On se mit à dépouiller l'histoire ancienne et moderne, et tout ce qui pouvait avoir trait aux événements du jour fut saisi comme prédiction, prophétie. Tous les livres qui portaient pour titre *Révolution* furent achetés, enlevés ; des éditions qui pourrissaient dans les magasins du libraire virent le jour, et l'on n'entendait plus que des voix qui demandaient à tous les bouquinistes : « Donnez-moi l'histoire d'une révolution ! »

Ainsi l'on peut savoir quelle sera la destinée de tel livre, lorsqu'après avoir été oublié et dédaigné pendant plus de cent cinquante ans, il vient à être lu, recherché, et à obtenir les honneurs de la reliure dans une bibliothèque. Aux ventes, l'on entendait ces paroles : « A moi les *Révolutions romaines*, celles d'Italie, de Suède ! » Des libraires, pour vendre des bouquins, firent de faux titres, et sur la simple étiquette on donnait son argent. Toutes ces lectures ne firent ni du noble ni du roturier un être patient ; ils prétendirent qu'ils auraient dû être inaccessibles à ces coups du sort, et ils chargèrent d'imprécations tout ce qui n'avait pas su prévoir ou empêcher la chute de leurs priviléges. L'abbé Maury, leur avocat, et qui par son imprudente et excessive confiance en

un vain ramage de paroles leur avait fait plus de mal que de bien, fut enveloppé dans la disgrâce de leur réprobation; ils ne s'intéressèrent ni à lui ni à son frère lorsqu'il périt sur un échafaud. Tout ce que le genre déclamateur a de singulier, de curieux, tant en véhémence qu'en extravagance, passa dans les conversations et dans les brochures, et produisit une cataracte bruyante de phrases inutiles. Le style de Mallet du Pan fit tapage, avec celui de Durosoi (1) et de Barruel-Beauvert, et tout ce son enflé, continu, monotone, tomba dans les abîmes de l'oubli et de la dérision.

C'est pour avoir mis presque tous les personnages de la révolution sur la même ligne; c'est pour n'avoir point su distinguer Condorcet de Marat, et Brissot de Robespierre, que le journalisme effronté a recueilli tout le mépris qu'il méritait; c'est en niant la vertu des représentants fidèles qu'on a enhardi le montagnard féroce et cet être au-dessous même du médiocre, tant du côté des talents et des moyens que du côté des vertus patriotiques et des qualités personnelles, cet homme sans couleur et sans physionomie, ce nain appelé Robespierre, qui aveuglait les gueux et les sans-culottes. Les invectives grossières versées sur le parti de la Gironde, cet acharnement contre des hommes irréprochables, ces dénominations absurdes, d'*hommes du marais changés en crapauds*,

(1) Guillotiné au 25 août, il dit que le plus beau jour d'un royaliste était de mourir le jour de la Saint-Louis.

(Note de Mercier.)

ont fait les Collot d'Herbois, les Carrier, les Lebon et autres de cette espèce. Les ennemis de la révolution crurent tout gagner en chargeant d'injures les brissotins, les girondins, les rolandins; ce sont eux qui ont dressé les échafauds, parce que la Convention nationale opprimée et avilie pendant deux années entières, à la suite d'une démarche plus imprudente encore qu'insolente, n'a pu ressaisir sa considération qu'après avoir été horriblement mutilée.

Le Parisien a payé cher le mépris qu'il osa manifester contre des hommes intègres et vertueux; la nation entière fut trompée par lui, par tous ces pamphlets infâmes qu'il accueillait et qu'il répandait. Le parti de la Montagne, qui était loin alors de subjuguer toute la France et de la tromper, prit un ascendant, parce que l'erreur la plus déplorable avait outragé tous les représentants qui avaient des lumières, de la raison et de la philosophie. Si le peuple avait eu le bon esprit de reconnaître les députés qui joignaient la fermeté à la prudence, et le courage à la sagesse, qui, pénétrés de leur devoir sacré, s'étaient réunis pour abattre la double faction, il n'aurait pas ouvert une voie large aux anarchistes, aux terroristes, aux buveurs de sang; il n'aurait pas été puni de sa longue et inconcevable méprise. Mais fallait-il marcher contre la Convention nationale, il était toujours tout prêt. Qui le croirait? A la suite de tous ces écrits virulents, qui ôtaient à chaque représentant du peuple ou son mérite ou sa vertu,

c'était alors la mode de *courir sus* aux députés, de les menacer. Je puis attester qu'on regardait comme un jeu l'assassinat d'un représentant, que la langue ou la plume les perçait incessamment, et que, dans aucun temps et chez aucun peuple, l'opinion ne fut plus erronée, plus malheureuse, plus destructive de ce lien qui devait unir la représentation nationale à la cité qu'elle habitait. Voilà l'origine de tout le sang versé ; à force d'injurier tout ce qui était probe, honnête et courageux, nul n'eut plus de droit à l'estime publique ; le plus vertueux devint le plus faible, et les scélérats et les voleurs s'emparèrent de l'autorité. Tu le voulus, Parisien, tu le voulus ! relis ta nomination (1), et juge-toi toi-même.

CHAPITRE IV

AVILISSEMENT DU MONARQUE

On peut dire qu'en 1788 il y avait cinq à six rois en France. La reine était un roi, le gros Monsieur était un roi. Tous se disputaient l'autorité du roi dans la nomination aux charges, aux places, aux emplois, aux bénéfices, aux traitements. Tous ces gens-là s'embarrassaient fort peu du roi et de la royauté. On

(1) C'est-à-dire : la liste des députés nommés par toi.

pouvait en juger par leur conduite et leurs procédés et surtout par leurs propos. Je puis attester que Louis XVI était l'objet éternel de leurs railleries et de leur mépris. Les sarcasmes, le mensonge et la calomnie sont des traits qu'ils maniaient avec une adresse qui leur était particulière, et certainement ils ont pu se vanter que, sous aucun règne, on ne porta jamais le talent de l'épigramme contre la personne du prince à un plus haut degré de perfection.

Lorsqu'elle eut bien avili l'idole, cette poignée de ci-devant privilégiés bien sots, bien fripons et bien arrogants pour la plupart, s'imagina ou voulut faire croire que toutes les puissances de l'Europe devaient s'armer pour défendre leurs places, leurs charges, leurs bénéfices, leurs traitements et toutes leurs belles gratifications. Ils furent ébahis de ce que la France ne voulait plus être leur dupe.

Le gros Monsieur s'était mis à la tête d'une bande qui portait je ne sais plus quel cordon, et tout ce qui n'était pas de cette bande devait être regardé comme les plus vils faquins de l'univers.

Cette haute noblesse méprisait ouvertement le roi, et songeait à ressusciter l'antique gouvernement féodal. Louis XVI en fut averti, et c'est ce qui le fit pencher vers le parti populaire, et ce qui le détermina à la convocation des Etats généraux. Nous fûmes alors tellement enchevêtrés, qu'amis et ennemis de la révolution, chacun se trouva dans l'impuissance de reculer d'un pas sans le plus grand danger.

Tous ces importants privilégiés avaient leur empire à part ; ils furent depuis appelés aristocrates, et partout ils étaient en guerre ouverte et contre le peuple et contre le souverain, dont ils se moquaient, qu'ils tourmentaient, qu'ils remontraient et qu'ils menaçaient même, quand tout n'allait pas à leur fantaisie. Ils avaient projeté d'enlever le roi et de le faire prisonnier ; et ils se tuèrent de dire qu'il était prisonnier. Enfin, lorsque les décrets de l'Assemblée nationale rendirent le roi seul puissant, ils publièrent dans leurs libelles qu'on avait détruit et avili son autorité. Ces aristocrates sans pudeur n'eurent jamais d'autre roi ni d'autre patrie que leur intérêt, leur orgueil et leur vanité.

La grande faute de l'Assemblée nationale fut d'avoir voulu concilier des choses inconciliables. La couronne et la charrue gagnaient le plus à la constitution française. Les aristocrates dans leur fureur s'en prirent à toutes les couronnes et voulurent les rendre responsables de l'insurrection générale de la France ; tandis qu'il est notoire qu'elle n'a jamais été contre le roi personnellement.

Les ennemis de la révolution ne se plaignaient de l'indiscipline des troupes de ligne que parce qu'ils n'étaient pas venus à bout de les employer à leurs desseins et de faire éclater la guerre civile d'un bout du royaume à l'autre.

CHAPITRE V

LE CARDINAL DE LOMÉNIE

Cet archevêque, qu'on annonçait comme une sorte de libérateur, vint s'emparer de la scène. Pour prix de ses promesses magnifiques, il fallut le décorer du titre de principal ministre. Tout son ministère fut employé à ruiner sa réputation, et à revêtir son inutilité de toutes les plus grosses abbayes qu'il put attraper.

Il avait voulu ajuster l'impôt du timbre à son plan; mais n'ayant point su gagner le parlement, qui refusa d'enregister, il déploya toutes les ressources de son génie en faisant assiéger le palais par les gardes-françaises et par les gardes suisses. On enleva par ordre du roi un membre du parlement au milieu de la chambre des pairs. Certes la révolution pouvait arriver ce jour-là, mais les Parisiens en masse s'embarrassaient peu du parlement; ils ne se soulevèrent, comme je le prouverai dans la suite, que parce qu'à l'instant de l'audacieuse et absurde manœuvre du 11 juillet et du 12 suivant, les uns tremblèrent pour leur argent et les autres pour leur vie; j'étais de ces derniers, et je puis attester que je ne respirais plus que pour ma défense personnelle contre les troupes de la cour. Si Versailles n'eût pas menacé Paris de

la manière la plus évidemment hostile, Paris serait encore tranquille. Mais, jusques aux poëtes et aux écrivains, tout prit les armes alors, parce que l'étrange caracole du prince de Lambesc, que je ne cesserai d'appeler un bon patriote, acheva de jeter la consternation de toutes parts, et bientôt il n'y eut qu'un cri immense dans tous les quartiers et ce cri appelait la vengeance.

Je suis donc fondé à dire qu'il ne faut point chercher les causes de la révolution dans des faits éloignés. Ce fut la vue des canons et tout cet appareil de guerre, ce fut un coup de sabre sur la tête chauve d'un vieillard, ce fut l'heureuse impertinence du prince de pénétrer dans les Tuileries un jour de dimanche et de les violer à la tête de sa troupe à cheval, qui fut comme le signal du désespoir et qui électrisa toutes les têtes au point qu'une pareille commotion étonna jusqu'à ceux qu'elle emporta. Une pareille insurrection ne s'arrange point, ne se combine point, elle peut arriver chez le peuple le plus paisible. Le Parisien ne songeait point à dévorer Versailles ; c'est Versailles qui a forcé Paris à le dévorer.

CHAPITRE VI

SIÉGE DU PALAIS

Qu'ils furent beaux les premiers jours de la révolution ! D'Artois, Condé avaient fui. Ils avaient marché la tête haute, et jusqu'à protéger ouvertement les trames contre la sûreté du peuple de Paris. Si les projets de massacre n'avaient pas réussi à leur gré, ce n'était pas leur faute : ils avaient bien fait ce qu'ils pouvaient, et de concert. L'Assemblée nationale avait failli sauter à Versailles. Ils prirent la fuite dès qu'ils virent deux têtes en piques, et Condé, réfugié à Chantilly, ayant demandé si le bourgeois s'était mêlé de l'affaire, lorsqu'on lui dit que oui, décampa à travers champs et sans suivre aucune route. Les princes, les nobles n'avaient pas assez de jambes pour fuir le réverbère : ils abandonnèrent le roi comme dans une déroute on crie : Sauve qui peut !

Les courtisans, le conseil, le clergé et les parlements avaient formé une si forte ligue contre Turgot, qu'ils forcèrent le roi à le renvoyer, et le jour de la disgrâce de ce ministre, le roi, traversant la galerie, fut applaudi avec enthousiasme ; c'est le plus bel éloge qu'on ait jamais fait de Turgot. On aurait cru voir une coalition de malfaiteurs qui se

réjouissaient du licenciement des maréchaussées. Leur joie parut si indécente à l'ambassadeur de Naples, qu'il ne put s'empêcher de dire à son voisin : « Il me semble voir un grand seigneur qui renvoie son intendant honnête homme, et ses insolents valets qui viennent s'en réjouir en présence de leur maître, parce que cet honnête intendant les tenait én bride. »

Ils opérèrent la disgrâce des Malesherbes, des Necker ; et ce fut sous le ministère du second que la souveraineté des princes commença à prendre l'ascendant qui les a perdus. Leur coterie était conduite par une association d'intrigants subalternes qu'on appelle dans le style moderne des faiseurs. Deux ouvriers de cette espèce, qui ne méritent seulement pas d'être nommés, furent détachés pour travailler, comme ils le disent, par le directeur général ; ils étaient appuyés par ce vieillard de Pontchartrain, et par les charges ou places qu'ils occupaient auprès des princes. Le directeur général se contenta d'abord de leur opposer une superbe conscience et un profond mépris ; mais, excédé d'intrigues et de contrariétés, il prit le parti de la retraite. Il aurait pu leur dire en partant de Marly : Vous ne voulez donc pas permettre qu'on vous réforme? Je vous prédis qu'en moins de dix ans vous vous ferez détruire. La retraite du directeur général fut l'époque de leur ruine ; au reste, il ne faut pas leur reprocher ce tort, ils en ont fait une assez rude pénitence, et il en revient à la France une assez abondante moisson.

Ils firent assiéger le Palais parce qu'ils avaient un

mépris profond pour la robe. A ce siége du Palais la plupart des officiers aux gardes avaient cependant leurs parents ou leurs amis au parlement ; mais tout aveuglait ces nobles, en ce qu'ils s'imaginaient que le roi n'était que le *primus inter pares*. Ils me l'ont dit à moi-même, et d'après ce beau raisonnement ils le regardaient comme leur caissier ou leur trésorier. C'est sous ce point de vue que les uns blâmaient et que les autres approuvaient la tenue des Etats généraux ; les uns craignant de ne plus assez puiser au coffre royal, les autres se flattant qu'il se remplirait. Leur courte vue et leur insolence servirent la nation qui les surprit dans leur désunion et les écrasa.

Ce qui n'était pas de la haute noblesse se rappelait ce qui se passa aux Etats de 1614. Un député de la noblesse du Haut-Limousin donna des coups de bâton au lieutenant d'Uzerche, député du tiers état du Bas-Limousin. Ladite chambre en fit des plaintes au roi, qui renvoya cette affaire au parlement ; et comme tous les officiers s'estimaient intéressés à cette injure, le parlement condamna le gentilhomme par contumace à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté en effigie. Et comme si à la face des Etats chacun se plaisait à faire plus d'insolences et à montrer plus de mépris des lois, Rochefort donna des coups de bâton à Marsillac, sous prétexte qu'il avait médit de M. le prince, et déclaré sa mauvaise volonté pour la reine, et dit plusieurs particularités de ses desseins contre elle. Saint-Géran et quelques

autres offrirent à la reine de donner des coups de bâton à Rochefort, mais M. de Bullion l'en détourna et se chargea de poursuivre l'affaire pour la reine. Nonobstant tout ce que fit M. le prince, M. de Bullion, poursuivant l'affaire pour la reine, eut un décret de prise de corps. Il est à noter que M. le prince avait présenté au parlement sa requête, par laquelle il avouait la violence faite par Rochefort, prétendant que les princes du sang peuvent faire impunément de telles violences ; mais depuis ayant eu avis que tant s'en fallait que son aveu pût garantir Rochefort, et que le parlement eût procédé contre lui pour l'aveu qu'il en avait fait, étant vrai que les princes du sang ne peuvent user de telles violences, sans être repris par la justice, il retira sa requête. Plaisante requête qui renferme la prétention des princes du sang de pouvoir faire donner des coups de bâton à des gens de qualité.

Après la tenue ils firent comme ils avaient fait quand M. le prince et son parti demandèrent les Etats. Ce ne fut que pour dresser un piége à la reine, espérant d'y faire naître beaucoup de difficultés et de divisions qui mettraient le royaume en combustion ; mais lorsqu'ils virent qu'ils conspiraient tous au bien de l'Etat, ils se tournèrent alors vers le parlement et essayèrent d'y produire l'effet qu'ils n'avaient pu aux Etats. Ils semèrent dans ce corps de la jalousie contre le gouvernement, les persuadant qu'on les méprisait en ne leur donnant pas la part que l'on devait dans les grandes affaires que l'on

traitait alors. On promit de les aider à maintenir leur autorité. Ces inductions à des personnes qui d'elles-mêmes n'ont pas peu d'opinion de l'estime qu'on doit faire d'eux, eurent assez de pouvoir pour faire que le 24 de mars, quatre jours après que les députés des Etats furent congédiés, le parlement assembla toutes les chambres. On arrêta que, sous le bon plaisir du roi, les princes, ducs, pairs et officiers de la couronne seraient invités à se trouver en ladite cour pour aviser sur les propositions qui seraient faites pour le service du roi, le soulagement de ses sujets et le bien de son Etat.

Cet arrêt fut incontinent cassé par un arrêt du conseil; le roi fit venir les présidents, leur fit une réprimande qu'ils devaient, comme son premier parlement, employer l'autorité qu'ils tenaient du roi à faire valoir la sienne, non à la déprimer en sa présence, et qu'il leur défendait de délibérer davantage sur ce sujet.

Ils ne laissèrent pas de le faire. Le lendemain ils arrêtèrent que de tout temps le parlement prend part aux affaires d'Etat, et que les rois sont même accoutumés à lui envoyer les traités de paix pour lui en demander avis.

Enfin, après quatre ou cinq arrêts rendus et cassés, l'affaire en demeura là; l'opiniâtreté du parlelement l'emporta sur la volonté du roi.

N'est-ce point là, à quelque différence près, l'histoire de 1788 et 1789?

CHAPITRE VII

CAISSE D'ESCOMPTE

La caisse d'escompte a le droit de réclamer sa place parmi les principales causes qui ont amené la révolution ; jamais Versailles n'aurait pu ni osé se livrer aux dissipations de toute espèce dont la folie a éclaté dans toute l'Europe, sans la facilité qu'on trouvait à faire des emprunts, et jamais on n'aurait eu cette facilité sans le secours de la caisse d'escompte.

C'est elle qui a produit cette génération mixte d'agioteurs princes, courtisans, magistrats, militaires, financiers, notaires, courtiers. Cette grande quantité de numéraire fictif qui fut versé dans la capitale fit imaginer à cette jeunesse imprudente et irréfléchie qui environnait le trône, qu'elle était à la tête d'une nation inépuisable et à jamais asservie. Elle ne songea qu'à se bien réjouir, se croyant absolue et ne voulant être régie par rien. Elle présuma qu'elle pouvait se passer même de dignité, cette vertu magique des cours.

La reine commença par faire main basse sur toutes ces vieilles étiquettes qui contrariaient ses goûts et ses plaisirs ; elle ne savait pas que c'était là le palladium du logis.

La retraite ou la disgrâce des Malesherbes, des Turgot et des Necker annonça dès lors à la nation qu'il lui serait plus aisé de détruire Versailles que de le réformer.

Ce qu'on appelait les jeunes seigneurs, il ne se trouvait pas un petit coin de la domination française qui ne fût souillé de leur débauche scandaleuse, et quant à leur propre réputation, ils y avaient mis si bon ordre par leur licence, qu'en vérité il ne restait pas même la plus petite prétention à la calomnie.

CHAPITRE VIII

LES QUATRE TOURBILLONS

Une des grandes erreurs consacrées par l'irréflexion et par l'ascendant que les mots ont toujours eu sur les choses, c'est d'avoir regardé la France comme une des plus anciennes monarchies du monde. La France a été constamment gouvernée par l'aristocratie la plus ancienne, la plus adroite et la plus entreprenante qui fut jamais.

Les grands, le haut clergé et la magistrature étant tout, et la nation n'étant rien, la noblesse partageait la nation en trois classes : celle des hauts vilains, des riches vilains et des pauvres vilains.

On s'étonne de ce qui se passe aujourd'hui ; mais la démence et la durée de l'ancien régime est une chose encore bien plus étonnante.

Il faudrait marier la plume de Juvénal à celle de Molière pour exprimer ce que cette arrogance des grands avait d'odieux et de ridicule. Elle fut telle qu'il faudra à la France plus de mille ans de constitution et de liberté pour se laver de la honte d'avoir été si longtemps opprimée et injuriée par des hommes pareils.

Oui, ce qui doit le plus étonner celui qui connaît l'histoire de France, c'est que cette révolution qui changea la face de la France et qui doit occuper toute l'Europe se soit opérée au moment où l'aristocratie semblait avoir perfectionné son système d'insolence.

Les encyclopédistes et les économistes avaient bien des opinions qui appelaient de grandes réformes; mais si la noblesse ne s'était pas divisée, si le parlement n'avait pas mis plusieurs fois le feu à la maison de son voisin le clergé, si la haute noblesse n'avait pas triomphé de la petite avec la plus imprudente politique, jamais on n'aurait pu ébranler ce colosse exempt d'impôts et de toutes les charges de l'Etat. Les parlements étaient le foyer de l'aristocratie française, et celle-ci, ne sachant pas distinguer le vrai courage d'avec l'orgueil et la fierté féodale, humilia tellement la robe, que celle-ci ne s'opposa plus à la convocation des Etats généraux.

Ce fut vers le temps de la destruction des parle-

ments que se firent les mariages des trois princes de la famille royale. Ils furent traités en souverains, et certainement ils n'eurent rien à envier à aucune tête couronnée de l'Europe, tant pour leur maison que pour leur suite.

Il s'agissait d'un mariage entre la maison d'Orléans et la famille royale ; celle-ci trouva que d'Orléans n'était pas assez noble, et le traita à peu près comme il traitait lui-même un simple gentilhomme. Ces folies tournèrent au profit de la nation, qui s'émancipa au milieu des singulières querelles de lacour.

Cette cour, partagée en quatre, formait quatre tourbillons, qui depuis ont entraîné tous les ministres et toutes les affaires; de là quatre conseils, où l'on s'était habitué à regarder le roi comme le titulaire du royaume qui leur appartenait en propre. La France n'était qu'un héritage.

CHAPITRE IX

CLUBS

On peut trouver dans l'établissement des journaux, des sociétés littéraires, de ces clubs où l'on parlait avec beaucoup de liberté, et surtout dans les loges

de francs-maçons, où l'on s'exerçait à l'art de parler, où l'on obtenait la parole à peu près dans les mêmes formes usitées dans le corps législatif, on peut, dis-je, reconnaître les différents foyers de cet esprit insurrecteur dont l'explosion ne pouvait guère tarder. La non-maturité eût pu nuire à l'effet.

Les femmes, qui d'abord admirent tout ce qui est grand, contemplèrent la révolution comme un spectacle ; mais comme elles aiment toutes le luxe, l'ostentation et les richesses, elles s'affligèrent quand elles virent disparaître les deux épaulettes de leurs amants, le cordon bleu, la mitre, la robe parlementaire, la croix de Saint-Louis, et jusqu'à la canne à corbin du contrôleur des finances. Elles virent qu'il y avait quelque chose de sévère et de sérieux dans la révolution, et dès ce moment elles tournèrent contre elle.

Les femmes des robins furent celles qui montrèrent le plus de dépit, et qui accusaient hautement leurs époux d'imbécillité ; mais quand le parlement de Paris aurait entrepris d'assujettir le monarque à choisir pour modèle la composition des Etats assemblés en 1614, le vœu national, les lumières du siècle se seraient élevés contre cette forme. L'empire de l'opinion publique et de sa force croissante étaient alors vraiment incalculables. L'esprit français, si longtemps monarchisé, se trouva tout à coup dispos à l'établissement de toutes les théories politiques et de tous les systèmes de législation. Je puis dire sans orgueil comme sans modestie que la lecture de mon

ouvrage intitulé *l'An 2440*, comme étant à la portée de tous les lecteurs, avait dit assez clairement que les plus grands changements étaient possibles, et qu'il ne fallait plus lutter avec des vieilleries contre toute la vigueur des principes de la justice éternelle.

L'opinion gouverne le monde, et toutes les plumes dirigeaient l'opinion vers la réforme des abus, et il y avait tant d'abus en France qu'ils auraient suffi non à tuer un royaume, mais un monde.

Nous autres écrivains nous voulions délibérer par tête, mais il vint des gens qui dirent : « Voulez-vous délibérer par bras ? »

CHAPITRE X

IL N'Y AVAIT QU'A.....

On n'entend que ce mot lorsqu'on parle de la révolution : « Il n'y avait qu'à faire ceci ; il n'y avait qu'à faire cela ; il n'y avait qu'à prendre un tel ; il n'y avait qu'à marcher tel jour et telle heure ; » tous grands et merveilleux prophètes après l'événement; tous rétrogradant vers le passé et ne pouvant pas dire ce qui arrivera demain ; tous se répandant en déclamations inutiles, haranguant une cataracte

bruyante, et s'imaginant que leur voix va suspendre les flots écumeux.

Comment un journaliste peut-il se relire lui-même sans rougir de ce qu'il a écrit ! Que de faux aperçus, que de jugements fautifs, que d'ignorance de la chaîne qui lie tous les événements de ce monde ! Il n'y avait qu'à.... il n'y avait qu'à.... Lorsque j'entends ces mots, je détourne mon attention et je laisse le parleur enfiler ses vaines syllabes.

D'autres disent : « Oh si j'avais été à la place de.... j'aurais fait sauter tous ces gouvernants en théorie. » Il peuvent être satisfaits ; les uns ont été arrêtés, les autres n'ont eu que le temps de fuir. Personne ne veut avoir manqué de sagacité, et chacun se plaint des coups qu'il a reçus.

On eût dit que cette révolution était l'ouvrage de quelque homme d'un génie extraordinaire, d'une tête vaste à physionomie antique, enfin de quelque esprit au delà des limites ordinaires ; point du tout. Nous avons été tous ce que Marivaux, qui en était, appelait « les grands médiocres, » et voilà pourquoi peut-être la chose a mieux été. Il n'y a pas d'erreur plus dangereuse que celle d'un homme de génie. Du moins nos fautes ont été réparables et la machine ne s'est pas écroulée entre nos mains ; tour à tour battus et battants, nous n'avons eu ni chef ni dictateur, et dans la mêlée sanglante les scélérats ont péri avec quelques gens de bien. Après une bataille, on enterre les morts.

CHAPITRE XI

NICHES

Avant la révolution, Monsieur, frère du roi, malgré le poids énorme de son individu, faisait de l'esprit et tenait bureau d'esprit. Là se préparaient maintes épigrammes, maintes niches contre les pauvres Parisiens. On cherchait à les mystifier ; on leur annonçait dans le *Journal de Paris* les choses du monde les plus ridicules, et c'était là l'ouvrage de la coterie ; ils envoyaient Beaumarchais à Saint-Lazare, se faire fouetter à cinquante-cinq ans (1); ils vivaient de bons mots, ils s'extasiaient de leur bon goût et de leur esprit.

Cette coterie déplut aux gens de lettres qui, bles-

(1) Pour répondre à des critiques multipliées, dirigées contre le *Mariage de Figaro,* Beaumarchais, dans une lettre au *Journal de Paris,* avait avancé que puisqu'il n'avait craint *lions ni tigres* pour faire jouer sa comédie, ce ne seraient pas de vils insectes qui le feraient reculer. On insinua à Louis XVI que, par ces deux mots *lions, tigres,* Beaumarchais avait voulu le désigner. Le roi, déjà scandalisé par la pièce, sans quitter la table de jeu à laquelle il était assis, écrivit sur un sept de pique l'ordre d'arrêter immédiatement Beaumarchais. Sans égard pour ses cinquante-trois ans (et non cinquante-cinq, comme dit Mercier), on le conduisit à la prison *des jeunes libertins,* Saint-Lazare, où il resta cinq jours (8-13 mars 1785). (Voy. Loménie, *Beaumarchais et son temps,* I, 126, et II, 366.)

sés par le caractère méchamment caustique du gros prince, réagirent contre lui dans l'opinion publique. Il fut peint comme un mauvais auteur, président d'un aréopage littéraire où il n'était que le prête-nom de tout ce qui s'y disait.

Le gros prince se mêla aussi de conspiration et joua un rôle dans l'affaire du marquis de Favras, d'autant plus maladroit et d'autant plus lâche qu'il se démasqua pour tout œil exercé et qu'il fut cause de la pendaison du marquis, qui poussa la complaisance jusqu'au point de taire le nom du prince ; dernier acte de courtisan que tous les courtisans trouvèrent sublime. Le gros prince prit la fuite au départ du roi pour Varennes, et tour à tour régent du royaume et monarque *in partibus*, il fut appelé le gros régent et le roi de Vérone.

Les contre-révolutionnaires l'appellent Louis XVIII. Sa nullité est si bien prononcée, que les républicains eux-mêmes lui donnent ce titre par dérision.

Sa conduite ne fut pas tout à fait indifférente aux progrès de la révolution. On eût dit qu'il prêtait la main à toutes les sottises de la cour pour en recueillir le fruit ; mais on devina ses intentions, et il tomba dans un mépris tel qu'il ne peut se métamorphoser en oubli.

CHAPITRE XII

RENVOI DE M. NECKER

Le livre des grands événements par les petites causes n'est pas encore seulement commencé, et c'est parce que je l'ai longtemps médité, que je ne vais pas chercher bien loin ce qui a engendré un fait quelconque, lorsque le jour d'hier est quelquefois son véritable générateur.

Les ordres privilégiés qui avaient bien voulu par condescendance n'employer que la mauvaise foi, la ruse et quelques petites menées pour répandre dans les provinces la division, la disette et même la famine, et opérer la dissolution de l'Assemblée nationale, voyant qu'elle se familiarisait jusqu'à vouloir établir les droits de l'homme, résolurent d'associer le plaisir de la vengeance avec l'orgueil de l'empire, d'en imposer tout à la fois à la capitale et de braver l'armée entière. Ils traitèrent de bourgeois six cents pauvres députés presque écrasés sous le poids de la calamité nationale, et tout étonnés que le tiers état ne fût point disposé à endurer les humiliations qu'on lui avait fait tant de fois essuyer dans les assemblées des règnes antérieurs, ils décrétèrent dans leur comité secret que le ministre des finances serait chassé avec éclat, qu'on se rendrait maître de Paris et de

cette bourgeoisie assemblée; que s'il s'y trouvait des mutins, ils seraient dispersés, n'importe comment; enfin que les mots d'Etats généraux, d'Assemblée nationale seraient désormais effacés de tous les dictionnaires français. Vingt-cinq à trente mille hommes à cheval et à pied eurent ordre de se rendre aux environs de Paris et de Versailles; mais était-on bien sûr des militaires qui raisonnaient le commandement et qui s'indignaient qu'on ne voulût faire d'eux que des instruments de servitude? Il fut dit qu'on ferait une répétition de cette sanglante tragédie. On souleva les ouvriers d'une manufacture au faubourg de Saint-Antoine, on y fit mettre le feu afin d'avoir occasion de faire marcher les gardes-françaises et les gardes suisses contre les prétendus révoltés, et de paraître protéger les propriétés et les maisons contre les incendiaires. La répétition se fit à merveille : on fit feu, on en blessa autant qu'on en voulut, et l'incendie des barrières fut aussi ordonné pour servir de prétexte à la formidable introduction des troupes.

Cependant les grands enfants étaient si appliqués à tromper, qu'ils ne s'aperçurent pas qu'ils se trompaient eux-mêmes. Ils n'eurent pas la patience, dans toute cette belle entreprise, d'attendre l'arrivée de toutes les troupes. Ils précipitèrent le renvoi de M. Necker le samedi au soir du 11 juillet. Il eut ordre de sortir du royaume sous vingt-quatre heures et à petit bruit.

C'était donner le signal de la banqueroute, et à

la suite de la séance royale et de la cour plénière, c'était rallier tous les esprits à l'insurrection. L'armée des agioteurs se rassembla au Palais-Royal; l'on vit un homme monter sur une table, animé de cette audace du moment, de cette audace qui fait tout, tirer deux pistolets de ses poches, haranguer le peuple, lui crier : « Notre ruine est prononcée; voyez ce qui se passe aux Champs-Élysées; les troupes s'emparent de tout l'espace qui se trouve entre l'Étoile de Chaillot et les Tuileries, elles s'y rangent en bataille; nous avons assez délibéré, délibérons par bras, nous sommes les plus nombreux et nous serons les plus forts : armons-nous; que tous nos citoyens s'arment, partons! » Et ils sortirent en foule. Il avait détaché un rameau de l'arbre qui l'ombrageait; ce rameau se transforma en une cocarde verte; chaque boutonnière d'habit eut un ruban vert. C'était la couleur de l'espérance. Mais bientôt on fit la réflexion que les couleurs d'Artois étaient vertes; on prit les couleurs des armes de la ville de Paris : de là la cocarde tricolore, qui fera le tour du monde à raison des obstacles qu'on lui opposera.

On sonne le tocsin, on dépouille les boutiques des armuriers et des fourbisseurs, on cherche partout des armes, on établit des ateliers, on organise des districts. Le marteau résonne, étend ou courbe le fer; tous les instruments de cuisine sont emmanchés; une foule innombrable se porte aux Invalides, y prend tous les fusils, et, au grand étonnement des militaires, ne commet point de désordre; on tra-

versa des caves pleines de vins sans y toucher : on ne voulait que des armes, on traînait les canons du plus gros calibre, et ils marchèrent comme par enchantement. Des canonniers experts auraient demandé deux jours pour opérer ce qui fut fait en trois heures.

Tandis que M. Necker s'éloignait tranquillement dans sa chaise de poste, son renvoi avait décidé le plus grand soulèvement et le plus rapide dont l'histoire fasse mention. Quelle nuit du lundi au mardi! Des patrouilles qui se succédaient et se croisaient de quinze en quinze pas! une multitude agitée par la crainte, l'incertitude et l'indignation! un murmure vague accompagné de coups qu'on frappait sans objet déterminé sur les portes et les boutiques! ce son triste, monotone et continu de toutes les cloches d'une immense capitale! ce tocsin au milieu des ténèbres semblait appeler la colère et la vengeance d'un grand peuple pour briser un trône.... Quelle nuit!... et vous tous, princes, ministres et administrateurs des empires, qui n'avez pas entendu ce tocsin, attendez-vous à l'entendre sonner au premier attentat contre la liberté.

Hé! ce tocsin de la capitale se fit entendre d'un bout de l'empire à l'autre. Une puissance invisible frappait partout sur cette terre d'oppression, et partout l'on voyait sortir de son sein des hommes tout armés.

Et à quoi tenait ce grand mouvement? Le dirai-je? A une divinité qu'on appelle la peur! La cour avait

la suite de la séance royale et de la cour plénière, c'était rallier tous les esprits à l'insurrection. L'armée des agioteurs se rassembla au Palais-Royal; l'on vit un homme monter sur une table, animé de cette audace du moment, de cette audace qui fait tout, tirer deux pistolets de ses poches, haranguer le peuple, lui crier : « Notre ruine est prononcée; voyez ce qui se passe aux Champs-Élysées; les troupes s'emparent de tout l'espace qui se trouve entre l'Étoile de Chaillot et les Tuileries, elles s'y rangent en bataille; nous avons assez délibéré, délibérons par bras, nous sommes les plus nombreux et nous serons les plus forts : armons-nous; que tous nos citoyens s'arment, partons! » Et ils sortirent en foule. Il avait détaché un rameau de l'arbre qui l'ombrageait; ce rameau se transforma en une cocarde verte; chaque boutonnière d'habit eut un ruban vert. C'était la couleur de l'espérance. Mais bientôt on fit la réflexion que les couleurs d'Artois étaient vertes; on prit les couleurs des armes de la ville de Paris : de là la cocarde tricolore, qui fera le tour du monde à raison des obstacles qu'on lui opposera.

On sonne le tocsin, on dépouille les boutiques des armuriers et des fourbisseurs, on cherche partout des armes, on établit des ateliers, on organise des districts. Le marteau résonne, étend ou courbe le fer; tous les instruments de cuisine sont emmanchés; une foule innombrable se porte aux Invalides, y prend tous les fusils, et, au grand étonnement des militaires, ne commet point de désordre; on tra-

versa des caves pleines de vins sans y toucher : on ne voulait que des armes, on traînait les canons du plus gros calibre, et ils marchèrent comme par enchantement. Des canonniers experts auraient demandé deux jours pour opérer ce qui fut fait en trois heures.

Tandis que M. Necker s'éloignait tranquillement dans sa chaise de poste, son renvoi avait décidé le plus grand soulèvement et le plus rapide dont l'histoire fasse mention. Quelle nuit du lundi au mardi! Des patrouilles qui se succédaient et se croisaient de quinze en quinze pas! une multitude agitée par la crainte, l'incertitude et l'indignation! un murmure vague accompagné de coups qu'on frappait sans objet déterminé sur les portes et les boutiques! ce son triste, monotone et continu de toutes les cloches d'une immense capitale! ce tocsin au milieu des ténèbres semblait appeler la colère et la vengeance d'un grand peuple pour briser un trône.... Quelle nuit!... et vous tous, princes, ministres et administrateurs des empires, qui n'avez pas entendu ce tocsin, attendez-vous à l'entendre sonner au premier attentat contre la liberté.

Hé! ce tocsin de la capitale se fit entendre d'un bout de l'empire à l'autre. Une puissance invisible frappait partout sur cette terre d'oppression, et partout l'on voyait sortir de son sein des hommes tout armés.

Et à quoi tenait ce grand mouvement? Le dirai-je? A une divinité qu'on appelle la peur! La cour avait

la suite de la séance royale et de la cour plénière, c'était rallier tous les esprits à l'insurrection. L'armée des agioteurs se rassembla au Palais-Royal; l'on vit un homme monter sur une table, animé de cette audace du moment, de cette audace qui fait tout, tirer deux pistolets de ses poches, haranguer le peuple, lui crier : « Notre ruine est prononcée; voyez ce qui se passe aux Champs-Élysées; les troupes s'emparent de tout l'espace qui se trouve entre l'Étoile de Chaillot et les Tuileries, elles s'y rangent en bataille; nous avons assez délibéré, délibérons par bras, nous sommes les plus nombreux et nous serons les plus forts : armons-nous; que tous nos citoyens s'arment, partons! » Et ils sortirent en foule. Il avait détaché un rameau de l'arbre qui l'ombrageait; ce rameau se transforma en une cocarde verte; chaque boutonnière d'habit eut un ruban vert. C'était la couleur de l'espérance. Mais bientôt on fit la réflexion que les couleurs d'Artois étaient vertes; on prit les couleurs des armes de la ville de Paris : de là la cocarde tricolore, qui fera le tour du monde à raison des obstacles qu'on lui opposera.

On sonne le tocsin, on dépouille les boutiques des armuriers et des fourbisseurs, on cherche partout des armes, on établit des ateliers, on organise des districts. Le marteau résonne, étend ou courbe le fer; tous les instruments de cuisine sont emmanchés; une foule innombrable se porte aux Invalides, y prend tous les fusils, et, au grand étonnement des militaires, ne commet point de désordre; on tra-

versa des caves pleines de vins sans y toucher : on ne voulait que des armes, on traînait les canons du plus gros calibre, et ils marchèrent comme par enchantement. Des canonniers experts auraient demandé deux jours pour opérer ce qui fut fait en trois heures.

Tandis que M. Necker s'éloignait tranquillement dans sa chaise de poste, son renvoi avait décidé le plus grand soulèvement et le plus rapide dont l'histoire fasse mention. Quelle nuit du lundi au mardi! Des patrouilles qui se succédaient et se croisaient de quinze en quinze pas! une multitude agitée par la crainte, l'incertitude et l'indignation! un murmure vague accompagné de coups qu'on frappait sans objet déterminé sur les portes et les boutiques! ce son triste, monotone et continu de toutes les cloches d'une immense capitale! ce tocsin au milieu des ténèbres semblait appeler la colère et la vengeance d'un grand peuple pour briser un trône.... Quelle nuit!... et vous tous, princes, ministres et administrateurs des empires, qui n'avez pas entendu ce tocsin, attendez-vous à l'entendre sonner au premier attentat contre la liberté.

Hé! ce tocsin de la capitale se fit entendre d'un bout de l'empire à l'autre. Une puissance invisible frappait partout sur cette terre d'oppression, et partout l'on voyait sortir de son sein des hommes tout armés.

Et à quoi tenait ce grand mouvement? Le dirai-je? A une divinité qu'on appelle la peur! La cour avait

épouvanté la capitale par un appareil de guerre : il en naquit cette journée mémorable, qui fut toute grande, toute sublime et la plus majestueuse dont parlera l'histoire.

CHAPITRE XIII

CLUB DES JACOBINS

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ! Les sociétés populaires, les clubs patriotiques, les Amis de la Constitution nous furent d'un besoin indispensable dans les premières années de notre changement politique ; ces sociétés, en réunissant la masse du peuple, pouvaient seules combattre avec avantage les préjugés et les erreurs, hâter les progrès des lumières, disséminer les grandes vérités, établir les principes, répandre les vertus civiques, en inspirer l'amour, implanter le patriotisme dans tous les cœurs, et former enfin cet esprit public qui devait seul enfanter l'unité d'opinion, comme l'unité d'action. Voilà les grands travaux qu'ont glorieusement entrepris les jacobins ! A quel degré de bonheur ne nous eussent-ils pas fait depuis longtemps parvenir, s'ils eussent continué à se montrer tels qu'ils furent dans leur origine, ou dans les deux ou trois pre-

mières années qui la suivirent. Le malheureux génie des factions en avait autrement ordonné. Déjà il plane sur la France, il se glisse au milieu des clubs patriotiques, il souffle son esprit de vertige et de fureur à tous leurs membres. Les jacobins subsistent toujours; mais dès l'instant de la création de la république ces hommes ne ressemblent pas plus aux patriotes de 89, 90 et 91, que les Français d'aujourd'hui, tout républicains qu'ils sont de nom, ne ressemblent soit aux Spartiates, soit aux Romains, dans les beaux jours de leur vertu et de leur gloire.

Pour nous instruire des causes d'un changement si déplorable, écoutons un sage député : « Les sociétés populaires, dit-il dans un de ses rapports, étaient à leur naissance les temples de la liberté et de l'égalité. Les citoyens et les représentants du peuple s'y rendaient pour méditer ensemble la perte de la tyrannie, la chute des rois, les grands moyens de consolider la liberté. Dans ces sociétés on voyait le peuple, uni à ses mandataires, les éclairer et les juger. Mais depuis que ces mêmes assemblées se sont remplies d'êtres artificieux, qui viennent briguer à grands cris leur élévation à la législature, au ministère, au généralat; depuis qu'il y a dans ces clubs beaucoup trop de fonctionnaires publics, et trop peu de citoyens, le peuple y est nul; ce n'est plus lui qui juge le gouvernement, ce sont les fonctionnaires coalisés, qui, réunissant leur influence, font taire le peuple, l'épouvantent, le séparent de ses législateurs, bien qu'ils doivent toujours être inséparables, et

corrompent l'opinion dont ils s'emparent, et par la quelle ils imposent silence jusqu'au gouvernement, en se rendant eux-mêmes, fonctionnaires publics, les dénonciateurs de la liberté qu'ils outragent, qu'ils perdent et qu'ils assassinent. »

Les vérités lumineuses que renferme ce passage doivent d'autant moins paraître suspectes au lecteur impartial, qu'elles sont dites par un des plus ardents sectateurs des clubs, et c'est principalement aux jacobins de Paris que ces grandes vérités peuvent s'appliquer. En effet, dès que les Danton, les Marat, les Robespierre, les Collot, les Billaud, les Couthon, les Dumas, et beaucoup d'autres individus dont les noms nous échappent, dominèrent dans la société; dès que tous les députés marqués, les ministres, les magistrats du peuple, ses juges et d'autres fonctionnaires publics en furent membres, on s'occupa bien moins du gouvernement que des gouverneurs, et on ne s'occupa de ces derniers que pour leur faire la cour, les flagorner, et en arracher, soit à force de bassesses, soit à force d'importunités, les emplois les plus lucratifs. Dès lors la société leur fut toute dévouée, et ses membres, qui naguère encore les jugeaient avec tant de fierté, ne furent plus que leurs vils prôneurs, leurs esclaves, les aveugles instruments de leurs ambitieuses et détestables passions.

Telle est en abrégé l'histoire de ces jacobins dont nous avons été observateur impartial depuis leur origine jusqu'à leur chute.

Dans leurs différentes époques, ils font tantôt le

bien, tantôt le mal; ici ils forment l'esprit public, là ils le font dégénérer en un fanatisme démagogique, et déshonorent par leurs excès la liberté qu'ils ont si puissamment servie par leurs travaux.

Envisagée dans ses membres, la société offre à sa naissance une réunion d'hommes faits pour nous étonner par la hardiesse de leur génie. Divisés de sentiments, ces apôtres de la liberté se séparent. Ils sont remplacés par des hommes faibles, bornés, ignorants, que leur défaut de lumières entraîne dans l'idolâtrie de tous les intrigants qui les subjuguent.

Considérée dans ses chefs de file ou meneurs, elle n'est plus qu'un rassemblement de factieux, fauteurs, complices et victimes de Robespierre et autres grands coupables.

Une des plus grandes fautes de la Constituante est de n'avoir pas eu la prévoyance et le courage de fermer tous les clubs, et principalement celui de Paris, au moment de l'acceptation de la constitution par le peuple; s'il était impossible de les supprimer alors, ces clubs si redoutables, il fallait au moins les circonscrire dans de si étroites limites qu'ils ne pussent jamais rivaliser avec les autorités constitutionnelles et troubler la tranquillité. Etait-il prudent de laisser élever dans l'Etat autel contre autel? C'est en conservant l'échafaudage de l'édifice que l'ennemi de la liberté s'est emparé du vulgaire des jacobins et en a fait des stipendiés ; on pourrait les comparer à des soldats subitement licenciés et sans paye. Aussi n'a-t-il pas existé un seul complot contre la république

qui n'ait eu depuis son principal foyer à Paris. C'est au nom des lois qu'on a voulu détruire toutes les lois; ils ont pris tous les masques; vous les retrouverez dans toutes les assemblées primaires; n'ont-ils pas envahi les sections pour en faire des arènes de contre-révolution et d'anarchie? Ne croyez pas que le canon de vendémiaire ait adouci leur rage; partout ils ont formé de nouveaux complots, ils ont préparé à Condé l'entrée des départements du Doubs et du Jura. Pervertir l'esprit public, provoquer les massacres, proscrire les chants inoculateurs de la liberté, si redoutables à nos ennemis, voilà l'ouvrage des jacobins dégénérés et stipendiés par le royalisme.

CHAPITRE XIV

TRAVAUX DU CHAMP-DE-MARS

On ne vit peut-être chez aucun peuple cet étonnant et à jamais mémorable exemple de fraternité; je n'y pense jamais sans admiration ; c'est là que j'ai vu cent cinquante mille citoyens de toutes les classes, de tout âge et de tout sexe, formant le plus superbe tableau de concorde, de travail, de mouvement et d'allégresse, qui ait jamais été exposé. Oh ! quels

sont les monstres qui ont effacé ces couleurs si riantes? quels hommes que ces bons et braves citoyens de Paris qui surent transformer huit jours de travail en des jours de fête la plus touchante, la plus inopinée et la plus neuve qui fut jamais! C'est un genre de spectacle si original qu'il est impossible que les hommes les plus blasés n'en soient pas remués. Dans un espace immense rempli de citoyens vraiment actifs (1) et qui dévoraient le travail, s'offraient tout à la fois les scènes les plus variées : ici ils s'attendrissaient à la vue de leur général, qui venait prendre part au travail de ses concitoyens ; là c'étaient des acclamations et des cris de joie à l'arrivée de la maison du roi; plus bas c'était une musique militaire qui annonçait les Suisses, ces enfants de la liberté, qui venaient partager la fête avec leurs anciens amis et alliés. A côté des garçons jardiniers, distingués par des fleurs et des laitues attachés à leurs instruments, étaient les élèves de peinture qu'annonçait une bannière représentant la France. A leur suite venait l'espoir des races futures, les rejetons de nos législateurs, qui passaient gaîment des exercices du collége au travail du Champ-de-Mars. A travers un groupe de moines, de femmes, d'abbés et de charbonniers, j'aperçus le brave capitaine Kersaint avec une physionomie toute radieuse de liberté, poussant la brouette avec la même gaîté qu'il montait la

(1) Voy. chap. CXIII.

Belle-Poule ou qu'il irait combattre les ennemis de la patrie (1).

Le résultat d'une aussi belle et aussi étonnante fraternité mérite d'être transmis à la postérité la plus reculée. Lorsque les fédérés furent arrivés, on vit la plus solennelle des fédérations, le plus beau triomphe des peuples, un jour enfin d'alliance, d'étonnement, d'admiration et d'attendrissement.

Dans ce jour solennel ce fut comme une expérience d'électricité. Tout ce qui touchait à la chaîne dut se ressentir de la commotion; elle fut grande, elle fut universelle, elle fut telle enfin que son souvenir est propre à rallier tous les Français, si les ennemis du dehors, jaloux de notre liberté, venaient nous assaillir. Ce serait encore un moment de crise heureuse, un effort national qui reconstruirait subitement l'édifice de la liberté.

On ne saurait trop le répéter : jamais la cour des rois n'a offert un spectacle aussi majestueux.

Il est impossible de donner une description de ces travaux qui ne soit beaucoup au-dessous de la réalité. Tous les citoyens de tous les âges ont brigué l'honneur de préparer de leurs mains le lieu où ils vont jurer de défendre la constitution et de vivre ou mourir libres. La multitude du monde, la vivacité des mouvements, la bigarrure des habits, tout concourait à la variété pittoresque de ce spectacle : ici ce

(1) Kersaint, père de madame de Duras, ne suivit pas le mouvement, il rétrograda et mourut sur l'échafaud.

sont les charbonniers, là les perruquiers, les forts de la halle, les porteurs d'eau ; les colporteurs n'ont pas voulu demeurer oisifs, les invalides ont prouvé que leurs bras étaient encore aussi vigoureux que leur âme était courageuse. On a vu même des femmes parées des ornements de leur sexe, en oublier la faiblesse et voiturer des brouettes.

Des étrangers qui arrivaient par Versailles disaient, les yeux baignés de pleurs : *Quels hommes que ces Parisiens !* Il fallait voir cette vaste fourmillière de citoyens occupés aux plus rudes travaux ; il fallait voir la longue chaîne qu'ils formaient, attelés à des charrettes surchargées. Des pierres énormes cèdent à leurs efforts ; il semble qu'ils entraîneraient des montagnes ; il n'est point de corporation qui ne veuille contribuer à élever l'autel de la patrie. Une musique militaire les précède. Tous les individus se tiennent quatre à quatre, portant avec gaîté la pelle et la pioche ; leur cri de ralliement est ce refrain immortel d'une chanson nouvelle, qu'on appelle le *Carillon national ;* tous chantent à la fois : *Ah ! ça ira ! ça ira ! ça ira !* — Oui pardieu ! *ça ira !* répètent tous ceux qui les entendent. Les habitants des villages même éloignés accoururent, ayant à leur tête leur maire avec son écharpe et la pelle sur l'épaule.

Mais ce qui surprend le plus, c'est l'ordre qui règne parmi un si grand nombre de citoyens de toute condition. Pas un propos injurieux, pas la plus légère querelle. On comptait dans le Champ-de-Mars plus de

deux cent cinquante mille hommes, et pas une sentinelle.

Un grand nombre de députés pour la fédération vinrent aussi travailler ; différents membres de l'Assemblée nationale les accompagnaient. On distinguait parmi eux le père Gérard, qui, comme un ancien Romain, passe de la charrue au sénat et du sénat à la charrue. On a vu MM. Sièyes et Beauharnais attachés à une charrette ; on a remarqué qu'ils tiraient plus à gauche qu'à droite. L'abbé Maury aurait tiré à droite.

Le 9, les charbonniers traînaient derrière eux leur bannière ; un d'entre eux en manteau court, en rabat et enchaîné, était l'aristocratie personnifiée par ce J.-F. Maury. Les collèges et les pensions ont pris part à ces travaux. Un pensionnaire de Vincennes, échauffé par un travail opiniâtre, s'écria : « Je ne puis encore que donner ma sueur à ma patrie ! Quand viendra l'heureux moment où je verserai mon sang pour elle ! »

Les bouchers avaient sur leur flamme un large couteau, et on lisait dessous : *Tremblez, aristocrates, voici les garçons bouchers !* D'énormes monceaux disparaissaient sous leurs bras nerveux ; des ouvriers de la Bastille ont amené dans des charrettes tous les instruments qui ont servi à renverser l'horrible forteresse. Les imprimeurs sont accourus mettre la main à l'œuvre patriotique ; il était écrit sur leur drapeau : *Imprimerie, premier drapeau de la liberté.*

Plusieurs communautés de moines se rendirent

aussi au cirque de la fédération; un jeune ecclésiastique, bien frisé, bien ambré, bien lustré, semblait regarder cette belle scène en pitié... *A la brouette! à la brouette!* cria-t-on autour de lui; il en prend une nonchalamment. Un vigoureux patriote qui, pour faire plus d'ouvrage, avait sur le dos une hotte remplie de terre et roulait une brouette, passe près de lui, et lui dit : « *Laissez, laissez là cet instrument que vous profanez.* » Il quitte sa brouette, s'empare de celle de M. l'abbé, va vider la terre hors du Champ-de-Mars pour qu'elle ne le souille pas, revient, reprend son fardeau et continue son ouvrage.

On a vu toute une famille travaillant au même endroit; le père piochait, la mère chargeait la brouette, et leurs enfants la roulaient tour à tour, tandis que le plus jeune, âgé de quatre ans, porté dans les bras de son aïeul, qui en avait quatre-vingt-treize, bégayait en riant : « *Ah! ça ira! ça ira!* »

Une chose vraiment remarquable dans cette foule immense de gens inconnus les uns aux autres, c'est l'extrême confiance qui régnait parmi eux : un jeune homme arrive, ôte son habit, jette dessus ses deux montres, prend une pioche et va travailler au loin; on lui crie : « *Et vos deux montres?* — *On ne se défie point de ses frères,* » répondit-il en s'éloignant; et ce dépôt fut religieusement respecté.

On a remarqué un honnête citoyen, suivi d'une brouette chargée d'un tonneau de vin; il tenait des verres et offrait à boire gratuitement aux travailleurs. « *Mes frères,* disait-il, *ne buvez point, si vous*

n'avez pas soif, pour ne point épuiser sitôt le tonneau. » Et on ne voyait en effet se présenter à cette buvette que des hommes épuisés de fatigue et dont l'altération n'était point équivoque; le roi vint jouir de ce spectacle nouveau ; soudain, la pelle et la pioche sur l'épaule, les citoyens lui formèrent une garde d'honneur.

CHAPITRE XV

DISCOURS DU ROI AUX ÉTATS GÉNÉRAUX

Le roi entre, il se couvre, toute la noblesse met sur sa tête son chapeau à plumet; ce que voyant les roturiers, ils mettent aussi leur chapeau sans plumet, et l'enfoncent avec une sorte de colère. Le roi, qui aperçoit tout cela, ôte son chapeau, et l'on vit tous les chapeaux à plumet disparaître successivement. Cette espèce de parade égaya la majesté du local et des circonstances : je m'amusai beaucoup de l'histoire des chapeaux; au reste, les chapeaux et les bonnets ont toujours joué un grand rôle dans l'histoire de ce monde (1).

(1) Mercier se rappelle une note de *l'An 2440* : « Si j'écrivais l'histoire de France, je m'étendrais avec une complaisance marquée sur le chapitre des chapeaux. Ce morceau traité avec soin serait curieux et intéressant. » Chap. III.

Le 5 mai 1789 fut le jour de l'ouverture des Etats généraux. « Réunissons-nous, messieurs, le roi le « permet, payons les dettes. » Tel fut en substance le discours de Necker. La fougueuse révolution des esprits, la mobile succession des événements, tout commandait de renoncer aux vieilles mesures de la politique ; mais on avait la prétention de nous mesurer une dose de liberté partielle; il y eut peu de majesté, parce qu'on voulut donner des bornes à ce qui n'en reçoit point : à une nation.

La cour semblait vouloir dire aux États généraux: Vous ferez un peu de bien au peuple, mais à condition que vous arrangiez préalablement nos affaires.

Le parti était bien pris de faire naître des contestations dans l'assemblée. Le vœu des communes était pour une seule chambre nationale, et la cour espérait que l'accroissement des difficultés amènerait la dissolution des États généraux.

Qu'est-ce que ces phrases illusoires : le roi fait le généreux sacrifice d'une portion de son autorité? Une nation est libre, une nation devient la régulatrice de son propre bonheur, lorsqu'elle rentre dans ses droits. Tous les actes inconsidérés d'autorité préparèrent notre liberté. Le sol et le climat sont restés les mêmes, tout le reste est changé; ce qui prouve que ce n'est pas une circonstance particulière qui dans les grands mouvements détermine la pente des esprits. Il en fallut plusieurs, pour ne pas dire une multitude.

La réunion des ordres fut célébrée par trois jours d'illumination.

CHAPITRE XVI

ARBRES DE LIBERTÉ

C'est un superbe végétal qu'un arbre; dans les beaux jours de la révolution les arbres de liberté cheminaient de tous les bois voisins, déplaçaient les pavés, prenaient racine au pied des maisons et mariaient leur verte chevelure aux balcons des différents étages qu'ils ombrageaient.

Les signes de cette liberté naissante étaient salués par nos regards attendris. Quel plus riant spectacle que ce mélange d'édifices et de cimes vertes et ondoyantes! Cette coutume, si favorable à la salubrité de l'air, fut constamment chère à ces patriotes qui opérèrent l'affranchissement des Français, et qui, justement irrités des parjures d'un roi et des crimes d'une cour altérée de sang, voulurent immortaliser ces grandes époques en métamorphosant nos cités en aspects champêtres. Ces travaux furent des amusements; ils décorèrent la grande ville. Bientôt l'esprit royaliste, l'esprit contre-révolutionnaire laissèrent dessécher ces monuments naturels de notre

courage. Un feuillage jaune semblait dire : l'esprit républicain est malade, et n'a plus ses belles et vives couleurs que sur les frontières où triomphent nos armées. Comment la sécheresse a-t-elle succédé à cette séve de vie? On les a outragés, ces signes verdoyants de la plus mâle bravoure; on les a relégués aux champs, et la scie téméraire ou avaricieuse a coupé ces trones robustes qui étaient l'image si fidèle d'une régénération prompte et vigoureuse; mais le génie de la liberté est comme la morale : elle est attaquée, mais indestructible. Un généreux repentir fit replanter de nouveau tous ces arbres, qui ont été abattus ou qui ont péri naturellement. La présence de Bonaparte fit reverdir tous ces feuillages et sembla leur prêter un nouveau lustre. De nouvelles branches aux rameaux verts s'élancèrent jusqu'aux toits; ainsi que le printemps rajeunit la nature, le grand nom du vainqueur de l'Italie redonna à la grande cité ce beau vêtement vert qui annonce la circulation végétale et la résurrection de l'esprit républicain.

CHAPITRE XVII

JÉSUS

Oh! le bon temps pour les voleurs, qu'une révolution! Beaucoup de méchants deviennent riches, et

beaucoup de gens de bien restent pauvres; mais nous autres gens de bien, nous ne voudrions pourtant pas changer notre vertu contre leurs richesses; car la vertu est pour toujours, et les richesses changent tous les jours de maître.

Qui l'eût dit, que notre Seigneur Jésus-Christ s'appellerait *le sans-culotte Jésus!* qu'il n'aurait pas d'autre surnom dans les journaux, dans les tribunaux, aux jacobins! que ce serait là, non un sarcasme, mais un véritable titre d'honneur qui lui serait accordé!

Il se fit donc un changement prodigieux dans les idées du peuple; la permission de tout dire créa un esprit particulier, qui, joint à beaucoup d'ignorance, n'en était que plus piquant. Des facéties accompagnèrent ces mouvements tumultueux, et ce grand drame fut une véritable tragi-comédie.

Mais il semble que le mal que l'on fait à autrui soit comme un ressort élastique qui revient déchirer la main qui l'a courbé. Plus la pression a été violente, plus le coup est terrible. Ainsi les maux et les injustices ont leurs représailles; la cruauté produit la cruauté, et la Montagne, en se coupant en deux, s'est fait, à peu de chose près, une justice mutuelle.

CHAPITRE XVIII

MASSACRES DE SEPTEMBRE

Les générations futures se refuseront à croire que ces forfaits exécrables ont pu avoir lieu chez un peuple civilisé, en présence du corps législatif, sous les yeux et par la volonté des dépositaires des lois, dans une ville peuplée de huit cent mille habitants, restés immobiles et frappés de stupeur à l'aspect d'une poignée de scélérats soudoyés pour commettre des crimes.

Le nombre des assassins n'excédait pas trois cents; encore faut-il y comprendre les quidams qui dans l'intérieur du guichet s'étaient constitués les juges des détenus.

Les promoteurs de l'anarchie, les agitateurs du peuple, en un mot les partisans du crime, ne cessent de nous dire qu'une grande conspiration devait éclater à Paris dans les premiers jours de septembre. Personne, hélas! ne leur conteste cette vérité, que l'événement a justifiée d'une manière aussi atroce que cruelle; mais pour connaître les conspirateurs et de quelle nature était leur conspiration, il faut remonter à la source.

En établissant une chaîne de faits, il ne faudra point une pénétration surnaturelle pour se con-

vaincre que ces massacres sont l'ouvrage de cette faction dévorante qui est parvenue à la domination par le vol et l'assassinat.

Quelle que soit l'horreur que m'inspirent ces journées de sang et d'opprobre, je les rappellerai sans cesse aux Parisiens jusqu'à ce qu'ils aient eu le courage d'en demander vengeance.

La situation de la ville paraissant exiger une surveillance plus active et plus étendue, le conseil général de la Commune créa un comité de douze commissaires.

Les partisans des massacres ne diront pas sans doute que les diamants et les bijoux, etc., des personnes arrêtées étaient suspects. Cependant on s'emparait avec soin des personnes et des choses. Ce seul fait suffit, ce me semble, pour donner la clef des massacres. Quand on demande aux anarchistes pourquoi le comité de surveillance faisait enlever les propriétés avec les personnes, ils ne savent que répondre.

Les dépôts faits au comité de surveillance provenaient d'effets enlevés aux Tuileries et chez les personnes arrêtées, telles que Laporte et Septeuil, ainsi que beaucoup d'autres, qui avaient abandonné leurs maisons et leurs richesses à l'époque des visites domiciliaires qui ont précédé les massacres.

Les magasins des dépôts étaient les salles mêmes des bureaux du comité de surveillance; c'était notoirement dans ce bureau où étaient déposées les malles, boîtes, cartons, etc., etc. Il y avait en outre dans

cette salle une ou deux grandes armoires qui étaient remplies d'objets précieux. Seulement on avait placé dans une chambre haute quelques objets peu dignes de l'attention des hommes de proie, tels que pistolets, sabres, fusils, cannes à sabres, etc.

Ce fut dans cette caverne que furent préparés les massacres de septembre; ce fut dans cet abominable repaire que fut prononcé l'arrêt de mort de huit mille Français, détenus la plupart sans aucun motif légitime, sans dénonciation, sans aucune trace de délit, uniquement par la volonté et l'arbitraire des voleurs du comité de surveillance.

Quelques jours avant les massacres, des membres du comité, effrayés de cette violation des principes, touchés du spectacle affreux d'une multitude de citoyens enfermés à la mairie, qui réclamaient contre leur arrestation et demandaient à grands cris qu'on leur en fît connaître les motifs, ces commissaires, dis-je, voulurent consacrer le jour et la nuit à les interroger, pour remettre en liberté ceux qui étaient détenus sans grief, et envoyer en prison ceux qui étaient dans le cas d'être traduits devant les tribunaux.

Le 2 septembre, on apprend que la ville de Verdun est prise par les Prussiens qui, ajoutent les colporteurs de cette nouvelle, s'y sont introduits par la trahison des Verdunois après une résistance simulée de leur part; aussitôt on tire le canon d'alarme, la générale bat et le tocsin sonne. Des municipaux à cheval courent sur les places publiques, confirment

cette nouvelle, font des proclamations pour exciter les citoyens à marcher contre l'ennemi.

Au premier coup du tocsin, chacun se demandait avec raison pourquoi, au moindre danger, on se complaisait à jeter ainsi l'alarme dans Paris, et à frapper de terreur tous ses habitants, loin d'entretenir dans leur âme cette mâle énergie qui convient à des guerriers et assure le gain des batailles. N'était-ce pas en effet un moyen puissant d'énerver leur courage? Mais ceux qui ne connaissaient pas le secret des conjurés furent bientôt instruits par leur propre expérience. Oh! jour de deuil et d'opprobre! C'était à ce signal que devaient se réunir les assassins qui se portèrent aux prisons! c'était le prélude du plus affreux carnage.

Les brigands, distribués par bandes, se portent aux prisons; aux unes ils fracturent les portes, aux autres ils se font livrer les geôliers et s'emparent des victimes que le comité de surveillance y avait amoncelées pendant quinze jours.

Ces assassins, armés de sabres et d'instruments meurtriers, les bras retroussés jusqu'aux coudes, ayant à la main des listes de proscription dressées quelques jours auparavant, appelaient nominativement chaque prisonnier.

Des membres du conseil général, revêtus de l'écharpe tricolore, et d'autres particuliers s'établissaient au guichet dans l'intérieur de la prison; là était une table couverte de bouteilles et de verres; autour étaient groupés les prétendus juges et quel-

ques-uns des exécuteurs de leurs sentences de mort. Au milieu de la table était déposé le registre d'écrou.

Les assassins allaient d'une chambre à l'autre, appelaient chaque prisonnier à tour de rôle, puis le conduisaient devant le tribunal de sang, qui lui fai sait ordinairement cette question : Qui êtes-vous? Aussitôt après que le prisonnier avait décliné son nom, les cannibales en écharpes inspectaient le registre, et après quelques interpellations aussi vagues qu'insignifiantes, ils le remettaient entre les mains des satellites de leurs cruautés, qui le conduisaient à la porte de la prison, où étaient d'autres assassins qui le massacraient avec une férocité dont on chercherait en vain des exemples chez les peuples les plus barbares.

A la prison de l'Abbaye, ils étaient convenus entre eux que toutes les fois que l'on conduirait un prisonnier hors du guichet en prononçant ce mot : « A la Force ! » ce serait l'équivalent d'une sentence de mort. Ceux qui remplissaient à la Force le même emploi, c'est-à-dire le métier de bourreaux, étaient convenus de même qu'en prononçant ce mot : « A l'Abbaye ! » cela voudrait dire qu'il fallait donner la mort au prisonnier qui était condamné. Ceux qui étaient absous par le sanglant tribunal, étaient mis en liberté et conduits à quelque distance de la prison au milieu des cris de : Vive la nation (1) !

L'Assemblée législative députa plusieurs de ses

(1) Voy. le chap. XI des *Mémoires de Lamotte-Valois*, Paris, librairie Poulet-Malassis.

membres, qu'elle chargea de rappeler à la loi les brigands qui s'en écartaient d'une manière aussi atroce; mais que pouvait le langage de la raison et de la morale sur des assassins altérés de sang et la plupart plongés dans la plus crapuleuse ivresse! Cette mesure était insuffisante; toute harangue devenait vaine, attendu que, pour dompter des tigres, il fallait de la force armée, il fallait que l'Assemblée sortît tout entière, et qu'elle vînt former autour de chaque prison un rempart inexpugnable. Ils repoussèrent par des menaces tous les avis et les conseils de paix qui leur étaient portés. L'abbé Fauchet, évêque du Calvados, membre de la députation, fut menacé, injurié, et peu s'en est fallu que de la menace on n'en vînt aux coups; il vit l'instant où les assassins allaient le comprendre au nombre de leurs victimes. Il se retira et vint rendre compte à l'Assemblée, qui était elle-même dans la stupeur et l'avilissement, menacée d'une dissolution totale par l'infâme Robespierre qui exerçait une tyrannie sans bornes dans Paris.

Voyez l'accusation du député Louvet contre Robespierre, publiée dans les premiers temps de la Convention; la conduite que ce faux patriote a tenue à l'égard de l'Assemblée législative y est montrée au grand jour. On voit un conspirateur audacieux, qui voulait asseoir la dictature sur les débris de la représentation nationale; cependant Robespierre ne cessait de parler de ses vertus civiques, de son désintéressement; ce misérable quitta la place d'ac-

cusateur public au tribunal criminel de Paris pour vivre, disait-il, dans la retraite; il avait imprimé qu'il n'était point intrigant, qu'il ne voulait aucune place, qu'il n'en accèpterait aucune, et tout à coup il fut se nicher dans le conseil général de la commune et de là au Capitole.

Les prêtres renfermés dans l'église des Carmes furent tous massacrés, à l'exception d'un seul; on les faisait sortir les uns après les autres, et souvent deux ensemble; d'abord les assassins les tuèrent à coups de fusil; mais sur l'observation d'une multitude de femmes, qui étaient là présentes, que cette manière était trop bruyante, on se servit de sabres et de baïonnettes. Ces malheureuses victimes se prosternaient au milieu de la cour et se recueillaient un instant, abandonnées de la nature entière, sans appui, sans autre consolation que le témoignage de leur conscience; ils élevaient les yeux et les mains vers le ciel, et semblaient conjurer l'Être suprême de pardonner à leurs assassins.

Vous, partisans de ces massacres, conjurés féroces, qui n'avez cessé de tromper la multitude crédule, direz-vous qu'il était impossible d'arrêter les bras des assassins? Direz-vous qu'il n'était point en votre puissance de les réprimer? Vous avez dit aux départements, par l'organe imposteur de vos commissaires, que vous n'aviez pu arrêter la colère du peuple. Malheureux! vous prostituez le nom du peuple; vous ne l'invoquez que pour le déshonorer et couvrir vos turpitudes et vos crimes! Était-ce donc le peuple qui

commettait ces forfaits exécrables? Non, il gémissait en silence. C'est vous, administrateurs féroces, qui, d'intelligence avec le conseil général de la commune et le ministre Danton, avez tout fait préparer, tout fait exécuter. C'est vous qui avez fait commettre tous ces crimes par un petit nombre d'affidés, afin de vous enrichir des dépouilles sanglantes de vos nombreuses victimes; c'est vous qui avez fait de Paris le coupe-gorge du riche, et préparé la misère du peuple en brisant tous les liens sociaux, en tarissant tous les canaux de la circulation, en détruisant la confiance publique, si nécessaire, si indispensable à la prospérité commune et au bonheur de tous.

S'il n'était pas prouvé qu'à vous seuls appartient l'opprobre des premiers jours de septembre, je vous rappellerais deux faits que vous ne pouvez nier. Je vous rappellerais ce payement de 850 livres fait par ordre du conseil général au marchand de vin qui fournissait vos assassins à la Force pendant leur horrible exécution; je vous rappellerais le comité de surveillance louant, la veille du massacre, les voitures qu'il destinait et qui ont servi à conduire à la carrière de Charenton les cadavres de septembre.

Si la garde nationale eût été requise, si on l'eût commandée au nom de la loi que des chefs perfide et sanguinaires s'appliquaient à paralyser, combien elle eût été forte et courageuse! elle se serait levée tout entière; mais cette garde nationale, dont la masse est restée pure au milieu de tous les genres de corruption et de brigandage, n'a-t-elle pas craint

qu'on ne l'accusât d'avoir agi sans réquisition? N'a-t-elle pas craint qu'en voulant punir le crime, on ne l'accusât elle-même de s'être rendue criminelle? Retenue par ces motifs, elle est restée immobile.

J'ai vu la place du Théâtre-Français (1) couverte de soldats que le tocsin avait rassemblés; je les ai vus prêts à marcher et tout à coup se disperser, parce qu'on était venu traîtreusement leur annoncer que ce n'était qu'une fausse alerte, que ce n'était rien. Ce n'était rien, grands dieux! Déjà la cour des Carmes et celle de l'Abbaye étaient inondées de sang et se remplissaient de cadavres : ce n'était rien!

J'ai vu trois cents hommes armés, faisant l'exercice dans le jardin du Luxembourg, à deux cents pas des prêtres que l'on massacrait dans la cour des Carmes : direz-vous qu'ils seraient restés immobiles si on leur eût donné l'ordre de marcher contre les assassins?

Aux portes de l'Abbaye et des autres prisons étaient des épouses éplorées redemandant à grands cris leurs époux qu'une fin tragique venait de séparer d'elles; d'autres avaient la douleur de les voir massacrer à leurs pieds.

Le même carnage, les mêmes atrocités se répétaient en même temps dans les prisons et dans tous les endroits où gémissent les victimes du pouvoir arbitraire : partout on exerçait des cruautés, toujours accompagnées de particularités plus ou moins douloureusement remarquables.

(1) Place de l'Odéon.

Au séminaire de Saint-Firmin, les prêtres que l'on y retenait en charte privée attendaient paisiblement, comme les autres prêtres détenus aux Carmes, que la municipalité de Paris leur indiquât le jour de leur départ et leur livrât des passe-ports pour sortir de France, selon les termes d'un décret tout récent qui leur faisait cette injonction en leur accordant trois livres par jour pendant leur voyage. Il est incontestable qu'il n'a tenu qu'aux autorités du jour que ce décret eût son exécution avant les massacres; mais les prêtres détenus étaient désignés et réservés pour ce jour. Ils furent mutilés et déchirés par lambeaux. A Saint-Firmin ils trouvèrent plaisant d'en précipiter quelques-uns du dernier étage sur le pavé.

A l'hôpital général de la Salpétrière, ces monstres ont égorgé treize femmes, après en avoir violé plusieurs.

A Bicêtre, le concierge voyant arriver ce ramas d'assassins voulut se mettre en devoir de les bien recevoir : il avait braqué deux pièces de canon, et dans l'instant où il allait y mettre le feu, il reçut un coup mortel; les assassins vainqueurs ne laissèrent la vie à aucun des prisonniers.

A la prison du Châtelet, même carnage, même férocité; rien n'échappait à la rage de ces cannibales; tout ce qui était prisonnier leur parut digne du même traitement.

A la Force, ils y restèrent pendant cinq jours. Madame la ci-devant princesse de Lamballe y était

détenue : son sincère attachement à l'épouse de Louis XVI était tout son crime aux yeux de la multitude. Au milieu de nos agitations elle n'avait joué aucun rôle; rien ne pouvait la rendre suspecte aux yeux du peuple, dont elle n'était connue que par des actes multipliés de bienfaisance. Les écrivains les plus féroces, les déclamateurs les plus fougueux ne l'avaient jamais signalée dans leurs feuilles.

Le 3 septembre, on l'appelle au greffe de la Force; elle comparaît devant le sanglant tribunal, composé de quelques particuliers. A l'aspect effrayant des bourreaux couverts de sang, il fallait un courage surnaturel pour ne pas succomber.

Plusieurs voix s'élèvent du milieu des spectateurs et demandent grâce pour madame de Lamballe. Un instant indécis, les assassins s'arrêtent; mais, bientôt après, elle est frappée de plusieurs coups, elle tombe baignée dans son sang et expire.

Aussitôt on lui coupe la tête et les mamelles, son corps est ouvert, on lui arrache le cœur, sa tête est ensuite portée au bout d'une pique et promenée dans Paris; à quelque distance on traînait son corps.

Les tigres qui venaient de la déchirer ainsi se sont donné le plaisir barbare d'aller au Temple montrer sa tête et son cœur à Louis XVI et à sa famille.

Tout ce que la férocité peut produire de plus horrible et de plus froidement cruel fut exercé sur madame de Lamballe.

Il est un fait que la pudeur laisse à peine d'expressions pour décrire; mais je dois dire la vérité tout

les rois de l'univers; mais cet effort sublime épuise son énergie; elle présente à la France la royauté abattue, mais elle n'a point le courage de prononcer le nom de République.

La Convention signala par cet acte courageux l'ouverture de sa session; eh! dans quel temps! Lorsque nous étions sans armées, lorsque nos villes frontières étaient confiées à des royalistes, et par conséquent à des traîtres, lorsque le peuple, attaché à d'anciens préjugés, ne voyait qu'avec un sentiment d'effroi la chute de sa monarchie, si longtemps l'objet de son culte et de son affection; lorsque les légions de la Prusse inondaient les plaines de la Champagne et pouvaient sans obstacle traverser la France, lorsque tout enfin semblait assurer que l'ennemi allait sous peu effacer dans le sang de ses auteurs le décret hardi qui transformait en république un pays envahi et à demi subjugué par les satellites des rois.

Il fallait défendre notre territoire, créer une armée, élever l'esprit public. Il fallait, sans finances, avec du papier, combattre ceux qui possédaient les trésors du Mexique. Il fallait opposer des milices naissantes, indisciplinées, aux phalanges les plus guerrières de l'Europe; des généraux d'un jour, créés la veille de la bataille, aux plus habiles tacticiens.

Ces grandes créations furent l'ouvrage d'un moment. La voix du danger se fait entendre; huit cent mille hommes quittent leurs foyers, s'arment, volent aux combats; de nombreux ateliers s'élèvent dans toutes

les places; on fabrique le salpêtre, on prépare la foudre, on repousse l'ennemi au delà de nos frontières; le Français arbore l'étendard de la victoire sur le territoire étranger.

Jamais on n'opéra de si grandes choses avec de si faibles moyens; jamais un Etat ne se trouva dans des circonstances aussi difficiles; divisée dans l'intérieur, attaquée par l'Europe entière, déchirée par le fanatisme des factions, la Convention nationale a triomphé de tous ces obstacles réunis. Elle a forcé l'Anglais à fuir de nos ports dont la perfidie l'avait rendu maître. Elle a réparé les effets de cette trahison qui, en nous repoussant de la Flandre, ouvrait à nos ennemis les portes de la république et nous faisait perdre les fruits de la plus belle des campagnes et de la victoire la plus signalée. Nos armées triomphantes pénètrent de nouveau dans la Belgique, et le Batave voit bientôt après, au milieu de l'hiver le plus rigoureux, des héros qui savaient braver l'intempérie des saisons et triompher de la nature elle-même.

Les Grecs, ce peuple que les amis de la liberté aiment toujours à citer, parce qu'il nous offre les plus grands exemples, se rappelaient dans l'espace de plusieurs siècles trois à quatre triomphes éclatants : les batailles de Salamine, de Platée, de Marathon retraçaient à l'esprit les magnanimes efforts dont rendent capable l'amour de la patrie et l'enthousiasme de l'indépendance. Mais les Français en ont plus fait en trois années que ce peuple justement célèbre n'en a fait en trois siècles. Le Rhin et l'Es-

caut ont été, presque dans le même moment, le théâtre de leur valeur. Les Grecs avaient à combattre les nations efféminées de l'Asie, des hommes énervés par la douceur du climat et les délices de la vie, et nous, nous avons vaincu ces guerriers du Nord fortifiés par les exercices, les travaux et la discipline la plus sévère.

Quand la renommée publiait partout nos triomphes, que pouvait penser l'univers de ce gouvernement qui avait créé une armée de héros, qui organisait la victoire en vingt lieux différents? Ne se figurait-on pas une assemblée d'hommes unis des mêmes sentiments, embrasés du plus ardent patriotisme, étrangers à toute faction et à tout intérêt particulier, une assemblée dont on eût pu dire ce que le ministre de Pyrrhus disait du sénat de Rome? Eh bien! ces hommes qui faisaient trembler l'Europe, qui imprimaient au dehors l'idée de la grandeur, offraient à leurs concitoyens le tableau des plus petites passions; de loin, c'était l'éclat de l'Olympe et la majesté des dieux; de près, c'était le triste spectacle de quelques vertus impuissantes, des petits combats de l'amour-propre et des efforts honteux de la haine et de la vengeance. On se rappelle quelle fut la surprise des ambassadeurs que Théodose II envoya à Attila; d'après la terreur que son nom imprimait, ils s'attendaient à voir ce monarque environné de tout le faste de la grandeur asiatique; ils virent au contraire un homme de petite stature et dont l'extérieur n'annonçait rien d'élevé.

« Eh quoi! s'écrièrent-ils, c'est donc là ce vainqueur des nations! C'est lui qu'on redoute, qu'on admire et qui remplit le monde du bruit de son nom! »

Un étranger, en voyant notre assemblée nationale, eût conçu le même étonnement. Elle a offert dans l'espace de trois années, tour à tour, le spectacle de la plus honteuse lâcheté et du plus courageux dévouement. Tantôt elle nous retraça le sénat de Tibère et de Domitien, et dans d'autres temps nous lui vîmes déployer le grand caractère, la fermeté héroïque du sénat de Rome lors du sac des Gaulois. Elle eut dans son sein des hommes dignes de l'exécration de tous les siècles, et d'autres dont Athènes et Sparte se fussent honorées dans leurs plus beaux jours. Elle fut partagée en deux factions: l'une composée d'hommes énergiques, violents, qui voulaient la liberté à quelque prix que ce fût. Les mesures les plus terribles ne les effrayaient pas; ils eussent immolé sans remords les deux tiers de la génération s'ils avaient cru ce sacrifice utile. Convaincus de la perversité du cœur humain, ils se persuadaient que leurs concitoyens n'étaient point capables de faire au bien public le sacrifice non-seulement de la moindre partie de leur fortune, mais même des distinctions de l'orgueil et des illusions de la vanité; l'expérience n'a que trop confirmé leurs soupçons; elle ne nous a que trop appris que la défiance est le commencement de la sagesse. Ces révolutionnaires ardents et impétueux méprisaient comme

pusillanimes les douces et humaines conceptions de la philosophie. Ils pensaient que, pour établir un ordre de choses nouveau, il fallait proscrire ou frapper impitoyablement tout ce qui tenait à l'ancien. L'autre parti avait à sa tête des hommes qui avaient puisé dans l'étude des sciences, dans la pratique des lettres ces inclinations paisibles, précieuses dans les temps ordinaires, mais peu propres à soutenir ou à maîtriser les orages révolutionnaires; ils auguraient aussi trop favorablement de leur siècle; ils pensaient que nos malheurs sont moins le résultat de notre dépravation que l'effet de nos erreurs, et que, pour faire aimer le bien aux hommes, il s'agissait seulement de le leur montrer.

Il existe un intervalle immense entre l'étude des livres et le commerce de la vie. Le philosophe dans sa retraite se crée un monde imaginaire, qui ne ressemble pas plus au monde réel que l'Élysée ne ressemble au Tartare. Ceux dont nous parlons voulaient le gouvernement républicain, mais ils avaient en horreur les moyens de leurs adversaires; ils le voulaient avec le moins de calamités possible; ils ne croyaient pas qu'il fallût immoler des victimes humaines sur l'autel de la Liberté; ils avaient donné au peuple la première impulsion, mais ils pensaient qu'il était facile de le diriger et de l'arrêter à son gré. Ils ne pensaient pas qu'il est bien plus aisé d'exalter les passions que d'y mettre un frein, de provoquer les insurrections que de rétablir le calme, et que l'on ne dit pas à une grande nation, après avoir employé

tous les moyens pour l'irriter, comme l'Éternel dit aux flots de la mer : Vous viendrez jusqu'ici, et vous n'irez pas plus loin, — *Usque huc venies, et non procedes amplius*. — S'ils avaient pu maîtriser les événements, le passage du despotisme à la liberté n'eût été marqué ni par le triste éclat de la foudre, ni par le spectacle des dévastations. Ils eussent pu, en terminant la carrière révolutionnaire, s'applaudir comme Périclès, en terminant celle de sa vie, de n'avoir fait porter le deuil à personne. Mais ils ne purent ni arrêter l'effusion du sang, ni sauver leurs propres têtes.

Entre ces deux partis, se trouvait une foule d'êtres sans énergie, sans caractère, toujours prêts à se ranger sous la bannière du parti triomphant. Le sang coulait-il comme l'eau des torrents, ils gémissaient en secret, mais c'est tout ce qu'ils étaient capables de faire. On eût immolé à leurs yeux leurs fils, leurs pères, leurs frères, ils se seraient tenus cachés, de crainte que leurs larmes, trahissant leur douleur, n'eussent éveillé les soupçons de la tyrannie. Quelques autres, ambitieux et féroces, ne voyaient dans la révolution que des moyens de fortune ou de célébrité. La réputation a des charmes qui séduisent tous les hommes; mais beaucoup s'en font une bien fausse idée. Ils veulent à toute force qu'on parle d'eux. Ils veulent acheter la renommée à quelque prix que ce soit. Ne pouvant devenir illustres, ils tâchent de se rendre fameux. Les annales du monde nous transmettent également les noms

des destructeurs des empires et ceux de leurs fondateurs. On se souvient de Gengiskan comme de Romulus. On y vit aussi des fous qui avaient pris à tâche de violer toutes les règles de la décence, et dont le cynisme extravagant n'eût dû exciter que la pitié, s'il n'eût pas été un masque hypocrite. Mais un nouveau Socrate eût facilement distingué ces Antisthènes au travers des trous de leurs manteaux. Ils eurent cependant des sectateurs. Le mépris de toute convenance, la grossièreté dans le langage et les manières, devinrent sous leurs auspices les caractères du patriotisme. La politesse, l'urbanité, les égards furent proscrits comme des restes d'esclavage; dans peu de temps, nous ne l'aurions pas cédé en barbarie aux Cafres ou aux nègres de Guinée.

Au milieu de ces philosophes patriotes et de ces républicains sanguinaires, de ces petits ambitieux et de ces cyniques extravagants, s'éleva un homme qui, avec l'âme la plus étroite, les moyens les plus bornés, parvint à exercer le plus affreux et le plus inconcevable despotisme. Il n'eut ni ces avantages extérieurs qui captivent le vulgaire, ni ces qualités brillantes qui commandent même l'admiration du sage ; avec le petit manége de l'hypocrisie, avec ces petits artifices qu'un grand caractère dédaigne, il devint l'idole de cette multitude incapable de discerner la vertu et d'estimer le vrai mérite. Le sentiment de sa médiocrité le rendait l'ennemi de tout ce qu'il y avait d'élevé. Le génie, le talent, les connaissances, étaient aux yeux de ce nouvel Omar des

titres de proscription ; c'est sous sa domination farouche que nous vîmes périr la plupart de ces hommes qui honoraient leur pays et que l'étranger nous eût enviés. Le rôle que ce tribun a joué parmi nous sera pour la France un sujet éternel d'opprobre. Le joug est bien moins honteux quand ceux qui nous l'imposent ont sur nous une supériorité à laquelle il paraît en quelque sorte impossible de résister. On croyait qu'il fallait de grandes qualités pour opérer même de grands crimes. Les fléaux des nations se présentent toujours à nos yeux sous des traits imposants.

Cependant, dans le monde moral comme dans le physique, les qualités malfaisantes ne sont pas toujours l'apanage de la force : le serpent qui rampe sous l'herbe est plus dangereux que le lion qui déploie une terrible majesté. Nous aurions bien des reproches à faire à la nature, si les talents supérieurs accompagnaient toujours ou même souvent la perversité.

Cet homme, à qui la postérité assignera le rang qu'il doit tenir, mais qu'elle ne placera certainement jamais parmi ceux dont les vices éclatants excitent à la fois l'horreur et l'admiration, fit complétement l'épreuve de notre excessive lâcheté. Pendant près de deux années tout céda à ses désirs atroces, et il eût étendu bien plus longtemps son odieuse domination, s'il n'eût maladroitement désigné les victimes avant de les frapper. Il périt : la crainte fit ce que le patriotisme aurait dû faire. Il périt, et il ne reste

rien de lui que le souvenir de ses crimes et de l'humiliation dont il a couvert son pays.

Il ne nous reste de Robespierre aucun trait qu'on puisse citer. Tout décelait en lui un caractère pusillanime, une âme sombre et défiante, des conceptions barbares et des projets insensés. On n'oubliera point qu'il eut la manie de vouloir créer une religion nouvelle et d'en exercer le ridicule sacerdoce. Cette scène burlesque, qu'il nous peint comme le plus beau jour de sa vie, ne lui laissa pas longtemps d'agréables souvenirs (1). Il prouva en mourant la justesse du mot de Cromwell : on vit plus de monde entourer son échafaud que l'on n'en avait vu à l'autel où il s'érigea en pontife de l'Être suprême. Ce n'était point assez d'avoir abattu ce tyran farouche, il fallait vaincre la faction qu'il s'était attachée ; il fallait contenir cette multitude à laquelle il distribuait des spectacles et de basses flatteries ; il fallait lui ravir le pouvoir qu'elle avait exercé sous son tribun. Les moyens qu'on employa ne furent pas, comme l'expérience l'a prouvé, calculés sur les règles d'une bien saine politique. Pour écraser la démagogie, on donna un funeste ascendant aux ennemis de la république. Ceux qui ont défendu la Convention dans les journées de prairial, croyaient travailler pour le rétablissement du trône. Ils songeaient à écraser le peuple, en attendant qu'ils pussent écraser la Convention elle-même.

(1) Fête de l'Être suprême, le 20 prairial an II.

On vit bientôt une jeunesse lâche, efféminée, déserter les frontières, pour venir opprimer, assassiner les patriotes, les plus anciens amis de la liberté : ces vils sybarites, à qui le seul nom de république imprimait la terreur, effaçaient, proscrivaient partout les signes et les emblèmes de l'indépendance. Aux chants de la victoire on substituait les cris atroces de la vengeance. Partout on demandait des victimes, on voulait faire une hécatombe de tous les républicains.

Tel était du moins le vœu horrible qu'on ne craignait pas de faire entendre dans les spectacles, dans les places publiques. Dans tout le Midi on commettait les plus affreux massacres. On sentait bien qu'après avoir immolé tous les patriotes, le rétablissement du trône devenait bien facile. Enfin on crut le moment arrivé, et la conspiration du 13 vendémiaire démasqua cette faction qu'on avait trop ménagée et dans les mains de laquelle on avait mis indiscrètement des armes. La Convention termina sa carrière par la plus importante des victoires. Elle créa la liberté en ouvrant sa session : elle ne se retira qu'après l'avoir sauvée. Voilà ce qu'elle pourra opposer à ses ennemis et à ses détracteurs. La prévention, l'animosité pourront aveugler les contemporains; mais la postérité lui rendra justice. On sentira qu'il n'était pas possible de faire une révolution qui heurtait tant de passions, tant de préjugés, sans secousses. Ce n'est point la froide sagesse qui préside au milieu des orages politiques, mais l'enthousiasme, les passions

fortes. le fanatisme même. Le p
en silence des calamités humaines
traite; il indique les moyens d'y re
dominateurs, ces hommes avides d
chesses, ne se dépouillent pas, à la
biens ou des distinctions qu'ils ont u
point assez qu'il y ait des philanthrop
il faut des hommes ardents qui soien
gir. Les intérêts privés prennent souv
la place de l'intérêt public; mais part
des hommes, on remarquera dans l
l'empreinte de la faiblesse de leur na
ne devons pas espérer que le monde soi
verné par des intelligences célestes.

Notre révolution a sans doute entraîné de bien grands malheurs; mais le passé n'est plus en notre pouvoir; travaillons pour l'avenir en mettant nos fautes à profit. L'adversité doit être, pour les nations comme pour les particuliers, une source féconde d'instruction. Nous avons passé par toutes les épreuves; nous avons offert le spectacle de tous les excès, de tous les genres de folie. Mais ces scènes affligeantes ont été compensées par les traits les plus propres à honorer l'espèce humaine.

Aucun peuple ne porta plus loin l'enthousiasme de la liberté, ne donna plus de preuves de courage, de dévouement; nous aurions opéré les plus grandes choses, si l'on avait su tirer tout le parti possible de notre caractère impétueux, sensible, passionné. Quoique mal dirigés, nous avons résisté à l'Europe

entière ; nous avons terrassé toutes les factions ; malgré l'inconstance et la légèreté qu'on nous reprochait, nous nous sommes montrés fermes et opiniâtres dans la défense de nos droits. Il est temps maintenant de nous arrêter; de plus longs orages nous feraient perdre le fruit de nos travaux. Il est temps d'offrir à l'Europe le spectacle d'une grande république créée au milieu des tempêtes, qui a déployé dès sa naissance la plus grande vigueur, et qui peut se promettre les plus hautes destinées.

CHAPITRE XX

BONNET ROUGE

Étendard de perfection jacobinique! ce ridicule ajustement fut adopté par une espèce d'imbécile représentant du peuple qui le tint constamment sur sa tête. Il essaya de parler un jour à la tribune sans ôter son bonnet; le côté droit se fâcha : il prit son bonnet rouge et le plaça sur le buste de Marat; ce trait d'esprit lui avait été soufflé à l'oreille.

Les égorgeurs qui, après avoir assassiné sous le nom de patriotes en 1793, avaient continué leurs crimes après thermidor sous la bannière du royalisme, avaient voulu en faire la coiffure française;

on voulait bien du bonnet, signe de la liberté, mais non de sa couleur rouge, emblème du sang. Le bonnet fut hissé dans tous les spectacles, il couvrait toutes les têtes dans les comités révolutionnaires. Ce fut sous ce bonnet rouge que fut composée l'extravagante Constitution de 1793. C'était le signal de l'anarchie ! c'était le casque de Henriot, c'était le diadème de Chaumette : le parti montagnard, sans trop l'admettre, sans trop le rejeter, aimait à voir que ses bourreaux s'en parassent, comme d'un ornement qui n'annonçait rien de gai.

Les femmes révolutionnaires, désignées sous le nom de furies de guillotine, parcoururent tout Paris coiffées de ce bonnet, et présentèrent une adresse pour offrir de monter la garde, de faire le service du canon, pendant que leurs maris iraient combattre les ennemis de la république. Cette extravagance fut applaudie avec enthousiasme par tous les porteurs de bonnets rouges.

Chabot, cet odieux capucin qui arriva un jour à la Convention dans le sale costume des sans-culottes, la poitrine débraillée, les jambes nues, en sabots, tenait honteusement le bonnet rouge à la main. Mais ce fut sous ses auspices que la Commune osa demander que la loi martiale fût abrogée, pour faire place à un système d'assassinat qui devait moissonner sans aucune distinction le pauvre, le riche, tous ceux qui désiraient vivre d'après des principes de justice et de vertu, et réaliser le projet des deux cent cinquante mille têtes coupées du fameux Marat.

On fit de ce bonnet rouge une espèce de drapeau contre les fédéralistes. Le fédéralisme avait été une fable imaginée pour faire retomber sur la tête des députés détenus la responsabilité de tous les malheurs dont à chaque instant on apportait les nouvelles à la Convention. On vit une multitude de sections et de communes des environs de Paris défiler dans le sein de la Convention, tambour battant et criant : Vivent les sans-culottes ! vive le bonnet rouge ! Ce fut à la suite de ces vociférations que le parti montagnard décréta que tous les députés arrêtés seraient transférés dans une maison nationale. Ils n'en sortirent que pour aller à la mort !

On vit un membre du conseil général révolutionnaire coucher avec le bonnet rouge, et insulter à qui ne le portait pas ; il se nommait Jacques Roux, prêtre apostat, qui se chargea de conduire Louis XVI au supplice, à la place du bourreau qui se contenta d'attendre sa victime à l'échafaud. Il était encore plus féroce et plus incendiaire que ses collègues, tellement qu'il les effrayait eux-mêmes. Il déshonora le bonnet rouge ; peu à peu les plus forcenés rougirent de cet emblème ; il ne disparut point entièrement, mais on le mit aux trois couleurs. On le voit encore tel dans plusieurs spectacles.

CHAPITRE XXI

LE COMITÉ CENTRAL DE L'ÉVÊCHÉ

Si l'on pouvait douter un instant de la part active que les étrangers ont eue dans nos affaires, en soudoyant plusieurs chefs des jacobins et en poussant les autres aux crimes, il ne faudrait que jeter les yeux sur le comité central de l'Évêché qui se trouve formé tout à coup comme par enchantement, qui se dit investi des pouvoirs illimités de toutes les sections de Paris, qui déclare cette ville en insurrection et arrête que les barrières seront fermées.

La plupart des membres qui composaient ce comité n'étaient pas Français : on y remarquait ce Gusman, Espagnol, dont j'ai tiré tant d'aveux lors de ma captivité, et qui s'intéressait à mon sort au point qu'il voulait me sauver en me séparant de mes collègues, ce que je refusai constamment.

Le Suisse Pache, le Belge Dubuisson, le Neuchatelois Marat, l'ex-capucin Chabot, beau-frère de deux Autrichiens, voilà ceux qui nommèrent Henriot commandant provisoire de la force armée et qui donnèrent quarante sols par jour aux sans-culottes qui resteraient sous les armes. Ils peuplaient aussi les tribunes de leurs insolents agents. Ils déchaînèrent l'anarchie qui allait les dévorer, et ce qu'il y a de

plus incroyable, c'est qu'en frappant ces coups, en dissolvant la réunion conventionnelle, ils voulaient que cette dissolution eût l'air de venir de la Convention elle-même.

Le tocsin était dans la main de ce comité. Barère le flatta de ses vils mensonges; Robespierre le regardait comme son piédestal, et nous, hommes probes et éclairés, nous avions beau dire à la Convention et à la Montagne : C'est à vos têtes qu'on en veut; ne voyez-vous pas le féroce Henriot? il reflète les complots du cabinet britannique, il tient à la main la mèche allumée qui va embraser le canon qui fait face au Palais-National! Hérault de Séchelles est un traître, un perfide qui s'entend avec lui. Les jacobins, aveuglés par la haine et la férocité de leur caractère, aimèrent mieux le despotisme de Henriot, le chapeau sur la tête et l'insolence sur le front, que les vertus de Vergniaud, de Gensonné, de Barbaroux, de Brissot; et le servile instrument des cruautés de Robespierre, Couthon, fit de tous les montagnards les complaisants satellites d'un Henriot qui criait que le peuple souverain était debout. Ce fut donc la Montagne qui approuva la conduite de la Commune et qui, humiliée elle-même par la plus insolente audace, sanctionna la violence de quelques obscurs démagogues et prépara ce déluge de maux dont la France va être inondée.

Où était donc cette vertu républicaine qui semblait ne consister qu'à égorger ses collègues républicains, à créer les mots de fédéralisme et de fédé-

ralistes, à les faire répéter par les tricoteuses, sœurs des furies de guillotine, à propager ces expressions magiques et sanguinaires, dont les scélérats qui s'en servaient n'étaient pas les dupes? ils auraient poussé sous la hache de la tyrannie décemvirale jusqu'au dernier député prisonnier. Et qu'on ne dise point que la journée du 9 thermidor a sauvé ces députés républicains. Les 73 députés qui seuls avaient fait leur devoir et protesté contre l'anarchie languirent encore dans les prisons pendant près de quatre mois, et les Parisiens, qui haïssaient tout ce qui tenait à la république, n'osèrent les délivrer; il fallut que la Convention entière, placée sous le joug de la honte et de l'infamie, les rappelât dans son sein pour ainsi dire malgré elle.

Ton poignard, ô Tallien! tu le réservais à ton bourreau, mais tu n'as pas su t'en armer pour les vrais républicains; tu as sauvé ta tête, et tu n'en voulais point sauver d'autres. Que t'importait après cela les députés probes qui gémissaient dans les cachots?

Après cette indifférence coupable, où le parti républicain fut constamment attaqué ou menacé, qu'on ne s'étonne plus des journées de prairial, de germinal, de vendémiaire; elles n'auraient point eu lieu, si le parti victorieux le 10 août eût obéi à ce que lui commandaient également la justice et l'amour de la république; mais le froid et dur égoïsme assimila les représentants hors du glaive à ces lâches qui, sauvés d'un péril commun, abandonnent leurs pro-

ches, parce qu'il leur en coûterait un léger effort pour terrasser quelques brigands.

Tallien ! tu te levas ainsi qu'un grabataire poltron se lève enfin quand le feu prend à la paillasse de son lit; tu représentas en comédien dans la tragédie qui finit le règne de Robespierre, mais tu n'en fus pas l'auteur ; et la tyrannie décemvirale, les montagnards, tentèrent même alors de la renouer. Voilà la vérité.

CHAPITRE XXII

LA SEMAINE MÉMORABLE

On appelle ainsi ce court espace de temps qui fut marqué par des événements tels qu'on n'en vit jamais chez aucun peuple ni dans aucun pays. La détention de onze gardes françaises, qui par le refus patriotique qu'ils avaient fait de tirer sur le peuple avaient encouru la disgrâce de la cour, porta le peuple à s'armer. Les officiers du régiment des gardes avaient frémi de rage, lorsqu'ils virent ces braves soldats poser les armes. Le peuple reconnaissant força la prison de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, et tous les prisonniers furent élargis. On porta le buste du duc d'Orléans, et l'on ne conçoit pas aujour-

d'hui ni quel était le plan, ni quel était le but de ce prince; il faut qu'il n'en ait eu aucun, ou bien on doit le considérer comme le mannequin le plus automate qui ait figuré dans aucune histoire. Après avoir été le jouet du cabinet britannique, il le fut de tous les factieux. On eût dit qu'il fallait le violenter et le porter assis sur le trône, afin qu'il fût dit qu'il y était monté malgré lui. Le blasement de son corps influait sans doute sur son esprit, puisqu'il se montra tout à la fois si crédule et si insouciant; il laissait agir sous son nom une faction dont il n'était peut-être pas, et qui, changeant elle-même de principes et de vues, et surtout divisée entre elle, ne manqua point de faire couper la tête à un chef aussi inhabile, qui par avarice avait dépensé des trésors et avait regardé le diadème comme une métairie que l'on achète à prix d'argent.

Le dimanche 12 juillet, les courtisans marchaient tête levée dans la galerie de Versailles; ils souriaient d'allégresse à la seule idée de la prochaine destruction de la capitale. Le dimanche suivant, ils étaient humiliés, se parlaient bas. Le roi avait pris la cocarde nationale, était venu à Paris, avait passé sous la voûte d'acier, c'est-à-dire sous trente mille piques ou épées croisées dans une longueur de huit cents pas. Les courtisans étaient ébahis de tous ces événements rapides; et si l'on eût gardé le roi à Paris, démoli et rasé le château de Versailles, ainsi que je l'avais proposé, jamais un espoir coupable ne serait rentré dans tant de cœurs effrayés, qui se remirent

peu à peu de leur épouvante, et qui regardèrent la révolution comme un torrent qui avait déjà cessé de couler.

Le château de Versailles resté debout donna de l'audace à tous les esclaves de cour et alimenta leur perfidie; et comme les peuples tiennent surtout aux signes, et aux signes apparents, si le domicile des rois eût été détruit, ainsi que l'ordonnait la prévoyante politique, le monarque et sa cour se seraient dit que l'acte insurrectionnel était sérieux et décisif; et ils auraient pris leur parti; et tout le sang qui a coulé serait resté dans les veines des généreux Français.

Ma voix fut rejetée, parce qu'on dit que je ne faisais cette motion que pour accomplir une sorte de prophétie que j'avais faite sur le château de Versailles, lorsque je peignis dans un rêve l'ombre de Louis XIV arrosant des pleurs du repentir une dernière colonne à moitié brisée de son orgueilleux et coûteux monument (1).

J'oserai dire que la vue de ce palais a nourri constamment l'espoir des puissances coalisées en apprenant qu'il était soigneusement entretenu et presque dans son ancienne splendeur. Les princes étaient parvenus à faire croire à la multitude que le roi n'était qu'absent et à la chasse.

Il aurait fallu frapper l'esprit des peuples par cette grande destruction, disperser au loin les matériaux

(1) Voy. *l'An 2440*.

de ce superbe palais, en bâtir une petite ville ; et de même que l'oiseau de proie qui, après avoir perdu son nid, ne trouve plus rien à empoigner dans ses serres redoutables, la cour du tyran aurait dit : Nous sommes tout à fait vaincus. Versailles n'est plus !

La religion elle-même qui n'a plus de temple erre vagabonde et désolée : qu'eût-ce été de la royauté, lorsque, arrachée de sa base, isolée, circonscrite, elle eût été forcée de prendre racine sur un pavé qui n'était plus de marbre et sous des voûtes qui n'annonçaient plus ni éclat ni magnificence?

Le château de Versailles était le vêtement d'un grand roi, d'un roi superbe et puissant ; il ne devait plus y avoir de roi puissant et superbe ; il fallait donc dans ces circonstances uniques écouter la voix du rêveur pénétré du profond sentiment du danger réel qu'il y avait à laisser subsister un château, centre de toutes les opérations politiques, et dont le nom réveillait de près comme de loin des idées entièrement discordantes avec un ordre de choses si nouveau, et qui devenaient nécessairement impérieuses ou nulles (1).

Ce fut la fougue impétueuse du peuple qui détermina tous ces grands mouvements ; parmi les blessés on compta beaucoup de septuagénaires et des enfants de douze ans. En deux jours de temps la ville avait

(1) Fréron, pour une raison analogue, *à cause des crimes de la Commune,* fit, après le 9 thermidor, la proposition de démolir l'Hôtel-de-Ville de Paris.

pris tout l'appareil d'une immense ville de guerre. On ne faisait que toucher aux murailles, et elles tombaient. De gros canons furent enlevés aux Invalides comme par enchantement, et sans l'avoir appris, chacun savait faire l'exercice et manier les armes.

CHAPITRE XXXIII

GARDE NATIONALE

Cette création fut un prodige, ce qui prouve que les hommes font toujours plus par leur volonté que par leur intelligence, et que, dans les grandes révolutions, ce n'est pas l'esprit qui vaut, c'est le caractère.

Tous les rois de France l'un après l'autre auraient entrepris l'étonnante création de cette garde nationale, que non-seulement ils auraient échoué dans leur projet, mais qu'ils y auraient tous péri.

On vit l'élan d'un grand peuple qui désormais ne voulait plus être gouverné par un pouvoir arbitraire. L'ancien régime fut aboli dès ce jour-là, et il parut manifeste à tout homme fait pour réfléchir que la royauté ne pouvait plus s'amalgamer avec une douzaine de capitales subitement enflammées du feu sacré de la liberté et prêtes à répandre leur sang pour

repousser et écraser à jamais l'insupportable oppression qui les avait fait gémir tant de siècles.

Ce courage préludait aux victoires qui en Allemagne et surtout en Italie ont décidé que la grande nation était faite pour se gouverner elle-même. Supposez Henri IV, Louis XIV et Charlemagne : l'explosion une fois faite, il n'appartenait plus à leur valeur ou à leur génie d'en arrêter la force et la majesté.

L'autorité royale avait été véritablement avilie par l'histoire du Collier. Mais ici le monarque fut vaincu, comme si l'on eût arrêté Charles IX prêt à faire feu sur ses sujets. Tout Parisien vit l'arquebuse bandée à Versailles. Le cri général (il faut l'avoir entendu) demandait le renversement du trône ; il était impossible au plus poltron de ne pas satisfaire à ce cri terrible ; tout marcha, jusqu'au poëte, et il s'agissait en ce jour de renoncer au roi, ainsi que dans les révolutions religieuses une partie de l'Europe renonça au pape.

Si ce fut avec l'établissement des armées permanentes que commença la servitude, on sentit qu'il fallait recréer les milices bourgeoises pour que les princes ne vinssent plus à triompher par la force. Mais ce qui est inconcevable, c'est que la garde nationale fut l'ouvrage d'un clin d'œil ; il n'y eut ni plan, ni projet, ni détermination. On cria : Tout Parisien est soldat, et la France répéta : Tout Français prendra les armes.

L'ennemi de la liberté corrompit bientôt cette ins-

titution avec des uniformes, des bonnets et des épau lettes; on établit, comme dans les régiments, de ces distinctions toujours chères à ces stipendiés qui volent sous le commandement d'un seul pour se battre contre la patrie. On voulut séparer la garde nationale de la nation même, et le projet de Lafayette semblait être de la soumettre immédiatement à un commandant dévoué tacitement au roi. Mais tout roi est l'éternel ennemi de la liberté du peuple, et la garde nationale n'était armée que pour la défense de la souveraineté nationale.

Ces ornements extérieurs inspirèrent beaucoup de fierté et donnèrent de la morgue à quelques sots individus; mais ils lièrent le bourgeois riche à la classe des pauvres, et l'orgueil le plus ridicule servit à son insu l'esprit d'un peuple libre.

Le lion est terrible et poltron tout à la fois : s'il manque sa proie en s'élançant, il s'éloigne honteux; il n'attaque jamais en face, il ressemble au despote. Louis XVI fut comme le lion.

CHAPITRE XXIV

SÉCURITÉ

Tandis que les Prussiens étaient en Champagne, et lorsque Dumouriez ne se promettait pas moins de pénétrer jusqu'à Paris, et que son dessein était de

disperser la Convention, qui ne croirait pas que l'alarme la plus profonde fût alors dans tous les esprits? Point du tout; les spectacles, les restaurateurs également pleins, n'offraient que des nouvellistes tranquilles. Toutes les menaces orgueilleuses des ennemis, nous ne les entendions pas; leurs espérances meurtrières, nous étions loin d'en avoir la moindre idée.

La capitale, soit par sa masse, soit par un sentiment de sa force, s'est toujours crue inattaquable, à l'abri de tous les revers des combats, et faite pour en imposer à ses ennemis. On riait, pour ainsi dire, du plan de défense comme absolument inutile, vu qu'on n'oserait jamais attaquer la grande ville.

Ce stoïcisme fut un des plus grands remparts de la liberté. Etait-il l'effet de l'ignorance, ou d'avoir perdu dans un calme de plus de cent cinquante années toute image de guerre?

Jamais le peuple ne fut profondément intimidé, ni par le repas des gardes du corps où l'on peignait Antoinette sous le nom de tigresse d'Allemagne, tenant le dauphin dans ses bras, et provoquant les plus sanglantes hostilités; ni par la fuite du roi qui semblait dissoudre tout gouvernement; ni par la prise de Verdun, ni par les manifestes de tous les rois de l'Europe. Il fut impossible de faire entrer chez lui la terreur de l'ennemi; et il ne l'aurait pas connue sans la tyrannie décemvirale, qui fit plus de mal à la liberté et à la patrie que toutes les armées de Pitt et de Cobourg.

Ces deux noms, à force d'être répétés, on les tournait en ridicule ; il faut avoir été témoin de cette impassibilité pour le croire. Tandis que dans l'Europe entière on disait : « C'en est fait de Paris ! fût-ce le dernier des Bourbons, on en remettra un sur le trône, » le peuple, qui avait enlevé le canon des Invalides et quarante mille fusils en trois heures de temps, ne conçut point, n'imagina point la possibilité d'un danger. Il se mit à adorer Marat, à exalter Robespierre, à croire à Chaumette ; et les Dumouriez, les Custine, les Miranda, les Dampierre, les Beurnonville, les Kellermann, qu'ils fussent traîtres ou fidèles à la cause publique, ne lui inspirèrent aucune crainte, aucune inquiétude ; il vit de sang-froid l'érection d'un tribunal révolutionnaire, et fort de l'appel au peuple de trois cent mille hommes nécessaires pour compléter les armées de la république, il continua paisiblement d'aller à l'Opéra. Le rideau se leva exactement à la même heure, soit qu'on coupât soixante têtes, soit qu'on n'en coupât que trente.

CHAPITRE XXV

COMMUNE DE PARIS

Il est difficile d'expliquer comment s'est formée l'épouvantable autorité de la Commune de Paris ; la

Gironde l'avait dénoncée, l'avait attaquée; un troupeau de femmes formant une société particulière qui s'était intitulée Société fraternelle, parcourait les rues avec un drapeau à leur tête, en invitant le peuple à se porter avec elles à la prison de l'Abbaye, pour en tirer « leur bon magistrat, » lorsque Hébert fut arrêté. Ce fut une puissance qui s'éleva tout à coup. Les jacobins en firent une Convention nationale, et on eut beau prouver un attentat aussi lâche et aussi épouvantable, les sicaires siégeant à l'Hôtel-de-Ville, ayant pour eux les coryphées du parti opposé à la Gironde, dirent aux Parisiens : Égorgez, amis, égorgez, emprisonnez; car Collot d'Herbois veut que le canon d'alarme soit tiré, que la statue de la Liberté soit voilée. On vit les Parisiens soutenir cette infernale assemblée, cette caverne d'anarchistes et de voleurs, se faire défenseurs de tous ceux qui ne voulaient point rendre compte de toutes les richesses enfouies chez eux au 2 septembre; et il fallait, pour parvenir à la dissolution totale de la représentation nationale, anéantir la Gironde.

L'esprit de Paris fut alors de rendre la Commune indépendante de toute autre espèce de pouvoir, d'en faire le centre de sa domination et la souveraine de la république. Ce fut ce malheureux esprit qui aveugla les Parisiens. La tourbe de la populace prit le dessus, et fut soulevée : Chaumette en devint le roi; et ce petit homme qui avait été mousse, et ensuite homme de lettres, qui m'écrivit trois lettres pour obtenir une place de précepteur, rejeté comme un

pourceau monacal, rivalisa Robespierre, et l'aurait culbuté sans une mesure violente qu'il osa prendre, et qui le perdit lui-même. L'Espagnol Gusman était son ministre, et il m'a avoué, confessé dans les prisons de la Force et devant témoins, que l'insurrection du 31 mai et des jours suivants avait été dirigée par la Commune contre la représentation nationale tout entière, et qu'on aurait fait disparaître également les chefs des jacobins, Robespierre, Marat et les Girondins. La Commune avait l'intention d'usurper tous les pouvoirs.

CHAPITRE XXVI

SECTIONS

L'histoire aura peine à décrire les imprécations insolentes d'une foule d'énergumènes qui dans les sections appelaient à grands cris le désordre et l'extermination ; elles formèrent le conseil de la Commune, où tout ce que l'extravagance et la dépravation humaines pouvaient imaginer de plus vil et de plus atroce se débitait chaque jour contre ceux des citoyens de Paris qui avaient quelques moyens d'exister : on s'y battait à coups de chaises, mais on n'en vint jamais aux mains tout de bon. Ces misérables,

après quelques débats entre eux, se réunissaient pour faire triompher la Commune de la Convention; tous leurs conciliabules tendaient à perpétuer les atrocités révolutionnaires. Il sortait de ces conciliabules des pétitions tout à la fois si ridicules et si séditieuses, qu'Isnard, président de la Convention, comme fatigué et harrassé des clameurs de ces sections, déclara au nom de la France, que si jamais on portait atteinte à l'inviolabilité de la Convention au milieu des citoyens de Paris, on viendrait un jour sur les rives de la Seine chercher la place où cette ville aurait existé. On ne saurait imaginer le cri que poussèrent tous les conspirateurs à cette déclaration énergique. On ne répétait plus dans Paris que ces mots : La Convention veut détruire la capitale. Les jacobins firent semblant de partager les fureurs des sectionnaires; Hébert devint un patriote par excellence, un bon magistrat; l'auréole de Marat devint plus brillante. On cassa la commission des douze, et ce fut là le signal de l'anarchie complète. Le ministre de l'intérieur, Garat, se rangeant par crainte du côté des scélérats, affirmait que tout était tranquille, qu'il n'existait point de conspiration; et tous les poignards étaient aiguisés! Un des chefs, Hébert, avait été mis en liberté; ce fut un véritable triomphe pour cette assemblée de séditieux, et le présage certain de la mort ou de la proscription de ses ennemis. A son arrivée, le bas peuple le couvrit de couronnes et de palmes civiques qu'il alla déposer modestement sur les bustes de Jean-Jacques Rousseau et de Brutus : ils se trou-

vaient réunis dans le temple de la plus impure démagogie. Ce fut pour avoir fait arrêter trois ou quatre séditieux chargés de crimes que la commission des douze a été couverte d'opprobre, que la plupart de ses membres ont été traînés à l'échafaud, et que les autres n'ont échappé à la mort qu'en se cachant dans des cavernes, dans des bois, ou en se sauvant dans une terre étrangère. La révolution du 31 mai se fit pour venger une horde d'assassins.

Parmi les audacieux commissaires des sections, on trouve constamment trois ou quatre étrangers, et autant d'escrocs, toujours prêts à faire déclarer la ville de Paris en insurrection contre la tyrannie. Les commissaires, jusqu'au 13 vendémiaire, déclarent que le peuple est fatigué de la servitude dans laquelle on le retient, qu'ils sont chargés de manifester sa volonté souveraine.

Qu'on se peigne à ces différentes époques les citoyens effrayés, lorsqu'ils entendent battre la générale et sonner le tocsin, se lever, sortir de chez eux pour savoir ce que signifie tout ce bruit, ne rien ap prendre, marcher tout armés dans divers quartiers, entourer quelquefois la Convention de trente à quarante mille hommes, ignorant la plupart pourquoi on les avait rassemblés.

On a vu toute la ville de Paris sous les armes, sans savoir pour quel motif; on voyait des écharpes municipales parcourant les faubourgs et les invitant à marcher au nom du peuple souverain. Un Henriot faisait rouler les canons de tous les points et sur tous

les points; les canons roulaient, rentraient, sortaient le lendemain, lorsque le parti montagnard, hurlant et vociférant, avait fait décréter que les sections de Paris avaient bien mérité de la patrie.

C'était une bien misérable comédie que le jeu d'une telle journée, mais elle devait se métamorphoser pour toute la France en une source intarissable des plus horribles calamités.

Tous les habitants d'une ville aussi immense que Paris, appelés aux armes, donnèrent à la Commune l'audace d'envahir toute l'autorité, après en avoir fait l'essai : elle devint au grand étonnement de tous une puissance formidable; les montagnards se firent alors du conseil de la Commune, comme ils s'étaient faits jacobins. Ils n'entraient à la Convention que pour la trahir et la dissoudre, et, ce qui était pis encore, pour la diffamer. Car ils avaient contraint la Convention à faire elle-même l'éloge de la journée du 31 mai, de sorte que les départements, sans cesse trompés, étaient dans l'ignorance la plus absolue sur ce qui se passait à Paris.

La Commune de Paris, qui l'eût imaginé? c'est elle qui faisait des lois et qui les exécutait.

J'ai vu six fois l'enceinte de la Convention investie par la force armée; j'ai vu les volontaires destinés pour la Vendée, qu'on avait fait revenir sur leurs pas tout exprès pour cette expédition, tourner leurs armes contre les représentants du peuple; et les citoyens de Paris venus pour les défendre, placés sur les derrières, ignorant absolument ce qui se

passait dans l'intérieur de la salle ou dans ses alentours, sur le point d'être massacrés eux-mêmes, s'ils n'égorgeaient pas.

Depuis la nuit du 9 au 10 mars 1793, jusqu'au 13 vendémiaire, on disait sans détour que pour remettre l'ordre il fallait couper un certain nombre de têtes de députés, et les porter en triomphe dans les rues. Pour préliminaire à ces assassinats, les séditieux vomissaient les calomnies les plus atroces contre la représentation nationale; les faubourgs, de leur côté, vomissaient des armées, et ce qu'il y avait de pénible pour les esprits, c'est qu'on ignorait réellement quelles étaient les dispositions et les sentiments de ces hordes subitement armées et silencieusement menaçantes.

CHAPITRE XXVII

DISTRICT DES CORDELIERS

Ce fut au district des Cordeliers que Danton, chargé d'un décret de prise de corps et de dettes, sema, fit germer et lever tous les crimes révolutionnaires. Son digne collègue, Marat, avait une ou deux sentences de prise de corps, lancées par le Châtelet. Le premier acte de démagogie, qui ouvrit la porte à

tant d'autres, fut celui que Danton dirigea en faisant armer tout le district pour défendre la personne de Marat. Sans la prudence de Lafayette, qui ne voulut pas forcer l'événement, la guerre civile était déclarée. A compter de ce jour, les anarchistes eurent le dessus; et ce fut ce même homme qui fut ministre de la justice. Il eut des partisans, et l'on s'attacha à lui, parce qu'il était, disait-on, moins sanguinaire que Robespierre ; voilà tout son éloge. La nature l'avait fait pour haranguer la populace, tonner dans un carrefour, sur une borne; car il avait l'éloquence des portefaix et la logique des brigands. Ce solliciteur de procès, ce tripoteur d'affaires fut député de Paris. Le 31 mai, il se promenait rayonnant de joie autour de la Convention; je le rencontrai, et je lui dis :

« Vous perdez la république et la France! »

Il m'appela ironiquement l'enragé. Je lui dis :

« Je connais assez l'histoire pour ne point ignorer que vous ne savez ce que vous faites! »

J'en dis presque autant au ministre Garat qui suivait par faiblesse ou par crainte un parti désorganisateur, tandis qu'il faisait la guerre au parti de la Gironde où il y avait des vertus, des talents et de l'éloquence, mais pas assez de ce caractère et de cette énergie nécessaires contre des audacieux toujours prêts aux crimes.

Lorsque l'on songe que les jacobins forcenés, ne se jugeant pas encore assez parfaits, allaient se former au district des Cordeliers ; que Chaumette, Hébert, Chabot, Bazire, Fabre d'Eglantine y furent les valets de Danton, comme Couthon et Saint-Just

l'étaient de Robespierre, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer ou de l'insolence de quelques hommes, ou de la stupeur des autres.

Pendant ce long règne du crime et de la sottise, Paris dormait et s'était laissé tomber dans le plus sale jacobinisme. Eh ! qui le croirait? Le district des Cordeliers l'emportait encore en stupidité féroce ; les Carrier, les Lebon, les Collot d'Herbois dépassaient encore la ligne d'ignorance et de cruauté des jacobins démagogues. Hérault de Séchelles, qui présidait la Convention le jour où elle fut assiégée par la Commune et son peuple, secondés des têtes révolutionnairement exagérées, s'entendait avec Henriot au point qu'il promena ses collègues autour du jardin des Tuileries, comme pour prêter un plus large flanc aux destructeurs de la saine partie de la Convention ; et lorsqu'elle fut sauvée par un de ces miracles qui se sont renouvelés depuis, il la ramena dans le lieu de ses séances, en consacrant cette légende chérie de la Montagne :

« La force de la raison et la force du peuple, c'est la même chose. »

Le district des Cordeliers fit décréter la constitution de 1793, ce code anarchique si cher à tous les complices de Danton. Ainsi les cordeliers, encore plus anarchistes que les jacobins, ne voulaient pas qu'il y eût un terme à la commotion révolutionnaire, et voulaient la communiquer à la génération suivante comme à la génération actuelle.

CHAPITRE XXVIII

LA MAIN DE BRONZE

Cette main étendue comme celle d'un empereur romain, et qui figurait dans une place publique, la main de la statue de Louis XV, où est-elle aujourd'hui? O bizarrerie de la destinée ou décret de la justice éternelle! c'est le prisonnier Latude, détenu pendant trente-cinq ans dans les prisons d'Etat, qui se trouve possesseur de cette main de bronze, dont l'original avait signé l'ordre de sa longue captivité.

On n'a rien vu de plus étonnant que la fameuse échelle qui avait favorisé son évasion des prisons de la Bastille. Travailler seul une échelle de plus de trois cents pieds, la lancer de deux cents pieds de haut à travers des murailles qui ont quinze pieds d'épaisseur, se sauver, être repris, être délivré par miracle le 16 juillet!... Si chaque homme n'a pas son destin, comment expliquer la patience, le courage, le bonheur de Henri Masère de Latude?

Le pied de cette même statue équestre est déposé au Muséum des monuments français; voilà ce qui reste de trois dynasties (1)!

Etrangers, vous viendrez visiter cette main et ce

(1) Il se trouve aujourd'hui au musée du Louvre.

pied d'une proportion colossale. Le républicain sera là pour examiner les traits de votre visage; passez vite, s'il n'exprime point la satisfaction, et retournez chez vous baiser des pieds et des mains de chair. Le jour que l'on mit bas toutes ces statues des rois, je vis la multitude dans un singulier étonnement : c'était de voir que ces bronzes n'étaient pas massifs, et que les flancs du cheval de bronze n'avaient guère que l'épaisseur d'un écu de trois livres; elle ne revenait pas de sa surprise, et comme elle comptait sur une émission presque infinie de pièces de six liards, elle éprouvait une sorte de chagrin d'être détrompée, et elle disait :

« Quoi! cela était si creux? »

Oui, tout était creux, *puissance et statue!*

CHAPITRE XXIX

FUNÉRAILLES DE MICHEL LEPELLETIER

Il avait voté d'après sa conscience la mort du roi; un ancien garde du corps cherchait le duc d'Orléans dans le dessein de le poignarder et de le faire servir de compagnon à la grande victime; ne le trouvant pas, il entra chez un restaurateur, et ayant

appris qu'il y avait là un représentant du peuple qui avait aussi voté la mort du roi, il paya pour le duc d'Orléans. Le garde du corps tira de dessous son manteau un large coutelas dont il lui perça le côté; après ce coup, il s'évada (1). On saura peut-être un jour ce qui prépara et détermina cet étrange assassinat. On fit tenir à l'homme expirant des paroles qui ne furent jamais prononcées (2).

On ordonna une pompe funèbre en l'honneur de Michel Lepelletier; cette cérémonie avait un caractère excessivement remarquable; on plaça le cadavre sur la base ruinée de la statue équestre de Louis XIV, au milieu de la place Vendôme. Là fut prononcée son oraison funèbre par une voix qui se faisait entendre sur tous les toits. Il faisait très-froid (3). Le corps de Lepelletier, nu, livide et sanglant, montrant la large blessure qui lui avait été faite, fut porté sur une espèce de lit de parade et promené lentement dans un très-long trajet, accompagné de la Convention ainsi que de la société des jacobins. Celle-ci avait sa bannière, et tout à côté on en voyait une autre de son invention; elle avait pour flamme la chemise, la veste et surtout la culotte de Lepelletier encore toute dégouttante de sang. Cha-

(1) 20 janvier 1793.

(2) « Je meurs content, aurait dit en mourant Michel Lepelletier, je meurs pour la liberté de mon pays. » *Vie de Michel Lepelletier, faite et présentée à la société des Jacobins par Félix Lepelletier, son frère.*

(3) 24 janvier.

cun put voir le mort qui, juge de Louis XVI, l'avait précédé dans la tombe.

C'était un spectacle à produire des impressions profondes; elles le furent aussi. Le hideux de la cérémonie disparut devant les terribles images qu'elle offrait. Le frère de l'assassiné conduisait la marche; plusieurs montagnards, s'identifiant à celui que l'on menait au Panthéon, disaient :

« Voilà donc notre sort! voilà ce qu'on gagne à fonder une république! »

On parlait d'une malheureuse orpheline, qui héritait d'une fortune de quatre à cinq cent mille livres de rentes. Les éloges funèbres furent prodigués à Michel Lepelletier. Toutes les femmes eurent des rêves effroyables à la suite de cette cérémonie, et jamais mort ne fut salué de tant de regards, ni accompagné de tant de réflexions.

La fille de Michel Lepelletier devint la fille adoptive de la nation, et c'est par elle qu'une loi de la république romaine se trouve dans le Code de la république française (1).

Sous prétexte de trouver le garde du corps Pâris, on fit quelques jours après cerner le Palais-Royal par dix mille hommes. Personne de ceux qui s'y trouvaient ne put en sortir sans avoir été passé en

(1) Mademoiselle Suzanne Lepelletier de Saint-Fargeau se maria à l'un des descendants des grands pensionnaires de Hollande, de Witt. (Voy. chap. CXXXI.) Elle épousa depuis M. de Morfontaine, qui mourut d'une façon si mystérieuse dans son parc de Saint-Fargeau.

revue par la garde, et avoir montré une carte dite de sûreté à un officier de police (1). Cette persécution d'une espèce inconnue ayant parfaitement réussi, elle fut dans la suite répétée si souvent, que le Parisien ne la regarda plus que comme un jeu.

On regarde aujourd'hui comme un conte tout ce qui a été dit sur l'arrestation et sur la mort prétendue de l'assassin de Lepelletier (2).

CHAPITRE XXX

DÔME DU PANTHÉON (3)

Au seul nom des pyramides d'Egypte, du temple de Minerve à Athènes, du Colisée de l'amphithéâtre à Rome, de la Maison carrée à Nîmes, de ces aqueducs magnifiques et tombant en ruines, de ces routes su-

(1) Le nombre des hommes sans carte de civisme et sans asile que l'on surprit dans le Palais fut d'environ six mille. (*Procès-verbal de l'assemblée générale de la section des Arcis, 25 janvier* 1793.)

(2) Pâris, d'après des conjectures qui paraissent probables, ne serait mort en Angleterre qu'en 1813. Il avait été sur le point d'être pris en Suisse quelques années auparavant.

(3) Ce chapitre a pour complément le chapitre CXCXIII.

perbes aujourd'hui délabrées, l'attention se réveille, l'imagination se reporte au temps qui les a vu construire, et les édifices modernes ne semblent être plus rien. Les monuments antiques dont les colonnes brisées sont éparses çà et là, pourquoi sont-ils plus beaux à l'œil de l'imagination que lorsqu'ils subsistaient dans toute leur intégrité? Pourquoi les ruines qui les entourent semblent-elles leur imprimer un caractère de majesté plus frappant? C'est ainsi sans doute, et j'en demande pardon à l'architecture et à l'ombre de Soufflot, c'est ainsi que le dôme du Panthéon, écroulé et renversé, sera bien plus pittoresque que le Panthéon tel qu'il est. L'amateur frémira de mes paroles et criera au vandalisme. Le philosophe les entendra et les appréciera.

Mais après tout, ces pyramides, ces temples antiques, ce Saint-Pierre de Rome, ce Saint-Paul de Londres, que sont-ils, sinon des monuments de l'impuissance humaine? Que sont les dômes les plus apparents, les voûtes les plus élevées, aux yeux de l'observateur qui a passé sous les rochers cintrés des Alpes, qui a contemplé dans un étonnement respectueux ces rocs tantôt majestueusement entassés, tantôt apposés irrégulièrement par la main de la nature? Et qu'est-ce que l'intérieur de ces basiliques si vantées auprès de ces cavernes imposantes que les fleuves ont creusées dans les flancs des montagnes, et dont, malgré mon ardente curiosité, ils m'ont interdit l'entrée par un sentiment d'effroi?

Pauvre petit Panthéon auprès du mont Saint-

Gothard ! Depuis que l'on parle de ton état de dépérissement, j'ai voulu te rendre visite. Je me suis jeté dans les escaliers de l'édifice, à travers les échelles, la poussière des plâtres, les marteaux, les longues scies et les échafauds mouvants et suspendus à des cordes blanchies. La voix de l'ouvrier faisait écho; le moindre son se répercutait, le moindre mouvement que j'entendais autour de moi, et qui se multipliait à l'infini, semblait m'annoncer la chute prochaine du dôme, et pour le coup je me figurais enterré dans le Panthéon sans plaidoyer et sans conteste. La prédiction de Patte serait donc accomplie, et les architectes grecs, égyptiens, romains se moqueraient donc de l'architecte français. Reprenant aussitôt l'attitude et le courage d'un observateur, je montais, je descendais, j'examinais, et cette masse énorme pesant sur de frêles points d'appui qui menacent ruine me rappelait que le dôme de Saint-Pierre de Rome était relié comme une cuve, et je souriais de l'art hasardeusement audacieux qui élève des coupoles avec tant de peine, avec une dépense effrayante et toujours en pure perte pour l'humanité. Je comparais ces deux monuments, dont l'un déjà ancien est encore solide, et l'autre, qui n'est pas encore achevé, est menacé d'une chute prochaine, et je me disais : Celui qui depuis un demi-siècle voit travailler au Panthéon encore imparfait, après avoir consumé les jours de tant d'hommes sans pouvoir en loger aucun, voit un château de cartes que de grands enfants construisent, que bientôt un souffle abattra et qui sera

plus beau que jamais par cela seul qu'il sera tombé.

O faiblesse de l'homme! Il se complaît dans des travaux magnifiques et infructueux! il bâtit pour des ruines!

De même que plusieurs médecins assis au chevet du lit d'un malade disent : C'est le foie, c'est la rate, c'est l'estomac, c'est le poumon qui est attaqué, ainsi les architectes disaient : Le mal est ici... ; non, il est là... ; les jambes sont bonnes, mais les vertèbres sont cariées, chacun exposait son projet comme la cure infaillible sans laquelle l'ébranlement du dôme devenait général, la chute certaine, et par contre-coup celle de tout le reste du monument.

En sortant de l'édifice, j'éprouvais le plaisir qu'éprouvent les matelots et les guerriers à la suite des tempêtes ou des combats, celui de me sentir vivant. Et pourquoi étais-je aller visiter cet édifice? pourquoi? parce qu'on m'avait dit qu'il y avait du péril. Singulier mouvement de l'imagination humaine! La vie des matelots est plus vivante que la nôtre, et voilà ce qui fait le bon marin. Une vie uniforme est une vie malheureuse. Ballotté par toutes les tempêtes révolutionnaires, longtemps sous le fer des bourreaux, ma vie était pleine et laborieuse; je sentais mieux le prix de l'existence. Après ces longues époques, après ces scènes tumultueuses, après être sorti du vaisseau qui, porté sur des flots orageux, menaçait chaque jour de se briser contre les écueils dont il était environné, je crains de m'ennuyer si je

ne vais quelquefois chercher des dangers sous le dôme chancelant du Panthéon (1).

(1) A la suite de cette visite, Mercier souleva dans le sein du conseil des Cinq-Cents une discussion au sujet de l'ébranlement prétendu du dôme du Panthéon (18 vendémiaire, an V). Son discours contrarie quelque peu l'article qu'on vient de lire. Nous le citons pour donner une idée de l'éloquence de Mercier; ajoutons qu'on fit droit à sa proposition : « Autant les architectes sont utiles pour la construction des maisons particulières, autant ils sont dangereux pour celle des châteaux pompeux et des palais magnifiques dont l'humanité ne tire aucun profit. Ces édifices qu'on nomme publics, n'attestent que les travaux et les sueurs des ouvriers employés à les construire; et après un demi-siècle, ils ne sont propres, le plus souvent, qu'à donner asile aux oiseaux de nuit. Il y a plus de cinquante ans que j'ai vu poser la première pierre de ce fameux édifice ci-devant connu sous le nom d'église de Sainte-Geneviève. L'architecte prétendit élever un monument rival de ceux de Rome, et au lieu d'un temple, il n'a construit qu'une chapelle. Excepté la coupole, le reste est manqué. Il est d'un génie étroit, maigre et mesquin. Depuis cinquante ans, quarante-huit millions écus ont été dépensés pour cet édifice. Avec cette somme énorme, on eût bâti une ville, creusé des canaux, vivifié le commerce; on l'a distribuée à des maçons, à des architectes, pour en construire une église destinée à conserver des reliques que la superstition exposait à la vénération populaire. Eh bien! cette orgueilleuse coupole menace ruine; elle va s'écrouler avec fracas et écraser dans sa chute les édifices environnants et le cercueil du philosophe que l'Europe révère. Le Panthéon va devenir la risée et le scandale de notre architecture; il attestera notre variété incurable, notre frivolité toujours constante. Oui, citoyens, depuis que les restes de cet homme hideux qui a souillé cette tribune ont été déposés au Panthéon, il semble que les voûtes de ce temple, indignées de cet affreux dépôt, se soient penchées vers la destruction, qui était l'élément de cet homme. Il périt, ce monument de notre orgueilleuse vanité, et sa chute est peut-être ordonnée pour punir les Français d'avoir prostitué leur encens à un vil scélérat. Voyageurs, vous allez au milieu des fatigues contempler les ruines de Persépolis et de Palmyre, mais du moins ces

CHAPITRE XXXI

LE ROI DE MACOCO

Le Paris de Robespierre n'était plus celui de Louis XIV, de Louis XV, ni même de Louis XVI.

Au palais du nègre roi de Macoco on tue journellement deux cents hommes, mais c'est pour la bouche du souverain ; chez nous, peuple policé, on les tuait pour une opinion. L'archevêque était tombé du haut de sa cathédrale, le noble du haut de son donjon, le roi du haut de son trône, l'académicien de son fauteuil ; Laharpe, qui n'avait pas dû se faire grand mal, cria cent fois plus haut que les autres, mais il ne fit tout ce tapage qu'après la chute de la tyrannie décemvirale. A entendre ses longues et hurlantes lamentations, on eût dit que lui seul avait été en prison (1).

monuments, ouvrages des rois, ont subsisté pendant plusieurs siècles ; mais chez nous, nos monuments fragiles et vains comme nous-mêmes, périssent avant d'y avoir mis la dernière main. Je demande qu'il soit envoyé un message au Directoire pour savoir quelles mesures il a prises pour empêcher cet écroulement. »

(1) Laharpe n'avait pointé été inquiété en 1793 ; aussi, par l'organe du *Mercure*, dont il était rédacteur, portait-il aux nues, à cette époque, le gouvernement de la nation. Dans le numéro du 8 mars 1794, il appelait les comités de salut public et de sûreté générale : *Cette autorité révolutionnaire qui a produit tant de merveilles.*

Un prisonnier qui le valait bien (1) disait : « Je ne me plaindrai point, je vivrai ; il me convient de vivre afin de laisser à mon innocence le temps de se dévoiler ; mais j'aurai eu le courage de vivre, quoique flétri, parce que mon honneur ne dépendait pas du vain caprice des tyrans, parce que j'aurai fait servir mes malheurs à étudier le cœur des hommes qui les auront causés ; et que, tranquille avec ma vertu, j'aurai opposé ma conscience aux clameurs d'une multitude trompée. »

CHAPITRE XXXII

L'INSURRECTION

LA MARQUISE (*sonnant*).

Drelin..... drelin.....

MARTON.

Madame appelle ?

LA MARQUISE.

Allons, Marton ! Je me lève.

(1) Mercier lui-même.

MARTON.

Oui, j'y vais.

LA MARQUISE.

Mon enfant, que dit-on?

MARTON.

Madame, on nous annonce une insurrection pour ce matin.....

LA MARQUISE.

Quel conte! On dit qu'elle est tombée.

MARTON.

On parle de carnage, de destruction et de viol, chose encore pire....

LA MARQUISE.

Encore pire, Marton! cela vous plaît à dire. Car enfin, s'il fallait.....

MARTON.

Hélas! j'entends partout que les méchants massacreront les femmes, et celles, m'a-t-on dit, qui seront de leur goût, jouets infortunés de leurs désirs infâmes.....

LA MARQUISE (*très-vivement*).

Je frémis!... Vite, habillez-moi donc..... Puisqu'on vous outrage, on vous tue..... Allons, Marton, mon rouge.... O ciel! jaune, abattue.... je suis affreuse.... ils me tueront!....

CHAPITRE XXXIII

RELIGIEUSES DÉCLOITRÉES

Une jeune et jolie religieuse, sortant de son couvent, en vertu du décret de l'Assemblée nationale, et montant dans un fiacre, disait en elle-même : « S'il ne nous est pas ordonné de nous réunir à d'autres maisons religieuses, comme aux moines nos frères, du moins cela ne nous est-il pas défendu..... Allons, cocher, aux Carmes de la place Maubert ! »

Point de rentrée pour les sœurs professes qui sont sorties, et que le repentir ou le besoin ramènerait dans le bercail : tel est le suprême et irrévocable décret signé par les sempiternelles, et plus bas par les sœurs converses.

Combien ce jugement vient de coûter de larmes à la jeune mère Sainte-Agathe, qui malheureusement a été plus pressée de jouir de sa liberté que de sa pension ! Sans fortune, sans amis, sans autres parents qu'une très-pieuse tante, qui lui avait promis de la recevoir, et qui l'a méconnue, que devenir ?... ce que beaucoup d'autres deviennent en pareil cas ?... Non, on a su l'en garantir, et la voilà qui, en tout bien et tout honneur, passe du cloître dans un de nos corps de garde... Ne vous alarmez point ; il n'est question que d'un district qui se fait un devoir de la recueillir.

et dans lequel, malgré l'anathème de sa douce congrégation, elle est respectueusement logée, nourrie et habillée... On prétend même que nos grenadiers s'abstiennent de jurer devant elle.

Lorsqu'on commençait à parler du décret qui devait décloîtrer les moines et les moinesses, six religieuses de l'*Ave-Maria* furent condamnées à manger leur riz avec un cure-oreille pour avoir jasé un peu librement sur la possibilité de la suppression des ordres monastiques.

CHAPITRE XXXIV

JOURNÉES DU 12 JUIN ET DU 10 AOUT 1792

Lorsque l'artificieux Lafayette favorisa la fuite de Louis XVI et l'exposa, à son retour à Paris, aux lazzis du peuple indigné, c'est qu'il avait fondé d'avance sur ce hardi stratagème le projet d'une république. Les événements qui suivirent cette fuite honteuse confirment cette assertion. Depuis lors, en effet, la faction d'Orléans demanda à grands cris la déchéance du roi, et, donnant un plein essor à la licence de la presse, le monarque des Français ne fut plus désigné que sous la figure d'un stupide cochon.

Le peuple, entraîné par les discours et les écrits séditieux que payaient les conducteurs de cette même faction, honteux d'obéir à un chef avili, plongé dans la boue, ne le regarda plus que comme une pièce mécanique inutile à l'action du gouvermement, surtout puisqu'il existait une assemblée nationale.

Ce fut dans ces circonstances que parut la première constitution. Le roi prisonnier, à qui elle restituait une partie de sa primitive autorité, l'accepta. Mais, se défiant encore de sa force sous ce puissant bouclier, il ne s'entoura plus que de nobles conspirateurs, que de prêtres fanatiques, qui formèrent cet opiniâtre parti d'opposition dont le but était de paralyser la volonté nationale et de laisser mourir les lois nouvelles sur le papier.

Cette résistance insolente, ce mépris soutenu des droits d'un peuple enthousiasmé de la liberté, la France cernée de tous côtés de troupes étrangères, la scène des poignards à langues de vipère au château des Tuileries, le serment constitutionnel abjuré par les prêtres, les suggestions perfides des évêques pour détourner le roi de recevoir la communion pascale des mains d'un prêtre assermenté, le courroux de ses sujets témoins de toutes ces atrocités, telles furent les principales causes qui précipitèrent l'orage sur sa tête coupable et sur celle de ses fallacieux conseillers.

Des agitateurs en chef, parmi lesquels on comptait Marat et Fréron, profitèrent de ces premiers crimes et de ces infractions aux lois, pour encourager les

conjurés dans leurs projets. Ils firent naître, par leurs feuilles périodiquement incendiaires (1), des rixes entre les citoyens et les nouveaux satellites du roi ; moyen adroit par lequel ils provoquèrent le licenciement de sa garde et le livrèrent sans défense aux insultes de la populace.

Les Tuileries, dès lors, devinrent le chef-lieu de ralliement des apprentis égorgeurs. C'était là qu'ils venaient, sous la direction du duc d'Orléans, étudier les rôles de sa grande tragédie.

D'un autre côté, le *Chant du coq*, affiche royaliste du député André, faisait bouillonner les têtes. On ne voyait la justice et la raison que dans les maximes de Drawn Marat.

De là naquirent les querelles d'opinions, les divisions entre les vieux amis ; l'effroyable discorde plana sur Paris et les provinces. Chaque jour il y avait des désordres à réprimer, des attentats à punir ; chaque jour on insultait le prêtre à l'autel ; le frein de la religion était rompu. Insensiblement la terreur et la défiance s'emparèrent des esprits. La création du papier-monnaie, en augmentant les alarmes, fortifia l'espoir des exécrables auteurs du pacte de famine, exécuté et prolongé depuis avec autant d'astuce que de barbarie.

(1) Le journal de Fréron s'appelait *l'Orateur du peuple* et n'était qu'une amplification de l'*Ami du peuple* de Marat.

JOURNÉE DU 21 JUIN 1792

Enfin arriva le 21 juin 1792 : calme, sage, magnanime, le 20 juin 1791, que le Parisien fut différent de lui-même à cette quatrième époque de la révolution !

Aussi terrible que le jour où, commandé par Lafayette, il alla chercher le roi à Versailles, il marcha sous les bannières des faubourgs, au château des Tuileries. La menaçante diversité des armes désignait la trempe de chaque caractère et sa barbare industrie. On eût dit qu'il y avait pour chaque individu un roi à poignarder, à égorger, à déchiqueter, à couper par pièces.

En un moment le palais fut investi, escaladé ; des pièces de canon furent pointées contre les portes des vestibules. Des brigands montés sur les combles, s'introduisaient par les fenêtres. Tout ce qui retardait l'impétuosité des assaillants était brisé en éclats. On voyait voltiger du haut du pavillon du Nord et retomber sur la terrasse la collection des édits et arrêts du conseil dispersée par des mains sacriléges.

Déjà les principaux conjurés avaient pénétré jusqu'à la chambre du roi. A l'aspect de ce monarque assis à côté de son épouse et de ses enfants, ils s'arrêtèrent interdits. En effet, il est juste de dire que Louis se montra tranquille, en n'opposant à deux cent mille baïonnettes que son cœur pour défense.

Bientôt leur stupeur se changea en ironie. L'un d'eux coiffa Capet du bonnet rouge ; il lui présenta une bouteille, pour l'abreuver du vin des assaillants. Le roi but et trinqua avec un sans-culotte.

Les bataillons populaires désespérés de ce risible dénouement, et jugeant que le coup était manqué, se débandèrent ; ils sortirent du jardin avec les charbonniers qui n'avaient pour armes que leurs bâtons, et pour drapeau qu'un sac à charbon attaché au bout d'un gourdin. Ils firent place au régiment de Flandre et aux grenadiers de la garde parisienne qui se rangèrent en bataille sur toute la longueur de la terrasse.

Cependant le roi, échappé encore une fois au glaive, mais tremblant pour ses jours, s'enferma dans son château, et fit interdire le matin l'entrée des Tuileries au public.

PLAN DES NOBLES ET DES ÉMIGRÉS POUR RENVERSER LA CONSTITUTION DE 1791

Ce fut durant cette captivité que les aristocrates travaillèrent avec ardeur à organiser dans le Midi la coalition des fidèles sujets de Jalès, pour opposer un front terrible aux efforts des jacobins d'Orléans-Égalité, annuler le serment du clergé, maintenir dans son intégrité le culte catholique, et exterminer sans pitié du sol de la patrie les fondateurs de la liberté.

Ce qui pouvait seconder le plus efficacement ce hardi projet, c'était le plan proposé depuis plusieurs mois, et bientôt mis à exécution, de stipendier des écrivains mercenaires, des correspondants dans les provinces, des chanteurs adroits, des hommes intelligents dans les bureaux de l'Assemblée pour la secrète communication des pièces, des observateurs au club des Jacobins, dans la société des Cordeliers, dans chaque section des orateurs et des *applaudisseurs* appostés, des motionnaires aux Tuileries, au Palais-Royal, dans les cafés, dans les ateliers, aux spectacles et dans les guinguettes. Deux cent mille livres furent consacrées au paiement des gages de ces différents acteurs.

Mais ce fut justement ce plan qui accéléra la chute du trône. Les sourdes manœuvres des royalistes furent déjouées par la prévoyance des amis de la liberté. Si Capet avait ses écrivains, ses observateurs, ses tenants, les patriotes avaient aussi les leurs ; ils furent bien plus habiles. A l'aide de la faction, ils entraînèrent la masse pure des citoyens, qui n'aspiraient qu'après le calme et voulaient fermement le maintien des lois.

PREMIERS SYMPTÔMES DE LA JOURNÉE DU 10 AOUT 1792

L'orage s'annonçait de loin par de sourds murmures. Les habitants des faubourgs formaient une

corporation redoutable sous le nom de sans-culottes, qui leur avait été donné en signe de dérision par Lacueil, et qu'ils voulurent conserver comme un titre de gloire ; les femmes elles-mêmes demandaient la parole dans les groupes qui se renouvelaient sans cesse. Le mot tyran remplaçait celui de roi dans toutes les bouches. On appelait les nobles aristocrates, et les prêtres calotins. La terrasse des Feuillants était le seul passage permis au public pour aller aux séances de l'Assemblée. Le peuple, de peur de souiller son pied libre de la poussière du jardin d'un despote exécré, fixa lui-même avec un ruban tricolore la ligne de démarcation qui fut scrupuleusement observée (1). Il assigna à l'intérieur de la promenade royale le nom de Forêt-Noire. L'indignation des citoyens était à son comble.

Mais les voici à la veille du jour qui allait expier tant d'attentats, tant de perfidies. Les Marseillais, dès leur entrée dans Paris, avaient commencé le cours de leurs assassinats ; rien n'égalait l'audace de leurs chefs, et les patriotes s'applaudissaient de les voir en avant.

Le 9 août, dès les quatre heures après midi, ils se rassemblaient au faubourg Saint-Antoine au nombre de deux à trois mille ; c'était pour venir assiéger le

(1) Les orateurs et historiens de cette époque aimaient à rappeler cette anecdote. Mercier la raconte en d'autres termes, ci-dessous, chapitre LXXIV, et Robespierre la met adroitement en relief dans son argumentation sur le procès de Louis XVI (Buchez, *Hist. parlem. de la révolution.*, XXII, 120, 121.)

château. Le terrible mot d'ordre fut incontinent communiqué dans toutes les sections assemblées. Ce soir-là même, un quidam parcourut les terrasses des Tuileries avec un étendard dont la légende était conçue en ces termes : « Amis, demain le trône sera renversé, demain nous serons libres. » On lisait sur les visages l'attente d'un sinistre événement.

Il ne tarda pas à se confirmer. Dès les onze heures de la nuit, le tocsin sonnait, on battait la générale. L'attaque allait commencer à deux heures. Nombre de particuliers qui la veille assiégeaient les boutiques des fourreurs pour y louer des bonnets de grenadiers, accoururent au château augmenter l'élite des royalistes, les uns en uniformes, les autres en habits de couleur : tous s'étaient introduits à la faveur d'une consigne ordonnant l'entrée libre à tous porteurs d'une carte bleue, avec ces mots en lettres noires : *Entrée des appartements*. Mais l'état-major avait particulièrement signalé un individu qui devait se présenter pour y pénétrer et assassiner le roi. Il ne parut pas.

LE 10 AOUT 1792

Néanmoins le roi ne se coucha point. Le nombre de ses défenseurs s'accrut tellement jusqu'à près de quatre heures, qu'à peine était-il possible d'arriver jusqu'à son cabinet. Il était trois heures. Le peuple vengeur se montrait. Des détachements de batail-

lons, précédés de leurs canons, se répandaient dans les cours du jardin et du château. A cinq heures, on comptait plus de six mille hommes.

On avait posé des détachements de la garde nationale et des Suisses à la droite et à la gauche de l'escalier qui conduisait de la chapelle à l'appartement du roi. Le danger alors devenait de plus en plus menaçant. Déjà l'on parlait, pour concilier les esprits, de conduire la famille royale à l'Assemblée ; il s'agissait même d'une pétition tendant à obtenir le renvoi, dans la matinée, de tous les Marseillais et Bretons qui étaient dans la capitale. A ces propositions, des cris de Vive le roi ! se firent entendre.

Bientôt Capet, entouré d'une foule d'officiers généraux, de courtisans et de grenadiers, descendit pour passer en revue les divers détachements, qui, au moment de son passage, firent retentir les cris de Vive la nation ! tandis que les royalistes criaient : Vive le roi ! On s'aperçut après son passage que les troupes étaient mécontentes, car il fut à peine remonté au château, qu'une partie de ces mêmes troupes qu'il avait passées en revue se retirèrent ; à six heures, il ne restait pas deux mille hommes.

Mais les Parisiens et le peuple des faubourgs, hérissés de fer, inondaient les rues. Ils traversaient les ponts en longues colonnes, malgré les canons qui les barraient ; ils s'avançaient à pas de géant vers les Tuileries ; l'air retentissait de leurs cris de fureur qui se mêlaient aux tintements du tocsin.

Avant sept heures ils étaient, avec les Marseillais,

en bataille rangée sur la place du Carrousel en face du château. Dans cet intervalle, les officiers suisses versaient eux-mêmes de l'eau-de-vie aux soldats de leurs corps. Un officier général en proposa aux volontaires de la garde nationale. Bientôt après une voix ayant fait commandement : Par le flanc à droite, par file à gauche ! une légion de courtisans déploya soudain espingoles, poignards, sabres, pistolets, défila au milieu des volontaires, et alla se ranger en ordre de bataille dans le cabinet du roi. C'est dans cette situation hostile qu'il fut mandé à l'Assemblée nationale. Une partie de cette légion armée et un détachement du bataillon de Saint-Thomas, qui faillit partager le sort des Suisses, protégèrent son passage à travers les flots du peuple en fureur, que la puissance insinuante de la parole parvint seule à calmer un instant.

Mais, à l'aspect des Suisses, il s'indigna, il rugit, et c'est alors qu'un simple citoyen se précipitant au-devant du roi, alors à découvert, et saisissant sa main, lui dit : « Ce n'est pas un assassin qui te parle, c'est un honnête homme qui veut te conduire sans péril à l'Assemblée nationale. Mais pour ta femme, elle n'entrera pas ; c'est une s..... g.... qui a fait le malheur des Français ! » Le roi, d'un air pénétré, serra la main de cet homme, et dans cet instant même, le député Rœderer, qui était auprès de Capet, le quitta pour s'approcher du perron de la salle des séances. Là, il proclama le décret de l'Assemblée qui appelait dans son sein le roi et toute sa famille.

A la voix de Rœderer le peuple s'apaise de nouveau, et Louis et sa famille entrent dans l'Assemblée. Grand Dieu ! ce calme fut comme l'intervalle du silence terrible entre l'éclair et le tonnerre, laissant, après sa chute, le signe épouvantable de sa colère.

Tout à coup on entend une décharge de mousqueterie ; d'autres répondent. Des torrents de fumée roulent dans les airs ; le jour en est obscurci ; on ne se distingue plus ; le grand escalier est déjà jonché de morts et de mourants.

C'est dans ce fatal moment que les Suisses, pour feindre une réconciliation, jettent des paquets de cartouches par les croisées, font retentir les cris de Vive la nation ! Les Marseillais et les volontaires de la garde parisienne, persuadés que les Suisses se rendent au vœu du peuple, se présentent en foule au grand escalier des appartements, et soudain les traîtres font feu de bataillon et feu de file sur les volontaires et les Marseillais. Trois décharges consécutives encombrent les degrés de ce fatal escalier où la mort semble attendre ses victimes qui nagent dans des flots de sang.

A cette vue, le combat devient général. Onze coups de canon, encore visibles aujourd'hui, frappent la façade du château, vis-à-vis le Carrousel. Un boulet entame le bord de la fenêtre de la chambre du roi.

Ici, le peuple, de sang-froid, conserve une présence d'esprit imperturbable dans les justes transports de sa colère. Il combat et se défend en lion ; il veut ré-

duire en poudre le château et les tyrans qui l'assassinent.

Déjà les flammes dévorent la maison de l'état-major des Suisses et celles environnantes. Les assaillants s'emparent des avenues du château. Les Suisses téméraires pâlissent à l'aspect de cent mille baïonnettes ; ils résistent encore. Quels cris de douleur et de rage, quels rugissements ! On les entend tomber sous leurs armes pesantes, en poussant l'affreux hoquet de la mort. Là, des têtes volent par les croisées ; ici, des corps tout entiers sont jetés du haut des galeries. On déchire, on lance par les airs tous les matelas des lits de camp des satellites du roi; la laine éparse retombe à terre à flocons, comme une pluie de neige.

C'est maintenant que ce même peuple, oubliant sa magnanimité, va déshonorer sa victoire. Altéré de sang et de vin, il s'enivre dans les caves. Sa cruauté va se tourner en férocité. Tous ses vices les plus hideux vont se découvrir et se trahir.

Les Suisses, partout dispersés, sont partout poursuivis, partout ils sont atteints. En vain ces misérables rendent les armes, demandent la vie à deux genoux ; le vainqueur ivre est sourd à leur prière : ils sont impitoyablement assommés, massacrés, transpercés de baïonnettes et de poignards. Leurs membres, en chaque endroit dispersés, semblent renaître pour de nouveaux supplices. Que dis-je ! ma plume tremblante pourra-t-elle l'écrire ? des femmes, véritables furies, purent les voir rôtir

sur les brasiers de l'incendie, et contemplèrent d'un œil sec leurs entrailles fumantes.

Les brigands s'étaient aussi mêlés aux vainqueurs. Tourmentés par la faim, après avoir apaisé leur soif brûlante, ils pénètrent dans les cuisines. O comble de barbarie !... Un malheureux aide, qui n'avait pas eu le temps de se sauver, fut par ces tigres enfoncé, pétri dans une chaudière, et dans cet état exposé au feu ardent des fourneaux. Puis se précipitant sur les comestibles, chacun saisit ce qui se trouve sous ses mains. L'un emporte une broche garnie de volailles ; un autre un turbot ; celui-là une carpe du Rhin qui l'égale par sa taille.

Chargés de ces captures, les bandits reparaissent audacieusement dans les cours, et défilent avec les Marseillais et les volontaires, qui chacun portaient en trophée les armes des Suisses vaincus et les lambeaux sanglants de leurs uniformes.

La bataille gagnée, le château devint complétement la proie de tous les voleurs accourus depuis plusieurs jours des différents départements.

Tandis que les patriotes, les vrais braves qui venaient de renverser le trône et d'asseoir sur ses débris la base de la liberté, retournaient dans leurs foyers en chantant l'hymne de la victoire, en accompagnant religieusement les corps de leurs compagnons d'armes morts sur le champ d'honneur, des monstres à figure humaine se réunissaient par centaines, sous le vestibule de l'escalier du midi, dansaient au milieu des flots de sang et de vin. Un bour

reau jouait du violon à côté des cadavres, et des voleurs, les poches pleines d'or, pendirent d'autres voleurs aux rampes.

Des milliers d'individus, tant hommes que femmes, plus menaçants, plus affreux les uns que les autres, sous leurs haillons sanglants, inondaient les appartements. Les glaces tintaient sous les coups de baïonnette qui les brisaient en éclats.

On arrive au lit de la reine. L'ivresse sans pudeur le rend le théâtre des plus infâmes obscénités. On y voyait des scélérats, les uns éructant sur le sein de leurs maîtresses, les autres dormant parmi leurs larcins amoncelés.

L'incendie du palais de Priam ne présenta point un plus épouvantable désordre. Les escaliers résonnaient sous les pas précipités des filous, des escrocs qui montaient, qui descendaient, qui se croisaient, qui se heurtaient, qui couraient dans les corridors, pénétraient dans toutes les chambres : ils avaient déjà fracturé les secrétaires du roi, de la reine, de madame Elisabeth, des femmes de la cour. Assignats, or, argent monnayé, montres, bijoux, pierreries, diamants, écrins, tant d'objets précieux leur étaient aussitôt tombés en partage. Des manœuvres se promenaient hardiment dans la galerie avec des montres à chaînes de brillants. D'autres, voleurs de profession, dégalonnaient les habits des gens du roi, faisaient main-basse sur la garde-robe, pillaient les étoffes, le linge, l'argenterie de table, les liqueurs, les bougies, les livres des bibliothèques, en un mot

tous les effets qui pouvaient s'emporter clandestinement : on brisa des vases de porcelaine du plus grand prix, pour en enlever les attaches.

Tandis que ces violences se commettaient, les héros en chef faisaient porter avec ostentation par leurs aides les grands chandeliers d'argent de la chapelle, avec des plats d'argent et une bourse de cent louis, à l'Assemblée, afin de faire disparaître jusqu'au moindre soupçon de spoliation.

Quoi qu'il en soit, cette journée offrit le tableau achevé de la destruction du trône du dernier roi des Français ; et, en effet, si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, un jeune Savoyard, debout au sommet de l'orgue de l'église, soufflait dans un tuyau le *Dies iræ :* on eût dit de l'ange, trompette du jugement.

C'est après la tempête que l'on vient contempler ses ravages. Quand la réflexion remplace le premier effroi, combien l'on gémit à l'aspect de la nature bouleversée !

Que l'on se figure donc ici ceux des citoyens paisibles que la curiosité avait portés aux Tuileries, pour s'assurer si le château existait encore : ils erraient lentement, frappés d'une morne stupeur, le long de la terrasse hérissée de débris de bouteilles. Ils ne pleuraient pas ; ils semblaient pétrifiés, anéantis. Ils reculaient d'horreur à chaque pas, à l'odeur et à l'aspect de ces cadavres sanglants, mutilés, égorgés, éventrés, sur les visages desquels vivait encore la colère.

D'autres, plus stoïques, faisaient remarquer aux passants des nuées de mouches avides de sang, que la chaleur avait attirées dans leurs larges blessures et dans leurs yeux sortis de leurs orbites.

Cependant la populace fatiguée de carnage, succombant sous le poids des dépouilles, disparut avec le soleil, pour aller se livrer au repos. Si le lendemain elle retrouva sa raison, elle dut sentir aussi, en punition, la pointe acérée des remords.

En ce jour, l'anarchie fit le premier essai de son effroyable toute-puissance, et préluda aux massacres de septembre. L'Assemblée législative pouvait se couvrir d'une gloire immortelle et mériter le titre de fondatrice de la liberté républicaine : au contraire, elle ne montra, dans le moment d'un si beau triomphe sur la tyrannie royale, ni sagesse, ni dignité, ni courage. Elle ne se présenta point aux assassins, aux brigands, aux démolisseurs; elle ne sut pas imiter l'homme-Dieu qui, dans une tempête, étendant majestueusement la main, commanda aux vents et à la mer de s'apaiser. Elle laissa abuser de la victoire une portion de scélérats, qui, dans la frénésie de l'ivresse, se crut seule la tête, le cœur et le bras de toute la France.

CHAPITRE XXXV

GRÉGOIRE

La Convention nationale a remplacé l'Assemblée législative le 21 septembre 1792 : semblable au souverain qu'elle représente, ses premiers pas furent des pas de géant, ses premières paroles des coups de foudre : après avoir consacré la souveraineté du peuple par un décret portant qu'il ne peut y avoir de constitution que lorsqu'elle est acceptée *par le peuple*, et déclaré que la sûreté des personnes et des propriétés était sous la sauvegarde de la nation, il fallait porter le dernier coup à l'hydre dont les têtes sans cesse renaissantes menaçaient la liberté. Le dernier des rois français n'existait plus ; mais la royauté lui survivait encore. Un membre se lève et dit : « Il est une délibération que nous ne pouvons différer un seul instant, sans être infidèles à la nation : c'est l'abolition solennelle de la royauté. » On demande que la question soit discutée. « Qu'est-il besoin de discuter, s'écrie Grégoire, quand tout le monde est d'accord ? Les rois sont dans l'ordre moral, ce que les monstres sont dans l'ordre physique. L'histoire des rois est le martyrologe des nations : dès que nous sommes tous également pénétrés de ces vérités, qu'est-il besoin de discuter ? » « Aux

voix!... s'écrie-t-on de toutes parts!... Aux voix!... » Toute l'Assemblée se lève par un mouvement spontané : il se fait un grand silence; et sur la proposition de Grégoire, la Convention nationale décrète que la royauté est abolie en France. A ces mots, le sanctuaire des lois retentit de « Vive la nation! vive la liberté! » C'est au milieu de ces acclamations qu'est proclamée la République. Le sceau de l'État portera désormais un faisceau surmonté du bonnet de la liberté, avec ces mots pour exergue : *République française.* Tous les actes seront datés de l'an Ier de la République française.

A peine la royauté était-elle abolie, qu'on vit le dictatoriat s'élever sur ses débris. Parmi les insensés qui osaient ambitionner ce rang suprême, on nommait : qui? Marat!.... Il fut obligé de se justifier, comme si la France avait eu à craindre que cet homme ne devînt roi, sous un autre nom. On devait hausser les épaules à la vue de Marat dans la tribune, tirant de sa poche un pistolet, comme autrefois nos capucins en chaire tiraient un petit bon-Dieu de leur manche, et dire, en se démenant comme un polichinelle d'Italie :.... « Je ne crains rien sous le ciel! (lui! Marat, qui s'était caché dans un trou de cave, pour se soustraire aux poursuites de Lafayette!) je ne crains rien sous le ciel! mais si un

décret est lancé contre moi par l'Assemblée, je me brûle la cervelle devant vous! » Puis renfermant son instrument de mort, qui vraisemblablement ne recélait que de la poudre, ajouter : « Mais non, je resterai au milieu de vous pour braver vos fureurs! » Quelqu'un lui dit en sortant de la séance : « Croyez-moi, Marat, craignez de perdre au grand jour où vous exposez votre place de député, l'espèce de succès que vous ne devez peut-être qu'à l'obscurité de la cave où vous vous êtes tenu caché pour composer votre journal. Marat! le charlatanisme n'est plus de saison : quittez vos gobelets! »

CHAPITRE XXXVI

BAILLY ET QUELQUES AUTRES PORTRAITS

Par quel bizarre mélange de vanité et de philosophie, d'esprit et de candeur, de bonhomie et de savoir, le premier astronome de son siècle, le citoyen le plus honnête se trouva-t-il jeté dans le tourbillon d'une révolution qui le couvrit de gloire et le conduisit à l'échafaud? Sa réputation, plutôt encore que ses talents, quelque réels qu'ils fussent, l'avait placé

successivement au corps électoral, aux Etats généraux, au fauteuil de la présidence et à la tête de la première commune de France; si le roi Bailly, comme on l'appelait à la cour, à l'imitation de Louis XVI, avait montré tant d'énergie dans la séance du jeu de paume, par quelle flexibilité fut-il renommé pour la délicatesse de ses compliments? par quelle faiblesse souffrit-il que quelques misérables intrigants lui formassent une cour? Le plus humain des hommes pouvait-il prévoir que sa bonté accoutumerait le peuple, qu'il voulait flatter, à se plaindre de sa mollesse, à demander un jour aussi sa tête à lui-même, quand l'orgueil du maire aurait fait abandonner l'honnête homme à la discrétion de ses vils courtisans, quand sa faiblesse aurait permis aux factieux de tout désorganiser? Ainsi la probité, la candeur d'un homme trop savant, trop philosophe et trop sensible peut-être pour occuper les premières places dans les orages d'une révolution, furent la première cause de tant de crimes atroces, dont le moins remarqué fut sa ruine (1).

Quelle agonie que celle de sa mort! quel courage que le sien! quelle grandeur d'âme dans ses derniers moments! Était-ce un homme ordinaire, celui qui, traîné du Palais au Champ-de-Mars, la figure couverte de boue et le visage brûlé avec les débris du

(1) M. Arago, dans une excellente étude sur Bailly, répond aux différentes questions que vient de poser Mercier. Voy. ses *Œuvres*, *Notices biographiques*, t. II, p. 247-427.

funeste drapeau rouge (1), a vu déplacer de sang-froid le théâtre épouvantable de son supplice, parce qu'il plut à la foule de le prolonger? Était-ce un homme pusillanime celui qui, de ce ton calme qui n'appartient qu'à la vertu mourante, répondit sans aigreur à un de ces monstres à face humaine qui lui disait ironiquement : « Tu trembles, Bailly? — C'est de froid (2) !... »

Il mourut là où jadis un décret lui avait ordonné de publier la loi martiale, où les représentants de la nation lui avaient ordonné de repousser des factieux (3). Il y mourut chargé de l'exécration du peuple, après en avoir été la plus respectable idole (4).

Camille Desmoulins. Que penser d'un homme qui s'intitulait procureur général de la lanterne, lorsque les lanternes étaient des potences? qui se permettait des plaisanteries sur ceux que le peuple y attachait; qui faisait des déclamations sanguinaires

(1) « Dans mon récit, dit M. Arago, personne n'agite le drapeau rouge enflammé sur la figure de Bailly, par la raison que cette barbarie n'est point mentionnée dans les relations, d'ailleurs déchirantes, rédigées par des amis de notre confrère, peu de temps après l'événement. » *Étude* citée, p. 415.

(2) La réponse que rapporte M. Arago, plus simple, est plus touchante : « Mon ami, j'ai froid ! »

(3) 17 juillet 1791. Bailly fut induit en erreur par les membres de l'administration départementale. Il avait cru marcher contre de prétendus agents des puissances étrangères, et il n'eut affaire qu'à une foule inoffensive, réunie pour signer une pétition.

(4) 12 novembre 1793.

avec gaîté, et riait spirituellement au milieu des atrocités des Danton et des Robespierre. Il allait sans cesse de l'un à l'autre, et prétendait les servir tous deux, tandis que les gens de bien les repoussaient, les détestaient également.

Les jacobins de ce temps-là firent du procureur général de la lanterne un législateur; il fut petit, lâche et bas. Mais il n'était pas encore assez froidement cruel au gré de Robespierre. Celui-ci l'envoya à l'échafaud, parce qu'il avait tenté seulement par la plume d'interrompre son règne de terreur, et Danton, qui avait sacrifié Brissot à Robespierre, fut dupe de cette impolitique méchanceté. On ne crut point à la clémence dantonienne : le septembriseur fut acculé et atterré comme un sot. Il dut porter à l'échafaud la rage concentrée de sa défaite, qui lui fut prédite par plusieurs. Mânes de septembre, vous appelez encore plusieurs de vos assassins; attendez, attendez, tous seront punis !

Ce fut Paris qui nomma tous ces monstres d'ineptie et de cruauté, qui tuèrent la révolution en la faisant abhorrer, et qui ne surent pas, du moins pour leur propre sûreté, n'être cruels qu'une fois.

Pache. C'était encore un Suisse : il fut plus fatal à la France qu'une armée ennemie. Il était dans le secret de tous les adversaires de la patrie attaqués par la Gironde, défendus par le parti de la Montagne; il se mit à la tête d'une association monstrueuse qui s'était formée des principaux auteurs des massacres

de septembre. Ces hommes, sans aucune espèce de fortune, vivaient cependant dans une sorte de luxe, qui, quoique extrêmement crapuleux, exigeait néanmoins de très-fortes dépenses; qui payait ces brigands? Pache; et où délibéraient-ils? dans la salle des Jacobins pendant leur absence. Ils étaient aux jacobins ce que les capucins étaient aux jésuites, émissaires, espions. C'est de cette horde que sont sortis la plupart des coupe-jarrets qui ont causé tant de désordres dans Paris et dans ses environs. Il en sortit aussi des écrivains, quels écrivains!... On vit les rues de Paris couvertes d'adresses et de pétitions toutes plus atroces les unes que les autres. Les gens sensés méprisaient ces placards, mais la population les lisait, et on l'entendait s'absoudre du sang qu'elle avait bu. Ces brigands subalternes eurent l'audace de demander le rapport du décret qui ordonnait la poursuite des septembriseurs. Il y eut opposition courageuse de plusieurs députés. Il y eut une lutte qui dura pendant plus de deux heures. Ce jour-là la Montagne semblait vouloir s'écrouler tout entière sur les députés généreux. Ceux-ci furent vaincus. La Convention nationale ordonna que l'exécution de son premier décret contre les septembriseurs serait suspendue. De ce jour, la porte fut ouverte à l'impunité, et tous les protecteurs d'assassins marchèrent tête levée.

Joseph Lebon. Imaginez un prestolet faisant le catéchisme; c'était l'image de ce jeune Verrès qui

aspirait à se faire nommer le petit Robespierre. Celui-ci voyant en lui un fidèle, lui confia le soin de désoler la ville d'Arras qui les avait vus naître. Il était proconsul dans un âge où l'on est encore un mauvais précepteur. Il fut, de tous les commissaires de la Convention, la bête féroce la plus anthropophage, et ça devait être : il était prêtre et il agissait contre ses compatriotes, témoins de son abjection passée. Il s'était fait un état-major de bandits à bonnets rouges et à moustaches. Tous les jours, après son dîner, il assistait au supplice de ses victimes ; il suspendait même quelquefois le coup mortel pour leur lire une gazette. Je ne l'avais point vu à la Convention, parce qu'il n'y était entré que comme suppléant trois mois après le 31 mai. Je ne sais pourquoi l'on envoya ce monstre dans la même prison où étaient les 73. En le voyant entrer, je ne lui dis que ces mots : « Toi, si jeune et si cruel ! »

C'était le séide de Robespierre, et le plus grand de ses forfaits c'est d'avoir infusé sa doctrine dans cette âme novice, et de l'avoir familiarisée avec des crimes nouveaux (1).

Carrier. C'est en rêvant la fraternité de Lycurgue qu'il associa dans la mort les individus de différents partis, et qu'il ordonna ces mariages républi-

(1) Le fils de J. Lebon a publié dans ces dernières années divers livres apologétiques sur son père, auxquels il est juste de recourir.

cains, terme de la dérision sanguinaire. On ne lè croirait pas, mais il le disait à qui voulait l'entendre : « Nous ferons un cimetière de la France, plutôt que de ne la pas régénérer à notre manière, et de manquer le but que nous nous sommes proposé. » Il fut fidèle à sa parole. Il voulait la France réduite au quart de sa population, la souveraineté de la canaille et le partage des terres. Il était dans le secret de cette horrible guerre de la Vendée. Le but secret était d'accomplir le traité fait avec l'étranger pour lui livrer les débris d'un royaume épuisé. De tels forfaits ne se conçoivent pas; mais ceux qui pouvaient arrêter la guerre de la Vendée, et qui ne l'ont pas fait; ceux qui l'ont favorisée; ceux qui entravaient, persécutaient les généraux habiles qui travaillaient de bonne foi à la détruire; ceux qui envoyaient un bourreau à des hommes que la douceur eût reconquis, étaient les seuls dépositaires de ce terrible secret. La Loire est encore grosse des pleurs et du sang qu'il a fait couler. Je ne parle de ce monstre que pour dire qu'en montant à l'échafaud en place de Grève, il entendit les sons d'une clarinette qui célébrait sa mort; il fut témoin de la joie parisienne, et sa tête est tombée. Comme ce n'était plus un homme, les Parisiens ne seront pas entachés de ce témoignage d'allégresse.

Robert Lindet. Parmi les atrocités que rappelle la journée du 10 mars 1793, celle imaginée par un député nommé Robert Lindet est au-dessus de tout

ce que les tyrans peuvent avoir imaginé de plus astucieusement barbare.

Voici ce qu'il proposa :

« Le tribunal extraordinaire sera composé de neuf membres; ils ne seront soumis à aucune forme pour l'instruction ; ils acquerront la conviction par tous les moyens possibles.

« Le tribunal pourra se diviser en deux sections, et il y aura toujours dans la salle destinée à ce tribunal un membre chargé de recevoir les dénonciations.

« Le tribunal jugera ceux qui auront été renvoyés par décret de la Convention.

« Il pourra poursuivre directement ceux qui, par incivisme, auraient abandonné ou négligé l'exercice de leurs fonctions; ceux qui, par leur conduite ou la manifestation de leurs opinions, auraient tenté d'égarer le peuple; ceux enfin qui, par les places qu'ils occupaient dans l'ancien régime, rappellent des prérogatives usurpées par les despotes. »

Qui pourrait le croire? Le parti qui s'était déclaré républicain par excellence, le protecteur exclusif de la liberté la plus étendue, la plus illimitée, applaudit avec enthousiasme à cette conception diabolique, et demanda que sur-le-champ on en fît une loi. Philippeaux, qu'à sa mort on a couvert de tant de lauriers et de tant de cyprès, s'en déclara l'apologiste; Vergniaud la repoussa avec horreur; Cambon la combattit; Barère lui-même la traita comme une monstruosité que les despotes les plus déhontés n'auraient

su imaginer dans le plus noir accès de leur rage. Après beaucoup de débats, le projet de Lindet fut abandonné.

Duport-Dutertre. Spirituel, aimable et complaisant, il n'eut que des passions douces, un ton modeste et des manières affables avec tout le monde. Sa profession était celle du barreau, et quand la révolution, en l'appelant aux fonctions de lieutenant de maire, à l'organisation de la commune de Paris, lui eut fourni l'occasion de faire approuver sa gestion, il fut le premier ministre que le roi voulut choisir dans la bourgeoisie. L'opinion publique proscrivait tous les autres; elle applaudit au choix de celui-ci, et pendant le très-long cours de son ministère, eu égard à ceux qui l'avaient précédé ou qui l'ont suivi, il ne lui fut reproché ni orgueil ni abus d'autorité. Ses fonctions pourtant avaient été aussi épineuses que brillantes, car la fuite du roi à Varennes l'avait rendu la première personne de l'État; mais il tenait autant à sa modestie qu'à ses habitudes : son élévation ne l'avait point étourdi, et il aimait à descendre quelquefois dans le modique logement qu'il occupait avant de monter à l'hôtel du garde des sceaux. C'était comme un asile qu'il eût craint de ne plus retrouver quand le jour des grandeurs serait éclipsé.

Les événements du 10 août, auxquels il n'avait pris aucune part, l'enveloppèrent comme tant d'autres dans le décret d'accusation qui le traduisit dans les prisons d'Orléans pour y être jugé par la haute

cour nationale. Échappé comme par miracle au massacre des prisonniers de cette ville, que les assassins de septembre allèrent égorger pendant qu'on les transférait, Duport vint treize mois après apporter sa tête innocente au tribunal de Robespierre. Un même acte d'accusation lui avait donné pour compagnon d'infortune l'illustre et malheureux Barnave. Leur cause n'avait rien de commun; ils se connaissaient à peine, et leurs principes n'avaient guère de ressemblance peut-être; mais une seule victime ne suffisait pas pour chaque fois à ces bourreaux; ils les accouplaient au hasard, comme pour accoutumer le peuple à les voir dans la suite accumulées par centaines, quoiqu'elles ne se connussent que par le jugement qui les avait convaincues de complicité. Duport eut beau démontrer son innocence, il eut beau produire des preuves écrites par Marat même pour rendre témoignage de son patriotisme et de son respect pour la liberté de la presse, ses juges étaient si avides de son sang, que le premier juré qui vota, oubliant que les questions étaient individuelles, s'écria avec fureur en prononçant la formule : « *Sur mon honneur et sur ma conscience, les accusés sont convaincus...* »

La déclaration de ce jury fut unanime, et quand Duport eût entendu son arrêt : « Les révolutions tuent les hommes, dit-il; la postérité les juge (1)... »

(1) Voyez quelques nouveaux détails sur Duport-Dutertre, dans les *Mémoires inédits de Lamotte-Valois*, librairie Poulet-Malassis.

Péthion (1). Il avait une contenance fière, une figure assez belle, un regard affable, une éloquence douce, des mouvements, du talent et de l'adresse; mais ses manières étaient composées, ses yeux se doublaient, et il avait dans les traits quelque chose de luisant qui repoussait la confiance. Dès les premiers jours de la Constituante, il y figura, parce qu'il parlait bien et qu'il était membre du tiers. Ami inséparable de Robespierre, leurs principes étaient alors si conformes et leur intimité si marquée, qu'on les appelait les deux doigts de la main. On continua à les mettre sous la même accolade jusqu'à la fin de 1792. Il est vrai qu'à cette époque ils se détestaient déjà cordialement l'un et l'autre. Robespierre n'était plus rien, il ne voulait même rien être, parce qu'il se réservait pour l'anarchie : car il n'était pas fait pour briller dans une carrière purement constitutionnelle. Péthion, au contraire, avait abandonné l'Angleterre, où il vivait avec madame de Genlis, pour succéder à Bailly dans les fonctions de maire de Paris, et il s'était acquis dans cette place une telle popularité, surtout après sa destitution à la suite des événements du 20 juin, que Robespierre n'était plus en état de lui pardonner l'idolâtrie qu'on lui portait (2). Il ne le regarda plus qu'avec envie; ce n'était plus à ses yeux qu'un rival, puisque le peuple criait : « Vive Péthion ! Péthion ou

(1) Ou Pétion ; on n'est pas d'accord sur l'orthographe de son nom.
(2) Péthion fut maire du 14 novembre 1791 au 19 novembre 1792.

la mort! » puisque cette exclamation se lisait sur tous les chapeaux, sur toutes les murailles.

Péthion cependant tenait trop bien pour qu'on pût l'attaquer ouvertement; aussi joua-t-il un grand rôle au 10 août. Il avait plusieurs fois visité tous les postes du château pendant la nuit qui précéda cette journée célèbre, et ces soins n'avaient pas été perdus, puisqu'ils en avaient assuré le succès. Mais les jours de Péthion étaient si précieux alors, qu'un décret lui défendit de s'exposer davantage; et l'on vit longtemps sur les portes du château cette inscription : « Ici le maire de Paris eût été assassiné, si un décret du corps législatif n'eût sauvé ses jours. »

Il était encore maire de Paris pendant les boucheries de septembre; mais les conjurés l'avaient consigné à la mairie; en sorte qu'il est pur de ces massacres. Quand Manuel fit à la Convention nationale la proposition de donner à son président une garde d'honneur et un logement aux Tuileries, Péthion venait d'être porté à la présidence. A la formation de l'Assemblée, certaines gens disaient qu'il visait au trône, et quantité d'autres désiraient qu'il y montât. Mais tout à coup il devint un objet de haine. Il fut mis hors de la loi à la suite du 31 mai, et l'on ne sait ce qu'il est devenu. Il est mort sans doute misérablement, puisqu'il n'a point reparu au rappel de tous les proscrits (1).

(1) Il se réfugia d'abord à Caen, puis dans le département de la Gironde, et mourut au milieu des landes, près de Bordeaux.

Lacroix. Devenu, de simple avocat de campagne, colonel et maréchal de camp en deux ou trois mois, possesseur de riches propriétés, complice de Danton, il fit semblant de dénoncer, d'accuser Dumouriez, avec lequel il était d'intelligence ; et il favorisait ces tribunes où dominaient le souverain massacreur, les bacchantes, les coupeurs de têtes, ainsi qu'il protégeait tous ces mouvements désordonnés des sections, tandis que son ami Fabre d'Églantine, poëte pauvre avant le 2 septembre, qui ne connaissait que des assignations au lieu d'assignats, possédait de quoi soutenir son hôtel, sa voiture, ses gens et ses filles.

Il fut un des grands oppresseurs de la Convention, pure dans sa très-grande majorité. Il gêna ses mouvements ; il se rangea du côté de ceux qui poussaient des cris, des rugissements, qui parlaient sans cesse de *sans-culotterie ;* il caressa une municipalité coupable, en état de révolte ouverte. Enfin il fut un des plus ardents provocateurs à l'anarchie, et toujours prêt à couvrir les assassins de sa voix stentorienne.

En supposant que les adversaires de ces anarchistes eussent eu quelques torts, on n'en comptera pas un seul qui se soit enrichi depuis la révolution. Ils ont évité tous les comités dans la main desquels était réellement le pouvoir.

Lacroix avait été décoré de la croix de Saint-Louis le 4 août 1792, et cela ne put ouvrir les yeux à tant de Parisiens stupides. Il fut impossible dès lors de réprimer les vociférations des tribunes, les me-

naces des coupe-jarrets, les attentats du club des Jacobins, les usurpations de la municipalité.

Un militaire osa dire (je l'ai entendu) : « Voulez-vous savoir le moyen de sauver la patrie? Je vais vous le dire. J'ai bien étudié la Convention; elle est en partie composée de scélérats dont il faut faire justice, et pour cela il faut tirer le canon d'àlarme et faire fermer les barrières. »

Bentabole, qui présidait, fait semblant de ne pas apercevoir cette provocation à l'assassinat, et complimente le militaire. On lui crie qu'il est un modéré et un feuillant.

C'est parce qu'on n'a point vu dans les départements la lutte opiniâtre des vrais républicains contre cette société des Jacobins, entièrement abandonnée de tous les vrais patriotes, de tous les hommes instruits, de tous les députés qui méritaient quelque estime et avaient quelque pudeur, qu'on a jugé très-faussement que la Convention avait été faible; elle fut forte, courageuse, intrépide jusqu'au 31 mai. Les 73 combattirent encore sur la brèche, paralysèrent des projets de décrets homicides, inspirèrent une sorte de crainte à la municipalité de Paris, la tinrent du moins en respect, et ce ne fut qu'à leur retraite, qu'après leur enlèvement forcé, que la digue fut rompue, et que tous les crimes inondèrent la France. Le peuple de Paris fut puni de n'avoir su ni les connaître ni les défendre, d'avoir vu lâchement ce dernier attentat qui donna le signal de toutes les violences et de toutes les cruautés.

Il est temps de dire la vérité tout entière : Robespierre et Marat ne furent pas encore les plus criminels. Voyez Collot d'Herbois à Nice et à Orléans, Tallien à Tours, Billaud-Varennes aux armées ! Le Prussien Anacharsis Cloots aplanissait la route de Frédéric-Guillaume. Et nous, amis de la patrie, qui avions en horreur l'exagération dans les mots, la férocité dans le langage, parce qu'elles sont toujours en raison de la lâcheté, nous ne rencontrâmes dans l'esprit du Parisien que la peur de se ranger de notre côté ; et lorsqu'il y avait un Condorcet et un Brissot, ce fut un Marat et un Chaumette dont on suivit les étendards !

Il y a plus : lorsque nous dénoncions la confédération de Pilnitz, nous étions les complices de l'invasion de l'ennemi ; enfin nous avions livré Valenciennes au duc d'York, Condé, Le Quesnoy, Landrecies à l'empereur ; et quand le roi de Prusse, qui avait loué des loges à l'Opéra, entrerait dans Paris, c'était nous qui devions, au spectacle, être derrière sa majesté.

Voilà ce qu'a cru le Parisien, et la base d'une accusation qui a envoyé sur les échafauds ou dans les cachots les incorruptibles amis de la liberté et de la gloire nationale.

L'ennemi qui menaçait Paris de sa ruine jouissait de cette funeste erreur ; il savait bien où étaient les traîtres. Les Parisiens, toujours aveugles, n'ont point encore appris à les distinguer des hommes probes et courageux, tandis que l'Europe entière les distingue.

DUMOURIEZ. On est fondé à croire qu'il n'est devenu traître qu'après avoir essuyé un grand revers, et que les injures de Marat ne l'aient déterminé à se séparer d'une Convention qui portait dans son sein un tel homme. Le retour des commissaires près l'armée de la Belgique répandit l'alarme la plus profonde. Je puis attester qu'elle fut générale. On ne parlait de rien moins que de faire lever en masse la nation entière. On craignait de voir renouveler les massacres du 2 septembre, car on criait beaucoup plus haut contre les riches et les modérés que contre les Prussiens et les Autrichiens.

Tous les spectacles furent fermés, et l'on profita de ce premier moment de terreur pour poser les bases du tribunal révolutionnaire. L'organisation de ce fameux tribunal vint avec l'apparition de Lacroix et Danton. Buzot combattit cette proposition comme constitutive du despotisme le plus monstrueux; il ne fut pas écouté (1). Ainsi la défaite de Dumouriez donna gain de cause au parti de la Montagne, qui sut toujours mettre à profit tous les événements. Son adresse consista surtout à paraître moins audacieux quand le danger l'environnait; et ses adversaires, naturellement bons et ennemis des violences, étaient destinés à payer bien cher cette indulgence et cette sécurité.

(1) Buzot, député de l'Eure, l'un des chefs des Girondins, périt de faim dans les environs de Saint-Émilion, au milieu de l'année 1794. Il avait trente-trois ans.

Dumouriez perdit la tête en arrêtant les quatre représentants du peuple. C'était un attentat si misérablement inutile, qu'on ne saurait l'attribuer qu'à cette démence que fait naître la fureur. Paris d'ailleurs fut très-insensible à cette arrestation. Cependant plusieurs croient que Dumouriez fut traître pendant, avant et après qu'il s'était rendu de la coalition.

Abbé Maury. Je l'ai beaucoup connu. Simple prestolet, il nourrissait déjà l'idée de s'élever aux premiers rangs de la hiérarchie ecclésiastique; il m'entretenait de son élévation future lorsqu'il n'avait pas de quoi dîner. Il me disait : « J'entrerai à l'Académie française bien avant vous; » et il n'avait pas encore écrit, même un mauvais sermon. Ses premières productions sont ce qu'il y a de plus mauvais et de plus obscur dans aucune langue. Mais il était né avec un esprit d'académicien, un talent de prédicateur et une audace d'antichambre. Il avait grande confiance dans sa faconde, parce qu'il l'avait exercée avec succès sur plusieurs hommes médiocres, et qu'il avait pris du prêtre tantôt le ton souple, le ton élevé, le ton onctueux, car il aimait à faire le prêtre.

Il a rendu à la révolution le plus grand des services; car c'est lui qui a fait le clergé opiniâtre et récalcitrant, et qui, en l'engageant à ne point ployer, l'a fait rompre. C'est encore lui qui mit dans la tête de tous les nobles ce système d'émigration le plus extravagant, le plus impolitique et le plus lâche de tous ceux que l'on pouvait choisir. Ce beau système

passa jusque dans la tête du monarque ; et c'est d'après ses documents qu'il se mit à ruser comme un écolier qui veut se dérober à son préfet. Il se déguise en valet de chambre, et lorsqu'il est dans la voiture, partant avec toute sa famille, ils se prennent tous à rire de la surprise, de l'étonnement, de la prétendue douleur des Parisiens quand ils apprendront qu'au lieu d'assister à la procession du Saint-Sacrement, comme ils s'y attendaient, la nichée s'est envolée, qu'elle est allée trouver les bottes du général Binder.

Tarquin chassé de Rome eut une posture moins humiliante ; mais le nouveau Tarquin, il faut qu'il dîne en route ; il est encore affamé de côtelettes, il mange comme un roulier. Vainement la reine veut lui faire ajourner sa goinfrerie ; il arrive trop tard au rendez-vous de Bouillé et de son régiment. Voilà que six hommes arrêtent la voiture ; il crie le premier : « Arrêtez ! » Il passe dans la boutique de M. Sausse, marchand chandelier, qui y voit clair et qui ne se mouche pas du pied. M. Sausse fait son devoir droit comme un cierge.

Que le Blondinet (c'est ainsi que Lafayette était désigné à la cour) ait eu le plaisir malin, le plaisir cruel du chat qui laisse trotter la souris pour tomber d'un saut sur elle, qu'il ne l'ait pas eu, toujours est-il vrai que l'abbé Maury avait inspiré à toutes les maîtresses têtes de ce temps-là le projet de fuir, qu'il est l'inventeur de l'émigration et qu'elle fut adoptée par celui-là même qui pouvait si facilement se séparer d'une haute et insolente noblesse,

laquelle n'avait cessé de l'injurier et de le mépriser.

De tous les émigrés un peu de marque, l'abbé Maury et Choiseul-Gouffier sont les seuls qui aient eu de l'esprit ou une heureuse fortune : le premier est devenu cardinal, et le second s'est fait sous le nom de Paul Ier empereur des Russies.

Mais il y en a un plus sage et plus heureux ; il s'est fait cordonnier pour femmes à Hambourg.

Legendre (de Paris). Lors du procès de Louis XVI, il s'avisa de dire : « Voilà bien des formules, des lenteurs ; qu'on le mette à mort, qu'on le coupe en quatre-vingt-trois morceaux, et qu'on l'envoie ainsi aux quatre-vingt-trois départements. » Il crut avoir touché le sublime de l'éloquence montagnarde ; il fut accueilli d'un grand éclat de rire. J'étais à côté de lui lorsqu'il proféra ces paroles, et je me disais : « Elles vont faire horreur, et l'on attribuera à tous les membres de la Convention la bêtise d'un seul homme auquel on ne peut fermer la bouche. Par quelle fatalité me trouvé-je assis à côté d'un Legendre et d'un Laurent-Lecointre ! Ils parlent de liberté et ne savent pas lire ! »

Legendre était brutal, non parce qu'il était boucher, mais parce qu'il avait cru que la brutalité entrait dans la composition d'un républicain, et que celui-là n'était pas républicain, qui ne mugissait pas comme un taureau et qui ne faisait pas des gestes comme pour assommer un bœuf. Il ne pouvait parler ou gesticuler autrement. Les violences de ce Legendre

ont été telles, qu'il voulut plusieurs fois frapper Lanjuinais et le jeter en bas de la tribune.

Après la rentrée des soixante-treize, nous demandâmes dans une assemblée particulière le rappel des vingt-deux mis hors de la loi. Je portai la parole; Legendre s'y opposa et dit : « Je mourrai plutôt à la tribune! — Eh bien! lui dis-je, tu y mourras! »

Il se tut, ainsi que sa clique infernale, et les vingt-deux furent rappelés, c'est-à-dire ceux qui existaient encore; et tous ces hommes vertueux ont abattu peu à peu le monstre anarchique. Ce fut Legendre qui dénonça Condorcet, en l'accusant faussement d'avoir cherché à soulever le département de l'Aine.

Cambon. La loi proposée par Buzot, qui force chaque député à donner le bilan de sa fortune depuis l'Assemblée législative et constituante, et de justifier des causes de son accroissement, a toujours reçu sa plus forte opposition de la part des montagnards. Cambon la trouvait mauvaise, lui qui affectait à la tribune de flatter la multitude. Dès qu'on touchait cette corde, on était un allié de Pitt. Jamais on ne put mettre en vigueur la loi qui leur aurait fait vider les poches. Nous ne refusions pas, nous, le bilan de notre fortune.

Cambon exerça une dictature financière; il a commencé le premier à se jouer de l'émission des assignats. Il voulait proscrire l'agiotage; et pourquoi Cambon n'a-t-il pas fait fermer la Bourse plus tôt, comme Clavière n'avait cessé de le demander depuis

1791? C'était aller droit à la source du mal. C'est Cambon qui a paralysé et persécuté le talent et le génie de Clavière, parce qu'il connaissait sa supériorité sur ces misérables plagiaires qui lui prêtaient leur étroite conception, en lui suggérant des expédients ruineux ou illusoires.

Le désastre de nos finances fut encore l'ouvrage des montagnards; et si l'un d'eux faisait mine de dénoncer de petits dilapidateurs à la tribune, c'était pour se réserver le droit de favoriser le chef des dilapidations. Pourquoi resta-t-il si longtemps à la tête des finances? C'est qu'il fut le complice des anarchistes, qui étaient encore des fripons, et que, depuis, il s'est coalisé avec eux.

Marat. Ce misérable, né dans le comté de Neuchâtel, en Suisse, d'abord mendiant, puis empirique, qui réunissait la bassesse de la figure et du style à celle du caractère et de l'esprit, et dont l'insolence à la tribune était encore un ridicule, qui ne fut supérieur qu'à ses valets, occupera néanmoins plus d'une page dans l'histoire, et par son inconcevable déité et par sa mort, qui fit descendre dans la tombe une jeune héroïne. L'histoire dira donc que si ce vil démagogue, qui a entaché le Panthéon et tous ceux qui l'y conduisirent, poussa une multitude aveugle au pillage et au crime, il n'eût pas osé lui-même prêcher l'athéisme. Il y eut donc quelque chose de plus abominable au monde que Marat : ce fut l'esprit de Chaumette et d'Hébert, je dis l'esprit jacobin, cordelier.

L'hypocrite Robespierre sentit bien qu'il aurait pour lui l'assentiment du genre humain en terrassant ces malheureux; mais en recréant l'Être suprême, il n'en eut pas moins la physionomie d'un impie. Pourquoi? C'est qu'en effet il s'était substitué ce jour-là au Dieu qu'il voulait faire reconnaître.

Foulon. Foulon, pendu en place de Grêve, décapité et puis traîné dans les rues, avait vécu de manière à ce qu'on ne pût presque pas le plaindre. Je ne sais s'il prévoyait son sort, mais il avait non-seulement fait répandre le bruit de sa mort, mais même donné le spectacle de son propre enterrement dans sa terre d'Houvion. On y porta le cadavre d'un domestique mort chez lui, qui passa pour le sien, et fut inhumé avec les honneurs dus à un seigneur de terre. Il laissa plusieurs millions et un nom détesté.

On avait trouvé un portefeuille de M. de Berthier-Sauvigny, dans lequel était renfermée sa condamnation. Il était allé dans sa généralité pour retirer des lettres concernant l'affaire des blés, si funeste et si mal éclaircie. Ce sont les paysans de sa campagne qui l'ont arrêté; des soldats se sont joints à eux et ont formé cette formidable escorte qui l'a amené à l'Hôtel-de-Ville. Lafayette s'est mis à genoux pour obtenir le temps de le juger, et n'a pas été écouté; la fureur était telle, qu'on ne s'est pas même donné le temps de le pendre.

Laharpe-Bonnet-rouge. Le symbole de la liberté, qu'on vénérait au commencement de la révolution, a

depuis été profané; je l'ai vu sur la tête de Dumouriez.

Dans une des séances du Lycée républicain, Laharpe, en pérorant avec chaleur, dit : « On prétend que le bonnet rouge raffermit les têtes républicaines. Je déclare qu'il fait fondre la mienne. » Il l'ôta.

Le lendemain parut une affiche :

« A VENDRE

« Un bonnet rouge, doublé de taffetas tricolore, avec une riche houppe de soie. S'adresser au portier Panckouke, et demander le petit Lucain. On le trouvera nuit et jour à son bureau. Il recevrait en échange une perruque à trois marteaux dans le genre académique. On ferait d'ailleurs la remise au libraire, si l'acquéreur du bonnet rouge voulait souscrire pour le *Harpiana*, ou recueil des bons mots de l'auteur de *Gustave*. Cet ouvrage est imprimé; il aurait déjà paru; mais l'éloge que l'auteur doit en faire dans quelques journaux qu'il rédige, ne l'est pas encore. »

L'Abbé de Boislaurette. Il fut curieux; aumônier de la garde nationale parisienne, il qualifia le vœu de continence des ecclésiastiques de vœu insensé, sacrilége, anti-social, etc. « Mais, s'écrie-t-il éloquemment, quelle puissance pourra relever de ce vœu? Rome? Dans cette sainte cour, on ne ter-

rafraîchir, et l'on débita qu'il avait cru voir dans ce calembour le présage de sa nomination au ministère de la justice.

Il fut petit dès qu'il ne se trouva plus dans un corps de magistrature; et la tribune, qui a tué tant d'hommes réputés pour être éloquents, ne laissa voir qu'un conseiller au lieu d'un orateur.

Il fut souffleté à la journée dite des *poignards*, et à son retour de Coblentz, reconnu sur la terrasse des Feuillants, il faillit devenir la victime du peuple. Péthion vint le débarrasser; Péthion était alors dans toute sa gloire. Desprémesnil, tout en sang, dit au maire de Paris qu'il n'aimait pas : « Et moi aussi, « monsieur, j'ai été porté en triomphe par le peuple. »

Pitt et Cobourg. Ces deux noms ont été répétés jusqu'à la satiété. Il n'en est pas moins vrai que Pitt a été le plus déterminé soudoyeur qu'on ait encore vu dans les annales du monde; il aura perdu ses guinées. Renard Pitt a été dans son genre, a été dans son rôle aussi opiniâtre et aussi borné que le fut Robespierre; sa haine n'avait qu'une direction, elle ne fut ni ingénieuse ni inventive, elle l'a aveuglé, et tout le mal qu'il nous a fait retombera sur son propre pays : la forme de son gouvernement sera inévitablement changée.

Pour Saxe-Cobourg, prince et général allemand qui commandait les troupes autrichiennes il y a quatre ans, après avoir été battu plusieurs fois par nos républicains, ce grand maître de l'art a mis

promptement ses talents, sa réputation et sa gloire à couvert, en avouant qu'il n'entendait rien à la tactique de nos écoliers militaires.

MONSIEUR. Les choses s'usent à force de s'en servir; les mots s'usent quand on ne s'en sert plus. Celui de *Monsieur* en est un exemple parmi nous. Le mot *Citoyen* l'a remplacé presque généralement, mais bien difficilement.

Dans une assemblée primaire, on faisait l'appel nominal. Le président appelait chaque membre un peu riche *Monsieur*, et les autres par leur nom tout court. Il appela ainsi sans respect un jeune vigneron. « Je vous y attendais, s'écria celui-ci; pourquoi distinguez-vous les citoyens? Pourquoi ne m'appelez-vous pas *Monsieur*, tout comme vous avez appelé mon voisin? Avez-vous oublié la politesse nouvelle de l'égalité? Souvenez-vous que chacun de nous est *Monsieur*, ou que personne ne l'est. »

Dans tous les bureaux d'administration quelconque, dans tous les tribunaux, le mot *Monsieur* est proscrit.

LOISEROLLES. L'histoire déroulera les vues générales du décemvirat dans l'invention de ce système, et sa combinaison principale avec la guerre de la Vendée, ainsi que le projet infernal de son application à toutes les parties de la république ; un tel poison n'a pu être soufflé que par le cabinet de Saint-James.

Comment a-t-on pu trouver tant de geôliers, tant de bourreaux obéissants, tant d'applaudisseurs qui

suivaient les chariots funèbres, qui comptaient le nombre des victimes en calculant avec un horrible sang-froid si ce nombre allait en augmentant ou en décroissant? Le théâtre de la guillotine ne manqua jamais d'un cercle de spectateurs. Déjà l'on parlait d'établir un puisard en pierre sous l'échafaud, et d'y ménager des couloirs pour le sang humain ; déjà l'architecte avait tracé le plan de cette bâtisse ; et puis, que l'on calomnie les arts!

Au milieu de tant de victimes, il y a un nom qu'on ne saurait oublier, parce qu'il rappelle tout l'essor de la tendresse paternelle.

L'infortuné Loiserolles reçoit à la Conciergerie un acte d'accusation : c'était celui de son fils. Il garde le silence; il dissimule; il obéit à la voix du guichetier qui lui signifie l'ordre de descendre au greffe. Il marche cachant la joie qu'il avait de sacrifier sa vie pour la conserver à son fils. L'erreur ne fut point reconnue, parce qu'il fit tout pour la rendre complète : il tremblait que son fils qui ignorait ce dévouement ne vînt réclamer sa place. Ce vieillard vénérable lié à la planche s'écria : « J'ai réussi! » et sans doute il reçut sans regret le coup de la mort. Mais comme si le ciel eût attendu cette dernière et généreuse victime pour manifester tout son courroux, la justice vengeresse se déclara enfin : le même jour elle tonna sur le crime, le même jour les tyrans furent foudroyés, et tous ces décemvirs ivres de sang montèrent le lendemain à l'échafaud.

Jamais il ne fut imprimé sur aucun criminel un

plus terrible cachet de réprobation que celui qui marqua l'agonie de Robespierre. A moitié tué de la main de son frère ou de la sienne propre (car la version est encore douteuse); le visage enveloppé de linges sanglants; poursuivi par les imprécations et les cris d'allégresse du peuple; lisant sur tous les fronts le plaisir de la vengeance, et la chute de son épouvantable système; montant à cet échafaud que je lui avais prédit dans les jours de sa toute-puissance; outragé par le bourreau qui déchira avec dédain l'appareil de sa blessure, s'il ne crut pas en ce moment à la justice divine, c'est que c'était un automate sorti des enfers pour punir les humains. Mais non... Je crois qu'il dut s'étonner et même se plaindre de ne pas voir autour de lui tous ses complices. Plusieurs respirent encore... mais attendons quelle sera leur fin.

On a dit et répété que Robespierre avait sauvé et voulait sauver encore les 73 représentants du peuple détenus pour leur ferme et généreuse protestation contre la journée du 31 mai : il n'en est rien. Robespierre nous tenait en otage pour maîtriser le côté droit, et nous devions être égorgés dans la nuit qui précéda le 9 thermidor. Nous avons vu tous les apprêts de notre mort : les armes, les flambeaux, tout était prêt; les fosses étaient creusées : on attendait le signal. O sainte Providence que j'adore! tu daignas m'envoyer dans cette nuit même le sommeil le plus doux et des songes célestes! Il entrait dans tes desseins que les 73 ne périssent point; ils étaient in-

nocents et ils avaient voulu sauver la France de ces grands désastres. Non, je n'ai jamais craint la mort; j'avais un pressentiment secret que l'auteur de tout bien et de toute justice nous ferait triompher. Dans ces temps d'oppression et de calamité, mon oreiller me fut toujours doux. En pourriez-vous dire autant, Robert Lindet?

Et toi, farouche Amar, je me souviens de tes larmes de crocodile, quand tu vins nous visiter aux Madelonnettes, après avoir assassiné les vingt-deux. Et comment comptais-tu sur ta puissance? tu ne connaissais ni toi ni les hommes! Tu fus féroce, et tu n'as point de remords! Autant vaut que tu vives que de périr sous une main justement vengeresse. Le mépris te fait grâce!

Louvet. Il eut un père dur et brutal, dont l'organisation commune ne pouvait deviner le secret de l'organisation de son fils. C'est de là probablement que s'alluma dans son âme cette haine des tyrans, qui ne s'est éteinte qu'avec ses jours. Il attaqua le trône; il dénonça Robespierre (1); il demanda l'acte d'accusation contre les frères de Capet; il s'éleva avec une grande force d'indignation contre la noblesse, cette caste usurpatrice, obstacle continuel à tout développement de grandeur et d'énergie dans la nation; il fut républicain jusqu'au dernier soupir: tous les genres d'outrages lui furent prodigués.

(1) Voy. Chapitre XVIII.

Il y a des moments dans la vie où l'homme vertueux, réagissant contre l'injustice et l'insolence, est tenté de renoncer publiquement à l'estime des hommes. Louvet, au-dessus des clameurs de la calomnie, leur répondit en combattant sans cesse, en se trouvant partout sur la brèche.

L'aveuglement universel de la capitale sur Robespierre, enhardit les conspirateurs; le parti du devoir et de la vertu fut abandonné; mais notre républicanisme restera sans tache. J'ai partagé toutes ses opinions : pour récompense de ses vertus et de ses talents, que n'a-t-il vu comme moi le 18 fructidor (1)!

CHAPITRE XXXVII

ANECDOTES

M. Duhameau, marchand de Paris, se trouvant à Rome, et voulant continuer sa route vers Naples, se rendit chez notre ambassadeur pour avoir un passeport. L'Ambassadeur lui demanda s'il avait vu la ré-

(1) Jean-Baptiste Louvet dit de Coudray, auteur de *Faublas*, était mort le 25 août 1797, à l'âge de trente-trois ans. Ses *Mémoires*, précédés d'une étude de M. E. Maron, font partie de notre collection.

volte de Paris. « Quelle révolte? lui demanda le citoyen. — Mais la révolte de Paris, celle de juillet. — Je ne vous entends pas. » Le secrétaire d'ambassade prit alors la parole : « Monseigneur vous demande si vous avez vu la révolution. — Ah! oui, j'ai vu la révolution française. — Et quelle différence, monsieur, reprit l'ambassadeur, trouvez-vous donc entre révolte et révolution? — La voici, répliqua le citoyen : des esclaves se révoltent contre leur maître ; un peuple libre qui reprend ses droits fait une révolution. Vous voyez bien que je ne pouvais pas vous entendre. »

Ceux qui ont assisté aux séances du Sénat français savent combien elles sont quelquefois bruyantes. Le décret qui ordonne la vente des biens ecclésiastiques excita, comme cela se devait, les plus grands cris de la part des tonsurés. Chaque membre du clergé se levait, changeait de place à chaque instant pour augmenter le bruit que faisait son confrère en aristocratie ; une dame impatientée de tout ce brouhaha, s'écria : « Messieurs! on veut vous raser; mais si vous remuez tant, vous vous ferez couper. »

CHAPITRE XXXVIII

LIVRE ROUGE

Qui ne sait pas maintenant ce que c'est? Ce livre a conquis une foule d'honnêtes gens à la cause du patriotisme; il a raffermi les faibles, convaincu les incrédules, éclairé les aveugles, donné un plus grand courage aux esprits droits, versé une sainte indignation et une généreuse énergie dans les âmes citoyennes; et sous ce point de vue, c'est la plus utile et la plus éloquente brochure qui ait encore paru. Grâces immortelles en soient rendues aux membres courageux du comité des pensions, qui après bien des efforts sont parvenus à l'arracher des mains des ministres dont elle révèle tous les crimes.

Le 1er décembre 1789, M. Le Camus dénonça à l'Assemblée nationale l'existence du *Livre rouge*. C'est un fort beau registre relié en maroquin du Levant et doré sur tranche, qui contient la liste des pensions dont voici quelques-unes (1).

A l'ouverture du cahier, on voit un prince allemand qui en a quatre. La première, pour ses services comme colonel; la seconde, pour ses services comme

(1) Le *Livre rouge* fut d'abord analysé dans le *Moniteur*, puis publié par ordre de l'Assemblée nationale.

colonel; la troisième, pour ses services comme colonel; la quatrième, pour ses services comme colonel. Total des pensions du prince allemand : quarante mille quarante-huit livres.

M. Claverie de Bamire : quatre pensions. La première et la seconde parce qu'il était en même temps secrétaire-interprète de deux régiments étrangers qui n'avaient pas besoin d'interprète, et qui étaient en garnison, l'un au levant, l'autre au couchant; la troisième, parce qu'il était commis au bureau de la guerre; la quatrième, parce qu'il a été commis au bureau de la guerre. Total : vingt-trois mille quatre cent soixante-neuf livres, dont quatre mille sept cent cinquante sont reversibles sur sa femme et ses enfants, etc., sous le beau titre de *réserve.*

M. Desgallois de la Tour, premier président et intendant en Provence, à l'honneur duquel M. Barentin fit graver une médaille dans les gazettes : vingt-deux mille sept cent vingt livres en trois pensions. La première comme premier président et intendant; la seconde comme intendant et premier président; la troisième, « *pour les mêmes considérations que ci-dessus.* » — Je copie fidèlement le texte.

Madame Isarn : vingt-quatre mille neuf cent quatre-vingts livres, « *pour favoriser son mariage, et en considération de ses services.* »

M. Claude-François Moreau, dont la plume vail-

lante a donné pendant un demi-siècle des leçons d'esclavage aux peuples de la terre, n'a que vingt-un mille livres de pension. C'est peu : il y a des métiers qu'on ne saurait trop payer.

Tout le monde sait qu'en France la qualité de grand-maltre de la barberie procure à M. Andouillé, premier chirurgien du roi, soixante-deux mille livres, à prélever sur le produit des coups de rasoir qui se donnent chaque année sur tous les mentons du royaume. Croirait-on après cela que M. Andouillé eût besoin d'une pension de neuf mille neuf cents livres sur le trésor royal?

On a dit dans l'Assemblée nationale qu'il y a des morts qui reçoivent exactement les pensions qu'ils ont obtenues de leur vivant : j'aime mieux les pensions octroyées à des individus qui n'ont jamais existé, et qui peut-être n'existeront jamais; tels que, quatre mille livres « *à la personne qu'épousera madame de Baschi.* » (Maîtresse de Monsieur.)

A l'égard de mademoiselle Hue de Miroménil, pensionnée « *en considération de son mariage,* » elle existe réellement; aussi sa pension est-elle de huit mille livres.

M. Blanchet, quatre mille sept cent vingt-sept livres en considération de ses services passés, et quatre mille sept cent vingt-sept livres en considération de

ses services futurs. Total : neuf mille quatre cent cinquante-quatre livres.

Madame la marquise de Flavacourt de Mailly, quatorze mille six cent cinquante-une livres en trois pensions. La première, « *par continuation*, » la seconde, « *sans motif*, » la troisième, « *pour appointements conservés.* »

M. Hamelin, vingt-un mille livres, en considération « *de la modicité de sa charge* de receveur général des finances. » *De la modicité!*... Lecteurs, n'oublions jamais l'article de M. Hamelin ; un temps viendra où nous raconterons au coin du feu les merveilles dont nous sommes témoins, comme les Mies racontent les voyages de Sindbad-le-Marin et l'histoire de la Belle au bois dormant : *Tunc meminisse juvabit.*

Cette *modicité* de M. Hamelin me fait penser à un vieil officier nommé M. Segrave, qui eut le bras emporté il y a cinquante ans au siége de Fribourg, et qui n'a pas encore pu obtenir les *quatre sous* par jour que l'ordonnance accorde à tout officier mutilé. O monsieur Hamelin ! combien de quatre sous par jour dans votre recette générale des finances ! Et vous n'êtes pas content, monsieur Hamelin ! et il vous faut absolument une pension de vingt-un mille livres !..... Voici ma motion : Que les quatre sous demandés par M. Segrave soient donnés à M. Hamelin : que mille écus de la pension de M. Hamelin soient donnés à M. Segrave,

et que les dix-huit livres de surplus soient restituées à la nation.

En général on a remarqué dans le *Livre rouge*, des pensions à un grand nombre de femmes *comme il faut*, à des commis et secrétaires comme il n'en faudrait pas, et à quelques militaires comme il en faudrait beaucoup. Dans la liste des femmes, on trouve une dame près d'Avranches, qui a douze cents livres de pension pour avoir reçu nombre de fois à sa table, un certain colonel..... On assure bien que c'est à sa table.

Après avoir parlé du *Livre rouge*, dans une des séances de l'Assemblée nationale, M. Le Camus y dénonça un autre livre intitulé : *Livre des traitements*. Celui-ci, qui est le cadet du *Livre rouge*, contient comme son aîné une liste des turpitudes et des déprédations des courtisans et des ministres. Un membre du côté *noir* ayant demandé par dérision de quoi ce livre était couvert : « *Du sang du peuple !* » répondit avec véhémence Barnave.

CHAPITRE XXXIX

EST-CE UN SUPPLICE DOUX QUE CELUI DE LA GUILLOTINE ?

L'Assemblée nationale de France, guidée sans doute par des principes d'humanité, consulta en 1791 différentes personnes pour savoir si, dans le cas où la loi prononçait la peine de mort contre un coupable, il serait possible de trouver le moyen d'ôter en quelque sorte au patient la douleur de son supplice. L'instrument connu sous le nom de guillotine fut proposé ; l'Académie de chirurgie fut consultée ; on fit sur des cadavres plusieurs expériences pour vérifier si la section du cou était instantanée, et l'on reconnut unanimement que cet instrument par lequel la tête est séparée du tronc dans un moment indivisible ôtait la vie dans le plus court espace de temps possible. Il n'y eut alors aucun doute sur cette assertion. Personne n'imagina qu'aussitôt après la *détruncation* il pût exister encore la plus légère douleur, le plus petit degré de sensibilité, soit dans la tête, soit dans le tronc, lorsque ces deux parties sont totalement séparées l'une de l'autre. Jamais chez aucun peuple on n'a pensé que la vie et par conséquent la sensibilité pussent survivre, au moins pendant quelques instants, à cette mutilation. Néan-

moins l'opinion contraire semble s'accréditer depuis quelque temps. On paraît craindre aujourd'hui qu'on ne se soit fait illusion sur cet objet, et qu'on ait prononcé en 1791 avec trop de précipitation. Les uns demandent sérieusement s'il est bien vrai que celui qui vient d'être supplicié par le jeu de la machine en question ne souffre plus du tout lorsque la tête est séparée du tronc. D'autres croient voir dans les mouvements convulsifs des muscles du visage immédiatement après l'exécution, les signes d'une douleur aiguë et un témoignage de sensibilité qui n'est pas encore éteinte. On va jusqu'à rappeler la douleur et les regrets de ceux dont les parents ou les amis ont péri par ce supplice, en disant qu'une tête séparée du corps a la *conscience* de la douleur, que la vie y subsiste encore avec la chaleur. On craint que la pensée de la douleur ne soit dans cette tête comme elle est dans le moignon d'un homme à qui l'on a fait l'amputation d'un membre, et qui souffre de ce membre qui n'est plus.

Tous ces raisonnements tombent d'eux-mêmes si l'homme supplicié meurt instantanément. C'est donc une question d'anatomie qu'il s'agit de traiter ici. Or, il est bien démontré qu'il existe dans l'homme deux organes tellement nécessaires, tellement essentiels à la vie qu'elle cesse tout aussitôt que l'un d'eux discontinue d'agir. L'un de ces organes est le cerveau, et l'autre est le cœur. C'est pour cette raison qu'on les a nommés organes vitaux; parce que la vie ne peut subsister sans eux ou sans leur action. Ainsi

une plaie au cœur est nécessairement mortelle, et une lésion au cerveau, assez grande pour que cet organe cesse d'agir, est de même nécessairement mortelle. Dans l'un et dans l'autre cas, la promptitude de la mort est en raison de la vitesse avec laquelle le cœur ou le cerveau cessent d'agir. C'est une vérité qui est consignée dans tous les livres de l'art; et il n'existe pas un seul traité de médecine légale dans lequel il ne soit dit très-positivement que toute lésion capable de faire cesser l'action du cœur ou celle du cerveau est nécessairement mortelle; c'est-à-dire que la vie et toute sensibilité cessent à l'instant même ou le cœur cesse ses fonctions, et que réciproquement la vie cesse et le sentiment périt au moment où le cerveau discontinue les siennes.

C'est ainsi que l'on voit mourir subitement ceux qui éprouvent une forte attaque d'apoplexie, maladie dans laquelle, lorsqu'elle est portée à un haut degré, le cerveau est sans action. De même on meurt subitement, quoique le cerveau soit très-sain, lorsque, par une cause quelconque, il se fait au cœur une rupture ou crevasse qui arrête subitement ses mouvements. Or il est bien démontré pour quiconque veut tant soit peu réfléchir que non-seulement le cœur mais aussi le cerveau discontinuent d'agir aussitôt que la tête d'un homme vivant est séparée du reste du corps. Dans ce cas, la mort est instantanée parce que la cessation d'action des deux organes vitaux est elle-même instantanée. La mort ne serait longue et la douleur ne pourrait être prolon-

gée qu'autant que la cessation de l'une ou de l'autre de ces fonctions vitales se ferait lentement; ce qui est impossible, puisqu'à l'instant même où la *détruncation* est complète, l'hémorragie terrible des vaisseaux de la tête et de ceux du tronc met fin à l'action du cœur et à celle du cerveau. Si l'on est absolument curieux de savoir si réellement le patient souffre et pendant combien de temps il souffre, on peut répondre que sa douleur est en raison du temps que l'ins trument tranchant met à opérer la décollation.

On pourrait conjecturer que si elle se fait en une seconde, le patient souffre pendant une seconde. Mais on se tromperait encore en adoptant ce calcul, tout probable qu'il est; car la douleur, quoique matérielle, suppose toujours, pour être sentie distinctement par celui qui l'éprouve, une réflexion, une pensée, un jugement, en un mot une fonction intellectuelle. Or, comment veut-on que cette fonction de l'esprit ait lieu, lorsque l'organe sans lequel elle ne peut se faire n'agit plus? Il est donc évident que l'action du cœur et celle du cerveau cessant instantanément, il ne peut plus y avoir ni douleur ni sensibilité dans un corps

L'un des plus savants médecins du siècle dernier a répondu d'avance à toutes les questions que l'on pourrait faire sur cette matière. Wepfer, dans son Traité de l'apoplexie s'exprime ainsi : « Le supplice de la décollation prouve évidemment combien le cerveau a pendant tout le cours de la vie un besoin indispensable de l'action continuelle du cœur. Car aus-

sitôt que la tête est séparée du corps, tout sentiment et tout mouvement meurent, même dans la tête : *omnis sensus et motus animalis, etiam in capite, moriuntur.* »

Ce qui peut faire illusion à ceux qui n'ont pas les premières notions de l'anatomie, c'est la palpitation des chairs. c'est l'irritabilité des muscles qui subsistent plus ou moins tant que le corps est chaud. Mais cette irritabilité ou cette contraction musculaire dans un corps qui n'a pas encore perdu sa chaleur quoique privé de vie, ne peut pas exciter la plus légère sensibilité et ne doit pas être confondue avec elle. Jamais personne n'a pensé que lorsqu'un ver ou une anguille est coupé en plusieurs morceaux, on puisse exciter la sensibilité de l'animal en irritant avec la pointe d'une épingle un des morceaux détaché des autres, quoique tous pris séparément soient irritables pendant un certain espace de temps. Ce que nous disons est si certain et tellement avéré par tous les anatomistes, que depuis l'origine de de cette science jusqu'aujourd'hui, il n'y en a pas un seul qui ait adopté la proposition contraire à celle que nous avons présentée (1).

(1) Je dois ces observations au C. Lassus, mon ami et collègue à l'Institut national. *(Note de Mercier.)* — P. Lassus, chirurgien distingué, membre et bibliothécaire de l'Institut, naquit à Paris le 11 avril 1741, et mourut dans la même ville le 16 mars 1806.

Auteur d'une *Pathologie chirurgicale* estimée, il était plus que personne à même de rédiger les notes dont Mercier a fait usage.

CHAPITRE XL

CRIS NOUVEAUX

Dès le matin on entend crier les journaux. De simples projets de décrets sont transformés en décrets, et tout un quartier raisonne ou s'épouvante de ce qui ne doit pas avoir lieu. Le peuple, mille fois trompé par ces annonces infidèles, n'en écoute pas moins le vociférateur. Tous les esprits sont en éveil, et si la présence d'un corps législatif se fait sentir avec une sorte d'effroi, c'est dans la bouche d'airain de ces brailleurs infatigables. Le soir ils courent les rues avec d'autres journaux, font le même vacarme, et il y a des noms tels que ceux d'Etienne Feuillant, du *Postillon de Calais*, de Poultier, représentant du peuple, qui ont été répétés cent fois plus que tous ceux des rois, des empereurs et des grands écrivains de tous les siècles présents et passés. Le fond des cafés et des tabagies s'ébranle à la voix du colporteur. Le boutiquier saisit la feuille qui court, le hurleur prend la pièce de monnaie en précipitant ses pas. C'est à qui atteindra d'un pas plus accéléré le lointain faubourg, où le pauvre rentier en se couchant sans chandelle, entend qu'on s'est beaucoup occupé de lui, mais pour ne lui rien donner.

Les victoires et les complots, les batailles et les

révoltes, la mort des généraux, l'arrivée des ambassadeurs, tout cela se crie pêie-mêle. Le journaliste a tué pour deux sols celui qui se porte bien; il annoncerait la fin du gouvernement comme Lalande annonce la fin du monde, si on lui avait dit de crier la grande trahison du Directoire et l'égorgement du corps législatif.

La législation, la politique et la diplomatie sont à la merci de ces crieurs qui défigurent les noms, dénaturent les expressions, et font dans les carrefours un historique où la géographie est tellement bouleversée que le nord et le midi sont confondus, et que les affaires de Rome se trouvent à Ratisbonne.

Le peuple, qui prête l'oreille à cet épouvantable galimatias, le commente encore en se couchant; et Dieu sait de quelle manière le lendemain la narration des perruquiers devient instructive. Tel ramasse tous ces bruits fangeux, les confie à la poste, et toutes les absurdités que le rêve le plus extravagant et le plus anti-politique pourrait créer, circulent dans les petits bourgs des départements, et n'ont d'autre fondement que les criailleries des rues de Paris.

Vainement a-t-on voulu imposer silence à ces commentateurs. Ils se prétendent des hérauts privilégiés : on enchaînerait plutôt le son que leurs personnes.

Une multitude de petits détailleurs étalent à tous les coins de rues des objets de petite mercerie, crient à l'envi les uns des autres le prix de leurs marchandises; quelques bouts de chandelle, que le vent fait

fondre, couvrent de suif leurs magasins de trois pieds de long, et quoique le prix soit modique, vous achetez toujours trop cher, car c'est là le rebut de toutes les manufactures.

Autrefois, à la porte des spectacles, lorsqu'un faquin sortait entre les deux pièces, tous les décrotteurs criaient à gorge déployée : « Votre voiture, monsieur le chevalier, monsieur le marquis, monsieur le comte ! » Actuellement ils y ont substitué les noms de capitaine, de général, de commissaire. Ils sont devenus plus familiers ; ils présentent la main aux belles dames en les appelant citoyennes ; ils offrent le cabriolet en disant : « On y tient deux commodément. » Ils ont une gaîté insolente, et, indifférents à tous les partis, ils se moquent également des oreilles de chien et de la perruque jacobite.

On dirait que l'éloquence de la tribune a formé ou a donné de la hardiesse à tous ces orateurs du coin des bornes, qui parlent entre eux des grandes motions et du fameux complot dévoilé, qui apostrophent quelquefois les passants. Les porte-faix appellent tout haut aristocrates ceux qui leur déplaisent. Ils passent leur temps à politiquer ; et ils ont contracté un air d'assurance qui devient plus remarquable encore quand ils exigent de vous, pour le moindre office, un triple salaire.

Pour les chansonniers, on peut penser jusqu'à quel point ils ont abusé de leur privilége. L'un d'eux, nommé Pitou, s'était fait un si nombreux auditoire, que la garde n'osait l'interrompre dans ses fonctions

chantantes. Chaque fois qu'il parlait de république, il portait la main à son derrière. Il se fit arrêter : traduit au tribunal criminel, il répondit à l'accusateur public que, dans le geste qu'on lui reprochait, il n'avait d'autre intention que de chercher sa tabatière. Après avoir été vingt-deux fois emprisonné pour ses couplets de chanson, il en fit tant, qu'il fut condamné à la déportation.

Ce Pitou était une espèce de Diogène, mais il ne se trouvait pas à Athènes.

Les proclamations des crieurs de journaux ont failli renverser le gouvernement républicain. Tout est composé d'infiniment petits.

CHAPITRE XLI

NOUVEAUX VOLEURS

Au milieu du débordement de toutes les passions humaines, et lorsqu'on avait agité et battu l'étanger, il était impossible que le limon ne montât point à la surface, et ne troublât point la pureté des eaux.

Il y eut donc des voleurs, des bandes de voleurs, et dont le nombre s'accroît tous les jours avec leur audace. Des vols immenses se font, je dirai plus, des complots se forment ; cependant la police veille,

mais elle a eu comme les autres institutions ses alternatives de force et de faiblesse ; elle fut corrompue elle-même.

Les comités révolutionnaires n'avaient pas grand intérêt à poursuivre ces scélérats qui sous différents costumes s'insinuent dans les maisons, y prennent des renseignements, et se rendent ensuite à leurs rendez-vous, où ils se font part des vols qu'ils préméditent.

Les nouveaux voleurs sont beaucoup plus hardis que les anciens ; ils recommandent à celui qui doit entrer le premier en cas d'enfoncement de porte, de ne pas s'occuper de minuties, comme du linge et autres effets, mais bien des bijoux, argenterie et objets de valeur : car, disent-ils entre eux, il faut laisser cela aux *petits paigres*, c'est-à-dire, les petits voleurs. Ils n'oublient pas de faire les menaces les plus fortes à celui qui serait assez lâche pour *manger le morceau*, c'est-à-dire, découvrir le larcin.

Ils ont sous leurs ordres des *citoyens actifs*, c'est ainsi qu'ils les appellent par dérision (1), qui se mêlent aussi du soulèvement des portefeuilles qu'ils nomment *lucs ;* et pour cela ils vont aux portes des spectacles où ils font foule. Le plus adroit est en avant ; suivi de ses aides de camp, il va tâtant les poches qu'il veut soulager, et lorsqu'il trouve un *luc* qui a suffisamment d'embonpoint et qu'il croit aisé d'escamoter, il le saisit par un art qui lui est parti-

(1) Voy. chap. CXIII.

culier et que je ne saurais décrire, il le passe très-adroitement à celui qui est derrière lui, afin qu'étant par hasard arrêté, on ne puisse pas le convaincre du délit, et dans ce cas il y en a même eu qui ont poussé l'audace jusqu'à faire arrêter et conduire le malheureux plaignant *au comité de la section*, où, dans les beaux jours de Robespierre, le voleur trouvait camarades, sûreté et protection.

Ils ont des endroits qu'ils nomment *tapis francs*, où ils partagent le fruit de leurs travaux. Ils ont aussi des recéleurs, tels que juifs orfévres et prêteurs sur gages, qui leur achètent à vil prix les vols qu'ils ont faits, et les changent sur-le-champ de nature.

Doutez-vous de l'existence de ces coquins? Allez à l'audience publique du tribunal criminel; vous les reconnaîtrez là, immobiles, silencieux, examinant l'attaque et la défense, remuant les lèvres et suggérant, pour ainsi dire, à l'accusé ses réponses. C'est là qu'ils font l'étude de notre code criminel, en mettant à profit tout ce que l'inscience de la profonde perversité du cœur humain a pu dicter à des législateurs trop philosophes.

Quand le camarade succombe sous le jour terrible de la conviction et de la vérité, son silence est récompensé, et on ne l'abandonne point. La peine de mort n'ayant plus lieu, il est assis sur le *tabouret*. Mais là, supérieur à l'affront, dédaignant la honte publique, il reçoit les tendres œillades de ses compagnons et de toutes les coquines, leurs complaisantes maîtresses; quand je dis complaisantes, c'est

qu'elles ne sont pas étrangères aux larcins de la bande.

C'est un axiome reçu, que l'on se sauve des fers très-facilement, qu'on en est quitte pour un petit voyage; ce qui fait que les nouveaux voleurs sont plus pervertis que les anciens, qu'ils ont poussé l'effronterie et l'insolence jusqu'au dernier excès, qu'ils ne donnent aucune marque de repentir, qu'ils bravent la mort avec impiété.

On a vu des femmes condamnées au *tabouret*, première punition que la loi inflige et qui précède la réclusion ou la peine des fers pour les hommes, on a vu, dis-je, ces femmes lever leurs jupes, insulter aux passants qu'elles faisaient fuir d'épouvante par leurs propos obscènes; et comme cet écart de la raison humaine allait devenir une habitude, il fut enjoint aux bourreaux de lier leurs jupes et d'assujettir leurs mains.

Ayant exercé trois fois les fonctions de *juré de jugement* au tribunal criminel du département de Paris, je n'en suis jamais sorti que le sein gonflé de douleur sur la perte de cet instinct moral dont il ne restait plus aucun vestige chez plusieurs criminels. Non, il n'y a plus d'hypocrisie! Le vice et le crime ont leurs apologies et leurs apologistes. Les défenseurs officieux par inattention, par métier, ou pour faire les beaux parleurs, ont dénaturé tous les mots qui servaient à la morale. Eh! comment pour quelque service pécuniaire se déterminent-ils à aiguiser le poignard qui peut se tourner contre la société et contre eux-mêmes!

Un surcroît de douleur et d'affliction, c'est que les *gradins* (c'est ainsi que l'on nomme les bancs du tribunal criminel) sont fréquemment couverts de femmes hardies devant les juges; elles ont pris l'audace des hommes; il ne leur manque qu'un gros bâton à la main. Nous nous plaisons à croire que c'est un reste impur de ces femmes qui passaient la matinée à hurler dans les tribunes ou à influencer le tribunal révolutionnaire; qui, l'après-midi, insultaient aux malheurs des victimes que le décemvirat envoyait à l'échafaud, et qui le soir couronnaient leurs hauts faits en se rendant aux Jacobins.

Le peuple est donc susceptible de toutes les impulsions! La fréquence des supplices, la vue du sang ont porté l'homme à mépriser non-seulement la mort, mais encore l'infamie. On plaisante dans les cachots sur la guillotine, on en fait la répétition avec des éclats de rire; et les cinquante-sept jours que j'y ai passés avec les malfaiteurs, lorsqu'on m'y plongea, parce qu'il n'y avait pas de place ailleurs, ces cinquante-sept jours où j'ai cru habiter un autre univers, ne seront perdus ni pour l'histoire ni pour la connaissance du cœur humain. Oh! abominables décemvirs, si vous n'eussiez tué que des hommes!

CHAPITRE XLII

9 MARS 1795

Comment les députés amis de l'ordre ont-ils toujours été outragés, tandis que Marat et ses adhérents étaient triomphants? Marat fait sonner le tocsin sur les marchands : le pillage commence à la pointe du jour; on entre dans toutes les boutiques; on enlève le sucre, les chandelles, l'huile, le savon et les autres denrées; puis il prend un remords à tous ces pillards : ils taxent eux-mêmes les marchandises et les emportent sans obstacle, soit qu'on veuille de leur prix, soit qu'on n'en veuille pas.

Point de doute que la Commune ne fût de connivence avec les chefs des agitateurs, car on voulait donner les plus grandes suites à cette émeute. Quand on vit que le désordre n'allait pas assez loin, et que l'on n'avait pas accroché les marchands à la porte de leurs magasins, les officiers municipaux, qui étaient instruits la veille de tout ce qui devait avoir lieu le lendemain, voulurent avoir l'air de faire quelque chose pour arrêter le brigandage.

Marat fut dénoncé à la Convention pour cette provocation à l'anarchie, qui assurément n'était pas douteuse : il se contenta de répliquer à ses accusateurs qu'ils étaient des *cochons*, des *imbéciles* qu'il

fallait envoyer *aux petites-maisons*. Ce nouveau genre d'éloquence était familier au club des Cordeliers, au club des Jacobins, à la Commune et dans les assemblées permanentes de sections : c'était ainsi qu'ils nous répondaient. L'organisation du tribunal révolutionnaire se fit au milieu des hurlements terribles que poussaient les sicaires armés. Ils marchèrent sur la Convention pour en exterminer *tout le côté droit*; mais ils firent tant de bruit, poussèrent des cris si effroyables, et mirent si peu de mystère dans leurs démarches que nous fûmes informés de leurs desseins. Une pluie considérable qui tombait dans ce moment ne contribua pas peu à disperser les conjurés.

N'ayant pu massacrer les députés du côté droit, les montagnards firent dévaster les imprimeries des journalistes ennemis de l'anarchie, et ce fut à cette époque que Danton, qui deux jours auparavant et pour mieux parvenir à ses fins, avait fait prononcer l'élargissement de tous les prisonniers pour dettes et l'abolition de la contrainte par corps, proposa de nouveau de casser entièrement le pouvoir exécutif et de choisir désormais des ministres dans le sein de la Convention.

Ne faut-il pas être dépourvu de toute pudeur et nous croire absolument étrangers à toute espèce de bon sens, pour vouloir nous persuader que ce Danton était un républicain? Il ne le fut jamais. Directeur des fatales journées des 31 mai et 2 juin, faites et payées par les puissances étrangères, il se préparait à tirer le petit Capet de la prison du Temple, à le

promener entre ses bras dans Paris, et à se faire nommer son tuteur. D'un autre côté, Robespierre, dans son orgueil délirant, et aveuglé par des succès qui avaient tourné sa tête étroite, n'ambitionnait pas moins que d'épouser la fille de Louis XVI, et de se faire déclarer protecteur.

Parmi ces scélérats, c'était à qui concentrerait l'autorité entre ses mains; montés de la misère la plus profonde à une sorte d'opulence, il n'y avait point de chimère dont ils n'alimentassent leur appétit dévorant. Ligués d'abord pour régner à l'ombre de l'enfant dont ils se seraient défaits quand leur puissance aurait été consolidée, divisés ensuite, parce que chacun voulait avoir la gloire de remettre le dauphin sur le trône, ils ne pouvaient commettre ce forfait anti-républicain qu'en abattant la Gironde qui avait fondé la république et qui la voulait.

Le parti d'Orléans était tombé, parce que la nullité de l'homme étant constatée, le plus déhonté n'osait plus bâtir sur lui. Que l'on se représente si l'on peut tous les hommes pervers entachés de vices, tous les intrigants avides de rapines, tous les êtres couverts d'opprobre, fuyant les lieux de leur naissance, enrôlés sur ce grand théâtre où ils ne sont pas connus, et fiers d'y jouer pour la première fois un rôle pour s'ouvrir un large chemin à la fortune; n'ayant ni domicile, ni parents, ni amis; d'autant plus entreprenants dans leur audace, qu'ils moissonnent dans un champ étranger. Voilà l'image de la capitale à cette époque.

Des figures de tous les pays, des aventuriers de tous les rangs, des agitateurs de tout âge sont tombés dans les sociétés populaires pour y énoncer les paroles les plus extravagantes, les vœux les plus sanguinaires. On les écoute, on les entoure ; plus ils donnent de soufflets à la saine philosophie, plus on leur applaudit : hurleurs de morale, panégyristes de démagogie, affublés du bonnet rouge, ils s'émerveillent eux-mêmes des talents qu'on leur suppose, et Albite, l'huissier, ne sait pas comment il est devenu un Démosthène.

CHAPITRE XLIII

AMIS DES NOIRS

On ne saura peut-être jamais d'une manière certaine quelle fut la teneur directe et entière de cette fameuse convention signée à Pilnitz dans le cours de l'année 1790, mais il paraît certain que le cabinet britannique y donna ses plans ; et c'est assez dire que tous étaient dirigés pour opérer les plus grands désastres en France. Qu'on en juge par la question portée au parlement d'Angleterre sur la traite des nègres. Ce fut un piége que l'insidieux Pitt présenta à l'imbécillité de nos niveleurs : ils ne voulurent pas

qu'il fût dit que l'Angleterre parût seule pour réclamer les *droits de l'homme*. Ils furent les jouets de ce ministre adroit. On vit naître la société des Amis des noirs (1). Je sentis le piége et je ne voulus jamais que mon nom fût inscrit sur ces listes qui offraient beaucoup de noms d'hommes sensibles, mais à vue courte.

Pitt et ses adhérents firent ajourner la question à plusieurs années, satisfaits de nous avoir vus tomber dans leurs embûches et trop certains que les torches civiles allumées dans nos colonies dissuaderaient à jamais l'Angleterre de reprendre cette question.

Il en fut de même des vingt mille paires de souliers que des Anglais offrirent à la Convention nationale, pour chausser nos soldats qui volaient nu-pieds à la victoire. Ce tour de Pitt était conçu pour humilier la nation française, et ce qu'il y a de plus étrange c'est que presque personne ne s'en aperçut, tant on était éloigné de croire qu'on pût se jouer ainsi d'une grande assemblée.

Un des chefs de la société des Amis des noirs était Valadi, ci-devant officier aux gardes et depuis député, qui par sentiment, par philosophie, par amour du peuple, avait abandonné la cause des tueurs. Dans l'affaire des noirs il fut trompé par son cœur, par

(1) Depuis longtemps quelques philosophes s'étaient élevés contre l'esclavage des noirs; Condorcet, entre autres, dès 1776. Il publiait en outre, en 1781, des *Réflexions sur l'esclavage des nègres*. Mercier, lui-même, dans un chapitre de l'*An 2440*, paraît vivement souhaiter l'affranchissement des esclaves.

son peu d'expérience : il reconnut le piége lorsqu'il n'était plus temps. Il expia cette erreur en combattant la faction robespierrienne et décemvirale, et il est mort sous les coups de ces féroces assassins.

Et tandis que l'on plaidait ici la cause des noirs, la porte était ouverte en Amérique aux incendies, aux meurtres; et les hommes de couleur se jetèrent entre les noirs et les blancs pour être tout à la fois leurs plus dangereux amis et leurs plus implacables ennemis (1).

Toutes les conversations roulaient sur la traite des nègres ; elle fut discutée à peu près de la même manière que la querelle pour la musique de Gluck et de Piccini : c'est-à-dire, que les disputeurs n'étaient ni musiciens ni politiques (2).

(1) « Périssent les colonies plutôt qu'un principe! » répétaient dans les clubs Robespierre et Brissot. Après plusieurs massacres partiels, les derniers blancs qui restaient à Saint-Domingue furent mis à mort, par ordre de Dessalines, le 8 octobre 1804.

(2) Dans son *Histoire des Girondins*, M. de Lamartine a poursuivi avec autant de sévérité et aussi peu de justice que Mercier la société des Amis des noirs, composée de gens de cœur de différents partis : Condorcet, Grégoire, etc.

CHAPITRE XLIV

MAXIMUM

La ville était tourmentée de plus en plus par la pénurie des subsistances, à mesure que Boissy d'Anglas élevait la voix pour rassurer les esprits : c'était après Barère le menteur le plus intrépide. On s'arrachait le pain à la porte des boulangers après avoir attendu cinq à six heures au moins la médiocre portion qui était destinée à chacun. Mais ce n'était pas seulement de pain qu'on craignait de manquer : l'immense consommation des armées qui se repliaient sur la France, faisaient aussi appréhender qu'on ne manquât bientôt de viande. Pour prévenir cette disette, on proposa un carême patriotique, misérable parodie du jeûne de Londres, afin que l'espèce des animaux eût le temps de se renouveler. Le département de Paris, qui semblait avoir juré la ruine de la cité, ne fit par ses placards qu'augmenter les alarmes et doubler dans les marchés le prix des grains. Il vint enfin demander qu'on fixât un *maximum* des prix des comestibles dans toute l'étendue de la république, la suppression du commerce des blés, la suppression de tout intermédiaire entre le cultivateur et le consommateur, enfin un recensement général de toutes les récoltes après chaque moisson.

Malgré la pente naturelle qu'avait la Convention à consacrer toutes les mesures qui pouvaient la perdre et la France avec elle, en obéissant aux vociférations des tribunes, la dangereuse pétition du département de Paris fut assez mal accueillie.

La famine, comme la guerre de Vendée, avait été prolongée par ceux-là même qui paraissaient vouloir la terminer. Il n'y avait pas de pain après des moissons abondantes : ainsi le voulut l'audace toujours croissante de la puissance démagogique. La Convention, tourmentée par elle, obsédée par une multitude qui à chaque instant menaçait de la dissoudre, décréta un *maximum* décroissant du prix des grains, en attendant qu'elle fût forcée à *maximer* toutes les autres marchandises.

Le *maximum* flatta la multitude; il ne fit point disparaître ces longs rassemblements, depuis appelés *queues* par les Parisiens toujours disposés à rire des choses les plus tristes, car ils ont duré plus de deux ans et se sont étendus à presque tous les objets d'une consommation journalière.

Les pétitionnaires des subsistances assiégeaient journellement la barre; ils y débitaient les plus grandes impertinences : c'était le parti de la Montagne qui les envoyait pour exciter un mouvement; mais ils n'en vinrent pas à bout; le peuple souffrit patiemment la famine et la guillotine. Il ne fit mine de se lever qu'en prairial et en vendémiaire ; c'est qu'il ne se lève que quand il est mû, soudoyé et dirigé.

Le *maximum* fut dans toutes les bouches, orna les conversations des coins de rues, et après une foule d'interprétations, il signifia de *l'eau-de-vie* que la multitude boit sans ménagement. Cette boisson n'a pas laissé de faire dans les mœurs du peuple un changement notable : une voix enrouée en est devenue le premier signe physique.

Les paroles de Boissy d'Anglas, à cette époque, rappellent ce médecin qui consulté sur l'état d'un malade en danger répondit : « Ce n'est rien ; demain il n'y paraîtra plus. » Et le malade mourut le lendemain.

On a remarqué que lorsque le drap coûtait plus de 3,000 livres l'aune, on profita de la circonstance pour jouer plus fréquemment l'*Avocat Patelin* ; on y enseigne la manière d'escamoter une pièce de drap à un marchand. Jamais les spectacles ne furent plus suivis que dans ces temps de disette. On y mangeait des noix et des noisettes, et l'on disait en sortant : J'ai épargné le bois et la chandelle ; il m'en aurait coûté tout autant pour me chauffer et pour m'éclairer.

Une course en fiacre coûtait 600 livres : c'était 10 livres par minute. Un particulier rentrant chez lui le soir : « Combien? dit-il au cocher. — 6,000 livres. » Il tire son portefeuille et paye.

Tout le monde était riche en imagination ; on ne fut malheureux que lorsqu'on fut détrompé.

CHAPITRE XLV

STATUE DE HENRI IV

Les statues des rois étaient tombées; celle de Henri IV restait debout. On fut indécis si on l'abattrait; le poëme de la *Henriade* militait en sa faveur; mais il était aïeul du roi parjure. Cette statue jusqu'alors vénérée subit le même destin. Ce qui m'étonna le plus, c'est que j'entendis dire autour de moi : « Si Ravaillac a tué Henri IV, c'est parce qu'il avait engrossé sa sœur et qu'il l'abandonna ensuite. » Le peuple à la longue sait donc tout! Ce fait-là était consigné dans un manuscrit de la bibliothèque nationale (1).

Il eût passé pour sacrilége, celui qui aurait insulté naguère à cette effigie; c'était une image, pour ainsi dire, sacrée, et la voilà honteusement mutilée et foulée aux pieds!

Mais les rois de France n'étaient plus que des sultans, des empereurs de Perse, et ils avaient éteint cet enthousiasme que les Français avaient pour leurs rois.

On devait élever sur cet espace un monument

(1) Cette accusation, il est vrai, a été formulée; mais sans l'appuyer sur aucune preuve. Il en est de même du bruit qui fait de la reine-mère et de d'Épernon des complices de Ravaillac.

digne de la régénération, et consacrer par une figure colossale l'insurrection la plus éclatante qu'on ait vue chez aucun peuple. Les Vandales qui scélératisèrent ce grand et beau monument, aimèrent mieux bâtir d'énormes polichinelles de bois, vils emblèmes du fédéralisme terrassé, et le peintre David prêta ses crayons à ces infamies doublement déshonorantes pour les arts et pour la vérité.

En érigeant ces colosses de bois, en dénaturant à la fois l'humanité et le goût, en apothéosant les plus vils des humains, ils n'en répétaient pas moins d'une bouche emphatique : les *arts!* les *beaux arts!* comme s'ils eussent fait sortir de dessous leurs ciseaux la *Vénus Médicis* et l'*Apollon du Belvédère.*

On a remarqué que les comédiens et les peintres avaient joué dans la révolution les rôles les plus absurdes et les plus sanguinaires.

David s'était écrié à l'assemblée de la section du Louvre : qu'on *pouvait tirer à mitraille sur les artistes sans craindre de tuer un seul patriote.* Il voulait boire la ciguë avec Robespierre, parce qu'il avait fait un mauvais tableau de la *Mort de Socrate.* Ses extravagances n'en furent pas moins homicides; et j'avoue que le nom de David, marié à la peinture, me fait voir dans celle-ci ce règne de terreur qu'on dirait qu'elle s'est plu à consacrer dans tous ces tableaux où l'on ne voit que martyres, décollations, chevalets, fournaises ardentes, en face de ces anciens décemvirs que David n'a que trop imités dans ces jours de crimes. O mânes des Trudaines!

CHAPITRE XLVI

TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE

Devait-on penser que l'on verrait naître à Paris un tribunal plus odieux mille fois que celui de l'inquisition, plus inconcevable que tous les tribunaux de sang qui ont couvert le monde dans des siècles de ténèbres (1)? Ce contraste entre nos écrits en faveur de l'humanité, où nous relevions les doctes erreurs des jurisconsultes, où nous tracions un plan neuf et raisonnable de procédures criminelles, et entre ces juges atroces que nous n'avions pas même aperçus en idée dans tout le cours de notre vie; cette théorie qui était faite pour hâter les progrès de la raison et amener la réforme de notre code, mise en opposition de ce tribunal révolutionnaire, le rend plus inconcevable encore. Il fut l'ouvrage de la faction des anarchistes : elle voulait une autorité illimitée, qui retomba sur la tête de quelques-uns de ses fondateurs.

(1) C'est une erreur. Les tribunaux de l'inquisition ont été les plus inexorables des tribunaux d'exception. Pendant la première moitié du XVIIIe siècle, et dans un seul pays, l'inquisition condamna onze mille six cent deux personnes, dont deux mille trois cent soixante-seize périrent par le supplice du feu. (Voyez le *Manuel des inquisiteurs*, traduit par l'abbé Morellet.)

Il faudrait un volume pour peindre tant de scènes sanglantes. Nous avons manifesté plus d'une fois notre horreur contre ceux qui avaient placé l'image de la liberté au milieu des piles de cadavres, des massues ensanglantées et de ces juges-bourreaux dont ils voulaient faire les premiers ordonnateurs d'une république.

Ces brigands, longtemps et toujours déconcertés par les regards de l'homme de bien, n'ont osé l'assassiner qu'avec ce tribunal qui attestait autant la lâcheté des décemvirs que leur férocité.

Ces barbares étaient encore les plus ignorants des hommes ; ils n'avaient aucune idée de la république des États-Unis, et ils marquèrent du sceau de la réprobation un livre intitulé : *le Fédéraliste*, parce qu'ils ne savaient pas que *le Fédéraliste* est précisément un ouvrage fait contre le fédéralisme, en ce qu'il tend à ramener toutes les parties d'un État à l'unité de gouvernement, à cette unité que Brissot voulait, ainsi que nous tous, qui avons signé la proclamation aux départements pour la sûreté extérieure de la France et pour son union interne.

C'est d'après cette équivoque, probablement volontaire, qu'ils soulevèrent les esprits contre les plus purs républicains, en les appelant fédéralistes ; tandis qu'en carèssant leur populace, ils voulaient donner à la municipalité de Paris le gouvernement de la France. C'était avec cette unité insolente et séditieuse que le tribunal révolutionnaire, qui se multipliait de tous côtés, devait courber tous les départe-

ments sous le sceptre de la guillotine, et ils y seraient parvenus, car tous les sans-culottes devaient être délateurs, juges et bourreaux.

Ainsi l'on fit Brissot chef d'une faction qui n'existait pas, tandis qu'une bande d'assassins, sous le nom de comités de surveillance, commandait le pillage et le meurtre. Il s'opposa au pouvoir révolutionnaire de la commune de Paris : dès lors il n'était plus un bon jacobin ; il fallait le tuer, et c'est ce qu'on a fait.

Roland échappa à ce tribunal de sang. Tous ses écrits portent l'empreinte d'une âme pure. Il eut la passion d'écrire pour le bonheur de ses semblables et fut calomnié comme Brissot, parce qu'il sut résister comme lui à la faction des anarchistes, parce qu'il ne sut pas mentir, parce qu'il ne sut pas trembler, parce qu'il fut loin de s'associer au crime par faiblesse. Son épouse, douée d'un grand caractère, femme extraordinaire qui partageait les travaux de son époux et qui soutenait ses vertus, fut peut-être la plus intéressante victime qu'immola ce tribunal. On la vit aller au supplice l'ironie à la bouche et le dédain sur les lèvres, au milieu d'un peuple incapable de l'apprécier. Regardant de dessus l'échafaud la statue de la Liberté, elle s'écria : « O Liberté! que de crimes en ton nom ! »

CHAPITRE XLVII

BRISSOTINS

Quand l'astucieux, le dangereux, le fourbe Barère ne parlait que de pulvériser l'Europe, Brissot donnait les plans qu'il fallait exécuter, non pour braver l'Europe, mais pour humilier tour à tour nos ennemis.

Lorsque Cambon, l'inepte Cambon, le premier qui a saigné la France à la veine cave pour abreuver Pache, Bouchotte et autres chefs anarchistes, ne voulait point d'alliés et s'écriait qu'il fallait rompre avec tous les cabinets, Brissot prenait des mesures utiles pour épouvanter l'Angleterre et se ménager des amis.

C'est l'homme qui n'avait point dépassé les bornes d'une sage énergie que Robespierre accusait à la tribune de la Commune de Paris d'avoir vendu la France à l'ennemi ; car, disait-il, il ne serait pas entré sur le territoire français, s'il n'avait eu un marché avec la faction de la Gironde et Brissot pour lui livrer Paris.

A mesure que la lumière se répand sur les odieux projets des anarchistes, on découvre avec plus de vraisemblance que c'était Robespierre lui-même et ses complices qui étaient de connivence avec les Prussiens.

Marat, convaincu d'avoir prêché la royauté et le massacre de la Convention, est traduit à un tribunal composé de ses pareils. Que fait l'accusateur public? Le croira-t-on? Il entonne le panégyrique de Marat et la dénonciation de Brissot. Quand on songe qu'alors Robespierre n'était que le protégé de Marat, qu'il cachait sa tête effroyable sous son égide, qu'il n'était que l'instrument de monstres plus en évidence que lui, on ne s'étonne plus de ce triomphe de Marat, que Danton appela un beau jour, mais qui fut le préambule du massacre des vingt-deux députés et amena le beau jour où Danton lui-même fut immolé.

Le tribunal s'était d'abord exercé à condamner des cuisinières et des cochers pour des propos; mais bientôt les satellites des anarchistes et la municipalité allaient commander à la représentation nationale le silence ou le crime.

Voilà ce que le courageux Brissot avait voulu empêcher au prix de ses jours; et son dernier écrit annonce sans détour les derniers et abominables excès qu'il était encore temps de prévenir; mais ce fut alors que l'on créa et que l'on fit entendre de toutes parts ces mots devenus depuis si célèbres : ***Brissottins, Rolandins, Girondins.*** Et comme si une vapeur maligne eût empoisonné tout à coup le cœur et la tête de presque tous les habitants de Paris, ils diffamèrent un homme doux, paisible et vertueux. Avec tant de droits à l'estime publique, l'infortuné Brissot a péri sous les coups des plus lâches libellistes; tandis que l'anarchie, dans la personne de Marat, par-

tout en honneur, était magnifiquement récompensée jusque dans tous ses complices ; car tous les proconsulats lucratifs, accompagnés d'une autorité illimitée, leur étaient pleinement dévolus.

Il y a de quoi renoncer à l'estime des hommes quand on voit que cet homme intègre n'en a pas joui. Il marcha au supplice avec un front serein, et l'histoire se souviendra que ce fut lui qui dénonça le comité autrichien, et qu'il eut la modestie de faire publiquement l'aveu qu'il avait été quelque temps trompé.

Lafayette eut l'art d'en tromper bien d'autres.

Le rapport de Brissot sur les hostilités du roi d'Angleterre et du stathouder des Provinces-Unies, et sur la nécessité de déclarer que la république française était en guerre avec eux, est un monument historique qu'il faut consulter.

CHAPITRE XLVIII

LE PATRIOTE FRANÇAIS

Cet ouvrage périodique, où l'on peut apprendre à connaître le bon esprit qui animait les premiers républicains, fut composé par Brissot et par Girey-Dupré, que ses talents et ses vertus ne purent sauver

de la rage du proconsul de Bordeaux, déjà l'assassin de Biroteau : ils surent démêler et choisir cette jeune et intéressante victime. Ames républicaines, lisez ce que Girey-Dupré écrivit, et vous y retrouverez sans aucun mélange tous vos mâles et honnêtes sentiments (1).

Lorsque Brissot fut puissant, personne n'eut à se plaindre de la plus légère vexation. La calomnie, si ardente à empoisonner toutes les actions de sa vie, a gardé le silence à cet égard : faut-il que ce soit là un sujet d'éloges? Mais au milieu des tempêtes révolutionnaires, lorsque tous les éléments impurs de la société étaient soulevés, et que les législateurs étaient en communication avec les bourreaux; lorsque les *coupe-têtes* avaient un rang, plus d'un homme (j'oserai le dire) jusque-là probe, jusque-là sensible, n'a pu conserver tout entière cette vertu qui consiste à éviter tout excès, à se préserver de tout fanatisme. Qu'on se rappelle qu'on avait fait une injure du mot *modéré*, et que c'était un crime de témoigner de la pitié pour les victimes. Les anarchistes avaient, comme les *cartouchiens*, leur *argot*. Tous les ennemis de Robespierre ne l'étaient pas de la tyrannie. C'était parmi eux une maxime que la révolution ne pouvait s'achever que par le sang; et le terme de la révolution pour eux était l'exercice du pouvoir ab-

(1) Girey-Dupré, né à Paris, y fut exécuté (et non point à Bordeaux, ainsi que le pourrait faire entendre ce paragraphe de Mercier) le 20 novembre 1793. Il n'était pas de la Convention, mais il avait adhéré aux principes des girondins.

solu. Les philosophes avaient voulu une révolution dans les mœurs; eux, ils n'en voulurent jamais que dans le gouvernement, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il fût entièrement dans leurs mains. Un de ces factieux me dit un jour : « Hé ! philosophe, que fallait-il donc faire? — Précisément, lui répondis-je, le contraire de tout ce que vous avez fait ! » Il ne me comprit pas.

La vertu n'agit que de l'accord de toutes les facultés de l'âme. La marche de Brissot fut constamment la même; car le sage, du haut de ses contemplations, voit combien c'est un siége bas qu'une chaise curule. Heureux s'il avait su de même qu'il faut toujours beaucoup plus de temps pour résoudre une question que pour la proposer : Brissot fut trop précipité dans celle qui concernait les colonies et les noirs; car le principal obstacle à la vérité, c'est la facilité que nous avons à être trop tôt contents de nous-mêmes. Si le premier pas vers le bien est la connaissance du mal, Brissot aurait dû sentir que sa motion était prématurée. Mais telle était la dangereuse inflammation des esprits, qu'on ne pouvait toucher à une question politique, qu'on ne la poussât jusque dans ses derniers retranchements; et c'est là qu'est l'abîme.

Que faut-il pour être homme de bien? Le vouloir. Brissot le voulut et le fut. S'il ne faut qu'un mot mal interprété pour faire le malheur d'une nation, ainsi qu'il ne faut qu'une opinion fausse pour ravager la terre, Brissot n'est pas responsable des cruautés que

les passions particulières ont pu amener. J.-J. Rousseau a dit que « les bonnes lois étaient au-dessus de la portée humaine, et qu'il faudrait des dieux pour en donner de telles aux hommes. » Voilà un sentiment erroné : c'est là, si je puis m'exprimer ainsi, la morale du désespoir. Quand le législateur s'est trompé soit sur les temps, soit sur les lieux, et qu'il a été de bonne foi, il faut le plaindre et non le condamner.

Avoir recours au fer dans les maladies des hommes et des empires, cela n'est ni d'un grand médecin ni d'un grand politique, et fait voir au contraire dans l'un et dans l'autre une grande ignorance de l'art; Brissot ne fut point de ces médecins-là.

Jamais il n'abusa de la liberté d'écrire; c'est qu'il ne voulait qu'une sage liberté et n'en jamais franchir les bornes; mais le méchant, l'insensé, qui ne les connaissent pas, veulent une liberté illimitée.

Ce fut aux Jacobins qu'on vola les pages de nos écrits philosophiques; mais ce fut après les avoir bien dénaturées, bien criminalisées, que la révolution, pure, intacte dans son origine, est devenue par ces grossiers plagiaires une furie ceinte de serpents, armée de torches et de poignards, l'effroi des nations voisines, et qui fera encore longtemps l'épouvante de la postérité.

Brissot entra dans cette société célèbre, non encore dégoûtante de sang, y parla plusieurs fois; mais dès qu'il vit qu'on traduisait dans l'idiome de la folie les axiomes de la sagesse, il s'éloigna, il déserta

la caverne, et, de ce jour, le crime fut réduit en système.

Ah! si ces hommes immortels dont des homicides ont osé prononcer le nom en leur faveur, avaient ressuscité un instant, ils auraient renversé sur leurs têtes la pierre de leur sépulcre en s'écriant : Quelle est donc cette génération où il y a une race d'hommes que nous ne connaissions pas, que nous n'aurions jamais pu deviner? Dieu! cette atmosphère nous suffoque : Dieu! rends-nous aux tombeaux.

Et moi, leur disciple, moi, qui sous le règne des rois et en face de leurs trônes, ai bâti le vaisseau d'une république, mais qui ne voguait pas sur une mer de sang, et qui n'avait point pour pilotes des septembriseurs (1); moi, qui sais que c'est aux lâches et nombreux écrivains, apologistes de ces héros du crime, que l'on doit la stupeur universelle de la nation prosternée devant une poignée de brigands; spectacle plus douloureux, plus affligeant que la dissolution des mondes; interdit par tout ce que j'ai vu et entendu, froissé par la douleur de l'âme, encore muet d'horreur, je n'ai pu confier qu'au papier les sentiments qui me dévoraient. Mais si l'indignation d'une âme sensible contre des crimes inconnus à l'histoire, si le mépris que l'on doit à ce despotisme populacier qu'on voudrait faire renaître, peuvent monter le talent, je les peindrai, ces jours où l'anarchie promenait ses étendards vagabonds, ces jours

(1) Il fait allusion à son *Rêve s'il en fut jamais.*

où l'on a forcé le philosophe à se repentir de ce qu'il avait écrit, où on l'a condamné au silence parce qu'il a craint alors d'émettre de nouvelles vérités, ces jours qui ne périront jamais dans la mémoire des hommes, et que l'on voudrait effacer, comme si l'histoire n'était point ici-bas le premier châtiment que la justice éternelle inflige aux coupables.

J'abandonnai aussi cette tribune rivale de celle du Corps législatif (1), où l'on ne voyait plus que les éléments les plus opposés à la république et les plus destructeurs de ses vertus. Là, les trompettes journalières du mensonge, de l'orgueil, de l'exagération achevèrent de transformer en maximes rebelles les préceptes des sages. Je ne voulus point partager l'extravagance ou la perfidie de ceux qui enhardissaient la démence et la férocité à prendre une libre carrière; je ne voulus point favoriser l'ivresse de tous ceux qui allaient boire à cette coupe empoisonnée. Les premiers symptômes me firent horreur: j'y vis la subversion totale des idées civiles et la destruction inévitable de la république. Les énergumènes qui, sous le nom de théologiens, avaient déshonoré la raison humaine, ne furent jamais coupables de plus grands excès.

« *Il y a dans les lois*, dit Sophocle, *une divinité puissante qui triomphe de la profonde malice des hommes et qui ne vieillit jamais.* » Hélas! cette divinité s'était endormie : le peuple français fut démo-

(1) Les Jacobins.

ralisé par vingt à trente scélérats; toutes les opinions saines furent mises en lambeaux, et de là la corruption des mœurs. Les livres sensés ne furent plus ni lus ni compris : encore un pas, la contagion enveloppait tout, et bientôt il n'e restait plus ni républicains ni hommes, et nous devenions semblables aux habitants de l'enfer de Milton, qui passent tour à tour des eaux glacées dans les flammes, et des flammes dans les eaux glacées.

Tous les écrivains nos devanciers avaient regardé les lois agraires comme souverainement injustes, insuffisantes, calamiteuses, impossibles à exécuter, purement séditieuses et absurdes sous tous les rapports, enfin comme le moyen le plus sûr pour implanter la misère sur la terre, pour tout bouleverser et établir la confusion et le chaos. Eh bien! cela a-t-il empêché les Marat et consorts d'établir cette doctrine, de la publier et de trouver de nombreux partisans pendant près de deux années?

Quel est donc le plus grand malheur dans notre révolution? Le voici : c'est que sans préparation on a invité la multitude à toucher aux matières politiques, et que des charlatans de tréteaux lui ont persuadé qu'elle pouvait y comprendre beaucoup de choses. Voilà ce qui a reconstruit parmi nous la tour de Babel, et ce qui a fait de la politique une logomachie, où l'écrivain le plus plat, le plus monstrueux, le plus infidèle, a pu figurer avec un avantage passager et trouver des auditeurs. Or, les vérités politiques sont moins dans la tête de l'homme

de génie que dans le cœur de l'homme vertueux : mais quand on n'a ni génie ni vertu on écrit comme faisaient les jacobins. Leurs placards, leurs journaux ont, comme les sauterelles d'Egypte, mis en putréfaction la nation française. Rien ne put la sauver de la pestilence cadavéreuse, ni les écrits de Brissot, ni ceux de Condorcet. Leurs opinions furent repoussées. Ainsi le peuple, trompé par les mauvais écrivains, est et sera toujours le premier échelon sur lequel tous les ambitieux ont mis et mettront le pied pour s'élever.

L'art d'écrire est le premier de tous, son influence est grande, vaste, durable, et voilà pourquoi il doit s'imposer à lui-même des limites. Ainsi l'emblème antique du char de feu qui, mal conduit, embrase l'univers, reçoit ici sa juste application.

La révolution, préparée dès longtemps par les écrits des sages, avait fait son explosion : les insensés, les ambitieux, les fripons s'en emparèrent. Bientôt ils osèrent dire : *Nous avons tout fait.* A les entendre, la plume des Rousseau et des Raynal, le bras des vainqueurs de la Bastille, tout leur appartenait.

CHAPITRE XLIX

PHILOSOPHISME

L'amalgame des doctrines de Rousseau, Voltaire, Helvétius, Boulanger (1), Diderot, avait formé une espèce de pâte (que l'on me pardonne cette expression) que lès esprits ordinaires ne pouvaient digérer et qui leur devint nuisible. Les vieux principes ridiculisés, on les nia, on les abandonna. On fit plus : une foule d'étourdis, enchérissant sur les esprits forts, substituèrent le système de l'athéisme et de la licence à des idées philosophiques. Le philosophisme dut son origine à ces livres mal lus, mal compris, mal entendus, tant il est difficile de faire descendre certaines vérités parmi une génération qui n'y est pas disposée. Des émanations contagieuses sortirent de ces doctrines modernes. Collot d'Herbois, Billaud de Varennes, Lequinio, Babœuf, Antonelle, se croyaient des philosophes. L'ignorance engendre la barbarie, mais un demi-savoir fait pis encore : il fait circuler une foule d'erreurs dans toutes les veines du corps politique ; il fait, au nom de l'humanité, toutes sortes de maux à l'humanité. Tout bouleverser et faire ensuite les théologiens, n'ont-ils pas pris ces extravagances pour des principes politiques?

(1) Auteur du *Despotisme oriental,* de l'*Antiquité dévoilée,* etc. Voy. sur lui les *Mémoires de Morellet,* 1821, t. I, p. 70. etc.

Ah ! nous le répétons, si les ombres de ces grands hommes avaient pu soulever la tombe qui les couvre, en voyant de tels interprètes, ils auraient dit : Pourquoi avons-nous écrit pour avoir pour commentateurs des babouvistes?

De quel étonnement ne fus-je pas frappé en entendant les Parisiens justifier tous les écarts de l'imagination par de prétendus passages horriblement défigurés ! Ce fanatisme nouveau, et que les successeurs de Babœuf voudraient rallumer, creusa le lit à ce fleuve de sang qui a traversé la révolution française ; et c'est ce qui m'a fait regarder Voltaire et Helvétius d'un tout autre œil que je ne les avais considérés jusqu'alors.

CHAPITRE L

INSOUCIANCE

Au milieu de ces grandes convulsions, au milieu de ces cris contre tous les gouvernants, au milieu de ce ton généralement moqueur, j'entends le son du tambourin, le violon résonne : jugeons-nous dans les soixante bals quotidiens qui mettent tout Paris en cadence ; jugeons-nous aux vingt-deux salles de spectacle ; jugeons-nous d'après cette foule de res-

taurateurs : l'abondance des consommations dénonce le grand nombre des consommateurs. Là où tout arrive et se vend, il est clair que tout s'achète et se paye ; et ce qui sera remarquable, c'est que la baïonnette a fait tourner la broche.

« *Il ira loin, car il croit ce qu'il dit !* » Ce mot est profond. Le Parisien n'a jamais cru au malheur, à l'esclavage, à l'asservissement ; il a regardé comme de véritables tempêtes ces spectacles sanglants ; il a vu passer toutes les violences comme la fumée des hécatombes ; et ce dut être pour les étrangers, s'il y en avait alors, un spectacle à la fois imposant et bizarre, de voir le contraste de nos grands intérêts et de nos petites passions, notre soif d'amusements, et nos murmures perpétuels.

« *Je ne me mêle pas des affaires du ménage,* » disait cet homme auquel on venait annoncer que le feu était à sa maison. Voilà ce que disait chaque boutiquier lorsqu'il apprenait les exécutions du jour ou du lendemain.

CHAPITRE LI

PRÉSENCE D'ESPRIT D'UN JEUNE HOMME

Je l'ai connu ; c'était dans l'horrible nuit du 2 septembre qu'il attendait la mort. Déjà quelques cris

plaintifs s'étaient fait entendre : sur les onze heures du soir, les chiens aboyaient avec force ; la voix rauque des guichetiers retentit ; il se fait un silence : il était dans la prison du Châtelet, on entend crier dans la rue : *Vive la Nation!* Ce cri fait naître la joie la plus grande parmi les prisonniers, qui se mirent dans la tête qu'on les envoyait aux frontières, et ils crient de toutes leurs forces : *Vive la Nation! Allons aux frontières!*

Un nouveau silence règne ; tout à coup les aboiements des chiens redoublent ; les assassins ivres ouvrent le guichet et entrent tout sanglants dans la cour, le sabre à la main ; on entend rouler les énormes verrous ; sept à huit fantômes paraissent ; ils sont couverts de sang, ainsi que les glaives dont ils sont armés ; d'une voix effrayante, ils ordonnent à leurs victimes de sortir. Un guichetier se promenait l'air rêveur, le jeune homme se jette à ses pieds, en lui demandant grâce ; cet homme, quoique naturellement dur, frémit et ne peut s'empêcher de verser quelques larmes. On traîne le prisonnier entre les deux guichets : c'est là que, d'un côté, on voyait des cannibales armés de sabres et de piques toutes rouges, la rage peinte sur la figure, et qui n'attendent que le moment de frapper ; de l'autre, un comptoir garni de brocs de vin et de verres ensanglantés. Les commissaires étaient debout et demandaient aux prisonniers leurs noms ; après quoi on les faisait passer à la porte, où ils étaient assassinés, et leurs derniers gémissements étaient toujours suivis des

cris répétés de *Vive la Nation!* Leurs cris déchirants venaient accabler les malheureux qui attendaient leur tour. Quelquefois on ne leur donnait pas le temps de s'expliquer; la voix terrible du commissaire prononçait ces mots : « *Qu'on le conduise*..... » Mon jeune homme allait être frappé, mais il dit aux assassins qu'il était là pour dettes, et que si on lui ôtait la-vie, on lui ravissait en même temps la douce satisfaction de payer ses créanciers : tous ces meurtriers alors s'écrièrent : « C'est juste, il ne faut pas le tuer! » et il fut mis de côté, avec le petit nombre de ceux qui échappèrent à leur rage.

Mon jeune homme m'a dit qu'ils continuèrent jusqu'à quatre heures du matin à égorger, et qu'il entendit un des chefs des assassins abordant le concierge, lui dire en lui montrant son sabre encore tout fumant : « Tiens, il en a mis bas plus d'une centaine, et si tu nous caches quelqu'un il va te servir à toi-même. » Le concierge lui répondit avec calme : « Je sais que ma vie est entre tes mains, mais je ne cache personne. »

Mon intéressant jeune homme sortit aux acclamations des spectateurs, et à peine eut-il fait dix pas, qu'il aperçut sur le Pont-au-Change trois cents cadavres plus ou moins horriblement mutilés. Sur trois cent cinquante prisonniers, il n'en échappa guère que trente, dont la moitié étaient des voleurs.

CHAPITRE LII

CHEVELURES BLONDES

Par quelle inconcevable combinaison quelques hommes étaient-ils parvenus, non-seulement à paralyser, mais à décimer la Convention nationale et à s'attribuer la puissance effroyable de mettre en arrestation les membres qui la composaient, sous les yeux et de l'avis de leurs collègues? Ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est qu'il n'existait, à l'ancien Comité de salut public, aucun ordre de délibération. C'étaient un, ou deux, ou trois de ses membres qui arrivaient, qui commandaient, qui ordonnaient sans la participation des autres, selon que le hasard les avait amenés, et toutefois avec l'assentiment tacite de tous, qui approuvaient les décisions avec une confiance réciproque. C'est peut-être à ce tranchant dans la volonté, à ce défaut de plans systématiques, à ces décisions brusques et précipitées, que l'on doit le spectacle de la vélocité des opérations majeures qui ont eu lieu. Le principe qui faisait tout mouvoir était une tendance perpétuelle aux mesures fortes, vigoureuses et terribles; chacun était disposé à tout faire avec emportement et violence, et la tête de cette tyrannie nouvelle était perpétuellement voilée; il n'y avait point d'amendement à ce despotisme que chacun exerçait à son tour.

Les idées dévastatrices étaient les idées dominantes de ces fougueux gouvernants, et leur élévation au faîte de la suprême puissance fut dans nos orages politiques ce qu'est l'apparition extraordinaire des monstres inconnus, que les vagues soulevées offrent dans les tempêtes des mers. Plusieurs de ces monstres cependant ressemblaient au petit chien de l'un des jolis contes du naïf La Fontaine, qui, en se secouant, faisait tomber l'or et les pierreries. L'assassin des fermiers généraux, le législateur Dupin, chargé de surveiller l'inventaire et la vente de leurs riches successions mobiliaires, leur prêtait des bijoux, des diamants, de la vaisselle.

Ils avaient une maxime favorite à la bouche : c'est que Paris était trop grand; qu'il était à la république par sa population ce qu'est à l'homme l'affluence violente du sang vers le cœur, et qu'on pouvait phlébotomiser; on en disait tout autant à Versailles.

Toutes les sentences homicides de l'antiquité leur étaient familières, et ils disaient sans cesse : Qu'est-ce que la génération actuelle devant l'immensité des siècles à venir?

Chénier ayant fait dire au théâtre dans une tragédie :

...... Des lois et non du sang

cet hémistiche fut un ver rongeur lancé au cœur des tyrans, et ils trouvèrent surtout ce vers de la même tragédie très-contre-révolutionnaire :

N'est-on jamais tyran qu'avec un diadème?

Nous ne parlerons pas de l'expression de Barère : *Battre monnaie sur la place de la Révolution*. C'était Amar qui tenait le balancier.

Le ridicule se joignait à tant d'atrocités ; le 26 floréal, on entendit, à la commune de Paris, un nommé Payan dire : « Il est une nouvelle secte qui vient de se former à Paris : jalouse de se réunir aux contre-révolutionnaires par tous les moyens possibles, animée d'un saint respect, d'une tendre dévotion pour les guillotinés, ses *initiés* font les mêmes vœux, ont les mêmes sentiments, et aujourd'hui les mêmes cheveux ; des femmes édentées s'empressent d'acheter ceux des jeunes blondins guillotinés, et de porter sur leur tête une chevelure si chérie. C'est une nouvelle branche de commerce et un genre de dévotion tout à fait neuf. Ne troublons point ces douces jouissances ; laissons, respectons même les perruques blondes ; nos aristocrates serviront du moins à quelque chose : leurs cheveux cacheront les têtes chauves de quelques femmes et la courte chevelure de plusieurs autres qui ne furent jamais jacobites que par leurs cheveux. »

Qui croirait qu'un tel discours a été tenu ? Ce fut à cette époque que commença le règne des perruques blondes, comme si les femmes avaient voulu braver par ces représailles ces ironies sanglantes. A toutes ces atrocités, à tous ces épouvantables ridicules, on n'opposait que ces mots : *Nous sommes en révolution*. Quelle était donc la magie de ce mot imposant de *révolution ?* Le gouvernement révolutionnaire n'au-

rait dû être qu'une suspension sagement calculée de certains droits du peuple, qu'il ne peut exercer dans des circonstances difficiles; c'est la liberté publique en péril qui seule nécessite cette institution pour le salut de la patrie. Mais le gouvernement d'alors n'a été que l'organisation réfléchie de tous les vices, de tous les crimes destructeurs du bonheur social.

CHAPITRE LIII

FOURNÉES

C'est ainsi qu'on appelait les accusés amenés devant le tribunal révolutionnaire de tous les cantons de la république, surpris de se trouver réunis dans une même charrette et dans une même affaire, des Pyrénées-Orientales au bord de l'Escaut, des rives du Rhin à celles de la Gironde; tous envoyés à l'échafaud, tous condamnés sans être jugés, tout au moins jugés sans être entendus, plusieurs même sans être accusés.

Lorsqu'on eut forgé les conspirations des prisons, à dessein de tuer un plus grand nombre, on appela les victimes *les cardinaux*, parce qu'ils avaient la chemise rouge. On la vit sur le corps modeste et voluptueux de Charlotte Corday, et c'est en souvenir de

cette femme courageuse que plusieurs personnes de son sexe ont porté et portent encore un châle rouge.

Il faut que la rigueur,
Trop nécessaire appui du trône d'un vainqueur,
Frappe sans intervalle un coup sûr et rapide :
C'est un torrent qui passe en son cours homicide.
Le temps ramène l'ordre et la tranquillité;
Le peuple se façonne à la docilité;
De ses premiers malheurs l'image est affaiblie,
Bientôt il les pardonne et même il les oublie.
Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang,
Qu'on ferme avec lenteur, et qu'on rouvre le flanc,
Que les jours renaissants ramènent le carnage,
Le désespoir tient lieu de force et de courage,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus soumis.

(VOLTAIRE, *Orphelin de la Chine.*)

Les vers de Voltaire ont menti : la scène du monde a été ensanglantée à Arras, Marseille, Cambrai, Saumur, Lyon, Nantes, Orange, Bordeaux; aucune des victimes, dans aucun lieu que je sache, n'a fait résistance; toutes ont subi la mort avec une sorte de calme; l'impassibilité des spectateurs avait passé dans leurs âmes. Les bourreaux n'étaient point insultés. Jamais on ne vit dans le monde cette espèce de concordat entre les assassins et les assassinés. Ceux-ci semblaient dire : Vous ne m'ôterez point ma fermeté; et les autres semblaient répondre : Bien d'autres passeront après vous.

Ainsi que les poëtes nous peignent les simulacres de l'affreuse Gorgone paralysant les bras de ses regards, de même ces innombrables sacrifices humains, ces flots abondants du sang des citoyens, ne frappèrent que des âmes passives. On eût dit une forêt mise en coupe réglée, tant l'indifférence était grande ou du moins muette, tant la nation française semblait s'être condamnée elle-même à passer par toutes les horreurs des décemvirs. Amar dîne et soupe en ville, et les fondateurs de la république lancés à l'échâfaud pour leur zèle envers la liberté sont peut-être encore outragés par la bouche de ce monstre.

Tandis que la hache retentissante ne soulevait à la place de la Révolution ni le courage ni le bras d'un seul homme, les commissaires s'introduisaient tout à coup dans les maisons, furetant tous les coins des appartements, forçant le secret des armoires, brisant le cachet des lettres, des dépôts, des testaments; se précipitant sur le moindre chiffon pour trouver des signes de conspiration dans des phrases oiseuses, dérobant les assignats, l'or, l'argent, les bijoux; et ce fut alors que l'on vit ce nombre prodigieux d'incarcérations du créancier par le débiteur, de l'amant favorisé par le rival rebuté, du mari outragé par l'adultère impuni, de l'artiste habile par l'artisan jaloux, des maîtres par leurs domestiques, du juge impartial par le plaideur condamné, du militaire d'un grade supérieur par son inférieur envieux.

Un Dupin, valet d'Amar, coupe-tête de la maltôte, avait tout prêt un nouveau rapport sur les adjoints

des fermiers généraux, et il brûlait d'exercer à leur égard le bénéfice d'inventaire au nom de la république. Et dans l'intérieur des maisons c'était à qui, tremblant d'avoir des gravures, des tableaux, des statues, des livres, des manuscrits, en effacerait les armoiries et les plus légers emblèmes du temps passé; c'était à qui brûlerait les lettres de l'amitié, de l'amour, de la parenté, de la reconnaissance. Une foule d'ouvrages plus ou moins curieux ont été immolés à cette crainte universelle. Les paroles d'Omar à l'égard de l'Alcoran ne furent pas plus terribles que celles des décemvirs quand ils disaient avec une intention formelle : « *Oui, nous brûlerons toutes les bibliothèques, car il ne sera besoin que de l'histoire de la révolution et des lois.* » Qui pourrait reconnaître les Parisiens, eux qui avaient fait les 14 juillet et 10 août?

CHAPITRE LIV

ORLÉANISTES

Synonymes des montagnards, ils ont toujours affecté de ne pas se connaître. Marat prodiguait les injures à Philippe-Égalité, et il était d'accord avec lui. Ce fut toujours le même point de contact dans le soulèvement de la populace, dans le *sans-culottisme.*

Ces deux cruelles factions, en s'immolant tour à tour quelques chefs, n'en ont fait réellement qu'une dans leur constante opposition à tout ordre, à toute règle; et jusqu'à la république dont elles ne voulaient que le mot, tout a été pour elles un moyen de troubles et de discordes.

Vous avez vu l'automate qui joue aux échecs : un pied habile presse sur le parquet les invisibles ressorts. Le cabinet britannique a dirigé plus d'un mouvement; ils ne pouvaient être l'ouvrage du hasard.

CHAPITRE LV

FURIES DE GUILLOTINE

Femelles des hommes des 2 et 3 septembre (voy *Septembriseurs* (1), elles ne désemparaient pas les tribunes lors des *deux sanglants comités*, elles environnaient les échafauds, elles vociféraient dans les groupes, elles retroussaient leurs manches le 4 prairial pour assassiner les conventionnels. C'était là le bataillon sacré de Philippe d'Orléans.

Tandis que les directeurs passaient en carrosse sur le quai du Louvre, pour se rendre à l'Institut na-

(1) Il n'y a pas de chapitre ainsi intitulé. Voy. le chap. XVIII.

tional, des *furies de guillotine* hurlaient toutes les imprécations de l'enfer contre eux et contre la constitution de 95. On regrettait hautement Robespierre et Dumas. Un honnête homme, effrayé de ces hurlements, arrêta un journaliste patriote, et le forçant de venir les entendre avec lui, afin qu'il ne pût en douter, lui dit ensuite : « Eh bien ! vous ne tremblez pas? » Le journaliste répondit : « Je crains encore plus un roi que cette canaille ! »

CHAPITRE LVI

LES QUARANTE SOLS

L'esprit des scélérats surpasse le sens ordinaire des hommes, ainsi que l'esprit des voleurs, avec de certaines clefs, se rit de la prudence de l'avarice. Les passions s'expriment surtout par le son de la voix : on ne commande point une inflexion du gosier. J'ai fait cette réflexion en entendant les harangueurs du peuple: ils avaient des voix rauques, dures ou criardes; avant de les voir, j'avais deviné leur physionomie. C'était un spectacle risible de voir des huissiers et des recors transformés en orateurs. Mais leur logique sanguinaire effaçait tellement le ridicule de leur rôle, que l'on frémissait de leur brutale élo-

quence ; car elle précédait la captivité et la mort. La méchanceté de l'homme n'est pas tant dans les écarts de sa raison que dans la défaillance du sentiment qui doit lui servir de guide. Où ces harangueurs avaient-ils puisé l'audace de parler en public, eux qui ne savaient rien, eux qui par leur tempérament physique n'étaient susceptibles d'aucune pudeur? Leur visage ne rougissait point de crainte ; ils n'avaient pas celle de l'orateur romain. Chaque fois qu'ils montaient à la tribune, ils vociféraient comme des hommes qui ayant rejeté l'inégalité des conditions, avaient admis l'égalité des talents.

Chaque district eut donc ses harangueurs, qui étaient payés à 40 sols ainsi que les auditeurs. Ce fut là le chef-d'œuvre de la démagogie : Danton en fut l'inventeur ; et il sentit bien qu'en arrachant l'ouvrier à son atelier ou à sa boutique, il haussait subitement la main-d'œuvre, et qu'il exposait la classe aisée à se taire, à payer, ou à être égorgée. Cette invention, qu'on traita de bizarre, était le résultat d'une réflexion profondément malicieuse et perverse ; elle faillit désorganiser tout ordre et toute police. Heureusement que les habitudes anciennes prévalurent.

CHAPITRE LVII

FÉDÉRALISME

La fable du fédéralisme fut inventée par les décemvirs pour mieux proscrire et assassiner les représentants du peuple qui avaient dénoncé à la France entière l'horrible journée du 31 mai, époque de l'audace et de la fureur proconsulaire. Moins on comprenait le mot fédéraliste, plus la tyrannie dictatoriale s'en servait contre ceux qu'elle voulait perdre. On n'a pu trouver nulle part les vestiges d'un fédéralisme imaginaire, tandis que les nombreux attentats de ces hommes sanguinaires n'ont été que trop réels.

CHAPITRE LVIII

SOUPERS FRATERNELS

Chacun, sous peine d'être suspect, sous peine de se déclarer l'ennemi de l'égalité, vint manger en famille à côté de l'homme qu'il détestait ou méprisait. Le riche appauvrit tant qu'il put le luxe de sa table ; le pauvre se ruina pour cacher sa misère ; et

tandis qu'il avait consommé par orgueil tout le produit de sa semaine, son modeste repas l'avait fait rougir auprès de celui qui croyait s'être bien *sans-culottisé*. La jalousie d'un côté, les orgies de l'autre, changèrent en bacchanales ces soupers prétendus fraternels; le mécontentement était général, et ceux qui les avaient commandés dénoncèrent comme agents de Pitt et de Cobourg tous les peureux qui leur avaient obéi (1).

CHAPITRE LIX

DU CLERGÉ

Londres rompit avec Rome, se fit son pape, et le chef-roi de l'Église anglicane, en succédant chez lui aux successeurs de saint Pierre, prouva que la chaire pontificale n'était pas vacante en cessant d'être occupée par eux. C'était réunir dans la même main le sceptre et l'encensoir.

Frédéric, en Prusse, appela, accueillit, logea toutes les sectes; elles y vécurent toutes en parfaite intelligence. Ministres romains, luthériens, calvinistes, soupèrent ensemble, et invitèrent même le *rabbin*,

(1) Les repas civiques furent défendus à la fin de messidor an II.

s'il était propre et instruit. Les temples de tous les cultes furent bâtis sur le même plan, et l'on ne parla controverse qu'aux prêches et aux sermons.

La république des Etats-Unis donna le double exemple d'admettre tous les cultes, et d'exiger que tout citoyen en suivît un selon son choix. Nous n'avons imité l'Amérique qu'en partie : suit un culte qui veut. On s'est éloigné d'une religion dominante, et pour éviter un abîme on est tombé dans un autre. Je souhaite fort de m'être trompé à cet égard.

Quand, dans l'Assemblée constituante, on prononça le mot *constitution civile du clergé*, tout en décrétant la liberté des cultes, le clergé sourit et ne dit mot : il sentit bien qu'il avait gagné. Et sans les deux fautes qui furent faites ensuite, la première, de lui demander un serment personnel et clérical, l'autre, qu'il fit en le refusant, nous aurions peut-être aujourd'hui un clergé constitué bien civilement, bien inconstitutionnellement et bien impolitiquement.

La politique des anciens eut un grand avantage, c'est qu'ils avaient tous la même religion, et que cette religion n'avait point de secte. Le Panthéon de Rome était ouvert à tous les dieux vaincus par elle. Les nouveaux venus y étaient reçus avec tous les honneurs de la guerre ; et les nations subjuguées, retrouvant à Rome les autels de leurs nations, se croyaient dans leurs temples. Mars y était honoré comme en Thrace, Diane comme en Tauride, le Jupiter du Capitole était le même que le Jupiter Olympien, et Vénus surtout était aussi bien servie à Rome

qu'à Gnide. Si un Dieu nouveau paraissait, on lui offrait de bonne grâce un autel tout neuf ; on ne disputait point sur sa nature.

Le sacerdoce, ou du moins le pontificat, n'était pas une fonction isolée. On tâchait d'être grand-prêtre de Jupiter, quand on avait manqué le consulat ou la questure. Le rit aussi était favorable à la police : fallait-il ajourner une assemblée de section, les poulets sacrés avaient mal déjeuné, et les citoyens restaient chez eux. Les augures en étaient quittes pour sourire en se rencontrant. Le foie des victimes était aux ordres des généraux ; les cérémonies étaient toutes militaires ou civiles ; la procession se faisait dans le camp, et l'office aux jeux isthméens ou olympiques.

Mais la peur que nous avions du catholicisme, le souvenir des maux qu'il nous avait faits, l'idée de son intolérance, la rage délirante de ses prêtres, les messes secrètes, où l'on cabalait contre le gouvernement républicain, tout détermina celui-ci à décider que tous les cultes seraient libres, ce qui était dire en d'autres termes : Nous ne voulons pour nous d'aucun culte.

CHAPITRE LX

CONCILIABULES

Les Parisiens ont voulu imiter les Anglais qui se réunissent dans leurs tavernes et y agitent les affaires d'Etat les plus importantes; mais cela n'a point pris, parce que chacun voulait présider dans ces conciliabules. Il y avait une incohérence épouvantable; aucune liaison, aucun système n'en caractérisait les opérations. Un politique à courte vue, sorti de sa boutique ou de son étude tracassière, faisait un jour un rêve, le lendemain un autre : faut-il s'étonner ensuite des disparates, des absurdités qui en émanèrent ?

Paris révolté des déprédations et du scandale de ses rois, des prodigalités et des incestes de Louis XV, crut que la moralité la plus pure allait régner sans obstacle. Le bonnet rouge était l'enseigne de ces nouvelles vertus. Quelle erreur plus profonde ! elle appartint d'abord presque exclusivement aux dernières classes parisiennes, et de là elle se répandit dans les villes du second et du troisième ordre, et si la baïonnette républicaine n'eût pas effacé l'opprobre du bonnet rouge, la France aurait passé pour n'avoir que des lâches. Mais dans ces jours de honte et de crime, où tout ce qui avait quelques vertus était sur l'échafaud ou dans les prisons, nos grands

généraux et nos braves soldats sauvèrent de l'esclavage le sol de la France qui allait devenir un désert.

Le Comité de salut public, dit-on, n'a-t-il pas fait trembler l'Europe? Aurait-on attendu ces effets des hommes qui l'ont la plupart du temps composé? Non; mais ce n'étaient pas eux qui agissaient; ils ont fait de grandes choses à leur insu et, pour ainsi dire, malgré eux. C'était l'anarchie qui, heureusement pour la France, se fit un système de réparation, en même temps qu'elle frappait de tous côtés pour détruire. Tous les destructeurs à cette époque horrible croyaient travailler pour eux seuls, et ils ont travaillé pour le salut de la France : poussés par une force irrésistible, avec de médiocres talents, ils ont opéré des prodiges, parce que les populaciers dans tous ces mouvements tumultueux ne s'aperçurent pas qu'ils n'étaient que des instruments.

Les deux sanglants comités eurent nécesssairement besoin d'un grand nombre de *faiseurs;* il fallut que ceux-ci travaillassent à raison de l'immensité des objets, et qu'ils gagnassent leur argent. Cette association au gouvernement, tout horrible qu'il était, fit sa grande force; et en le servant du côté des bourreaux, on servit de l'autre la chose publique ; car l'on vit marcher ce qu'on n'avait pas encore vu : une armée de lâches geôliers, et une armée d'intrépides soldats.

Voilà ce que l'histoire aura peine à débrouiller un jour : Paris offrit une multitude d'écrivassiers,

un bataillon de coupe-têtes; tout cela était cruel, vil, abominable; mais c'était de la force, et c'est la force qui pousse les hommes et qui en compose peu à peu un tourbillon irrésistible qui enveloppe tout, entraîne tout. Hommes, biens, propriétés, tout fut, pour ainsi dire, enlevé dans ce terrible ouragan qui ébranla le sol entier de la France, mais qui fut devant l'ennemi ce qu'est une trombe qui noie ou brûle tout ce qu'elle rencontre.

Heureux qui put se dérober à l'orage et qui ne fut pas jeté de place en place par le flot bouillonnant! Les Chaumette et les Hébert devaient ouvrir des leçons d'athéisme à Paris, et qui n'eût pas été athée, aurait reçu un acte d'accusation pour avoir calomnié le peuple et la révolution.

CHAPITRE LXI

QU'IL SOIT LOUP!

C'était le terrible cri de mort des législations normandes et saliques: *Wardus esto!* qu'il soit loup! et que partout où il sera saisi on le tue. Eh bien! ce cri a été renouvelé lors de la despumation du gouvernement révolutionnaire. On a dit de Condorcet

de Vergniaud, de Guadet (1) et de plusieurs autres républicains : *Qu'ils soient loups!* et le Parisien a répété : *Ils sont loups!* et tous ont été engloutis par la terreur. L'ami est devenu étranger à son ami, et tous ceux qui, comme Brissot et Gorsas, n'avaient que déposé périodiquement leurs pensées sur les moyens d'introduire et d'affermir chez nous la liberté et la justice, furent compris sous un anathème général qui prit sa source à Paris dans un esprit royaliste, et qui vit surtout dans les greffes poudreux des notaires, des anciens procureurs, et de tout ce qui compose ce plumitif, toujours lâche parce qu'il ne sait que piloter et que son esprit n'a jamais été et ne sera jamais que celui de la chicane.

On dit au peuple qu'il ne serait libre qu'après avoir tout détruit; et le bourgeois vit détruire la noblesse avec une certaine joie, parce qu'il comptait bien se mettre à sa place. Les pauvres Parisiens, sans trop s'en douter, se liguèrent avec les ennemis du dehors, pour ne pas avoir reconnu les trames des royalistes. Ils prirent la sédition pour la politique, et la mort pour la justice.

La famine et l'usure s'emparèrent de la ville; elle manqua d'être renversée; l'Assemblée constituante fit la faute horrible d'autoriser le commerce de l'argent et d'anéantir les lois qui condamnent l'usure.

(1) Il monta sur l'échafaud, à Bordeaux, le 17 juillet 1794, à l'âge de trente-cinq ans. La plus grande partie de sa famille fut exécutée avec lui.

On vit s'élever club contre club, ces enfants monstrueux du trouble et de la fureur, connus chez les anciens sous les noms de *sodalités* et de *synodes*, mais si sévèrement défendus par la sagesse des lois romaines, et que Thucydide a regardés avec raison comme des foyers de sédition.

Le système social fut ébranlé jusque dans ses fondements, et si Paris n'a pas vu sa ruine entière, ce fut un miracle : on ne lut pendant longtemps que des écrivains gagés pour corrompre l'esprit public, pour entraver tout, pour paralyser tous les ressorts du corps politique, pour égarer ce peuple léger et ignorant sur qui sont toujours retombés en dernière répercussion les coups que les factions portèrent à l'Etat.

CHAPITRE LXII

ÇA IRA !

Cette chanson, qui n'est pas un modèle de poésie, mais qui a donné un exemple frappant du pouvoir de la musique, présida aux travaux du Champ-de-Mars, et excita un transport universel dans tous les spectacles. Le sang ne coulait pas à cette époque, l'amour pour la révolution était entier, l'énergie

était pure, l'idée du meurtre ne s'y mêlait point, on répétait *Ça ira* d'un concert unanime. En vain le libertinage voulut profaner cette expression; on apprécia à sa juste valeur une plaisanterie d'un mauvais goût pour ne s'attacher qu'au véritable sens : « *Ça ira! la liberté s'établira; malgré les tyrans tout réussira.*

Le mot *ça ira* était d'ailleurs respectable par son origine; nous l'avions emprunté du célèbre Franklin : c'était son expression favorite dans le plus fort de la révolution d'Amérique.

CHAPITRE LXIII

LE TIREUR DE CARTES

A quoi servent les livres, les académies, les instituts, les travaux des philosophes, tous ces flots de lumière qui ont illustré et qui illustrent encore notre siècle? Aucun de ces rayons n'a pénétré la masse du peuple; il est toujours le même; les mêmes superstitions l'assiégent; il n'a pas perdu une seule de ses erreurs antiques.

Ce qu'on appelait la bonne compagnie a été la dupe de Cagliostro et de Mesmer, deux hardis charlatans qui insultaient aux premières lois de la saine phy-

sique. Ils n'en ont pas moins empoché l'argent de la bonne compagnie, tandis qu'elle se moquait de ceux qui dans les carrefours achetaient pour deux sous les petits paquets des vendeurs d'orviétan. Les sauvages du Canada consultent les devins, les sorciers; ils ajoutent foi aux prédictions de leurs jongleurs. Le peuple de Paris n'est guère plus avancé qu'eux: comme eux, il a ses jongleurs dont il sollicite, dont il dévore les oracles ; je m'en suis convaincu par moi-même.

Rue d'Anjou, près la rue ci-devant Dauphine, nº 173, au premier, loge un tireur de cartes des plus accrédités. Il se nomme Martin, et il affecte le langage italien : c'est là que, nouveau Trophonius, il rend des oracles; c'est enfin là qu'il a placé son antre sibyllitique.

On entre par une petite cour; on monte. La cour, les escaliers sont obstrués de personnes de tout sexe et de tout âge, qui ont l'air d'âmes en peine et qui font queue pour attendre à leur tour la décision du tireur de cartes.

Là, j'ai vu des femmes avec des plumes, des jeunes gens bien mis et qui avaient l'air très-sérieux; j'ai considéré avec étonnement ces visages blêmis par la crainte et par l'espérance, et je me suis cru un instant sur le seuil du purgatoire.

Je parvins à mon tour et avec peine jusqu'à l'oracle. Je me figurais voir un homme de haute stature, à la barbe blanche, aux yeux enflammés, au ton prophétique, ainsi que le prenait Cagliostro, ainsi qu'il

l'avait pris devant moi à Strasbourg, lorsque je me mis à lui rire au nez tant il me parut grotesque dans son rôle emphasé (1); point du tout. Martin, l'oracle, est un cul-de-jatte, ayant ses béquilles à ses côtés, et qui, au moindre mouvement, les saisit avec une rapidité incroyable, et traîne dans son étroit et sale appartement ses deux jambes encaissées. Il a dans sa main un jeu de cartes du jeu de tarots, et une grande carte géographique couvre sa table. Il a l'air gai, ferme et décidé; il soutient votre regard avec l'assurance la plus complète. Deux espèces de commis entrent et sortent sans cesse pour annoncer les arrivants.

On ne rit point dans ce sanctuaire, et moi-même j'en perdis l'envie en contemplant tant de figures demi-consternées et qui ne plaisantent pas sur les oracles qu'elles viennent de recevoir. On s'assied dans un vieux et large fauteuil. Il interroge tout bas et il marmotte à chacun sa sentence. Il place le doigt sur la carte géographique, et il m'a paru que c'était dans l'instant des plus augustes révélations.

La joie est dans ses yeux en voyant l'affluence de tant de questionneurs. Il bat, il mêle incessamment ses cartes; elles en sont devenues grasses. On dirait qu'il lit dans ce jeu; il attend vos premières paroles, et il tient alors les yeux baissés. Cependant l'argent

(1) Il était alors à la suite du Cardinal-Collier, dont l'affaire, en ridiculisant la cour de France, a opéré le désenchantement du peuple français.

(*Note de Mercier.*)

pleut sur sa table. Je puis certifier, d'après les renseignements que j'ai pris, qu'il fait au moins six à sept louis par jour; car le plus pauvre devient prodigue lorsqu'il veut percer la nuit des destins. Lorsqu'on ne lui offre que douze sous, il jette la pièce avec dédain, et dit avec un air de dignité : « *Allez trouver des tireurs de cartes du Pont-Neuf et des carrefours.* » Le consultant rougit et offre la grosse pièce. — Non, jamais défunt académicien français n'a mis plus de distance entre lui et un académicien de province. Quoiqu'il gagne beaucoup, son antre a constamment l'air d'un galetas. Il sait qu'on ne le consulterait plus s'il habitait dans un appartement propre et superbe. Il a fort bien deviné par instinct que le peuple ne croyait à l'esprit prophétique que dans un lieu qui eût l'air d'un certain désordre. Il élève souvent la voix, et quand ses arrêts formidables sont rendus, il fait un signe et l'on se retire.

Là, nul ne se moque de son voisin : c'est à front découvert et avec un air craintif que chacun s'est avancé vers la table mystérieuse. L'on sort en rêvant aux paroles, et l'on n'affiche jamais une incrédulité entière. Qui veut rire ou sourire, ne rit là que du bout des lèvres.

Me voilà face à face du cartomancier. Je n'ai point consulté l'oracle sur les événements futurs ou passés; mais il m'a parlé (à la suite de quelques mots que je lui dis) de sa grande célébrité et des visites nombreuses et journalières qui depuis longtemps n'étaient pas interrompues. Il était obligé de

travailler ***telle destinée*** deux ou trois jours, tandis qu'il ne fallait que deux minutes pour une autre. Il tenait ce secret prophétique de son père, auquel il avait été légué et par succession de temps immémorial. — « Pour quel objet vous consulte-t-on le plus ordinairement? — Pour les vols, me dit-il, pour les mariages, pour les effets perdus, pour les affaires de galanterie; mais il n'y a que moi pour les vols, appuya-t-il avec un ton altier; la police elle-même me consulte, et je suis toujours le premier qui indique l'endroit où s'est réfugié le voleur. »

A ces étonnantes paroles, je restai muet. — « La police vous consulte? — Oui, reprit-il d'un ton affirmatif; car il n'y a que moi pour les vols! » Et italianisant de plus belle, il entra dans des détails qui prolongèrent notre entretien : l'assurance de sa physionomie ne varia point, et il avait le ton et le propos d'un militaire qui raconte ses prouesses.

Ce qui a le plus frappé mon œil observateur, c'est que nul ne paraît honteux d'être venu en ce lieu interroger le sort, et c'est ce qui m'a surpris plus que tout le reste : on eût dit d'un café achalandé et ayant enseigne. Il me venait une foule de réflexions. Cet empressement, me disais-je, est-il fondé sur quelques chances heureuses, sur quelques ambiguïtés adroitement présentées et saisies avec empressement par l'auditeur bénévole, ou plutôt n'est-il dû qu'à l'imagination craintive de l'homme?

Martin ne s'explique point sur les premières causes qui font courir chez lui tant de monde, car il ne

pourrait pas vous parler sur la moindre question métaphysique ou morale ; mais il paraît être dans la ferme persuasion que des signes matériels annoncent et précèdent les événements de notre vie, et il regarde les formules qu'il emploie comme des vérités mathématiques. C'est un ignorant du premier ordre, doué d'une audace tranquille. On ne peut l'entamer ur rien ; la nature lui a donné le tempérament du charlatanisme au plus haut degré : ce n'est plus un jeu, même un métier, le charlatanisme est inné en lui. On s'étonne moins de ses succès, quand on a bien lu dans sa physionomie son imperturbabilité.

Il a un fils très-jeune, pour lequel il se montre très-sévère, et le ton qu'il emploie démontre que, de quelque pays qu'il vienne, il a été étranger à toute espèce d'éducation. Cependant il ne manque point d'une sorte de politesse ; il devine les nuances, et c'est avec cette habileté qu'il prend avec chacun le langage qu'il doit avoir : rustre et civil, n'est-ce point là le vrai charlatan ?

Tous les jours de la semaine sa maison ne désemplit pas : le dimanche seulement il ne reçoit personne. Il chôme le dimanche ; le dimanche il monte dans une bonne voiture, défend qu'on le suive, et ne rentre que fort tard. On dit qu'il va promener son esprit prophétique dans la campagne, voir ses amis et peut-être rire avec eux de la crédulité des Parisiens. J'incline cependant à croire qu'il est lui-même complice, jusqu'à un certain point, du sortilége qu'il emploie. C'est ainsi que Bossuet croyait bien une

partie de certains dogmes et mystères, parce qu'il avait un bon évêché; mais il se permettait de ne pas croire le tout : c'est qu'on a toujours un peu de foi pour sa fortune.

Martin ne connaît ni les sorts de Dodone, ni les sorts de Préneste, ni les sorts virgiliens, ni les sorts d'Homère, ni les sorts modernes des saints, lorsqu'on prenait pour une annonce divine, pour une prophétie céleste, les premières paroles que l'on entendait chanter en entrant dans une église. Il s'embarrasse peu de savoir si les Egyptiens, les Egyptiennes, les Bohémiens, les Bohémiennes ont tiré ou tirent encore les cartes à sa manière. Il se dit l'unique, ainsi qu'un littérateur se croit le premier homme du monde le jour qu'il a fait représenter sa ronflante tragédie.

Les temps désastreux que nous avons parcourus, les orages révolutionnaires ont pu conduire la foule chez Martin; mais il paraît qu'il est très-sobre en prédictions sinistres, et c'est probablement chez lui un calcul, parce qu'alors, ou on le paierait moins, ou l'on pourrait corriger l'oracle ne pouvant battre la destinée.

Qui eût dit, il y a dix ans, à plus de six mille hommes, qu'ils auraient la tête tranchée sur l'échafaud? ils eussent dit: Oh! nous ne sommes pas assez nobles pour cela. Un grand seigneur seul aurait pu sourire de vanité.

Je voudrais bien savoir si Guillotin, dans sa jeunesse, s'est fait dire la bonne aventure, s'il a con-

sulté quelque divinateur, et enfin s'il a eu quelque idée de sa neuve et épouvantable immortalité. Supposons un nécromancien qui lui eût dit ces paroles : Tu seras médecin, et ton nom féminisé guérira des maux de la vie une portion du genre humain. Qu'eût pensé Guillotin à ces mots amphibologiques?

Martin n'offre jamais des échafauds en perspective. Sont-ils donc abattus pour toujours? Puisse Martin ne pas se tromper! Et cependant l'on sait ce qui pourrait les redresser au milieu de nous, ces échafauds! Il ne faudrait qu'une pente plus rapide à la plus vile, à la plus misérable, à la plus honteuse des superstitions humaines, la royauté. L'on m'entend; mais Martin ne connaît ni l'histoire d'Angleterre, ni les révolutions romaines, et roulant dans ses mains son jeu de *tarots*, il ne fait aucun raisonnement politique.

Frappé de tout ce que j'avais vu, et ne revenant point de ma surprise, je me disais : Comment l'homme est-il si crédule? et je me répondais : C'est qu'il est prodigieusement sensible, et par là même naturellement superstitieux; c'est que sa moindre existence est toujours dans le présent. Mais en admettant (car pour bien raisonner, il faut parcourir tout le cercle possible), en admettant qu'il y eût quelque chose de réel dans cette espèce de divination; si enfin il existait certaines règles inconnues pour apercevoir l'avenir, ainsi que nous avons des méthodes pour fixer le passé; si nous avions près de nous un thermomètre inaperçu pour faire reconnaître les actions les

plus cachées, ne faudrait-il pas alors brûler tous nos volumes, fermer nos académies et nous moquer de la foule des écrivains? Le jeu de *tarots* de Martin serait le livre divinatoire, le livre par excellence; car c'est faute de prescience que nous commettons tant d'erreurs et de méprises.

L'empirique guérit quelquefois, et au grand étonnement du médecin. Les hommes de génie que j'ai rencontrés dans ma vie ne sont pas ceux qui se sont livrés à l'impression. Le mécanicien lève les épaules quand on lui parle du géomètre. Vaucanson disait: « Je vous ferai un géomètre à la suite de mon flûteur. » Le pâtre lit dans le firmament, et sans avoir besoin des leçons de Lalande, les divers accidents des saisons. Les araignées, c'est un fait, nous ont fait prendre la Hollande. Tout est mystère, ténèbres, et si, comme je le pense, il n'y a que du charlatanisme dans le tireur de cartes, du moins Martin sait et sent encore mieux que tous les philosophes ensemble que la sottise est et sera constamment l'apanage du plus grand nombre, puisque le flot des consultants va incessamment chez le cul-de-jatte, tandis que personne n'allait consulter ni Montesquieu ni Rousseau.

Toute la morale des Parisiens étant puisée dans Chaulieu et dans Barême, ils ne sont occupés profondément que de leurs plaisirs et de leur agiotage, qu'ils décorent du nom de commerce. L'esprit judaïque s'appelle le talent du négoce. Sensibles aux plus légères pertes, leurs calculs mercenaires s'attachent aux moindres objets mercantiles, et comme

le vol et le larcin sont ce qu'il y a de plus commun entre eux, c'est aussi ce qu'ils redoutent le plus. Voilà pourquoi ils courent tour à tour chez Martin, qui, de son côté, a fort bien jugé qu'il devait se donner comme le plus expert de tous les devins en fait de vols. Il ne changera pas son domicile. C'est à Paris qu'il doit battre les cartes pour les innombrables larcins qui s'y font, et c'est dans le même sens qu'un oculiste me disait : « Je quitte Paris, parce que les maladies d'yeux sont bien plus fréquentes dans les cantons qui sont voisins de la mer, à raison des coups de vent ; je vais donc m'y établir. »

En rappelant que notre Martin est cul-de-jatte, qu'il a le buste d'Asmodée, l'on s'étonnera moins de la vogue dont il jouit : les devins, les sybilles et les pythonisses ont toujours été représentés sous des figures étranges. On aime à marier à un être extraordinaire une chose extraordinaire. Un beau sorcier ne ferait pas fortune. Le Diable boiteux prospérera dans tous les pays. Je me rappelle qu'il y avait aux portes de Notre-Dame deux donneurs d'eau bénite ; l'un était horriblement bossu, mais l'autre avait l'avantage d'être cul-de-jatte. L'œil du fidèle hésitait en entrant ; sur vingt personnes, dix-huit tendaient les bras vers le goupillon du demi-homme, assis tout entier dans son écuelle de bois (1) : ce fut pendant trente ans une préférence marquée.

(1) Les femmes surtout, plus pitoyables ou plus curieuses, et qui ne concevaient pas un homme sans haut-de-chausse, lui apportaient plus abondamment leurs aumônes.

(*Note de Mercier.*)

CHAPITRE LXIV

CITOYEN

Le frère du dernier roi s'appelait Monsieur : nous étions donc tous des plagiaires ou des usurpateurs. Les grandes occasions sont rares pour frapper des termes qui sont d'un usage journalier. Tout le monde s'appelait Monsieur, et dans cette égalité imaginaire, l'indigent et le pauvre se consolaient quand ils entendaient qu'on n'appelait pas le riche autrement qu'eux.

Il n'y avait qu'un pas du Monsieur au Monseigneur et à toutes ses dépendances, et voilà tout de suite, quel revers! quel épouvantable chaos! que le mot de Monsieur s'enfuit avec tout le protocole des *très-humbles, des considérations, des parfaites considérations, des serviteurs obéissants, très-obéissants, des respects profonds, très-profonds, les plus profonds*, avant d'arriver au bas de la page. On y substitue, ô sacrilége! le mot *Citoyen*.

> Est-il dans l'univers un mortel assez vain,
> Qu'il prétende égaler un citoyen romain?
>
> CORNEILLE.

Mais plusieurs ne voulurent pas et ne veulent pas encore de cette expression brève et simple : *Citoyen*.

Ils disent qu'elle nous fut donnée dans un baptême de sang. On peut répondre que, dans ce même temps, la hache fatiguée était appelée la glaive de la justice, le fer des lois ; ôterons-nous de notre vocabulaire le mot justice et le mot loi?

Ce mot est celui qui a le plus chagriné l'aristocratie; mais malgré tous ses efforts, ses lamentations et ses sarcasmes, il est devenu le nom patronymique de la liberté française, et il ne doit plus périr qu'avec elle: pourquoi? parce qu'on a tout fait pour l'anéantir.

Madame la Mairesse, Madame l'Échevine, Madame la Prévote des marchands, Madame la Notairesse, ont des crispations de nerfs lorsqu'elles entendent dire *Citoyenne* au lieu de *Dame ;* mais il faut en passer par là, car l'on pourrait prédire que l'usage du mot *Monsieur*, substitué aujourd'hui au mot *Citoyen*, suffirait pour tuer la république. Car il n'y a point de petit effort dont la force ne soit incalculable quand il est habituel et journalier.

Le législateur a su châtier l'amour-propre, et sous ce rapport je trouve qu'il a remporté de grands avantages. Vainement l'Anglais affecte, quand il prononce nos noms, d'y joindre le mot *Monsieur;* nous n'en voulons plus ; nous voulons tous notre nom de guerre, le nom qui a constaté que nous n'avions plus de roi. Le titre de citoyen français fera pâlir tous les potentats, et c'est ce que nous demandons (1).

(1) A cette époque, le mot *Monsieur* était encore en grande défaveur. Le général Augereau, futur duc, etc., le proscrivit avec

CHAPITRE LXV

CONTRE-RÉVOLUTIONNER

Dans le temps que les *monarchiens* faisaient courir le bruit que les troupes autrichiennes menaçaient nos frontières d'une invasion, un plaisant disait que les courtisanes ou les dames de la cour attendaient avec impatience les Talpaches et les Pandours allemands, pour se jeter dans leurs bras et y *contre-révolutionner* à leur aise.

On se doute bien que ce mot n'a pas toujours le sens qu'y attachent les dames de la cour, dans l'ardeur de leur aristocratisme. Il signifie, dans le dictionnaire des anti-patriotes, former le projet et tenter le moyen d'anéantir la révolution qui les anéantit.

une extrême sévérité dans un ordre du jour daté de juin 1796 : « Tout individu qui se servira verbalement ou par écrit du mot *Monsieur,* sous quelque prétexte que ce soit, sera destitué de son grade et déclaré incapable de servir dans les armées de la république. » Néanmoins dans le monde ce mot ne tarda pas à rentrer en grâce ; l'auteur du *Mariage de Figaro* pouvait écrire sans crainte à un grand personnage au commencement de 1798 : « Bonjour, *Monsieur,* si ce mot ne vous offense point. Nous sommes devenus un peu bégueules sur les titres ; mais tous ceux qui se rendent et circulent au pair n'altèrent point la sainte égalité. Le *Monseigneur,* qui ne se rendait pas, si ce n'est entre les évêques, sur le principe reconnu : *Inter sese fricant ainsi,* a mérité sa proscription ; mais si vous êtes tous mes *sieurs* et moi votre *sieur* à vous tous, qui peut donc en être blessé ? »

CHAPITRE LXVI

SONNETTE

C'est l'instrument avec lequel le président d'une assemblée en rappelle les membres à l'ordre, quand ses gestes et ses cris ne suffisent pas pour imposer silence. *La sonnette* ne réussit pas toujours à ramener le calme qui devrait régner parmi des hommes chargés de la plus importante et de la plus auguste de toutes les fonctions, celle de créer des lois pour la gloire et le bonheur de toute une nation.

On a fait cette épigramme contre les députés d'un département où les mulets abondent.

Quand Foucaut, Chabron, Rochebrune
Sont une fois à la tribune,
Rien ne peut les en rappeler.
En vain la sonnette les presse :
Le trio s'obstine à beugler.
Ces messieurs-là sont d'une espèce
Que la sonnette fait aller.

CHAPITRE LXVII

DRAPEAU NATIONAL

Il n'est maintenant personne en France qui ne sache ce que c'est. Je désire pour le bonheur de l'humanité que toutes les nations le sachent bientôt aussi, comme nous l'avons appris.

La plupart de nos drapeaux portent des devises. En voici quelques-unes : sur celui du district des Capucins de Paris, on lit ces mots : *Nul ne nous fera la barbe*. Une inscription moins plaisante mais plus civique est celle du drapeau d'un autre district : *Plus de noblesse que dans le cœur*.

CHAPITRE LXVIII

COCARDE NATIONALE

Citoyens! sa définition est à votre chapeau. — Le jour qu'*Antoinette d'Autriche* vit revenir le roi de Paris à Versailles, avec la cocarde nationale au sien, elle dit : *Je ne croyais pas avoir épousé un roturier*.

Nos ancêtres, dit un de nos écrivains, n'auraient

jamais deviné que *Cocarde nationale* eût pu devenir le titre d'un journal :.... mais que de choses nos ancêtres n'auraient pas devinées !

« *La Cocarde nationale fera le tour du monde.* » Ces mots sont devenus proverbe, et la prophétie s'avance et marche à grands pas.

CHAPITRE LXIX

IMPARTIAUX

C'est ainsi qu'on appelait au commencement de la révolution ces hommes qui n'ayant point d'idées à eux n'osent pas adopter celles des autres; de peur de se compromettre, et finissent pas être l'objet de la risée de tous les partis.

Quelques personnes étaient ou feignaient d'être embarrassées (en 1789) pour savoir combien font six et six. Elles s'adressèrent à un député du *côté* gauche : il répondit : « Six et six font douze. »

« Qui n'entend qu'un parti n'entend rien, s'écria un penseur : écoutons un député du côté droit. »

La question est proposée à cet honorable membre. Celui-ci, après avoir mûrement réfléchi, répond : « Six et six font quatorze. »

Nouvel embarras. On consulte un membre du milieu de l'Assemblée.

« Combien, demande-t-il, vous a-t-on dit à gauche? — Douze. — Et combien à droite? — Quatorze. »

« En ce cas, six et six font treize : vous voyez que je suis impartial. »

CHAPITRE LXX

SENSIBLERIE

Quelque temps avant la révolution, les gens du *bon ton* avaient adopté une certaine philosophie *sentimentale,* qui était l'art de se dispenser d'être vertueux. Cette philosophie avait son jargon, sa sensibilité, son accent, ses gestes même. Le zèle simulé, les modulations tendres, les expressions affectueuses qui composaient l'extérieur des personnes de la bonne compagnie, au récit d'une action immorale ou des disgrâces de la vertu, ont fait donner à cette sensibilité feinte et stérile le nom de sensiblerie.

CHAPITRE LXXI

GRAVURE

Si l'on eût dit à des ingénieurs : Il faut prendre la Bastille ; ils auraient tracé des lignes, ils auraient attaqué dans toutes les règles, et la forteresse royale serait encore debout. Les Parisiens s'avisèrent de croire que le moment était venu de s'emparer de la Bastille, et ils s'en emparèrent ; ils firent blanchir de peur tous les visages de la cour ; une lanterne devint le tombeau du despotisme, et une pique le signal de la liberté : on se tut à Saint-Denis, où était le camp qui devait nous égorger ; on se tut à Montmartre, où le canon devait ronfler ; on se tut enfin partout ; et le gentilhomme, entiché de sa noblesse, qui ne désignait Dieu que par ce titre : *le gentilhomme de là-haut*, prit la fuite en comptant bien revenir avec toute la noblesse de l'Europe.

On vit alors une gravure qu'on a distinguée dans la foule de celles qui tapissaient les murs : elle représentait la boutique d'un perruquier où se trouvaient plusieurs personnes de différentes conditions ; on lisait au bas : « Je rase le Clergé, je peigne la Noblesse, j'accommode le Tiers-État. »

Un ci-devant seigneur disait à un de ses ci-devant vassaux : « Allons, mon pauvre Mathurin, nous sommes égaux, nous pouvons manger à la même

écuelle... — Ah ! monsieur, répondit le paysan, nous ne fumerons pas à la même pipe ! »

Buvez du *ratafia d'Orléans* et du *riquiqui*, et souvenez-vous que le plus vieux est le meilleur : ce dicton était dans toutes les bouches.

CHAPITRE LXXII

DÉCRET

Ce mot ne se trouvait guère autrefois que dans des ouvrages ascétiques ou composés par des gens d'Église. Ouvrez l'*Histoire universelle* de Bossuet, où ce grand homme prodigue son génie en pure perte, et vous y verrez souvent que, d'après les *décrets* de la divine Providence, tous les événements qui composent l'histoire de tous les peuples du monde n'arrivaient précisément que pour instruire, récompenser ou punir la petite horde de brigands qu'on appelait les Hébreux.

Ce n'est qu'aux représentants du peuple qu'il est permis de faire des *décrets ;* les autres autorités constituées font des *arrêtés ;* les communes font des *adresses ;* les citoyens font des *pétitions*.

La Convention faisait des décrets ; le Corps législatif ne fait plus que des lois.

CHAPITRE LXXIII

MONARCHIEN

C'est le nom donné par le peuple aux membres d'une faction qui se réunissait en société, présidée par un évêque, pour travailler en commun à rassembler les débris de la monarchie. Un membre de ce club *Monarchien* écrivait à un de ses correspondants : « Mon ami, je ne mourrai content que lorsque j'aurai bu du sang d'un patriote. » Tel était le genre des plaisirs de ces *monarchiens*, qui entre eux s'appelaient *modérés*.

CHAPITRE LXXIV

RUBANS

Nous avons vu à Paris un petit souverain allemand qui, de la prison où il était pour dettes, avait fait une boutique de *rubans* ponceaux, grands, moyens, petits, qu'il vendait à juste prix à des aventuriers ou à des sots. Cela s'appelait l'*ordre de Limbourg*. Qu'il y a loin de là au *ruban* tricolore que le Français libre porte avec une juste fierté !

Pour séparer le jardin du château des Tuileries qu'occupait Louis le traître, de la terrasse des Feuillants où le public se rassemblait, le peuple tendit le long de cette terrasse un simple *ruban*, et cette barrière fut respectée ; personne ne la franchit. Du canon n'aurait point produit cet effet. C'est que le peuple obéissait à une loi qu'il s'était lui-même imposée (1).

CHAPITRE LXXV

ÉMISSAIRES

Scélérats habiles que les cours étrangères ont vomis dans notre sein, et qu'elles tiennent à leur solde. Ils rôdent autour de nous ; ils surprennent nos secrets ; ils caressent nos passions. Êtes-vous faibles, ils louent votre prudence ; êtes-vous prudents, ils vous accusent de faiblesse. Ils appellent votre courage témérité ; votre justice cruauté. Ménagez-les, ils conspirent publiquement ; menacez-les, ils conspirent dans les ténèbres. Hier, ils assassinaient les défenseurs de la patrie, aujourd'hui ils se mêlent à leurs pompes funèbres et demandent pour eux les honneurs divins, épiant le moment de poignarder ceux qui leur ressembleront.

(1) Voy. le chap. XXXIV.

CHAPITRE LXXVI

CHEVALIERS DU POIGNARD

C'est le nom qu'on donne à une poignée de brigands portant la *croix de Saint-Louis*, qui, le 28 février 1791 (*style esclave*), se rendirent au château des Tuileries pour enlever *Capet*, et qui furent chassés ignominieusement par la garde nationale.

Le colonel de *** fut bourré par un garde national, autrefois son valet de chambre : « Pourquoi donner des coups à monsieur? lui demanda son capitaine. — Donner! répondit le soldat, je ne donne pas, je ne fais que rendre. »

Un autre de ces *messieurs*, qui avait été mené rudement dans la même journée, se trouvant quelques jours après à l'Opéra, quelques-uns de ses amis lui firent compliment de condoléance. « Mordieu! s'écria t-il, les coups de pied que j'ai reçus dans le... ne me sortiront jamais de la tête, et la garde nationale ne mourra jamais que de ma main! »

CHAPITRE LXXVII

TRIBUNE

Celle de nos assemblées nationales qui sera aussi célèbre dans la postérité que les tribunes qu'occupèrent Démosthène et Cicéron à Athènes et à Rome; et si je ne craignais pas qu'on m'accusât de vanité nationale, j'affirmerais qu'elle le sera et qu'elle méritera de l'être beaucoup plus, par le rétablissement réel de l'homme dans ses droits, que toutes les nations vont reconnaître.

Ce bienfait envers l'humanité en obtiendra les hommages dans tous les temps et dans tous les lieux.

Avant la révolution on ne connaissait que le crime de lèse-majesté divine ou humaine; celui qui, avec un gant de fer, donna un soufflet au pape, était coupable de lèse-majesté divine. L'infortuné Latude, pour avoir déplu à la Pompadour, fut coupable de lèse-majesté humaine. Nous regardons maintenant comme un crime de *lèse-nation* tout attentat contre la gloire ou le bonheur de la république française.

Je ne parlerai pas des traits d'éloquence qui ont étincelé si souvent dans cette tribune : l'Europe a lu et lit tous les jours ce qui s'y dit, et l'on peut la comparer à un volcan qui lance la flamme, la lave, les pierres et la fumée; mais ce volcan est dans une explosion, pour ainsi dire, perpétuelle, et ses flancs

sont intarissables. Comme il s'est fait un changement prodigieux dans les circonstances actuelles, notre éloquence a pris un nouveau caractère.

Ce n'est pas sans doute le ton académique, ni le goût ni la pureté du style; mais il y a eu un débordement d'idées de toute espèce, de connaissances et de vues nouvelles, je ne sais quelle impétuosité que l'on ne rencontre chez aucun peuple, enfin une multitude de talents qui avaient quelque chose de dur et d'agreste, mais qui convenaient à l'ordre politique, et tandis que leur morale avait ses éclipses, l'éloquence proprement dite avait les siennes.

L'état de la Convention devint presque un état de nature, tant les hommes y changèrent leur logique, leur langage et leurs idées antérieurs. Aucun orateur n'y reçut d'autres chaînes que celles qu'il voulut se donner. Il y a plus d'esprit dans un gouvernement libre; le peuple est mieux instruit ou du moins il y est plus hardi dans le développement de ses idées; d'ailleurs, un seul citoyen réunissant différentes professions, son génie en est alimenté, il a plus de fécondité, de ressources. On voit encore avec étonnement des entreprises et des monuments de petites républiques comparables à ceux des plus grands royaumes. Si quelqu'un s'en étonne, il n'a jamais éprouvé le sentiment de la liberté; il ne devine point ce qu'il peut opérer avec les plus faibles moyens. Et que sera-ce donc des destinées de la république française qui a commencé par marquer l'ère des gouvernements représentatifs, qui cultive la pépi-

nière de toutes les républiques futures, et qui, constatant et renforçant la dignité de l'homme, réconciliera l'espèce humaine avec le regard des anges.

Que restait-il à faire à la toute-puissance du Créateur pour rendre l'homme aussi parfait qu'il pouvait l'être? Rien, si ce n'est de lui laisser le mérite du choix de la liberté, après lui en avoir inspiré le sentiment.

Les Suisses reviennent toujours sur le bord de leurs lacs, parce qu'ils y jouissent d'une sorte de liberté qui, quoique imparfaite, l'emporte sur celle de beaucoup d'autres peuples; bien différents en cela des Gascons qui quittent très-volontiers leur pays pour n'y jamais retourner. Désormais les Français ne feront que passer chez les autres peuples, et ne verront rien de plus admirable que leur pays ainsi que leur gouvernement.

Qu'on en juge par les soupirs profonds, les gémissements et les regrets de nos émigrés. Ils ne monteront jamais à cette tribune où la voix de celui qu'ils dédaignaient se fera entendre, où elle peut immortaliser son nom, et où (ce qui est encore plus doux à concevoir) elle peut augmenter la splendeur et la félicité de la patrie.

Qui n'est pas orateur? qui ne songe pas à être orateur après cette grande et heureuse perspective? Aussi c'est à qui s'exercera à l'art de la parole dans les *clubs*, dans les sociétés patriotiques et jusque dans les tripots littéraires; on y imite en petit la formation du Corps législatif; on y crée un prési-

dent, une sonnette et des secrétaires ; on y *demande la parole ;* on y fait des *motions*, des *amendements*, on consulte la majorité ; et, comme dans les grandes assemblées, la minorité toujours plus active, plus opiniâtre et toujours mieux liée, l'emporte le lendemain.

Mais, hélas ! dans cette même tribune, l'aigle armé de ses foudres et l'oison battant stupidement de l'aile, y ont paru le même jour, et quelquefois côte à côte. Mirabeau et Laurent Lecointre y ont fait entendre également leur voix. Le républicanisme parlait par l'organe des Vergniaud et Guadet (1) ; le royalisme par celui des Vaublanc et Dumolard. Le royalisme sous tous ses masques a déshonoré la tribune du sénat français ; elle a retenti des vociférations de ces hommes pervers qui y allumaient les brandons qu'ils voulaient jeter au loin dans les villes et dans les campagnes. Là on a donné le signal du fanatisme ; là on osa légitimer les assassinats du Midi ; là enfin on méditait de commencer le grand procès de la révolution et de la liberté.

Elle fut souillée en prairial par les restes impurs de Marat, et sans l'époque du 13 vendémiaire, les anti-républicains auraient fait disparaître les signes de la liberté.

La tribune fut le point de ralliement de ceux qui

(1) Nodier a dit de celui-ci : « Quelques-uns de ses mouvements oratoires l'emportent en véhémence tribunitienne sur tout ce qui s'est conservé de plus remarquable dans ce genre chez les anciens et chez les modernes. »

attaquèrent et défendirent la liberté. L'ineptie audacieuse y eut des triomphes d'un jour, mais le lendemain elle était renversée. L'astuce et la perfidie y furent démasquées au moment où elles comptaient nous subjuguer.

La lutte y fut constamment terrible et grande; l'intrépidité du crime y rencontra l'énergie de la vertu : les mensonges, les fausses attaques, les menaces, les violences des conspirateurs, rien n'intimida les courageux ennemis de la monarchie. En vain se détendaient les ressorts du gouvernement républicain, il reprenait sa force et sa majesté et triomphait des orateurs royaux : ils furent tous écrasés, en talents comme en vertus. Et lorsqu'il ne restait plus que quelques législateurs encore fidèles à la cause du peuple, tout à coup le génie républicain opposa une résistance dont l'histoire d'aucun peuple ne fournit d'exemple : il commanda le 18 fructidor, qui devint une des plus belles comme une des plus étonnantes époques de notre liberté. Jour heureux et mémorable, tu ne coûtas point une larme à l'humanité ; tu fus grand et sans tache !

C'est de cette tribune qu'est sortie la voix qui, dans l'espace de six années, a créé des soldats et des généraux, amis constants de la victoire ; c'est cette voix puissante qui a organisé la grande nation et qui lui a donné une base majestueuse en exaltant tous les genres de courage ; c'est enfin de cette tribune qu'est parti le gage du combat jeté sur les rives d'Albion, de ce dernier combat qui sera terrible,

décisif, et qui ne signera qu'au pied de la Tour de Londres le pacte de la liberté des mers et de la paix du monde. Tous les arts travaillent pour ce grand et généreux effort : il faut qu'il dompte à la fois l'océan et ses tyrans orgueilleux ; il faut que le spectre des mers ne soit plus la propriété d'un seul peuple, et que les Carthaginois modernes soient terrassés.

O liberté ! voilà les prodiges émanés de la tribune, et qui ont expié les discours de ces esclaves ou frappés de mépris ou vomis loin de nous par l'exil. Si les cœurs s'attiédissaient, ou s'ils ne ressentaient plus ce feu sacré qui anima tant de fois ceux qui ont dit : *Non, jamais ne pactisons avec la tyrannie ;* si le moindre doute sur nos destinées glorieuses pouvait ébranler un moment le courage des Français, ah ! ce serait de cette tribune que partirait encore le cri qui rendrait à l'homme sa dignité naturelle.

CHAPITRE LXXVIII

EMPRUNT FORCÉ

La définition de ce mot est écrite sur le front rembruni de tous les richards. Sous l'ancien régime, les nobles opulents regardaient comme une manie digne de ce qu'on appelait la bourgeoisie le désir de féconder leur ménage.

L'emprunt forcé a fait un miracle : il a rappelé la noblesse opulente, et même la haute bourgeoisie qui en est toujours le singe, au sentiments de la nature.

C'est à qui maintenant pourra prouver le plus d'enfants, afin de contribuer le moins possible. Et qui doute que les femmes de ces messieurs ne contribuent par tous les moyens à seconder leurs vues (1)?

CHAPITRE LXXIX

LE CABINET BRITANNIQUE

Ce que nous avions annoncé s'est réalisé : le cabinet britannique a cherché à se venger de la perte de ses anciennes colonies, et n'a semblé épouser la cause de Louis XVI que pour mieux le trahir. Qui ne tient pas ce fil se perdra dans le dédale tortueux de tant de faits contradictoires; car le cabinet mit d'abord à profit l'imbécile crédulité de d'Orléans. Indifférent à tous les partis, Pitt favorisa tout ce qui pouvait amener et propager la division entre les Bourbons.

(1) Il n'est ici question que du premier *emprunt forcé*.
(*Note de Mercier.*)

Le gouvernement monarchique, trop de fois sorti de ses limites, touchait à son terme, et par sa vétusté et par le dérèglement d'une cour qui crut que l'on pouvait mépriser l'opinion publique. Son imprudent orgueil, nourri d'un mépris altier pour le peuple, se reposait sur les anciens préjugés qui jusqu'alors avaient fait respecter les sottises et les violences du trône; mais ce que l'opinion a élevé, l'opinion le détruit. Les vices du gouvernement monarchique étaient à leur comble, et il était devenu l'objet d'une sorte de risée par l'immoralité indécente des princes qui étaient des espèces de sultans, et surtout par la versatilité des plans et des mesures.

La haute noblesse, qui voyait un bouleversement prochain, crut que c'était le moment de ressusciter l'ancien gouvernement féodal dans toute sa splendeur, et de se partager les provinces en gouvernements particuliers (1). Il s'agissait d'enfermer Louis XVI dans un monastère, à l'exemple de quelques rois de la première race, et ses propres frères auraient été obligés d'y consentir, par la part immense qu'on leur aurait donnée. Pressé de ce danger

(1) On avait pris pour modèle le plan de gouvernement que les protestants voulurent établir en France en 1621; et nous avons le règlement dressé par l'assemblée de la Rochelle, le 10 mai de la même année : tout le royaume était partagé en huit cercles, en y comprenant le Béarn; le duc de Bouillon avait le commandement général des armées. Ainsi les protestants avaient formé le projet de changer la France en une république; les princes avaient projeté de se créer des souverainetés privilégiées.

(*Note de Mercier.*)

dont il fut averti, Louis XVI admit le seul contre-poids dont il pouvait user : il appela les États généraux, et parut embrasser le parti populaire.

Ce malheureux prince, au lieu de suivre la direction du torrent sur lequel il aurait toujours surnagé, loin de lui creuser un lit, tua toutes les chances heureuses que le destin lui offrit plusieurs fois, soit pour abaisser tout à la fois cette noblesse impérieuse qui l'avait menacé, soit pour contenir le parti populaire dont il s'était aidé contre ses ennemis. Il fut trois fois parjure, avec le plus grand intérêt d'être loyal et sincère ; il médita la fuite la plus honteuse, la plus déshonorante, la plus dangereuse dont l'histoire fasse mention, se jetant sur une terre étrangère pour y être méprisé, avili, prisonnier, plutôt que de s'accorder avec un grand peuple ; il n'eut que les idées d'un marquis à talons rouges, et n'eut pas ensuite un seul instant de courage, et n'en retrouva pas même l'ombre lorsqu'il pouvait s'échapper ou honorer sa personne en tombant avec la dignité que réclamait son caractère. Livré à des idées superstitieuses et à ces conseils plus ou mois ineptes qui en résultent, grossièrement dissimulé et catholiquement vindicatif, il avait promis à la religion de punir tous les outrages faits au trône.

Trois mois de franchise et de politique ouverte auraient abattu tous les complots de Pitt et prévenu tous les désastres qui ont pesé sur la France. Voilà ce qui a rendu la révolution si funeste et si sanglante ; car dans l'origine elle fut calme, paisible, et si le roi

avait su marcher avec elle, elle aurait emporté les hommages et l'admiration de tout l'univers.

Ce fut la résistance insensée, opiniâtre à des changements légitimes et impérieux; ce furent les menaces, les imprécations et les projets hostiles du clergé et de la noblesse qui imprimèrent à la révolution un caractère qu'elle n'avait pas dans l'origine : elle devint terrible, parce que les émigrés furent autant de conjurés; ils appelèrent le bouleversement de la patrie, et rien n'aurait pu calmer ni apaiser leur orgueil et leur vengeance. Ainsi que le prêtre tenait à la plus légère cérémonie et frappait du nom d'irréligieux quiconque riait du *bedeau*, ainsi les nobles n'auraient pas voulu lâcher une pièce de leur blason; ils auraient incendié la France pour un cordon moins large, comme pour leur expulsion entière.

Le nouvel ordre, vœu et besoin de tous les Français les faisait rugir d'étonnement et de fureur : ne rien accorder, et se venger inhumainement de toute demande, voilà quelle fut leur doctrine.

Cependant le cabinet britannique voulait la chute de Louis XVI : il lui fut donc conseillé de s'armer, de conspirer contre l'ordre de choses, de l'attaquer même du fond de son château : dernière imprudence, aussi étrange qu'elle devenait coupable après la fuite de Varennes. Il se mit ainsi entre deux écueils, et d'autant plus redoutables qu'ils s'entr'aidaient pour l'engloutir : le simple bon sens aurait dû lui dire que l'inertie était toute sa force et qu'il ne devait pas

surtout suivre les plans des ennemis extérieurs qui pour favoriser le projet le plus barbare voulaient exterminer les Français au nom de leur chef.

Il donna lui seul, par ses perfidies multipliées et par ses erreurs monstrueuses, il donna naissance au gouvernement républicain, auquel on ne songeait pas, et c'est ainsi qu'une plante saine et vigoureuse, encore cachée dans la terre, repousse une plante pourrie qui tombe en poussière; la plante nouvelle accroît sa force des débris de l'ancienne.

Les gouvernements s'usent, mais une fois décomposés ils sont dans l'impossibilité de se régénérer sous la forme qu'ils ont perdue. C'est l'Anglais qui a voulu nous perdre, et c'est l'Anglais qui nous a sauvés; c'est par la coalition des rois qu'il nous a préservés des rois; c'est le traité de Pilnitz qui a mis debout la nation entière; c'est le roi de Prusse, dans les plaines de la Champagne, qui a enfanté le spectre révolutionnaire.

Le peuple anglais, dans un temps, sut juger et condamner son monarque; il a trouvé mauvais que le nôtre fût jugé et condamné; c'est qu'il s'attendait à en faire parmi nous un sujet éternel de discordes et de nous écraser l'un par l'autre.

Le gouvernement monarchique étant identifié à un homme, cet homme devait nécessairement disparaître lors de la naissance du gouvernement républicain : toute autre mesure aurait impliqué contradiction et préparé des chocs interminables. Il nous a fallu nous reposer dans la république, forme d'abord orageuse,

avait su marcher avec elle, elle aurait emporté les hommages et l'admiration de tout l'univers.

Ce fut la résistance insensée, opiniâtre à des changements légitimes et impérieux; ce furent les menaces, les imprécations et les projets hostiles du clergé et de la noblesse qui imprimèrent à la révolution un caractère qu'elle n'avait pas dans l'o... elle devint terrible, parce que les émigrés... autant de conjurés; ils appelèrent le boulev... de la patrie, et rien n'aurait pu calmer ... leur orgueil et leur vengeance. Ainsi qu... tenait à la plus légère cérémonie et ... nom d'irréligieux quiconque riait du ... les nobles n'auraient pas voulu lâche... de leur blason; ils auraient incendié la ... un cordon moins large, comme pour l... entière.

Le nouvel ordre, vœu et besoin ... Français les faisait rugir d'étonnem... reur : ne rien accorder, et se venger ... de toute demande, voilà quelle fut ...

Cependant le cabinet britan... de Louis XVI : il lui fut d... de conspirer contre l'ord... même du fond de son ch... aussi étrange qu'elle d... de Varennes. Il s... d'autant plus ... l'engloutir ... l'inerti...

nt qu'il
rs, res-
s par là-

ourage qui
spierre te-
déchirés, on
n étaient en-
ient avec l'en-
ménager ou un
aveugle les scé-

offensive, ou ce-
rer à l'Angleterre,
t un crime que les
à la Convention,
et qu'on peut même
lle a sauvé, ce jour-
prochaine et méditée
gères; car le traité de
nt et le démembre-
le chef des Français,
elle ombre d'autorité,
autorité réelle, avait
nt les rois sont les plus
pour peu que leur or-

ention, en provoquant
r habilement de l'en-
, de ces élans passion-

mais qui, après la première fermentation, prend une assiette difficile à rompre.

Les Anglais ont supporté honteusement la longue dictature de Cromwell; nous, nous avons eu une pépinière de Cromwells, mais toujours politiquement et audacieusement éclairés, nous les avons tous brisés l'un par l'autre; et si la nation avait écouté l'appel et la généreuse protestation des soixante-treize députés, dont je m'honorerai toujours d'avoir été du nombre, en punissant les provocateurs du 31 mai, la France était dès lors sauvée des coups de l'artificieuse Angleterre, et les échafauds de Robespierre n'auraient jamais été dressés.

Oui, c'est l'Angleterre qui a assassiné les vingt-deux représentants du peuple et qui préparait la mort des soixante-treize parce qu'ils étaient de vrais républicains, qu'ils connaissaient les trames de Pitt, et qu'ils étaient les ennemis déclarés de cette puissance insolente.

Ce qui le prouve, c'est que l'infortuné Brissot, tant calomnié et qui dédaigna constamment une popularité remarquable, animé par le plus pur patriotisme, ne se trompa jamais dans son aversion contre l'Angleterre, et que, loin d'être le stipendiaire de Pitt qu'il attaqua face à face par sa déclaration de guerre à la Grande-Bretagne, jamais homme ne vit mieux que lui qu'il n'y avait qu'un instant pour frapper, et il accusa par cet acte solennel, qui retentira dans la plus lointaine postérité pour honorer enfin son nom et sa mémoire, il accusa la lenteur, le dé-

faut d'énergie de ces populaciers qui, en criant qu'il fallait renverser tous les trônes de l'univers, restaient muets par ignorance et impassibles par lâcheté.

Ce fut cet acte de patriotisme et de courage qui déconcerta le parti anglais auquel Robespierre tenait; car quand tous les voiles seront déchirés, on verra que les plus cruels des hommes en étaient encore les plus infâmes et qu'ils pactisaient avec l'ennemi éternel de la France pour se ménager ou un appui ou une retraite : tant le crime aveugle les scélérats !

Le principal moteur de la guerre offensive, ou celui qui, à la tribune, l'a fait déclarer à l'Angleterre, mérite notre reconnaissance. C'est un crime que les royalistes imputent aujourd'hui à la Convention, dont il est facile de l'absoudre, et qu'on peut même aisément tourner à sa gloire : elle a sauvé, ce jour-là, la république d'une invasion prochaine et méditée de la part des puissances étrangères; car le traité de Pilnitz préparait le déchirement et le démembrement de la France. Et c'était le chef des Français, qui, pour regagner je ne sais quelle ombre d'autorité, tandis qu'il pouvait jouir d'une autorité réelle, avait accédé à ce traité honteux ! Tant les rois sont les plus acharnés ennemis de la patrie, pour peu que leur orgueil soit offensé.

Quel était le but de la Convention, en provoquant nos hostilités? Celui de profiter habilement de l'enthousiasme du peuple français, de ces élans passion-

nés, sublimes, qui signalent les premières époques de l'indépendance d'une nation. Fallait-il attendre que l'ennemi, inondant notre territoire, donnât le signal du combat? N'était-il point plus avantageux, plus digne de nous, de prévenir une rupture que tant de trahisons, de perfidies rendaient inévitable? Nos émigrés qui avaient fui dès les premiers jours de la révolution, lorsqu'elle était encore intacte, pure et solennelle, ces lâches émigrés qui sont la véritable cause des convulsions affreuses de l'intérieur, en prenant le parti le plus anti-politique et le plus funeste même à leur cause, jouissaient de la protection la plus étendue, en attendant qu'ils fussent sacrifiés à Quiberon par le plus insigne fourbe qui ait figuré dans l'histoire. Déjà les rassemblements se formaient sur toutes les frontières de la république, et si l'ennemi eût différé encore à nous attaquer, c'est qu'il aurait attendu que nous eussions été minés par les dissensions intestines. En effet, que l'ardeur de notre jeunesse se fût ralentie, il nous eût fait couler dans l'inaction ces jours décisifs, où, pleins de l'ivresse de notre indépendance, frappés d'objets nouveaux, extraordinaires, embrasés en quelque sorte d'un feu électrique, nous étions capables des plus grandes choses. C'est à la guerre offensive que nous avons dû nos conquêtes, nos brillantes victoires; c'est par elle que nous avons forcé l'Europe à trembler : trois mois plus tard, il n'était plus temps.

Vainqueurs de Jemmapes, de Fleurus, guerriers

qui avez arboré sur la cime du Mont-Blanc l'oriflamme tricolore, c'est à vous que j'en appelle; vos lauriers, vos succès déposent en faveur du décret dont nous attestons la prévoyance et la haute sagesse. Le Belge affranchi, le Batave rendu à la liberté, l'Allobroge devenu Français, le chemin de l'Italie ouvert à nos intrépides soldats, voilà les fruits de la guerre offensive, et les mêmes hommes qui en ont fait un crime à la Convention prétendaient qu'on devait renverser tous les trônes et couvrir l'Europe de républiques. Beau projet, sans doute, s'il était possible de le réaliser et si ceux qui l'avaient conçu ou plutôt qui en parlaient n'avaient pas fait subir à leur pays le plus honteux esclavage.

Et quand la Convention nationale voulut que la France se déclarât contre l'Angleterre, c'est qu'elle sentit qu'il n'y avait, qu'il ne pouvait y avoir jamais aucune réconciliation entre les royalistes et les républicains; des éléments si opposés ne s'unissent point. L'Angleterre avait arboré les trois fleurs de lis contre la cocarde tricolore. La nation anglaise était devenue anti-républicaine, non certes par conviction, mais pour nous donner de nouvelles preuves de sa haine jalouse, car si l'Angleterre fut l'ennemie constante de la France-monarchie, elle le fut encore plus de la France-république. Elle vit qu'elle ne pouvait pas profiter longtemps de la supériorité que lui donnaient les restes de liberté incertaine dont ses citoyens jouissent encore.

L'ardente jalousie de cette nation n'est-elle pas empreinte dans toutes les pages de notre histoire? Ouvrons-la, nous trouverons que c'est du sein de cette île que sont sorties depuis plusieurs siècles la plupart des calamités qui nous ont affligés. En tout temps sa politique active et ténébreuse fomenta parmi nous les divisions. Elle sut toujours sourire au parti le plus habile à déchirer le sein de la France. Sans remonter à des époques éloignées, le siècle présent ne nous offre-t-il pas un enchaînement de faits incontestables qui accusent le cabinet de Saint-James et le condamnent au tribunal des nations?

Si nous avions dévoré en silence les outrages de l'Angleterre, dissimulé ses attaques souterraines; si nous nous étions obstinés à garder des ménagements pusillanimes, eût-elle moins fomenté la révolte de nos colonies, alimenté nos discordes, fourni des armes et des munitions aux rebelles de l'intérieur, fait couler ses trésors dans les mains des puissances coalisées et jusque dans celles des royalistes obscurs soudoyés à Paris pour aiguiser les poignards? Elle n'a pas rougi de contrefaire notre papier-monnaie, sans songer que cet exemple était le signal de la ruine de sa banque.

Sans doute la Convention nationale ne prétendait pas que nous pouvions attaquer ou détruire sa marine dans toute sa supériorité, mais il était en notre pouvoir alors de tenir l'équilibre, et il est notoire que c'est à l'impéritie des gagés de l'Angleterre que nous avons dû les revers que nos flottes ont essuyés.

Eh ! disions-nous alors, n'avons-nous pas des ressources aussi abondantes que celles des Anglais, pour créer des vaisseaux, pour former des marins ? N'est-il pas surprenant qu'une nation qui possède les plus beaux ports de l'Océan et de la Méditerranée, qui a des colonies, un commerce étendu, des armateurs intrépides, ainsi que la plus grande partie des matériaux de construction, ait négligé cette branche essentielle de grandeur nationale ? Le génie actif du républicanisme voulait que nos armées navales égalassent nos armées de terre en force et en succès. Il entrait bien dans ses vues et dans ses projets de répandre sur les mers ce même enthousiasme patriotique qui menait au pas de charge la baïonnette républicaine

Oui, je l'atteste, car j'en ai été le témoin, le génie avait médité un vaste plan qui eût tendu à resserrer dans d'étroites limites cette orgueilleuse marine qui depuis trop longtemps humilie insolemment ses voisins ; le génie avait bien prévu que quand nous aurions écrasé la coalition entière, nous n'aurions fait que peu de chose encore, si nous ne parvenions à détruire l'influence britannique. Guerre, guerre éternelle aux Anglais, jusqu'à ce qu'ils soient obligés à se taire devant nous. Paix avec toutes les puissances, excepté avec l'Angleterre. C'est ainsi que nous devons nous venger des longs, des ténébreux, des atroces attentats de notre ennemi naturel.

Nous l'avions prévu, et chaque jour le confirme, que l'Angleterre n'avait pu voir sans un sentiment

de fureur s'élever à côté d'elle une puissante république qui, par l'étendue de son territoire, la richesse de son sol, la valeur, l'industrie de ses habitants, devait nécessairement l'emporter sur toutes les nations européennes. Un mauvais gouvernement paralysait notre génie expansif et avait rendu nuls jusqu'ici tous les biens dont la nature nous avait comblés. Le despotisme, comme le soleil de la zone torride, brûlait et desséchait les terres les plus fécondes; mais le Français républicain allait réparer ces jours de servitude et d'inaction et s'élever rapidement au zénith de la prospérité ; l'Anglais sut apprécier ce mouvement régénérateur ; il en frémit de rage et il employa contre nous tous les moyens affreux dont il pouvait faire usage.

Il est prouvé que ce fut en propageant les idées sur les noirs et les hommes de couleur qu'il alluma la torche qui embrase nos colonies, cette même torche qu'il avait eu soin d'éloigner des siennes. Ce fut en outrant, en corrompant parmi nous les opinions philosophiques, qu'il rejeta habilement sur les écrivains sensibles qui donnaient des larmes au sort de l'esclave les emportements auxquels il se livra dès qu'il eut brisé ses fers.

On sait aujourd'hui que le royalisme constamment protégé par l'insidieux Pitt se ménageait une retraite dans ces riches contrées, et que du choc de trois partis résultèrent ces sanglantes calamités parmi lesquelles toutes les ambitions furent trompées. Que dis-je! l'histoire publiera qu'on avait formé jusqu'au

projet d'embarquer Louis XVI pour Saint-Domingue (1), et de là, nouveau Pharamond, il devait appeler, rallier, concentrer ses nobles et ses fanatiques, et opposer une France nouvelle à l'ancienne France : tout le sang qui a coulé n'est que le résultat de ces coupables et odieux préparatifs.

L'Anglais savait encore que les fausses et extravagantes idées vont toujours gagnant les parties basses du corps social et le remplissent de passions déréglées ; qu'il n'y a pas de si dangereuse tyrannie que celle du peuple ; que ce sont ordinairement les plus factieux qui s'emparent de l'autorité ; qu'alors les plus vils habitants d'une cité ont le droit et le pouvoir de nuire aux plus vertueux citoyens ; que les esprits bornés se portent toujours aux extrêmes ; que la démocratie enfin se change si facilement en anarchie que jamais la vertu et le courage ne se sont trouvés sur un précipice plus glissant que dans une fermentation politique de cette nature, et l'Anglais organisa le 31 mai comme devant amener la sanglante dictature. Ainsi tous les hommes atroces qui poursuivirent tous les républicains furent les agents ou les instruments des puissances étrangères mues par le cabinet britannique. Le fil de toutes les conspirations y aboutit, et sans la bravoure de nos ar-

(1) Il devait partir de Paris dans un bateau de charbon, s'arrêter à Rouen dans la maison de Liancourt, et de là cingler vers le Nouveau-Monde. Faute de munitions, on avait pilé des bouteilles de verre pour charger les canons protecteurs de sa fuite.

(*Note de Mercier.*)

mées et l'union invincible de nos soldats, c'en était fait de la France.

L'histoire enfin développera ce que nous ne faisons qu'indiquer ici. Toutes les factions furent caressées, parce qu'elles ne pouvaient que nourrir les troubles politiques ; sous tous les masques et sous toutes les livrées, l'Anglais souffla la discorde et éternisa l'empire de l'anarchie ; Louis et d'Orléans, Robespierre, Babœuf et Puisaye, les partis les plus opposés lui conviennent, pourvu qu'ils portent obstacle au ralliement des Français autour du gouvernement républicain, et je demande si notre cri éternel ne doit pas être : *Guerre à l'Angleterre !* dussent tous nos bras métamorphoser toutes nos forêts en un pont qui nous portera jusqu'au pied de la Tour de Londres, seul endroit où il soit de notre dignité et de notre intérêt de signer la paix ! Insensés ennemis ! plus vous voulez ployer le ressort républicain, plus il se détendra avec une force que vous ne soupçonnez pas encore.

Mais nous avons à présent une constitution ; elle nous apprend à reconnaître et à détester les ennemis de la république ; de quelque voile qu'ils s'enveloppent, nous reconnaîtrons les amis des rois, et l'histoire, l'expérience, l'intérêt général nous feront assez comprendre que l'on ne combat point des êtres aussi féroces avec de la patience et de la philosophie.

Dès qu'il s'agit de la violation des lois ou de l'ordre ou des principes de l'humanité, leur génie

infernal se trouve promptement d'accord; mais nous, nous aurons aussi le génie de la république, et les intrépides soldats de la patrie, unis aux écrivains vertueux, imposeront bientôt silence à tous ces libellistes soudoyés qui ayant commencé depuis longtemps, en idée, l'ouvrage des vengeances royales, voudraient finir par écraser la nation sous l'horrible pesanteur des trônes européens. Un tel aveuglement est trop monstrueux pour qu'on ne puisse pas supposer dans ces écrits des âmes abjectes ou des plumes vénales.

CHAPITRE LXXX

PRÊTRE CONSTITUTIONNEL

C'est ainsi qu'on appelait au commencement de la révolution l'ecclésiastique, celui qui avait fait le serment d'observer la constitution civile du clergé, décrétée par l'Assemblée nationale. Dans le temps qu'elle existait, Madame fit publier que tous les jours il y aurait chez elle, à son dîner, deux couverts pour deux prêtres qui n'auraient pas fait le serment civique. Son cuisinier, apprenant l'invitation de sa maîtresse, dit: « Je leur prépare un régal meilleur qu'ils ne pensent : j'écrirai le serment

civique dans de petits billets qui seront enfermés dans de petits pâtés. S'ils ne veulent pas prononcer le serment civique, ils l'avaleront du moins. »

CHAPITRE LXXXI

PROCÈS DE LOUIS XVI

« Une nation entière, trop confiante, a été trahie par son chef. Louis XVI, dédaignant d'être roi d'un peuple libre, s'est couvert d'une dissimulation profonde afin de se ressaisir du sceptre despotique, pour terrasser d'un seul coup la moitié du peuple et paralyser l'autre. Il s'est environné de conspirateurs; il a écouté de préférence et comme par instinct des conseillers pervers, et a malicieusement écarté tous les bons.

« Il n'a pas rougi, au champ de la fédération, de rendre témoin de son parjure tout le peuple français rassemblé ; il n'a pas craint d'appeler en même temps l'étranger sur notre territoire pour étouffer la liberté naissante.

« Furieux de n'avoir pu incendier Paris en 1789, obstiné dans son ressentiment profond, il médita depuis tous les plans, tous les projets de sang capables

de l'assouvir, et lorsque son peuple, convaincu de sa perfidie, oubliait généreusement ce forfait abominable, le monstre couronné calculait avec le sang-froid d'une âme astucieusement concentrée, les mesures les plus efficaces pour l'égorger.

« Tombé dans ses propres piéges, et voyant arriver le jour de la justice, il veut interpréter en sa faveur quelques mots d'une constitution qu'il a déchirée : il veut nous dire que dans le pacte social nous lui avions permis d'assassiner la nation, et qu'il avait le droit d'armer des satellites étrangers sans qu'on pût en rendre responsable sa tête couronnée. Ce genre de défense est un nouveau délit, un outrage fait à la raison humaine. Lorsqu'il n'y avait pas encore de lois contre les enfants parricides, parce que le législateur n'avait pas conçu la possibilité d'un tel crime, les enfants qui avaient tué leur père devaient-ils être renvoyés absous? Pouvait-on supposer, dans le texte de la constitution, un roi conspirateur, incendiaire, assassin, parricide?

« Il paraît donc bien étrange qu'on veuille juger Louis XVI ou par la constitution qui n'existe plus, ou par le code pénal. Ses crimes sont notoires. Les frontières ont été inondées de sang, le sang des Parisiens et des Marseillais a baigné les murs de ce château infernal d'où le démon du despotisme a vomi mille morts.

« Les lois politiques seules doivent punir ses crimes d'une nature extraordinaire et dans une crise extraordinaire. Tout ici est nouveau, terrible,

nécessaire. C'est le procès d'une nation outragée et d'un roi coupable.

« Les lois politiques qui appartiennent aux grandes sociétés et qui les modifient incessamment ne sont plus celles du droit naturel ni du droit civil : elles veillent à la conservation du tout, et n'ayant point d'autre but, elles ne sont point soumises à tous ces mots équivoques au moyen desquels on soutient également le pour et le contre.

« Ce sont les lois politiques qui ordonnent la guerre, qui font brûler la maison où serait enfermé le germe de la peste, qui protégent l'écu du millionnaire contre la main du nécessiteux qui le convoite, qui, après la mort d'un homme, ordonnent la mort d'un autre. Ces lois politiques, par leur nature et par leur utilité, s'élèvent dans toutes les grandes circonstances et conviennent surtout au jour de la tempête. Ce sont les lois politiques qui avaient voulu l'inviolabilité du roi, afin qu'il fût impassible dans l'exercice de ses sublimes fonctions. Les mêmes lois politiques ont prononcé la déchéance de la royauté, parce que la royauté allait opérer la dissolution de l'Etat et qu'il n'y avait plus de milieu entre la désorganisation et la république. Ainsi, ce n'est plus la jurisprudence qu'il faut suivre, puisque c'est l'insurrection qui a dit : Abattez le pouvoir. La Convention n'a pu ni déléguer cette autorité ni créer un tribunal.

« Consultons donc les lois politiques et mettons de côté les lois abusives et chicanières. Les fondateurs de la liberté ne doivent point s'engager dans

des questions tortueuses et les ambages du barreau. Une philosophie trop timorée, comme le cri féroce du maratisme, nous égarerait en ce moment.

« Qu'exige le rétablissement de la république? qu'exige l'intérêt national? Je vois d'un côté une nation, de l'autre un individu. Cet individu mérite la mort, puisqu'il a compromis la sûreté publique et qu'il a été l'ennemi de la patrie; mais cet individu, quoique déplacé de sa sphère rayonnante, est encore un demi-dieu pour des adorateurs fanatiques. Les autres voient en lui le dépositaire de richesses immenses qu'il distribuait à ses favoris, et ils voudraient rétablir le dépositaire. Tous ceux qui aiment l'or regrettent le grand distributeur. D'autres se mettent en idée à sa place, et s'intéressent au criminel par la hauteur de sa chute. Le politique ne voit que le parricide national, il ne balance pas à dire : Le chef de tant de conspirations, à qui le peuple a trop de fois pardonné, ne doit plus rencontrer que des lois inexorables; le roi qui se disait le *palladium* de la constitution, et qui agit contre la constitution au nom de la constitution, mérite la mort. La patrie, au bord du précipice, crie à tous les représentants du peuple : A moi, Vengeurs!

« Sous cet aspect, et le seul que la raison politique puisse offrir, les représentants du peuple ne sont plus des juges; puisque les crimes sont avérés, ils ne sont plus que des vengeurs, ils doivent sans retardement prononcer la peine qu'ils méritent. Les lois politiques d'une nature supérieure exigent que la

France ne soit pas livrée à l'incertitude ; nous sommes en guerre civile ; deux partis se choquent afin que l'un cède à l'autre. Ou la république ou le despotisme d'un seul ! Est-il utile, est-il nécessaire que Louis XVI périsse ?

« Je soutiens que le roi est mort, qu'il est enseveli : il n'a plus d'existence politique. Il aurait fallu et il ne faut encore le considérer que comme étant retranché à jamais de la société ; les lois politiques ont tué l'être politique ; elles ont fait ce qui était nécessaire. Le roi n'est plus qu'un fantôme, et avoir placé sa tête sous la hache de la loi, c'est comme si elle était tombée. Après la déchéance de la royauté, il était de la saine politique d'écarter ou d'ajourner la peine du ci-devant couronné, car le temps est aussi un législateur qui débrouille les questions les plus épineuses et la solution du problème était dans ce vers de la fable : *Avant ce temps, le roi, l'âne ou moi nous mourrons*. Mais ce sage parti n'a pas plu au parti désorganisateur : il appelle le trouble, il aime la discorde, il échauffe tout pour produire l'incendie. L'un va jusqu'à dire : Je veux voir sa tête au Carrousel, et il prend ce langage pour celui d'un législateur ; l'autre abuse du nom de républicain, sans songer que la république n'est pas encore faite. Le vrai politique dit : Jugez Louis XVI, prononcez qu'il mérite la mort, mais ne prononcez point la peine de mort.

« Si Louis XVI n'est plus un être politique pour nous, il l'est encore pour les potentats de l'Europe.

Les maximes anti-sociales qui leur font regarder les Etats comme des métairies et les peuples comme des troupeaux, ces maximes leur dicteront des impostures nouvelles : ils calomnieront les Français ; ils abuseront de l'ignorance de leurs sujets ; ils achèveront de verser l'or pour échauffer leurs farouches satellites ; le frère du traître sera proclamé régent ; le fils, roi ; son âge et son innocence deviendront dans le lointain des vertus. On sait combien les mots dirigent les hommes : chaque Bourbon se dira propriétaire du trône et offrira des parties de la France à qui voudra le rétablir. Plus ces prétentions seront extravagantes, plus elles prendront chez des peuples accoutumés à regarder les rois comme des dieux sans lesquels rien ne saurait exister, et qui seuls peuvent donner la vie au corps politique.

« Mais Louis XVI est prisonnier : les princes émigrés oseront-ils dire qu'il n'est plus ? Fidèles à leur détestable logique, ils ne veulent que tyranniser sous son nom ou après lui. Les plaines de Châlons violées par les ennemis déposent que Louis est à la lettre prisonnier de guerre : il n'est pas permis d'égorger son ennemi. Si le matin du 10 août, il fût tombé sous le fer des vengeurs de la liberté, sa mort n'eût point été un crime : elle eût été un grand acte de justice aux yeux de l'univers ; tout était légitime alors. Mais la Providence, qui me semble avoir disposé tous les événements de cette grande révolution, ne l'a pas permis ; elle semble avoir dit aux Français : Vous aurez une république, et vous aurez en même temps

la gloire d'avoir épargné le sang de votre plus cruel ennemi. L'exemple sera le même pour toutes les têtes couronnées : faire tomber celle de Louis XVI, serait faire croire qu'il est encore redoutable. Il ne l'est plus ; l'incompréhensible talisman est brisé. Le meurtrier de la Bastille, de Nancy, de Tournai, des Tuileries, portera sur son front la marque éternelle de sa réprobation, et son pied ne foulera plus la terre vivante de la liberté, il ne jouira pas même du doux plaisir de la contempler. Du fond de son obscure prison, il entendra nos hymnes de victoire, et qui sait si le remords ne pénétrera point son cœur avec les larmes d'un vrai repentir, si, dans la douleur amère qui oppressera son cœur, il ne s'écriera pas : J'étais un insensé, j'étais un barbare, mais les hommes m'avaient fait roi !

« Il faut donc compter pour quelque chose la réaction morale qui détermine toujours les esprits vers la pitié, lorsque la justice a fait couler le sang. Si le roi périt sur un échafaud, cette tragédie partagera l'Europe ; elle sera l'origine de débats interminables qui serviront de prétexte contre les Français.

« La captivité prévient ces commotions sanglantes. Ceux qui seraient tentés de se dire rois ne l'oseront pas ; nous n'aurons point de prétendants ; on cessera bientôt de s'intéresser pour un fantôme qui doit s'éteindre ; il sera dit à l'Europe que l'impunité n'est plus le privilége des potentats. »

Tel est à peu près le résumé que je me suis fait sur

cette grande question, et mon opinion fut conçue dans presque les mêmes termes.

Les Girondins voulaient sauver le roi, mais ils ne voulaient pas en même temps perdre leur popularité, et le despotisme populacier exerçait alors tout son empire, c'était à qui le caresserait. Les Girondins imaginèrent l'appel au peuple, comptant bien qu'en prenant cette route l'issue du procès aurait une foule de chances favorables, mais ils se trompèrent et je fis de vains efforts pour les dissuader. Je m'opposai à l'appel au peuple et je leur dis qu'ils s'enferreraient eux-mêmes. Ils auraient pu être divisés sur la peine capitale : ils se réunirent dans le même vote, et par-là ils composèrent la voix de la majorité, quoique leur dessein secret fût d'épargner à la nation le spectacle d'un roi traîné à l'échafaud.

C'est ainsi que dans les grandes affaires politiques le raffinement et la dissimulation vous font toucher un but contraire. Je crus de mon côté qu'il ne fallait point ruser, et supérieur à la crainte, ferme dans mes principes, je me séparai dans cette occasion des Girondins que j'avais toujours aimés et estimés. Je votai contre l'appel au peuple, en m'énonçant avec la même franchise contre la peine de mort.

L'examen de cette question me donna une fièvre de quarante-huit heures et je fis passer par ma tête des volumes de réflexions. J'en tombai malade, et ayant rencontré (à ce qu'il m'a toujours semblé) le point véritable, je ne me cache point de dire que ceux qui ont voté différemment ont commis à mes

yeux *une bévue politique*. Probablement qu'ils n'avaient pas fait les mêmes efforts pour parvenir à a solution de ce grand problème, qui cependant ne sera bien jugé, et en dernier ressort, que par la plume du Tacite qu'adoptera la postérité. Quant à moi, j'ai fait mon devoir d'homme et de législateur, et je le fais encore ici comme écrivain indépendant et libre.

CHAPITRE LXXXII

DE LA RACE DÉTRONÉE

Est-ce bien le même individu, couronné et sacré à Reims, monté sur une estrade, environné de tous les grands, tous à ses genoux, salué de mille acclamations, presque adoré comme un Dieu, dont le regard, la voix et le geste étaient autant de commandements, rassassié de respects, d'honneurs et de jouissances, enfin séparé, pour ainsi dire, de l'espèce humaine, est-ce bien le même homme que je vois bousculé par quatre valets de bourreau, déshabillé de force, dont le tambour étouffe la voix, garrotté à une planche, se débattant encore, et recevant si mal le coup de la guillotine qu'il n'eut pas le col mais l'occiput et la mâchoire horriblement coupés ?

Son sang coule ; les cris de joie de quatre-vingt

mille hommes armés ont frappé les airs et mon oreille ; ils se répètent le long des quais ; je vois les écoliers des Quatre-Nations qui élèvent leurs chapeaux en l'air : son sang coule ; c'est à qui y trempera le bout de son doigt, une plume, un morceau de papier ; l'un le goûte et dit : Il est bougrement salé ! Un bourreau, sur le bord de l'échafaud, vend et distribue de petits paquets de ses cheveux ; on achète le cordon qui les retenait ; chacun emporte un petit fragment de ses vêtements ou un vestige sanglant de cette scène tragique. J'ai vu défiler tout le peuple se tenant sous le bras, riant, causant familièrement, comme lorsqu'on revient d'une fête (1).

Aucune altération n'était sur les visages, et l'on a menti lorsqu'on a imprimé que la stupeur régnait dans la ville (2). Ce ne fut que quelques jours après que la réflexion et je sais quelle crainte inquiète de l'avenir jetèrent des nuages dans les sociétés particulières. Le jour du supplice ne fit aucune impression : les spectacles s'ouvrirent comme de coutume ; les cabarets, du côté de la place ensanglantée, vidèrent leurs brocs comme à l'ordinaire ; on cria les gâteaux et les petits pâtés autour du corps décapité ; il fut mis comme un autre criminel dans le panier d'osier, conduit au cimetière de la Madeleine où il

(1) On avait parlé de tirer le canon du Pont-Neuf au moment de l'exécution ; cela n'eut pas lieu. (*Révolutions de Paris*, n° 185.)

(2) On dansa à l'extrémité du pont de la Révolution le jour de la mort de Louis XVI.

reçut une ample dose de chaux vive qui le calcina de manière qu'il serait impossible à tout l'or des potentats de l'Europe de faire la plus petite relique de ses restes.

Ce fut le ministre de la justice qui lui annonça et lui lut le décret de mort. Il paraît que Louis XVI eut quelque espoir jusqu'au dernier moment, car il est certain qu'il s'emporta et qu'il livra une espèce de combat à ses six bourreaux; il parla assez longtemps et assez hautement (1).

On prétend que ce fut le comédien Dugazon qui prévint le commandement de Santerre et ordonna comme émané du chef le roulement de tambour. La religion semble aussi l'avoir affermi dans cet horrible passage du trône à l'échafaud, et les paroles du confesseur furent sublimes : *Allez, fils de saint Louis, montez au ciel* (2) !

(1) Cette lutte de Louis avec ses bourreaux eut lieu lorsqu'on voulut lui lier les mains ; l'abbé Edgeworth lui adressa quelques mots qui le ramenèrent à des sentiments plus calmes. « On lui attacha les mains, dit Louis Blanc d'après Edgeworth et les journaux du temps, on lui coupa les cheveux; après quoi, appuyé sur le bras de son confesseur, il se mit à gravir les marches, d'ailleurs très-roides, de la guillotine, d'un pas lent, d'un air affaissé. Mais parvenu à la dernière marche, il se relève soudain, traverse rapidement toute la largeur de l'échafaud, s'avance vers le côté gauche, et, d'un signe, commandant le silence aux tambours : « Je meurs innocent de tous les crimes qu'on m'impute... » Il avait la figure très-rouge, et sa voix était si forte qu'elle dut être entendue au Pont-Tournant. Quelques autres paroles de lui retentirent très-distinctement. » Il allait continuer, lorsque sa voix fut étouffée par le roulement des tambours.

(2) Le confesseur de Louis XVI n'a point prononcé ces paroles,

A un certain point de vue de hauteur, les trônes ne sont que des monticules, et la mort d'un roi sur l'échafaud n'est point de ces événements qui troublent l'ordre physique ou qui puissent interrompre une des moindres lois de la nature, encore moins la marche des choses d'ici-bas. Louis XVI pouvait mourir d'une mort plus douloureuse encore, mais les hommes, en renversant une idole, sont encore effrayés eux-mêmes des coups qu'ils lui portent, et nous sommes tous plus ou moins semblables au statuaire qui tomba à genoux devant son propre ouvrage.

Ce que je puis attester, c'est que cinq ou six jours après le supplice la plupart des législateurs qui avaient voté la mort furent comme effrayés de ce qu'ils avaient fait; ils se regardaient l'un l'autre avec étonnement; ils éprouvaient une sorte de crainte intérieure qui chez quelques-uns ressemblait au repentir. Tantôt ils recherchaient, tantôt ils évitaient ceux qui avaient été de l'avis contraire; ils n'osaient les interroger. Je me souviens très-bien qu'ils se groupaient, qu'ils se parlaient entre eux, et que notre approche les embarrassait.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cette époque une séparation presque absolue s'établit entre ceux qui avaient ou n'avaient pas voté la mort; que les inimitiés s'enflammèrent, que les haines s'accrurent,

qu'il ne mentionne pas dans les *Dernières heures* du roi et que les écrivains impartiaux ne citent plus.

que les reproches voilés ou connus prirent un caractère effrayant, et qu'enfin le supplice de Louis XVI menaçait tous ceux qui avaient voulu l'en préserver.

Ces menaces insolentes et téméraires firent sortir de nos bouches des vérités tardives, mais foudroyantes. Nous ne gardâmes plus de ménagements pour des hommes nos égaux qui osaient nous appeler des êtres pusillanimes, nous injurier, nous dévouer aux fureurs de la populace ; il n'y eut plus rien de commun entre nous, parce qu'ils ne voulurent pas nous passer notre opinion.

C'est parce qu'ils avaient fait tomber la tête de Louis XVI qu'ils s'enhardirent à faire tomber sur la même place celle de leurs collègues. Ce fut un délire de fureur, de vengeance et de rage, et je crois qu'il y entrait beaucoup plus de terreur pour eux-mêmes que de républicanisme.

Enfin j'ai démêlé dans plusieurs un remords profond. De Sacy, homme doux, probe et modeste, ayant des connaissances historiques, en est mort de chagrin (1). Eh ! voilà les hommes ! ils sont mus, entraînés à leur insu ; ils cèdent aux passions d'autrui, ils n'osent avoir leur avis, et il y en a bien peu qui sachent garder leur caractère, lorsque tout menace, frémit et s'ébranle autour d'eux.

Tous les girondins furent affligés d'avoir usé d'une

(1) Son rère publia son apologie en 1796. De Sacy n'est mort ni de peur, ni de chagrin, mais tout simplement d'une fluxion de poitrine, en septembre 1794.

finesse inutile; ils se repentirent de la fausse route qu'ils avaient prise par leur *appel au peuple*. Ils virent que leurs adversaires se métamorphosaient en tigres pour les déchirer. Ils n'eurent pas ce courage qui va au-devant des dangers et les défie. Ils crurent aux lumières, à la sagesse de la nation, à sa force qui se réveilleraient en leur faveur. La nation indécise et se partageant elle-même sur ce grand événement ne savait qui condamner ou absoudre; elle abandonna également à leur propre destinée les divers partis de la Convention nationale, et elle en attendit les résultats dans une sorte d'apathie vraiment inconcevable et qui lui fut funeste.

Certes la reine ne jouissait ni de l'estime ni de l'affection publique. L'histoire récente du collier, son amour désordonné pour l'empereur son frère, sa haine présumée pour la France, ne lui conciliaient point les respects du peuple. On se rappelait son arrivée dans les cours de Versailles, qui avait été signalée par un grand coup de tonnerre, et trois mille infortunés étouffés à la place de Louis XV au milieu des réjouissances de son mariage, à cette même place qu'elle devait elle-même ensanglanter; l'acte de comédienne trop répété, celui de montrer son fils au peuple, d'en faire son égide, de le traiter comme son roi, ce mouvement emprunté de nos tragédies, devint ridicule, surtout depuis qu'après ses manières, sa pétulance, ses courses nocturnes, elle eut fourni des armes à la médisance ou à la calomnie, et qu'on se fut accoutumé à regarder le petit prince comme

le fruit de ses débauches. On ne parlait que de ses dérèglements ; ils furent tels, vrais ou supposés, que ce ne fut qu'à cette époque que l'on parla publiquement d'un vice presque inconnu, qui n'avait point de nom dans notre langue, et dont pour comble d'horreur son exemple semblait éteindre le scandale.

L'histoire dira ce qui précipita le supplice de la reine ; je n'en connais point les détails, mais je suis autorisé à croire que les auteurs de la mort de Louis XVI, menacés dans leur existence, réagirent avec audace et voulurent faire croire à leurs ennemis qu'ils n'avaient pas peur et qu'ils pouvaient les braver. La peur a joué un si grand rôle dans notre révolution, son autel fut si large, qu'on attribua souvent à la politique, à l'ambition, à des vues profondes ce qui ne fut fait que pour étourdir un adversaire et le frapper lui-même de crainte et de terreur, et ce qui sert à le prouver, c'est que la sœur du roi, qui n'avait d'autre crime que celui de sa naissance (pour parler le langage du temps) ne fut pas épargnée, et qu'il est impossible d'imaginer aujourd'hui quels purent être les motifs d'une pareille exécution.

Braver les têtes couronnées, les humilier, rendre toute réconciliation impossible, attacher la nation entière à la révolution en l'attachant à ses excès, voilà quel fut le but de ceux qui voulurent gouverner. Ce qui sauva la fille du roi, idolâtrée de son père qu'elle vit aller à l'échafaud (tandis qu'elle ignora longtemps que sa mère avait eu le même sort), ce fut moins sa jeunesse que l'espérance con-

fuse de Robespierre d'arriver par elle à un rang qui n'avait point alors de nom, mais auquel lui et son parti auraient su en donner un. Le chimérique, l'incroyable, se calculaient alors comme les choses ordinaires et possibles.

Le dauphin de France (car c'est le titre qui appartenait jadis à l'héritier présomptif de la couronne), avait reçu de l'Assemblée nationale constituante, qui détermina le sort du trône, le titre de prince royal. Il était prisonnier au Temple, et là sa mère, reprenant l'ancienne étiquette de la cour et relisant Suétone, affectait de traiter cet enfant avec tout le respect dû à un monarque. Il était considéré comme Louis XVII dans sa famille au cachot (pauvre orgueil humain !), tandis que les révoltés de la Vendée le proclamaient sous cette qualité et que tous leurs actes se faisaient en son nom. Cet enfant avait six ans et quelques mois quand les portes du Temple s'ouvrirent pour le recevoir ; elles s'étaient refermées sur lui pour jamais. La Commune lui avait donné pour gouverneur, instituteur et précepteur, un savetier nommé Simon : tout son soin était de lui désapprendre à être roi, ou à faire le roi. Il lui apprenait à jurer, à maudire son père, à traiter sa mère de p..., à chanter la *Carmagnole* et à crier : Vivent les sans-culottes ! Et ce qui prouve les progrès de cette neuve éducation, c'est le rôle qu'on fit jouer à cet enfant dans le procès de sa mère. Il fut dressé procès-verbal de ses déclarations (procès-verbal monstrueux ! mais qu'y avait-il d'inconcevable

dans ce temps-là !) d'où il paraissait résulter.... je frissonne en écrivant ces lignes.... que Marie-Antoinette avait essayé de tirer de son fils des ressources que le libertinage ne lui faisait pas trouver dans sa prison. A cette épouvantable imputation, Marie-Antoinette répondit en mère outragée ces mots pleins d'une noble fierté : « Cela n'est point; et j'interpelle ici toutes les mères présentes : qu'elles disent si cela est possible ! » Et la douleur la suffoqua.

L'enfant devint comme hébété, et mourut au Temple des suites d'une humeur scrofuleuse qui l'étouffa. Il ne fut point empoisonné. Lié d'amitié depuis trente-cinq ans avec le chirurgien qui fit l'ouverture du corps et dressa procès-verbal, j'atteste que c'est l'homme du monde le plus incapable de signer autre chose que la vérité.

Les deux frères de Louis XVI auraient mis leur tête sous le rasoir national (pour me servir du terme plaisant que l'on donnait à l'horrible instrument du supplice), sans leur prudente et heureuse fuite. Leur nièce ne fut conservée que pour servir d'échange aux quatre députés que la basse trahison de l'infâme Dumouriez avait livrés à l'ennemi (1), et la tête de Drouet en danger faisait respecter celle de la princesse autrichienne, on ne lui donnait pas d'autre nom.

La reine ne perdit point la veille ni le jour de son

(1) Madame, fille de Louis XVI, fut échangée contre ces membres de la Convention, en nivôse an IV.

supplice la passion et l'instinct d'une femme : elle repassa soigneusement son bonnet, fit sa toilette avec le même goût et dans un genre de simplicité. Elle disait, sur son lit de sangle, aux gendarmes qui n'étaient séparés d'elle que par un paravent : « Croyez-vous que le peuple me laissera aller à l'échafaud sans me mettre en pièces? » Et le gendarme répondait : « Vous parviendrez à l'échafaud, Madame, sans qu'il vous soit fait aucun mal. » Elle n'eut point de voiture; elle fut conduite en charrette, comme l'épouse de Roland, et n'eut point son stoïcisme. Le peuple la vit passer avec une indifférence qui tenait beaucoup du mépris et que sa conduite avait inspirée. Lorsqu'elle fut en face du Palais-Royal, elle ne put dompter un signe d'indignation : c'était de ce palais qu'était sorti son épouvantable revers (1). Elle tomba évanouie sur l'échafaud; tous les spectateurs furent aussi tranquilles que si c'eût été une victime ordinaire. Il n'y eut ni propos insultants, ni outrages, ni larmes, ni regrets.

On dit qu'un poëte russe fait des tragédies sur tous ces personnages détrônés : c'est ainsi qu'il faut trois mille ans ou une grande distance de lieues pour agrandir et pathétiser ce qui de près et sous nos yeux n'inspira que des émotions fugitives et légères.

Mais le brillant comte d'Artois, jeune écervelé,

(1) Devant ce palais, qui était le sien, le duc d'Orléans, très-mal accueilli également, haussa les épaules : « Et ils m'applaudirent! » s'écria-t-il.

marié à tous les plaisirs, qui pour toute littérature savait la *Pucelle* par cœur, que dit-il, que pense-t-il de tous ces revers ? Lorsqu'il était abandonné à toutes les voluptés, et que la royauté ne semblait être faite que pour protéger ses goûts et les payer, soupçonnait-il, comme on dit, son étoile ? Se souvient-il du jour où il tournait tout Paris à cheval, pour visiter les portes par où les troupes devaient entrer pour saccager la ville ? A-t-il oublié le moment où les gardes françaises ne semblaient attendre pour mettre bas les armes que l'ordre qu'il leur donna de faire feu sur le peuple ? Tant il était estimé et chéri !

Qu'a-t-il fait au delà du Rhin ? De quelle gloire s'est-il couvert ? Qu'a-t-il fait pour toute cette aristocratie dont il est le digne chef ? Quel dédommagement offre-t-il aux émigrés ? Est-ce d'après son plan qu'on envoya à la destruction la meilleure partie d'un corps qui vint dernièrement se faire fusiller à Quiberon, d'un côté par les Français qui défendaient leur république, et de l'autre par les Anglais eux-mêmes qui venaient de vomir ces émigrés sur la côte ?

La principale cause de la ruine de la cour, ce fut sans doute ce comte d'Artois : sa fierté déplaisait à tout le monde. Il avait introduit en France toutes ces manies anglaises qui avaient métamorphosé nos princes en autant de jokeis, ses prodigalités encourageaient celles de la reine, on blâmait leurs liaisons, et leurs dilapidations communes faisaient dire que le trésor public était au pillage. En effet, les revenus du comte d'Artois ne suffisant point à ses dépenses, le

roi avait plusieurs fois payé ses dettes, toujours renouvelées, et il en restait encore plusieurs millions à son départ.

Mais il est à remarquer que Monsieur, qui était aussi économe que son frère était prodigue, se faisait toujours donner, pour ajouter à son trésor, l'équivalent de ce que monsieur d'Artois recevait pour alimenter ses créanciers.

Les vieilles tantes du roi, comme animées d'un esprit de divination, insistèrent tant pour sortir de France qu'elles y parvinrent enfin. Arrêtées à quelques lieues de Paris, elles surent franchir le pas. Il est très-vraisemblable que le plan de décampement ayant été arrêté pour toute la famille royale, elles n'avaient fait que prendre les devants. Elles allèrent donc à Rome trouver le pape et l'abbé Maury, le grand inventeur de l'émigration. Mais voici que les troupes françaises, au moment que j'écris, entrent à Rome comme de plain-pied, que nos soldats plantent le drapeau tricolore sur les murs du Capitole, et qu'ils disent aux ombres de Caton, de Brutus et de Pompée : Réjouissez-vous, votre république est ressuscitée.

On n'a pas fait assez d'attention dans le temps à la mort de Choiseul, lorsqu'il allait rentrer dans le ministère ou plutôt être le seul ministre. Cet événement priva la caste vampirique d'un protecteur ardent et adroit, il eût soutenu l'aristocratie, et si les nobles ont osé menacer nos frontières, s'unir à Léopold et à François II, s'armer contre la patrie d'un

qui diront à l'historien que les plus grandes catastrophes ne s'opèrent pas d'un seul coup et brusquement.

Quelle époque en résulte pour les races futures! Nos armes victorieuses ressuscitent la république romaine; les tantes du roi, qui s'étaient réfugiées près du Vatican comme dans un lieu sûr et tranquille, sont obligées de fuir (1); la coalition des rois est punie dans l'idole papale; elle perd son trône qui contrastait si ridiculement avec celui des Césars.

Sortez de vos tombeaux, grands hommes qui avez fait la gloire du Capitole; ce sont les Français qui rétablissent les consuls; ils régénèrent les peuples qui veulent être leurs amis, et partout où l'humanité réclamera la destruction du pouvoir royal, de ce pouvoir monstrueux qui offense la dignité de l'homme, partout elle trouvera des armées de citoyens français qui, enorgueillis de ce titre, s'empresseront de l'aider à fonder ou à redresser les autels de la liberté.

(1) Mercier a pu avoir des détails sur le séjour de Mesdames à Rome par son ami Lassus qui, depuis longtemps leur médecin, les avait suivies dans l'exil.

CHAPITRE LXXXIII.

BALS A LA VICTIME

Vingt-trois théâtres, dix-huit cents bals ouverts tous les jours, voilà ce qui compose les amusements du soir.

Ici des lustres embrasés reflètent leur éclat sur des beautés coiffées à la Cléopâtre, à la Diane, à la Psyché. Là une lampe fumeuse éclaire des blanchisseuses qui dansent en sabots avec leurs muscadins au bruit d'une vielle nazillarde. Je ne sais si ces premières danseuses chérissent beaucoup les formes républicaines des gouvernements de la Grèce, mais elles ont modelé la forme de leur parure sur celle d'Aspasie : les bras nus, le sein découvert, les pieds chaussés avec des sandales, les cheveux tournés en nattes autour de leurs têtes, c'est devant des bustes antiques que les coiffeurs à la mode achèvent leur ouvrage.

Devinez où sont les poches de ces danseuses ; elles n'en ont point : elles enfoncent leur éventail dans leur ceinture, elles logent dans leur sein une mince bourse de maroquin où flottent quelques louis ; quant à l'ignoble mouchoir, il est dans la poche d'un courtisan à qui on s'adresse lorsqu'on en a besoin.

Il y a longtemps que la chemise est bannie, car

elle ne sert qu'à gâter les contours de la nature; d'ailleurs c'est un attirail incommode, et le corset en tricot de soie couleur de chair, qui colle sur la taille, ne laisse plus deviner mais apercevoir tous les charmes secrets. Voilà ce qu'on appelle être vêtue *à la sauvage,* et les femmes s'habillaient ainsi pendant un hiver rigoureux, en dépit des frimas et de la neige.

Et tandis que cent tables offrent des arbres ployant sous les fruits de toutes les saisons, fruits en glace; tandis que des fontaines versent en abondance l'orgeat, la limonade, les liqueurs des îles, le pauvre rentier, passant auprès de tout ce luxe asiatique, vend pièce à pièce d'abord ses meubles d'agrément, puis ses meubles nécessaires.

Qui l'eût dit, en voyant ces salons resplendissants de lumières, et ces femmes aux pieds nus dont tous les doigts étaient parés avec des diamants, que l'on sortait du règne de la terreur ! Tant de milliers d'hommes dévorés par lui ne laissent aucunes traces, et si des regrets pour le régime ancien se font entendre, ils sont devenus si usés, et l'aristocratie est descendue si bas, que l'on ne porte plus de ces éventails adroitement semés de fleurs de lis, ni de ces bonbonnières mystérieuses où un secret découvrait habilement les enseignes proscrites de la royauté. On ne parle plus même que comme d'un amusement bizarre des *bals à la victime,* que je ne dois pas passer sous silence.

Croira-t-on dans la postérité que des personnes

dont les parents étaient morts sur l'échafaud avaient institué, non des jours d'affliction solennelle et commune où rassemblées en habits de deuil elles auraient témoigné leur douleur sur des pertes aussi cruelles, aussi récentes, mais bien des jours de danses où il s'agissait de valser, de boire et de manger à cœur-joie. Pour être admis au festin et à la danse, il fallait exhiber un certificat comme quoi l'on avait perdu un père, une mère, un mari, une femme, un frère ou une sœur sous le fer de la guillotine. La mort des collatéraux ne donnait pas le droit d'assister à une pareille fête. Est-ce la danse des morts de Holbein qui avait inspiré une pareille idée? Pourquoi, au milieu du bruit des violons, ne fit-on pas danser un spectre sans tête?

Vains efforts de l'aristocratie pour former de nouveaux conciliabules! tout ce qui porte l'empreinte d'un fanatisme ou d'une cérémonie bizarre est fait pour s'évanouir promptement.

CHAPITRE LXXXIV.

BAGATELLE.

Ce nom rappelle la maison de plaisance du comte d'Artois qui s'est réfugié à Edimbourg dans un vieux et gothique palais, mais admirable en ce qu'on n'y

peut saisir un prisonnier pour dettes, et le ci-devant prince s'y est confiné pour éviter les poursuites de ses créanciers.

C'est une spéculation que de louer une maison lorsqu'elle rappelle des idées royales : on y dresse des illuminations, on y fait jaillir de brillantes fusées, des bombes éclatantes ; tandis que l'explosion des boîtes, le fracas des palais enchantés qui s'écroulent deviennent l'image de la chute de ces grandeurs qui au même lieu s'environnaient de tous les plaisirs, mais qui n'étaient jamais des réjouissances publiques.

Des feux d'artifice s'élancent de l'Elysée-Bourbon, et pour un écu on achète le privilége de fouler avec la multitude ces magnifiques jardins où l'on n'entrait pas lorsqu'ils n'étaient visités que par les amis, les adulateurs et les proxénètes du prince.

Ce n'est pas là une petite jouissance pour l'ennemi de l'ancien régime, pour le fier républicain et même pour le philosophe qui se souvient de l'orgueil insolent des princes ou de leur insouciance pour le mérite et pour la vertu.

Bagatelle réveille une foule d'idées qui ne sont point à la gloire de son ancien possesseur ; mais pouvant alors disposer de quelques bénéfices, il fut chanté par l'abbé Delille, parodiste de Virgile, qui fit aussi des vers pour payer des dons qu'il avait reçus ou qu'il sollicitait. Poëtes, musiciens, vendeurs de son et de fumée, non, vous ne donnez point l'immortalité, vous consacrez seulement quelquefois une célébrité honteuse. La muse intéressée de l'abbé

Delille a rendu le comte d'Artois encore plus nain qu'il ne l'était; l'abbé Delille l'appelle son maître et presqu'un second Auguste.

CHAPITRE LXXXV

ASSIGNATS

Parmi tant de choses extraordinaires, le papier-monnaie tient sans doute le premier rang. Il fut créé par le besoin : c'est ainsi que l'on jette un pont de bois sur des gouffres écumants, et comme il faut passer sur le pont tremblant, on y passe en fermant les yeux.

Jamais on ne vit une conception plus audacieuse; elle fut accompagnée de cette loi, non moins étonnante, qui fixait le prix des denrées et des marchandises. Le *maximum* soutint l'assignat; il lui imprima la vie et le mouvement. La circulation la plus rapide s'établit : il était déjà calculé qu'il y avait deux fois trop d'assignats, que l'assignat se soutenait encore; il fallut, pour ainsi dire, pour le tuer, vouloir le tuer, et même le tuer de gaîté de cœur; il fallut une émission plus qu'extravagante pour lui donner le trépas. Mais il conserva son caractère vivace, jusque dans son agonie.

L'assignat créa des commerçants autant qu'il y

avait d'hommes. Aucune marchandise ne fut stagnante; tous les objets eurent leur valeur; la hausse et la baisse firent dans le corps politique ce que le mouvement de systole et de diastole opèrent dans le corps humain.

Et pour suivre ma première comparaison, au défaut d'un pont de pierre, le pont de bois, quoique menaçant ruine, servit à nous faire passer sur les abîmes ouverts pour nous engloutir.

Singulière et étonnante expérience! on fait tout des hommes lorsqu'on sait leur commander. Rappelons-nous que ce signe a été nécessaire dans le temps, qu'il a confondu tous les raisonnements timides, qu'il a fait des prodiges, qu'il a créé les moyens, qu'il a multiplié les ressources, qu'il a soutenu les armées, qu'il les a conduites mille fois à la victoire, qu'il a fait la révolution, qu'il a conquis la liberté, et qu'il a fondé la république : l'assignat est donc absous. Il vivrait encore, si l'ineptie la plus déplorable n'avait modifié stupidement cette création vigoureuse. Le *mandat* fut l'opération d'un charlatan qui enseignerait de quelle manière il va escamoter une boule; le mandat détruisit le magique qui préside à tout gouvernement; car c'est la chose du monde où il y entre le plus de ce qu'on appelle magie, pour désigner une multitude d'effets dont la cause est cachée et invisible. La cause une fois connue, tout s'écroule.

J'ai regardé l'anéantissement de l'assignat comme la faute la plus déshonorante pour la Convention et

la plus contraire à ce système hardi et quelquefois téméraire qui lui prépara tant de triomphes. Un mépris éternel doit s'attacher à ce comité de finances qui rompit le charme, qui substitua bêtement un papier à un autre papier, ce qui était ordonner des maux irréparables, et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que la nation ait résisté à ce terrible contre-coup et que ce passage subit du papier à l'argent n'ait pas été marqué par d'autres calamités que la ruine de plusieurs particuliers.

L'assignat a été l'impôt que l'on refusait au gouvernement, impôt le plus étendu que l'on puisse imaginer ; il a été payé sans contrainte, sans obstacle ; il a ordonné des sacrifices qui sont devenus, pour ainsi dire, volontaires, tant on s'est consolé, tant on se console au moment où j'écris, de ces pertes toutes fraîches. On est arrivé à un meilleur ordre de choses ; ceux qui ont gagné se rient de ceux qui ont perdu, et après le tirage de cette grande loterie je crois apercevoir qu'on ne serait pas tout à fait fâché de la voir se tirer de nouveau. Mais des coups aussi extraordinaires ne se frappent pas deux fois de suite : il faut du temps pour faire repasser les esprits dans ces jours de vertige, de force, d'illusion et de grandeur. Il faudrait retrouver ce secret de terreur qui régnait alors.

Rien ne prouve mieux qu'en politique chaque jour a sa physionomie, que l'on ne marche, que l'on ne peut marcher qu'avec les événements, et comme ils ne se ressemblent jamais parfaitement entre eux,

les opérations de gouvernement doivent être aussi différentes, aussi multipliées que les événements eux-mêmes.

Voilà ce qui réduit la science de la politique à des coups plus ou moins hardis, mais frappés à propos.

Je suis loin de penser que les formes de gouvernement soient indifférentes : sans doute il en est de plus analogues aux mœurs, aux habitudes d'un peuple; il en est de plus favorables au développement des facultés humaines; il en est de plus propres à conserver de la durabilité aux institutions, de la permanence aux lois, de l'action à la puissance exécutive, de la solidité à l'ensemble. Mais enfin un gouvernement est susceptible d'une infinité de modifications et doit obéir au cours irrésistible des événements; l'assignat l'a prouvé, et on le verra renaître sous une autre forme quand la nécessité l'exigera : attendez-vous-y, générations futures. Le papier-monnaie fit naître dans tous les états un esprit de spéculation qui eut son côté comique. Des ex-religieuses trafiquaient en perruques blondes; telle autre vendait des souliers d'hommes; une vendeuse d'herbes faisait dans sa journée vingt mille livres qu'elle recueillait dans son portefeuille. L'imagination s'égarait dans les régions d'une richesse imaginaire; chacun, métamorphosé en commerçant, ne parlait que par millions, et le plus mince marché semblait être une transaction importante.

Les agioteurs de toute espèce colportaient leur

échantillon de maison en maison; ils marchaient tête haute comme des capitalistes, en vous offrant des chandelles et des fichus.

Ce qu'il y eut de remarquable, c'est que l'homme d'esprit gardait ses assignats tandis que le sot s'en défaisait. Le sot combinait mieux; moins enthousiasmé de l'augmentation fictive de ses richesses, il courait aux marchandises, il les accumulait en se disant qu'elles auraient toujours leur prix.

Ces industrieux commerçants, ces habiles entremetteuses, tourmentés du désir de gagner et se glissant partout, faisaient contraste avec ces infortunés qui jouissant autrefois de toutes les douceurs que peuvent procurer le rang et la fortune étaient réduits à vivre du travail de leurs mains. Une marquise se faisait ravaudeuse, une comtesse vous vantait son talent pour la couture; d'autres, réduites à l'aumône, déguisaient leur humiliante situation en vous offrant la ressource de leurs pinceaux, de leurs crayons, de leurs piano-forte; pauvres talents! qu'elles n'avaient acquis que comme le complément d'une parfaite éducation. Mais qu'elles étaient loin du salon ou du brillant boudoir où ces talents étaient encensés! Les adulateurs n'étaient plus là; l'homme enrichi qui payait leur faisait sentir durement l'imperfection du portrait oú du morceau de musique. Après avoir reçu si longtemps les hommages de la flatterie, elles entendaient les rudes expressions de la vérité. Les unes dissimulaient leur douleur; les autres attendaient qu'elles fussent rentrées dans leur grenier pour trem-

per de larmes la croûte de pain qu'elles avaient obtenue (1).

Un volume ne suffirait pas pour étaler les contrastes que la révolution a enfantés, et ce qu'on a vu du temps du papier-monnaie est encore tout à la fois et plus lugubre et plus bizarre.

Voici un fait vrai et publié. Un émigré commande une planche de faux assignats à un graveur de Londres. Pendant qu'elle se fait, les assignats sont supprimés en France, et l'émigré ne veut plus payer la planche. Le graveur le traduit en justice. Le juge reconnaît d'abord que la contrefaçon de nos assignats était une chose de droit naturel, puisque Wolf avait même décidé qu'on pouvait se servir d'une flèche empoisonnée pour détruire un ennemi. Ensuite il condamne l'émigré à payer le graveur. La condamnation était juste, mais le principe abominable. Quelle jurisprudence est donc celle de l'Angleterre, d'après cet aveu d'un juge? Les Goths, encore demi-barbares, condamnaient à mort un faux monnayeur et donnaient tous les droits de cité à l'esclave qui le dénonçait, ce qui était alors plus précieux que la vie. Les Romains condamnaient aussi à mort pour le même fait.

(1) Madame de Boufflers est morte dans une mansarde d'où elle pouvait apercevoir l'hôtel et les jardins qui lui avaient jadis appartenu. Voy. les *Souvenirs de madame de Genlis.*

CHAPITRE LXXXVI

CI-DEVANT ACADÉMICIENS

Ils marchaient presque tous sous l'étendard de Voltaire; ils répétaient ses phrases comme celles de l'oracle; c'était à qui déclamerait contre la religion chrétienne. Toutes leurs lettres finissaient comme celles du maître incrédule, par ce mot de passe: *Ecrasez l'infâme*. D'Alembert était au comble de la joie, lorsque dans de petites phrases entortillées il avait lancé quelques sarcasmes contre les prêtres et contre le culte. Marmontel fut presque un autre Calvin pour quelques chapitres de son *Bélisaire*. Tous les académiciens enfin attaquaient sourdement et le clergé et l'autel et même la cour, excepté les grands seigneurs qui leur donnaient à dîner. Il n'y a point de louanges plates que l'on n'ait prodiguées au duc de Nivernois pour ses misérables petites fables qu'il tirait avec discrétion d'une année à l'autre, et l'on appelait son portefeuille un vase de parfums rares qui ne se brûlent que dans des jours de fête et à certains intervalles. Jamais la bassesse inhérente au bel-esprit ne fut plus caractérisée que dans cette compagnie composée de louangeurs intrépides et de détracteurs impudents selon les personnes, les temps et les lieux. Ils étaient à cent mille verges du génie,

de l'invention et de l'éloquence, et avec leurs vers et leurs discours académiques ils tendaient à nous faire retomber en enfance, si quelques satiriques vigoureux ne les eussent relevés du péché de vanité et de vanité honteuse, en frondant leurs absurdes prétentions. Il n'y avait plus parmi eux un seul nom qui dépassât la stature de la médiocrité ou la stature ordinaire. Ils tombèrent (pour me servir d'une expression proverbiale) comme des capucins de cartes, sans que personne y fît la moindre attention, et j'ai obéi à la profonde conviction de leur nullité absolue et du danger dont ils étaient pour les véritables talents, en donnant ma voix au comité d'instruction publique pour leur prompte destruction. Cette heure marqua le couchant du pédantisme et l'aurore de la liberté littéraire.

Après la révolution, ces mêmes hommes qui aiguisaient incessamment des épigrammes peureuses contre la tiare, la mître, le rabat et la calotte, s'avisèrent de nous parler de la *religion de nos pères ;* écoliers de Voltaire, leur bouche familiarisée avec ses blasphèmes parla des choses saintes et crut pouvoir transformer la tribune en une chaire évangélique. A cette incroyable dissonance, tout le monde se prit à rire ; on ne jugea pas même que c'était là hypocrisie, mais impertinence, orgueil académique mal étouffé, par une suite de cette ridicule prétention qu'on puisait au Louvre en s'imaginant que ce qui émanait de là avait plus de force et un plus grand poids que ce qui se disait ailleurs.

Les ci-devant académiciens n'ont pas manqué de dire que la ruine de l'Académie française était l'éclipse universelle : leur risible folie n'était pas de caractère à alimenter plus d'un jour la gaîté du philosophe.

Qu'est-ce donc que ce misérable esprit qui anime les trois quarts des littérateurs? Il vit de misères, il se nourrit d'inutilités, il dispute sur des riens, il pèse des pattes de mouche, il est étranger à tout ce qui comporte quelque hauteur, quelque chose de grand ou de neuf. Il y a des hommes avec qui je voudrais que l'on n'eût jamais disputé et auxquels on ne répondît même pas, tant ils sont formés pour l'erreur et pour la sottise : un ci-devant académicien est assurément de ce nombre, et je l'entends de l'Académie française, et de l'Académie des belles-lettres.

Les académiciens de l'Académie des sciences sont restés les mêmes, toujours utiles, toujours chers à la patrie, toujours honorés dans l'opinion publique. Seulement, lorsqu'ils virent qu'ils tombaient, ils usèrent d'adresse, ils s'accrochèrent au firmament, et sous prétexte de mesurer l'arc du méridien pour la perfection des poids et des mesures, ils conservèrent leurs pensions et traitements. Ils mirent une haute importance à la confection du *mètre, kilomètre*, etc. Je crois, en mon âme et conscience, qu'il y a là du charlatanisme, que la base est nécessairement fautive, qu'il ne fallait pas aller chercher si loin ce qu'on pouvait déterminer de très-près. Je pense que le ridicule de cette vaste et coûteuse opération sera

avoué et reconnu ; je pense qu'il sera long, pénible, peut-être dangereux, de faire adopter toutes ces nouvelles mesures ; j'ai peur que les mathématiciens, qui n'ont pas encore troublé le monde, ne le troublent enfin et que leur tour ne soit venu. Mais la géométrie a rendu de si grands services qu'on peut pardonner aux géomètres cette espièglerie qui ne leur a pas été infructueuse, pourvu toutefois qu'ils ne trouvent pas mauvais que l'on aune un ruban à l'ancienne manière et chacun selon sa guise.

Le citoyen Paucton me semble leur avoir dit des choses très-justes et très-raisonnables, et je pense que le gouvernement prenant un sage milieu ne voudra pas faire d'une équipée géométrique un dogme politique ni une loi coercitive, ce qui serait agir mais non pas raisonner géométriquement.

CHAPITRE LXXXVI

LE JOUR DÉSASTREUX

Il n'y a pas assez de larmes, de douleur et de repentir pour signaler le deuil de la journée du 31 mai : qu'il soit profond, qu'il soit universel, que ses auteurs soient voués à l'exécration publique !

Jusqu'à ce jour, la Convention qui a fondé la république, l'esprit de la Convention était excellent; jusqu'à ce jour les anarchistes avaient été combattus, réprimés, enchaînés; tout marchait dans le sens de la république; son génie présidait à toutes les grandes entreprises; c'est par lui que les lois ont été bonnes, que les armées ont été bonnes, et n'est-ce point dans le moment de l'établissement et du danger de la république que la Convention conservant encore dans son sein tous les écrivains, tous les personnages qui se sont distingués par des écrits utiles à la morale et à la liberté, a créé quatorze armées pour défendre la France sur tous les points? C'est la Convention qui, dans ce moment important pour l'humanité entière, a excité l'enthousiasme de la nation, lorsqu'elle s'est levée tout entière à la voix des orateurs éloquents et des écrivains patriotiques.

Mais c'est le lendemain du 31 mai qu'elle a perdu son courage, la sagesse de ses délibérations, et qu'opprimée, avilie et vaincue par une poignée de scélérats, on l'a vue se déchirer elle-même pour livrer aux proscriptions, aux prisons et au fer des échafauds ses membres les plus généreux, les plus purs, les plus faits pour prononcer le mot liberté.

Un crêpe ensanglanté couvre dès lors toutes ses opérations; elle est veuve de ses grands hommes. Elle ne reprend sa force et son caractère que lors du triomphe de vendémiaire, lorsqu'il fallut enfin vaincre pour l'établissement de la constitution. Et qui a fait cette sage constitution? Ce sont principalement

les députés qui ont eu l'esprit de la révolution dès son origine et de la Convention dès qu'elle fut assise sur des bases constitutionnelles; eux qui ont combattu sur la brèche jusqu'au 31 mai, et que Dieu a fait survivre; qui montrant les cicatrices de leurs fers, ont maintenu la dignité, la liberté et la gloire nationale, en donnant à la constitution de l'an III cette forme simple et vigoureuse qui étonne la pensée de l'homme, de l'homme civilisé, et lui fait remercier l'Être suprême de la nouvelle existence qu'il a reçue sous ses auspices.

Martyrs du 31 mai, vos noms seront honorés dans la postérité la plus reculée; ceux qu'on appelait vos complices sont les fondateurs de la république; ils lèvent au ciel des mains pures, et après avoir conçu et réalisé toutes les idées grandes et utiles qui doivent changer et améliorer le sort de l'homme et que réclame le genre humain, étrangers pendant leur exil ou pendant leur captivité à toutes les extravagances, à toutes les cruautés, à toutes les inepties barbares commises lorsque leur voix était étouffée, ils rattachent leur rentrée au jour de leur départ, et ils ont droit de dire : Tout cet intervalle est de la fange et du sang; tout cet espace de ténèbres et de crimes ne nous appartient point. Et vous, vous, qui vous dites, qui osez vous dire républicains et qui avez vu tomber six mille têtes sans dire un seul mot et sans avoir perdu un quart d'heure de sommeil, montrez, montrez-nous donc l'empreinte des chaînes du 31 mai : non, il n'y a que ceux qui la

portent qui puissent comme nous se dire innocents.

Voilà le point de vue que l'on voudrait obscurcir et que l'historien impartial saura saisir pour bien peindre ce jour désastreux auquel on peut appliquer ce vers de Racine :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

Quand je dis le 31 mai, j'y joins les jours suivants. Sans doute le peuple parisien debout était hors d'état de juger et ce qu'il faisait et ce qu'il voulait faire; mais cette masse formidable se réunissait dans une même idée, qui était de faire obéir la Convention à des chefs populaciers, lesquels changeaient de noms, mais qui avaient leurs vues, soit dans leur haine, soit dans la misérable ambition d'avoir quelques lambeaux de pouvoir pour se livrer impunément aux vols et aux brigandages.

Il est à remarquer avec quelle facilité et quelle promptitude on soulevait et l'on armait cette immense population. C'est sur ces bourrasques d'une multitude ignorante et passionnée que tous les factieux ont fondé successsivement leur empire. Les Henriot, les Ronsin, etc., ont eu certains jours autant et plus de soldats que n'en avaient Alexandre et César. Des bataillons entiers sortaient d'une rue, descendaient d'un carrefour : ce peuple, si longtemps paisible, était devenu tout à coup guerrier et ne se montrait plus qu'en armes. La disposition des esprits enfin tendait sans cesse à se former en milices.

Le canon de vendémiaire a corrigé les Parisiens de cette pente à des insurrections partielles; ils ont réfléchi qu'ils étaient les dupes ou les victimes de quelques meneurs qui, après les avoir précipités dans le danger, les abandonnaient avec une lâcheté vraiment académique.

Depuis ce jour les Parisiens sont un peu sourds à la voix astucieuse ou perfide qui voudrait les faire lever, et il y a toute apparence que, pour peu que le gouvernement soit ferme, ils ne s'exposeront pas à porter le fusil et la pique parmi les discussions politiques et qu'ils ne se mêleront plus, avec leurs orateurs de sections, de vouloir gouverner les gouvernants.

Les anarchistes, les Antonelle, les Robert Lindet, les appelleront des poltrons; mais eux, ils seront sages de ne plus écouter les ennemis de leur repos et de leur bonheur.

J'en reviens toujours à mon expression favorite : « Paris est la guinguette de l'Europe (1). » Mais si l'on se bat à la guinguette, personne n'y viendra pour s'y divertir et tous les artistes et artisans de plaisirs, de spectacle et de bonne chère seront ruinés.

Ah! si les bons Parisiens m'eussent cru en vendémiaire! Voici le placard que je leur adressais onze jours avant la canonnade que le royalisme avait

(1) Elle est empruntée à l'abbé Galiani, qui disait : « Paris est le café de l'Europe. »

bravée et par laquelle il fut dissous en trente minutes :

MERCIER,

REPRÉSENTANT DU PEUPLE,

Aux Parisiens.

« O Parisiens ! permettez qu'un homme qui est né dans vos murs, qui vous aime, vous adresse aujourd'hui quelques conseils fraternels. On m'a peint à vos yeux comme un ennemi, tandis que je m'affligeais de votre conduite, que je pleurais sur vos erreurs, que je gémissais sur les maux qui vous frappent et sur ceux plus grands encore que vous vous préparez. Je vous ai fait entendre des vérités fortes, car depuis longtemps je suis accoutumé à ne rien déguiser. J'ai combattu le despotisme dans les jours de son triomphe, dans ces jours où l'homme courageux ne pouvait attendre pour fruit de son dévouement que les bastilles, l'exil ou la mort. On ne m'accusera pas d'avoir encensé les grands, d'avoir négligé les intérêts du faible et de l'opprimé. Si la calomnie, la perversité parviennent encore à diriger contre moi de nouvelles persécutions, elles ne m'enlèveront pas du moins ce calme qu'inspire une bonne conscience; si mes compatriotes égarés méconnaissent mes intentions, s'ils souffrent qu'on m'outrage, qu'on me calomnie de nouveau, je me consolerai par l'idée de

cet avenir où l'homme qui a rempli ses devoirs trouvera la compensation de ses peines et recueillera le prix de ses sacrifices.

« J'ai cherché à vous éclairer sur vos fautes, sur les projets des factieux que vous écoutez trop complaisamment et qui vous égarent. J'ai fait entendre un langage austère auquel vous n'êtes point encore accoutumés. Les flatteurs des rois en font des tyrans, les flatteurs des peuples les traînent sur les bords des abîmes et les y précipitent presque toujours. Robespierre vous flattait, et réfléchissez maintenant au degré d'avilissement où il vous a plongés. Les jacobins vous flattaient, ils vous parlaient sans cesse de votre suprématie, de vos vertus, en cherchant à vous associer à tous leurs crimes. Robespierre est frappé, les jacobins n'existent plus, mais des hommes nouveaux s'élèvent contre vous et conspirent également à votre ruine. Quels sont les hommes qui sans cesse s'agitent dans vos murs, qui escaladent les tribunes de vos assemblées? Des stipendiés de l'étranger, d'anciens valets des rois, de vils agioteurs qui cherchent à prolonger les troubles pour pouvoir continuer impunément leur brigandage ; quelques ex-académiciens, hommes vains et futiles, toujours occupés d'eux-mêmes, abondants en phrases captieuses, et stériles en actes francs et légaux. Après avoir été trompés, égarés tant de fois, vous souffrez qu'on vous trompe encore. O malheureux Parisiens! peut-on ne pas admirer votre stupide crédulité? ô malheureux Parisiens! peut-on ne pas gémir sur votre

sort? Ceux qui vous dominaient l'année dernière semblaient vouloir détruire tous les trônes pour élever, consolider leur tyrannie : ceux qui vous égarent aujourd'hui sont les amis, les défenseurs des rois; ils cherchent à relever ce trône que vos mains ont abattu dans ces jours de gloire que vous semblez vous attacher à faire oublier.

« Mais avez-vous bien réfléchi au sort affreux qui vous est préparé, s'ils pouvaient réussir? Songez que tous les rois ont une cause commune à soutenir, qu'ils forment en quelque sorte une famille séparée et ennemie de la grande famille du genre humain. Louis XVII ou XVIII ne vous pardonnerait pas d'avoir investi le palais de Louis XVI, d'avoir souffert qu'on le conduisît à l'échafaud. Vous verriez bientôt des phalanges étrangères inonder vos murs, se partager vos dépouilles, se baigner dans votre sang.

« Si, comme nous l'espérons, les projets de vos ennemis et des nôtres ne s'effectuent point, votre destin deviendrait-il meilleur si vous éloigniez par vos divisions, par vos attentats contre les mandataires du peuple, le retour de cette paix après laquelle la France entière soupire? Eh quoi! n'avez-vous pas à redouter le juste ressentiment des départements? Écoutez ces adresses énergiques que la Convention reçoit chaque jour : on ne vous y traite plus de braves Parisiens, de défenseurs, de soutiens de la liberté publique. Ces titres, vous les avez mérités quelques jours, mais ces jours glorieux sont passés. On ne voit plus en vous que des agitateurs turbulents, des

insensés qui pérorent, de vils esclaves qui cherchent un maître. Vous vous flattez peut-être que vos excès anarchiques pourraient demeurer impunis. Le 31 mai sans doute devait soulever la France entière, des phalanges républicaines devaient se lever du nord au midi et venir défendre ces hommes généreux que vous abandonniez ou que vous aidiez à opprimer. Ils ne l'ont pas fait; mais que leur inaction passée ne vous rassure pas pour l'avenir: les temps sont changés; les malheurs, les tristes leçons de l'expérience éclairent les hommes. Les habitants des départements ont senti la faute qu'ils ont faite en laissant immoler leurs plus fermes défenseurs : cette faute, ils l'ont cruellement expiée. Ils ne s'exposeront plus, par une lâche complaisance, à de nouveaux malheurs. D'ailleurs en 93 l'opinion publique était paralysée; la tyrannie avait disséminé dans tous les cantons ses nombreux émissaires; la terreur étouffait la voix de l'homme vertueux; le crime seul pouvait se faire entendre. Aujourd'hui les amis de la liberté peuvent lever majestueusement la tête. En éclairant leurs concitoyens, ils n'ont plus à redouter les proscriptions ou la mort. La liberté d'opinions existe; elle existe même pour les menteurs audacieux, pour les scélérats qui vous abusent. Eh bien! si les départements se liguent contre vous ou vous abandonnent à vous-mêmes, quelle sera votre situation? Songez que ce n'est point dans l'enceinte de vos murs que croissent ces moissons qui vous nourrissent, ces matières qui alimentent votre industrie;

songez que ce n'est point sur les rives de la Seine qu'abordent ces vaisseaux qui apportent à l'Europe les richesses du reste de l'univers; songez que vous avez besoin du secours des habitants des autres cantons de la France et qu'ils peuvent se passer de vous.

« Vous avez besoin du calme, de la paix, pour rappeler parmi vous l'industrie, les arts, les sciences, que nos farouches Vandales en ont exilés. Votre cité peut encore recouvrer son ancienne splendeur; que dis-je! elle peut acquérir un éclat bien plus solide et bien plus honorable. Jadis vous deviez la magnificence qui brillait dans vos murailles aux vices des grands, à la corruption de la cour et à la misère des provinces; tous les oppresseurs du peuple venaient consommer parmi vous le fruit de leurs rapines et de leurs exactions; les palais s'y élevaient aux dépens des chaumières. La liberté au contraire vous créera des aisances dont vous n'aurez point à rougir, qui ne pourront vous mériter aucuns reproches. Les départements contribueront à votre prospérité et vous travaillerez à la leur. Cette rivière qui traverse votre enceinte peut par des travaux grands à la vérité, mais possibles et même faciles dans un État libre, recevoir un jour ces superbes vaisseaux qui parcourent l'Océan. Vous verrez, comme par une espèce d'enchantement, les pavillons des diverses nations se déployer sous vos yeux. Ce spectacle vaudra bien sans doute celui qu'offraient jadis les chars pompeux de ces courtisans dissolus qui menaçaient

d'écraser les malheureux. Votre ville peut devenir le centre du plus vaste commerce et de la plus active industrie. Mais ces créations ne peuvent s'opérer qu'au sein de la paix.

« Mettez donc un terme à vos dissensions, confondez l'espoir des hommes coupables qui vous égarent. Songez aux maux que vous préparez à vos enfants, à vos épouses, à vous-mêmes. Distinguez vos ennemis, écartez-les ; mais sachez discerner vos amis et vous réunir à vos frères. Écoutez les conseils qu'un sage de l'Orient donnait à ses concitoyens. Deux partis étaient prêts à en venir aux mains ; ses yeux se tournent sur une multitude égarée chez qui un malheureux vertige étouffait comme chez vous les affections les plus sacrées, les intérêts les plus chers. Il ne voit de l'un et de l'autre côté que fils, frères, parents et amis, et il les voit cependant prêts à se déchirer. Il est saisi d'attendrissement et de compassion, et dans sa douleur il s'exprime en ces termes : « O Brahma ! à la vue de tes enfants ainsi agités dans l'attente du combat, mes membres n'ont plus de force, mon visage pâlit, le poil se hérisse sur mon corps, et tout mon être frémit d'horreur. O mes concitoyens ! vous qui êtes nés sous le même ciel, qui respirez le même air, qui vous baignez chaque jour dans les ondes salutaires du Gange, qui offrez à Brahma les mêmes présents et les mêmes sacrifices, quel démon vous égare et vous divise ? quel fruit attendez-vous de l'horrible discorde, de l'affreuse guerre civile ? Lorsque vous verrez vos frères,

vos enfants immolés, où trouverez-vous le bonheur? Est-ce sur la tombe de ceux qui vous sont le plus chers que vous goûterez les plaisirs, les jouissances de la vie? Hélas! vous éprouverez combien on est malheureux quand on a perdu et quand on a perdu par sa faute ceux qui pouvaient adoucir nos maux et embellir notre prospérité; vous éprouverez combien on a de remords quand on a travaillé à déchirer sa patrie. » Le sage Indien ne parla point en vain; ses concitoyens sentent leur erreur, les armes leur tombent des mains; les deux partis se confondent, et l'on chasse de l'enceinte des tribus les perfides qui avaient semé le trouble.

« Combien je m'estimerais heureux si mes exhortations pouvaient produire le même effet, si je pouvais renverser les projets de vos ennemis et rendre leurs efforts impuissants. N'ayez qu'un même esprit avec vos frères des départements; ayez de la confiance en ceux qui cherchent à mettre un terme à vos malheurs; ralliez-vous autour de vos législateurs, protégez leurs délibérations, faites respecter leurs décrets : qu'ils trouvent enfin parmi vous paix, confiance et sécurité. Faites oublier ces jours désastreux, ces jours d'opprobre où l'on traînait sous vos yeux une foule de victimes à l'échafaud, Soixante brigands couvraient la France de sang et de deuil; cinq cent mille hommes dans vos murs étaient témoins de leurs forfaits et n'avaient point le courage de s'y opposer. Rappelez-vous cette brillante époque où une fédération solennelle amena

dans cette enceinte des **Français** de tous les points de l'empire : en approchant de vos murs, de cruels souvenirs ne déchiraient point leurs cœurs; ils n'éprouvaient que l'enthousiasme de la liberté, que la joie de se réunir à ceux qu'ils regardaient comme ses fondateurs. Aujourd'hui ils ont des frères, des pères, des amis à pleurer, et ces objets si chers ont péri sous vos yeux. Empressez-vous d'expier vos fautes et vos erreurs; soyez pour la France ce que vous étiez aux premiers jours de la révolution.

« Ne dédaignez point les avis d'un homme qui ne souhaite que votre félicité, qui voudrait n'avoir point de reproches à vous faire, mais qui, forcé aujourd'hui de vous exprimer des vérités fortes, se console par l'espoir d'avoir bientôt à se réjouir de ses efforts. J'ai vu sans effroi les cachots où la rage de vos tyrans m'avait plongé, mais je ne puis voir sans un sentiment non moins douloureux, sans un sentiment de terreur, les abîmes qui se creusent sous vos pas. Que la paix, la concorde viennent enfin se rétablir parmi vous. Le royaliste en frémira; il sera forcé de fuir ou de se cacher. Au contraire, si vos divisions continuent, les républicains s'éloigneront de vous, et votre cité n'offrira plus que le triste spectacle de la misère, du désordre et de l'anarchie.

« Parisiens! le gouvernement approche, et voilà ce que les ennemis de la patrie voudraient éloigner avec les beaux jours de la paix. Fermez vos sections; mettez un terme à l'intarissable partage de vos petits

ambitieux qui ne veulent que des places : le délire et la frénésie composent les éléments de leurs discours périlleux. Obéissez aux décrets mûris, médités, et dont la postérité admirera la sagesse. Soumettez-vous aux lois, abandonnez vos meneurs, et que l'Europe ne dise plus de vous que vous ne voulez d'aucune espèce de gouvernement, qu'après avoir renversé la monarchie vous voulez encore détruire la république ; ôtez à tous nos ennemis la joie qu'ils auraient de dire, avec quelque raison, que vous ne vous plaisez que dans les folles agitations de la démagogie. »

CHAPITRE LXXXVIII

COUPEUR DE TÊTES

Ce monstre, je l'ai vu ! il fut longtemps esclave à Maroc, dont le souverain compte au nombre de ses menus plaisirs celui de faire sauter cinq à six têtes chaque matin avant le déjeuner. C'est là qu'il s'est exercé par force à l'horrible métier qu'il fit ensuite par goût à Paris.

On rapporte qu'à Versailles, cet homme féroce, pour empêcher que la pluie n'enlevât le sang qui

colorait sa barbe (qu'il porta longtemps), la tenait à l'abri sous sa redingote. Il disait en revenant à Paris, après la nuit du 6 octobre 1789 : « C'était bien la peine de me faire aller là-bas pour deux têtes ! »

Il se vantait d'avoir arraché le cœur à Foulon et à Berthier, et prétendant avoir fait un acte de patriotisme, il voulait demander une médaille civique à l'Assemblée nationale. On se le montrait dans les rues comme l'on montre un gagne-petit.

Eh ! comment a-t-on pu obéir à ces proconsuls qui fauchaient l'espèce humaine ? Quelle est donc cette légion de bourreaux qui a inondé la France de sang ? Il faut bien aimer les hommes pour les aimer encore. Après cela ils se sont prosternés devant le buste de Marat et ont admiré la gigantomachie de Collot, et l'on a rencontré dans chaque ville, dans chaque bourg, un *verrou-animal*, c'est-à-dire un guichetier, des charpentiers d'échafauds, et des satellites autant que l'on en a voulu. Si la nation française n'eût pas été plongée dans un sommeil léthargique (sauf nos braves soldats), aurait-on vu tel excès de lâcheté et d'abnégation ? Mais nos soldats étaient occupés à foudroyer l'Autrichien, à purger le territoire de la France.

Le coupeur de têtes sortit des comités révolutionnaires, des tribunaux révolutionnaires, des clubs révolutionnaires payés à quarante sols par individu (ces imaginations de l'affreux Danton), des armées révolutionnaires : tout alors était révolutionnaire. L'on imprima *logique révolutionnaire*. Quelle éclipse

de l'esprit humain ! Où sont les principes d'une logique révolutionnaire ? Comme ce langage a régné, nous devons en faire mention ici.

On appela d'abord la guillotine le *coupe-tête*, cette invention qui, en dispensant de se servir de la main du bourreau, a multiplié les exécutions et a favorisé peut-être plus que tout le reste la sanguinocratie des deux épouvantables comités ; mais le terme coupe-tête n'a point prévalu.

On dit la guillotine, on a dit le *règne de la guillotine*, la *raison de la guillotine*. Si l'on eût dit à Montesquieu que ce mot serait placé un jour dans le dictionnaire politique de la nation française, qu'aurait-il pensé ?

CHAPITRE LXXXIX

ANACHARSIS CLOOTZ

Il nous était venu de Prusse ; il s'était intitulé l'Orateur du genre humain. Cosmopolite factice, il parlait de la république universelle ; il promettait au monde cette république universelle. Un plaisant disait à ce sujet que le mont Athos en eût été la tribune, et les Cordillères les gradins sur lesquels

eussent été assis les représentants de l'univers. Il fit des discours plus extravagants les uns que les autres ; on eût dit d'un persifflage envers le corps législatif. Mais il est à penser qu'il suivait des leçons qui lui avaient été données et qui tendaient à ridiculiser les idées républicaines par l'extension bizarre qu'on leur donnait.

Au reste, le citoyen Grégoire, évêque de Blois, a écrit à dom Ramon-Joseph de Arce, archevêque de Burgos, grand inquisiteur d'Espagne, qu'il eût à se convertir à l'humanité, et je suis persuadé qu'il l'a fait de bonne foi et dans la sincérité de son âme. Je ne sais s'il s'anéantira à la voix de Grégoire, ce tribunal affreux, ce trône de la cruauté et de l'intolérance, dont la base est à Madrid et qui étend son horrible puissance à Lima, à Mexico. La république de Clootz fit sourire dans un temps où l'on était très-peu disposé à rire. La lettre de Grégoire frappera-t-elle l'âme du grand inquisiteur ? Son âme sera-t-elle assez chrétienne pour qu'il provoque lui-même la suppression du tribunal dont il est le chef, ainsi qu'il en est invité ? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

Anacharsis Clootz fut décapité, quoiqu'il eût suivi longtemps les étendards jacobites, et si le bon Grégoire allait à Madrid, je ne répondrais pas qu'il ne fût point traîné dans les cachots du saint office ; cela dépendrait des circonstances. Les auto-da-fés peuvent se rallumer encore, et plus d'un Torquemada est vivant dans ce beau pays où l'ignorance et

le fanatisme auront leur dernière et invisible retraite.

République universelle ! Quelle est l'acception de ce mot ? Si l'on entend que l'univers entier aura les mêmes lois, il est évident que, quoique les principes de la nature et la Déclaration des droits soient de tous les lieux comme de tous les temps, leur application est subordonnée à une foule de circonstances locales qui nécessitent des modifications.

Veut-on nous dire que les peuples ayant des constitutions différentes les fonderont toutes sur les principes de l'égalité et de la liberté et se chériront en frères ? C'est le cas d'appliquer le conseil d'un ministre à l'abbé de Saint-Pierre : « Envoyez préalablement des missionnaires pour convertir le globe. »

Plusieurs contrées de l'Europe et de l'Amérique agrandiront bientôt le domaine de la liberté, mais quelques centaines de peuples seront encore longtemps étrangers aux vrais principes, et il est douteux qu'ils soient de sitôt adoptés par les écumeurs barbaresques, les voleurs de l'Arabie, et les anthropophages de la mer du Sud.

Veut-on nous dire enfin que les divers États du globe formeront des alliances ? Cette hypothèse ne s'applique guère qu'à ceux qui sont rapprochés par des relations commerciales. Ainsi bien du temps doit s'écouler encore avant que les Français signent un traité avec les Tschoudes et les Pepys, et sous ces divers aspects la *République universelle* est en politique ce que la pierre philosophale est en physique.

CHAPITRE XC

GRANDE DISETTE

C'est pendant l'hiver de 1794 que la disette de la viande s'est fait sentir à Paris. On vit affluer à la fois et en même temps dans les boutiques des bouchers les femmes de ménage, les cuisinières, les domestiques, etc. La livre de bœuf s'éleva tout à coup depuis dix-huit sols jusqu'à vingt-cinq sols. Les citoyens murmuraient et ne songeaient pas encore que la consommation de cette denrée par une armée de douze cent mille hommes, jointe à l'extrême rareté des fourrages et à la guerre de la Vendée, occasionnait ce surhaussement de prix. Depuis lors les envois de bestiaux à Paris diminuèrent insensiblement. Les manœuvres de la malveillance en augmentèrent aussi la pénurie. A cette époque, la Commune sanguinaire fit placarder presqu'à chaque porte de maison cet arrêté trop mémorable qui réduisait chaque bouche à une livre de viande par décade, et les membres des comités révolutionnaires furent autant de docteurs Sangrado qui modérèrent impitoyablement tous les appétits. Combien de mères de famille j'ai vues pâlir et essuyer leurs larmes à la lecture de ce sinistre mandement sur le jeûne universel! Derrière la foule des nombreux lecteurs, une marchande de choux, sa hotte sur le dos, s'écriait d'un

ton dolent : « Ils sont partis, les bœufs ; ratissons-nous les boyaux (1) ! » Cependant on voyait arriver de la province des bandes de vaches laitières ; les dévorateurs du peuple commençaient ainsi l'exécution du pacte de famine et ils travaillaient rapidement à anéantir la reproduction des espèces. Déjà les précurseurs de l'armée révolutionnaire, semblables à des loups affamés, parcouraient les campagnes en dardant des yeux étincelants sur les fermes et les métairies. Ils s'y précipitaient armés de fourches et de baïonnettes, empoignaient les moutons, les volailles, incendiaient les granges, déliaient les bœufs dans les étables à la face des propriétaires et vendaient leurs larcins à d'infâmes spéculateurs. Ces atroces brigandages firent disparaître subitement le beurre et les œufs. Dès neuf heures du matin, la halle, jadis ce vaste et riche dépôt de toutes les productions de la nature, se trouvait dégarnie. Bientôt il se forma de longues files de femmes qui, depuis minuit, bravant l'inclémence de l'air, attendaient patiemment chacune leur tour, pour conquérir au péril de leur vie trois œufs et un quarteron de beurre. La cavalerie et la force armée des sections, détachées par les animaux ravissants des comités révolutionnaires, augmentaient le tumulte et le désordre. Que de femmes enceintes (l'on a eu depuis

(1) On cite aussi ce mot d'une femme montant à l'échafaud et faisant tout à la fois allusion au bourreau et à la famine : « Adieu Sanson ! » Puis se tournant vers le peuple : « Adieu sans farine ! » *Etrennes aux amateurs du bon vieux temps, pour* 1795.

plus d'égards pour elles et elles prennent leur tour avant tous les autres expectants) ont été victimes de ce malheureux temps! Que de précieux gages de l'amour conjugal ont été étouffés dans leur germe et anéantis à la source de la vie! Oh! quel homme sensible a pu voir sans pleurer de douleur des milliers d'individus de l'un et l'autre sexe poursuivre en courant dans les avenues étroites de la halle aux boucheries les porteurs qui courbés sous le poids énorme de moitiés de bœufs couraient eux-mêmes pour n'être pas assaillis par la foule qui se ruait sur eux et semblait dévorer des yeux la viande crue! Quels cris déchirants se faisaient entendre de toutes parts! Le chagrin assombrissait tous les visages; on maudissait la vie et les exécrables inventeurs de la famine; cependant on voyait les gendarmes faisant courir au galop leurs chevaux entre les étals qui n'ont point trois pieds de large; ils culbutaient le monde, multipliaient les accidents sous prétexte de les prévenir, et favorisaient par une astucieuse tactique les plus honteux trafics. Des scélérats aux appointements de la Commune faisaient ranger les femmes à la file, mais tandis qu'elles attendaient leur tour en grelottant de froid, des porte-faix formant de leurs larges épaules un rempart impénétrable devant les boutiques, enlevaient les bœufs entiers, et quand le partage du lion était fait, les femmes rangées deux à deux n'avaient point avancé d'un pas et se retiraient par centaines les mains vides.

D'un autre côté l'on se jetait sur le poisson qui se vendait à l'enchère aux marchandes ambulantes. Ce poisson était corrompu ; la disette du beurre en avait suspendu le débit ; la famine lui redonnant de la valeur, il causa de graves maladies.

Au quai de la Vallée, on vendait l'agneau quinze francs la livre ; la vente s'en continua longtemps avec une scandaleuse profusion. Les paysans circulaient alors dans les rues avec des paniers de volailles au bras. Les Parisiens achetaient à l'envi les poules et les poulets que, faute de grains mis en réquisition, il n'était plus possible d'élever dans les campagnes. Cette abondance factice d'une denrée qui ne fut jamais que le partage de la richesse, dura peu et fit place uniquement aux herbages. Ce que l'on appelle légumes secs, tels que riz, lentilles, haricots, était amoncelé dans les magasins militaires, et l'on regardait comme une félicité la découverte d'un litron de cette denrée, que plus d'un ménage se vit réduit à manger à l'eau pure.

A cette désolante pénurie de subsistances se joignait la difficulté plus désolante encore d'avoir du pain. Dès deux heures du matin les femmes se rangeaient deux à deux sur une longue ligne que le peuple désigna sous le nom de *queue*. Les jeunes filles n'étaient point les dernières à se mettre en rang. Leurs propos agaçants, leurs ris immodérés se faisaient entendre de loin et réveillèrent plus d'un adolescent. L'obscurité de la nuit, les portes des allées entr'ouvertes à propos, favorisèrent des tête-à-tête

adroitement concertés et la luxurieuse audace de la jeunesse qui ne sait point aimer. On voyait aussi des hommes sexagénaires, des valets, des garçons de boutique, qui s'arrêtant sur chaque rang faisaient le signalement des visages et choisissaient leurs dulcinées. D'autres plus déhontés se ruaient en taureaux sur les femmes qu'ils embrassaient toutes l'une après l'autre. Rien n'était sacré pour leurs mains complices visibles de leurs fougueux désirs, et voilà comme ces rapprochements dangereux achevèrent de pervertir la morale et d'éteindre toute pudeur. Les sentiments de fraternité s'anéantirent aussi dans tous les cœurs. Chacun se fit une maxime de se préférer ouvertement à son semblable. La ruse devint une qualité commune à tous les esprits. Les derniers de la file surent se faufiler aux premiers rangs. Bientôt les femmes luttèrent de force contre les hommes. Leurs caractères s'aigrirent par la résistance des plus forts. Toutes devinrent plus irascibles, toutes contractant l'habitude de jurer, on ne distingua plus leurs voix enrouées par les cris de la colère d'avec celle des charretiers.

Aux débats scandaleux succédaient des intervalles de silence ; on entendait alors les vagissements des enfants et les cris d'autres plus âgés qui demandaient du pain. Ah ! que je plaindrais l'être insensible qui n'aurait pas été ému de ces cris !

A peu près dans ce même temps on remarqua que d'autres queues se formèrent pour l'huile, le savon et la chandelle. Au mois de mai, il y en eut une qui,

commençant à la porte d'un épicier du Petit-Carreau, s'allongeait jusqu'à la moitié de la rue Montorgueil.

Les ouvriers, l'air morne et les yeux fichés en terre, comptaient en gémissant les heures qu'ils perdaient sans travailler.

Le renchérissement subit et excessif de la main-d'œuvre fut le fruit de la loi homicide du maximum. L'exécrable Commune avait basé sur cette loi son plan de famine universelle ; mais pour mieux masquer son projet aux yeux du peuple crédule, elle fit au moment de sa publication placarder une affiche par laquelle tout marchand boucher ou épicier qui renoncerait à son commerce serait réputé suspect et arrêté comme tel.

Cette loi féroce aggrava le mal : tout disparut, et les marchands, pour s'indemniser de leurs pertes et surtout des pillages de beurre, de sucre, de café et des confiscations arbitraires des commissaires aux accaparements, firent colporter en cachette leurs marchandises dans les maisons des particuliers qui les achetèrent à tout prix.

Telle fut en 1794 la situation en denrées de cette ville populeuse où régnaient jadis la paix et l'abondance qui font chérir la patrie.

L'année 1795 ne fut pas plus heureuse que la précédente. On vit, dès le commencement de l'automne, s'établir à chaque coin de rue des mercandières qui commencèrent par vendre la livre de viande 25 sols, et qui au mois de ventôse en demandaient 3 livres

10 sols ; encore eurent-elles le soin de la dégraisser pour faire du suif.

Des préposés de l'ancienne commission ont donné naissance à cet odieux commerce. Au moyen du droit de réquisition et depréhension dont ils étaient investis, ils achetaient de la viande au prix du maximum, puis la revendaient aux détaillants à un prix exorbitant.

Le même brigandage s'est observé depuis sur les autres denrées, ce qui, joint à l'agiotage de l'argent, des montres et autres bijoux d'or par les courtiers(1), sur le carreau même de la halle, contribua singulièrement au discrédit des assignats.

A tous ces malheurs le froid vint encore se joindre ; depuis deux ans la capitale se chauffait au jour le jour. Le charbon était extrêmement rare; on a remarqué la singulière exactitude de n'en faire venir qu'un seul bateau à la fois dans chaque port. Il fallait passer trois nuits pour obtenir son tour par numéros. Le bois s'est vendu à mesure que les débardeurs le retirèrent de l'eau. La rivière subitement enchaînée par les glaces en causa la disette totale, et l'on n'eut plus d'autre ressource que celle de couper les bois de Boulogne, Vincennes, Verrières, Saint-Cloud, Meudon, etc. Des sangsues sorties de la fange des cavernes à voleurs profitèrent du malheur

(1) Grand nombre de ces honnêtes sans-culottes furent arrêtés pour avoir vendu des montres de cuivre doré qu'ils négociaient comme de l'or pur.

(Note de Mercier.)

public pour se gorger aussi d'or et d'argent. Ils vendirent quatre cents francs la corde de bois, et l'on vit alors des nécessiteux scier dans les rues leurs bois de lit pour faire cuire leurs aliments et s'empêcher de mourir de froid. Des vieillards revenaient des forêts le dos courbé sous des fagots et rappelaient la fable de la *Mort et du Malheureux*. Les fontaines étaient gelées ; les porteurs d'eau des quartiers éloignés de la rivière, forcés d'aller au loin en puiser, la firent payer quinze et même vingt sols la voie ; les citoyens indignés de cet impôt se firent tous porteurs d'eau, et lorsque les réservoirs des fontaines publiques furent dégelés, les queues s'y formèrent aussi et l'on y disputa son tour.

CHAPITRE XCI.

PALAIS-ÉGALITÉ, CI-DEVANT PALAIS-ROYAL

Ainsi que la corruption du plus beau fruit commence par une pourriture légère, de même le Palais-Royal est la tache qui a corrompu nos mœurs modernes et propagé la gangrène.

Je ne traverse point ces longues galeries sans voir l'ombre qui, du même lieu où son aïeul avait donné,

ainsi que le dit Voltaire, le signal des voluptés, donna le signal de toutes les intrigues ambitieuses, de tous les crimes atroces, et qu'on peut regarder comme le fondateur réel des échafauds de Robespierre et du régime sanguinaire qui a tout à la fois opprimé et avili la nation; car sa stupeur et son silence, pendant dix-huit mois de forfaits, sont, comme je l'ai dit ailleurs, plus épouvantables à la réflexion du philosophe que la dissolution physique d'un monde.

J'y suis, sous ces arcades, serres chaudes de toutes les plantes empoisonnées qu'on a pris soin de semer dans tous les départements : voilà le foyer des cabales et des discordes civiles! voilà le temple où l'agiotage dévore la fortune publique et condamne à la faim des familles entières réduites au plus affreux dénûment par un trafic solennel et meurtrier! Les voilà, ces audacieux spoliateurs de nos dernières ressources! Les voyez-vous marcher par bandes, la tête haute, le regard effronté, toujours cure-dent à la bouche et la main au gousset pour faire résonner leurs louis? Ils ont le teint vermeil et le ventre rebondi; le sourire de l'ironie est sans cesse sur leurs lèvres; ils bravent le regard de l'homme de bien et les patrouilles qui les séparent sans les diviser; ils se rejoignent en groupe comme des globules de vif-argent; ils vont, viennent, s'accostent, se divisent par pelotons qui un instant après font masse; celui qui se trouve au milieu donne le mot d'ordre : c'est un signe, un geste, un demi-mot, qui change à toute

heure, et soudain ils se passent le cours du louis, crayonné rapidement sur un chiffon de papier.

La voilà, cette armée ennemie que soudoie et qu'entretient le cabinet britannique! Les guinées ont ravagé notre papier-monnaie et ont attaqué le crédit public.

Sous le perron de la rue Vivienne sont les brigands subalternes qui exécutent les ordres des chefs, avec une ponctualité non moins étonnante que leur adresse à saisir les moindres nuances du commandement.

Leur costume est assez uniforme : c'est un bonnet de poil à queue de renard. Hercule, le plus fort des hommes, se couvrait de la peau du lion qui est le plus fort des animaux; ceux-ci, qui sont les plus fripons et les plus rusés, s'affublent de la peau du renard qui est le plus astucieux, le plus voleur, le plus carnassier entre les bêtes.

Ils sont en veste, ont des bottes sales, des cheveux gras; leur mine patibulaire, leur bouche livide, sardonique, leurs yeux qui attirent les portefeuilles, sont mobiles et clignotants comme ceux des singes qui s'étudient sans cesse à voler sans être aperçus; leur langage est moqueur ou obscène.

Ils se tiennent près des tavernes qui leur servent de repaires; ils s'y enfoncent et puis reparaissent ils vont tendre leurs filets dans des coins obscurs, puis sortent précipitamment pour donner l'éveil à leurs complices.

A la porte des spectacles, ils n'y entrent jamais; ils ne lisent pas plus les affiches qui sont sous leurs

yeux que les arrêtés du Directoire et des autorités constituées; on dirait que les lois ne les regardent pas, tant ils sont calmes et froids dans leur inobservance ou leur violation.

Ils boivent souvent mais peu : la soif de l'or tempère en eux la soif du vin et leur sobriété n'est pas une vertu, mais une attention à ne point perdre de temps.

Les femmes se mêlent parmi eux et font le même métier ; elles y mettent plus d'astuce encore, lisent les chiffres beaucoup plus vite que les hommes : la souris qui enlève une miette de pain et qui se renfonce dans son trou avec la rapidité de l'éclair, voilà leur image ; on n'a pas besoin de leur parler, elles devinent.

Ce n'est point là que l'on vole les portefeuilles : on y pompe, comme par une force attractive, ce qui est dedans, et d'un ton si simple et si miséricordieux, que ces agioteurs semblent en vous volant vous avoir rendu un service (1).

Reportez vos pas sous les galeries qui conduisent au théâtre de la République, vous apercevez à la suite

(1) La Convention ferma les bourses, puis les rouvrit le 25 avril 1795. Le nouveau local de la Bourse de Paris fut alors l'église et le cloître des Petits-Pères ; par un décret d'octobre de la même année on fixa l'ouverture à onze heures et la clôture à une heure. Les spéculateurs ayant inquiété par leur jeu le gouvernement, et les louis d'or étant monté à 3,950 fr. assignats à la Bourse du 14 décembre 1795, celle-ci fut refermée de nouveau ce même jour. La spéculation fixa dès lors son quartier général devant le perron où se trouve l'entrée du Palais-Royal par la rue Vivienne.

l'une de l'autre des boutiques de filles qui tiennent des déjeuners et des soupers froids : là on entre, là on sort sans dire mot ; on est servi en montrant l'assignat.

Des courtiers, des maquignons, des coureurs de vente fument, ruminent, boivent dans ces antres silencieux : personne n'y parle, et les plus grandes orgies y sont pour ainsi dire muettes.

Des ruisseaux d'urine coulent auprès ; les avenues sont ténébreuses et froides ; le libertinage y a pris je ne sais quelle forme glacée qui paraît avoir son code et ses motifs.

Non loin (et dès qu'on aperçoit un peu de jour), des garçons perruquiers donnent des espèces de leçons publiques et enseignent à leurs maîtresses à créper des perruques de femmes. A côté d'une poupée coiffée en cheveux d'or, pendent des andouilles et des jambons.

Tout à côté, des milliers de bouteilles de vins fins, de liqueurs de la Martinique, exposées sur des gradins, présentent aux regards des passants l'orgueilleuse étiquette. Au moment où je parle, deux cents bouteilles posées sur une planche mal affermie sont tombées sur d'autres bouteilles, et le vin du Cap a mêlé ses flots à ceux de la crème des Barbades. Le sol profondément imprégné a chassé à cent pas à la ronde la mauvaise odeur du lieu.

Tel qui buvait jadis modestement de la tisane, quoique agioteur secondaire, avale aujourd'hui et ne savoure que le champagne et les autres vins déli-

cieux sortis de la cave des émigrés et qu'ils ne boiront plus.

Les morceaux fins, les pâtés de perdrix, les cerises au petit panier, les pois dans leur primeur, les hures de sanglier, voilà les bons morceaux des marchands d'argent, des brocanteurs, qui, dans un espace de six cents pieds carrés, trouvent leur table, leur promenade, leur domicile, leur jouissance, leur fortune et l'aliment éternel de leur travail monstrueux.

Le cours du louis, dont ils sont les maîtres, se trouve enregistré d'heure en heure sur la couverture des pâtés. Vous avez lu 1,000 livres ; vous repassez, l'étiquette vous offre 1,500 livres.

Les boutiques de bijoutiers, toujours nombreuses, sont resplendissantes, comme s'il n'y avait ni misère ni infortunés. On ne voit que des chaînes de montres, moitié perles, moitié diamants, qui pendent parmi les montres à quantième. Ceux qui n'ont tout juste que pour acheter un pain, regardent ces bijoux précieux qui ne sont séparés de leurs mains que par un verre transparent, et ce fragile rempart est religieusement respecté.

Les marchands de draps font descendre du plancher au sol de la boutique toutes les étoffes ondulées qui contrastent avec les mises ignobles et sales des passants. On dirait que ces marchandises ne sont plus pour les Français et qu'on va les embarquer pour la Turquie. On les contemple à peu près du même œil que les tableaux du Muséum. Ces étoffes sont sous votre main, vous pouvez les toucher ; personne ne

semble les garder, et les maîtres sont dédaigneux lorsqu'il s'agit de vendre.

Des boutiques plus resserrées mais non moins riches vous offrent des superfluités brillantes : ce sont des bagues qui sont à deux faces ; c'est une fleur de souci ou une pensée, ou un amour qui tient un fil, un oiseau qui vole ; ce sont des firmaments de pierres étoilées, des présents d'amitié, des boucles d'oreilles en fleurs, en filigrane ; des boîtes d'or, des étuis d'or, des médaillons d'or, beaucoup de glaciers d'argent avec leurs cuillers, des coupes d'argent de forme antique, avec leurs manches en ébène.

Et tout en admirant cette riche quincaillerie qui annonce que l'or existe encore et n'est point totalement disparu (car les trois quarts et demi de la cité pourraient en avoir perdu le souvenir), l'odeur des ragoûts exquis monte en vapeur légère au travers des soupiraux ; les buffets sont chargés de fruits, de confitures, de pâtisseries, et l'on dîne là à toute heure, de même qu'à la cour des potentats allemands, au son des instruments et des cors de chasse, embouchés par des filles qui ne sont pas des nymphes de Diane.

Des tripots de jeu soutiennent des boutiques de filles qui vendent des modes, des jarretières, des houpes, de l'eau de lavande, des cadenettes, de la cire à cacheter ; à côté un libraire où l'aristocrate chagrin, le frondeur de constitution recommence journellement ses éternelles lamentations. Les plus énormes sottises se débitent au milieu des livres qui ont

préparé la révolution et à côté des ouvrages qui maintiennent la liberté, mais le libraire, malgré son avarice, ne vend ceux-ci qu'à regret.

Les anti-républicains y déclament sans cesse contre ce qui s'est fait et ce qui se fera. La république ne les aperçoit pas et marche au milieu de ses triomphes (1).

Que d'appâts sans cesse tendus à l'adolescence, à l'homme blasé !

Les tableaux sortis des cabinets curieux, les gravures libertines, les romans érotiques, servent d'enseignes à une foule de prostituées logées aux mansardes. Leurs filets sont à dix pieds de la jeunesse ambulante, oisive et déjà desséchée dans sa fleur.

Je n'ai voulu peindre que les galeries. Au-dessus des boutiques et des mansardes, sont les académies de jeu (2), où toutes les passions et les tourments de l'enfer sont rassemblés.

Presque tous les mouvements qui ont troublé Paris ont pris leur origine dans le Palais-Égalité. C'est dans ce lieu infernal que les plus grands enne-

(1) Les représentants du peuple sont condamnés aux outrages, aux calomnies des journalistes, ainsi que les Anglais se sont condamnés aux voleurs de grands chemins; le tout pour éviter un plus grand danger, la licence de la presse prouve sa liberté.

Je suis brave, dira quelqu'un ; j'affronte les poignards ! Ce n'est pas assez, il faut savoir braver la calomnie.

(Note de Mercier.)

(2) L'auteur du *Nouveau Tableau de Paris* nous apprend que les locaux où se tenaient ces académies se louaient 15 livres par jour; c'était en général une petite pièce au-dessus des arcades.

mis de la France ont ourdi leurs trames, et un foyer d'impureté tel que celui-ci, s'il devait subsister longtemps, suffirait à miner la république la plus ro buste. Le génie républicain ne pourra s'asseoir un jour que sur ses ruines, c'est-à-dire lorsqu'il sera transformé en un édifice nouveau et utile à la chose publique.

Ce palais a ses phases et non moins changantes que celles de la lune. Dès que le jour tombe, toutes les arcades s'illuminent subitement, les boutiques deviennent resplendissantes et les bocaux des joailliers jettent au loin une grande clarté. La foule devient plus nombreuse et sort du jardin du commerce, car on pourrait ainsi l'appeler.

C'est l'instant où les académies de jeu s'ouvrent malgré toute la sévérité des lois de la police, et tandis que les grands escrocs taillent dans les salons, les petits travaillent dans les fréquents passages qui communiquent dans des rues adjacentes et qui servent d'échappatoires aux filous et aux agioteurs qui abondent.

Autrefois c'était l'instant où les étrangers et les curieux allaient admirer dans les appartements secrets du duc d'Orléans les figures obscènes de l'Arétin exécutées en cire, grandeur de nature (1); c'était l'instant où le jeune homme abandonné à lui-même allait repaître ses yeux du spectacle de ce pré-

(1) Cf. *Correspondance de Louis-Philippe-Joseph d'Orleans, avec Louis XVI, la reine*, etc., etc., publiée par L. C. R. Paris, Marchand, 1801, 2 vol. in-12.

tendu sauvage qui s'accouplait publiquement avec une femme de son espèce, à vingt-quatre sols par tête ; et cet homme infâme, on le mit dans la même prison où étaient trente-deux représentants du peuple ! Là je l'ai vu ! Il en fut quitte pour quelques jours de captivité. Vos pas, sous les arcades, sont arrêtés par une fumée qui vous prend aux jambes ; vous regardez : c'est la flamme de la cuisine des restaurateurs, et tout à côté, des bals commencent dans les grottes souterraines. On aperçoit à travers les soupiraux les rondes de filles qui sautent, qui ricanent, qui se ruent sur leurs cavaliers comme des bacchantes, les cheveux épars. Là sont les troupes d'escompteurs de mandats, et qui grossissent insensiblement. Entre un *mayolet* en redingote bleue, chapeau rond à poil, bottes cirées, son cure-dent à la bouche ; il dit à demi-voix *cinq et demi ;* on lui balbutie deux mots ; le groupe s'ouvre, il sort ; il a gagné vingt mille francs ; toutes les filles le suivent, le tutoient, folâtrent avec lui ; il les claquette sur la croupe ou les pince légèrement ; il s'envole, on ne le voit plus.

Cependant dans les salles de vente le stentor a donné le signal. Les courtiers, les brocanteurs, les revendeuses à la toilette sont assis. On y vend à l'enchère les perruques de femmes, les pendules en lyre, les châles, les mouchoirs, les chemises, les lits à la duchesse. Un crieur promène sur des tables quadrangulaires chacun de ces objets devant les enchérisseurs. Il s'égosille, il boit, il s'est formé une voix

qui tient le milieu entre la voix humaine et le mugissement du taureau; les manœuvres des vendeurs sont telles qu'ils vous livrent toujours la marchandise la plus détériorée; les brocanteurs font payer plus cher tous ceux qui ne sont pas de leur clique.

Les espions rôdent dans les cafés du second ordre ; on n'y politique plus, on y boit silencieusement de la bière, comme les Flamands dans leurs estaminets. Le goût de l'eau-de-vie chez plusieurs a remplacé le vin ; la godaillerie assise qui boit au double et qui s'incommode reproduit quelques tableaux de Van Ostade; on se porte aux lieux où l'on boit, et ces guinguettes sans air sont l'endroit où j'ai eu plus de douleur à rencontrer l'homme qui s'y abrutit.

S'il existe sous les passages des trous de boutiques où des filles attirent par des œillades les passants, si l'on n'y voit que quelques rangées de paquets de poudre entremêlés de bocaux remplis de houppes ou de cure-dents, et si dans d'autres boutiques de même espèce, qui ne sont guère plus richement fournies, on ne trouve d'autres marchandises que celles peintes sur l'enseigne, ou bien les hardes de ces demoiselles suspendues intérieurement par manière d'étalage, ces lieux sont au sérail ce que les gargotes sont au restaurateur Méot. Il est de vastes salons, rendez-vous assidus de tous les hommes nouveaux engraissés de rapines, des fournisseurs des armées, des faiseurs d'affaires, des administrateurs de tontines ou de loteries, des professeurs de vols nocturnes, enfin des agioteurs en chef. Là, vous êtes servis au simple

coup d'œil. Le plat se porte sur la table en même temps qu'il est demandé, et comme tous ceux qui mangent sont cousus d'or, ils y mangent et y sont servis en rois, en princes, en ambassadeurs, en financiers,

Là, des cabinets particuliers s'offrent tout à la fois à la gourmandise et à la luxure. Les glaces qui les décorent multiplient aux regards d'un vieux satyre les appas de sa maîtresse, et tous les siéges y sont élastiques. Enfin il est un salon particulier où l'on boit les liqueurs les plus fraîches, et l'encens s'échappe en petits filets nuageux des cassolettes. Là, on dîne à l'orientale ; mais l'avare n'y entre jamais. Ces plaisirs ne sont que pour le prodigue, mais il y retrouve certains jours toute la pompe et la bizarrerie du repas de Trimalcion. A un certain signal le plafond s'entr'ouvre, et du ciel descendent des chars attelés de colombes et guidés par des Vénus; tantôt c'est l'Aurore, tantôt c'est Diane qui vient chercher son cher Endymion. Toutes sont vêtues en déesses. Les amateurs choisissent, et les divinités, non de l'Olympe mais du plafond, s'unissent aux mortels. Il fut un temps où le massage des Egyptiens y avait lieu. On était massé par des mains féminines dans une étuve de vin; mais cet acte salutaire à la santé et qui favorisait une utile transpiration, a cessé, quoiqu'il appartînt également à la propreté et à la volupté.

Vous pensez bien que ceux qui sortent de là sont étrangement scandalisés d'entendre retentir à leurs

oreilles le *Postillon de Calais*, le *Messager du soir*, le *Miroir;* ils s'embarrassent bien de la *Lettre de Polichinelle*, de la *Constitution en vaudevilles*, de la *Pétition des galopins des deux Conseils*. Les satires contre le gouvernement leur sont aussi indifférentes que tous les éloges qu'on en pourrait faire. Leurs dîners fins valent mieux que ceux des Directeurs ; ils sont étrangers à tout ce qui se passe hors du cercle de leurs plaisirs ; tous les débats politiques n'attirent pas plus leur attention que les découvertes de Lavoisier n'attirent l'attention des mauvais poëtes. S'ils entrent dans une boutique, ce n'est pas dans celle du libraire qui vit de pamphlets royalistes ; ils entrent chez les marchands d'estampes, chez le bottier, le confiseur qui sont porte à porte, ou chez les bijoutiers, dont les devants de boutique sont tout brillants d'or et de diamants, de tabatières, de bagues énigmatiques. Leurs laquais oisifs s'enfoncent chez les vendeurs de saucissons, de pâtés, ou font quelques spéculations grossières sur les prétendus vins de cinquante-deux sortes ; mais ces laquais ont beau vouloir imiter leurs maîtres, jamais ils ne feront, même en petit, ce que les agioteurs font en grand et avec des monosyllabes magiques.

Tel est le cloaque infect placé au milieu de la grande cité, qui menacerait la société entière d'avilissement et de pourriture si les scandales qu'il offre n'étaient pas resserrés dans un point.

La contagion funeste des jeux, les excès de la cupidité sous toutes ses formes, la licence des mœurs

et des artistes ne s'étendent point au reste de la ville, et c'est une chose digne de remarque que plusieurs quartiers semblent comme épurés par tous les vices qui bouillonnent au centre. Ce que j'y ai remarqué de plus affligeant que le libertinage qui tient à la chaleur du jeune âge, c'est que le blasphème et le cynisme sont dans toutes les bouches et à tous les instants, qu'on s'en est fait un style et qu'on n'y prend plus garde.

Mais c'est un grand scandale dans notre siècle que ce langage brutal et dépravé qui a gagné presque tous les Etats, et qui, depuis l'époque de la révolution, s'est fait un jeu des paroles les plus sacrées et qu'on ne prononçait autrefois qu'avec respect. Le saint nom de Dieu est employé à tous propos, non par impiété, mais par manque de décence et de gravité.

C'est peut-être pour avoir profané la langue que nous avons perdu une partie de nos vertus; mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est de rencontrer presque partout des troupes d'enfants sans règle et sans pudeur, qui jurent, blasphèment et scandalisent les oreilles chastes ou pieuses. Il est temps qu'on renouvelle le respect qui est dû à l'Être suprême. Autrefois on faisait percer la langue à des blasphémateurs. Les vices brutaux ne sont pas aussi dangereux que les vices polis; mais l'enceinte du Palais-Égalité a le triste privilége de rassembler les uns et les autres.

On ne lisait pas à Sodome et à Gomorrhe les livres que l'on imprime et que l'on vend publiquement

au Palais-Égalité. *Justine, ou les Malheurs de la vertu* est étalé sur des planches. Mettez une plume dans la griffe de Satan ou du mauvais génie ennemi de l'homme, il ne pourra faire pis. Vingt autres productions, moins abominables il est vrai, car celle dont je parle a remporté le prix de la turpitude et du vice, sont là pour achever de décomposer ce qui restait de morale, par instinct, dans le cœur de quelques jeunes gens.

Et les vendeurs et les acheteurs s'autorisent de ces mots qui nous ont tant trompés : Liberté, liberté illimitée de la presse.

Dans le coin de cette boutique, entendez-vous ce qui se dit? On fait, à la lettre, des vœux pour l'armée de l'empereur. Elle va repasser le Rhin, reprendre en passant la Belgique et le Luxembourg, et, se rabattant sur la Lorraine, la Flandre et l'Alsace, réduire la France, au nord, aux limites existantes du temps des Valois. La femme, la fille, la tante et la cousine du libraire ne doutent point de la victoire des trois rois coalisés, laquelle doit leur donner pour leur déjeuner du café, du sucre et de la cannelle à très-bon marché. On pleure la mort de Charette, et l'on attend tout du courage de Richer-Sérisi et de la plume de Babœuf (1).

Peu importe aux oisifs que Pitt ait voulu faire de la France une seconde Pologne. Il n'y a plus de

(1) Peut-être Mercier avait-il surpris ces conversations dans la petite boutique de librairie que son homonyme Mercier (de Compiègne) tenait au Palais-Royal, et où on le rencontrait souvent.

liberté dès qu'on ne peut plus assassiner la représentation nationale, et puisqu'il y a eu révolution, pourquoi n'y aurait-il pas contre-révolution jusqu'à l'entier rétablissement de la sainte démagogie?

Dans presque toutes les maisons se font des métiers qui n'ont pas de nom. L'analyse chimique ne parviendrait pas à décomposer les éléments divers de ces nouveaux trafics. L'esprit de l'homme est surprenant lorsque l'intérêt pécuniaire devient la base de ses pensées et de ses actions. Il y a véritablement de quoi sourire de cette ingéniosité mercantile. La tête de l'homme avide calcule tout à la fois le temps, l'échange, les variations, et asservit, pour ainsi dire, le hasard, d'une manière également hardie et précipitée.

Oh! que de talents perdus, lorsqu'ils s'exercent sur des intérêts particuliers!

Une observation que j'ai faite, c'est qu'en me promenant sous ces arcades populeuses j'ai été frappé de la ressemblance de plusieurs physionomies qui m'étaient connues et que j'avais vues dans mes voyages. Je croyais voir reparaître des personnes décédées.

Existe-t-il entre les hommes une force attractive ou sympathique qui vous reproduit les physionomies qui vous ont attaché le plus pendant le cours de votre vie? Ou est-ce le produit d'une imagination qui ne se détache point de certains objets?

Il en résulte du moins qu'il y a des traits de famille imperceptibles, mais qui se lisent sur tous les

visages, et si un jour l'on classait les individus ressemblants, s'ils conversaient entre eux, ils découvriraient peut-être qu'ils appartiennent à une seule et même souche.

Alors on remarquerait une sorte de concordance dans le son de la voix, un rapport dans le geste, des tics semblables, soit dans le clignotement des paupières, soit dans le mouvement des lèvres, soit dans le parler par rapport aux vibrations de la langue contre le palais, soit dans la conformation du nez, dans le port de la tête, dans l'attitude, dans la vitesse ou la lenteur du marcher.

Si, dis-je, on s'avisait de réunir ou de grouper des individus ayant ces signes caractéristiques de ressemblance, et s'il s'ouvrait entre eux une conversation soutenue, n'en verrait-on pas jaillir d'heureuses reconnaissances, et n'aideraient-elles pas du moins à retrouver les anneaux séparés des familles?

Et c'est pour moi un grand plaisir que de me dire: Voilà la ressemblance parfaite de tel que j'ai vu en Suisse. Voilà une tête qui est décrite dans Lavater. Cette femme me rappelle celle qui dansait en Allemagne et qui me tint stupéfait pendant deux heures. Voilà la laideur aimable de ma Bernoise. Celle-ci doit avoir infiniment d'esprit, car elle ressemble à ma causeuse de Moitié-Travers. Ces figures qui passent sont toutes genevoises, et à quatre pas voilà un Basque.

Mais ce que je désirais, le voilà sous mes yeux; c'est le physionotrace, cette invention charmante

qui offre aux curieux l'assemblage le plus varié et le plus nombreux des portraits des deux sexes. Je m'y attache en rêvant, et pendant ce temps la foule me coudoie, elle me meurtrit le dos. Je me retourne et je classe tous ces individus dans des familles auxquelles j'ai donné des noms qui ne sont connus que de moi. C'est un nez d'une certaine tournure, et je me dis : Son parent est à Spire. Cette demoiselle passe, et je me dis : Elle ne sait point que sa sœur est à Lucerne.

J'aurais fait un assez bon espion au moral; mais cette manière d'observer a un côté fâcheux, c'est qu'elle vous donne des sympathies et des antipathies trop promptes, trop rapides, et qui vous exposeraient à de faux jugements. Heureusement que ces impressions passent; mais pour peu que la passion s'empare de vous, elles reprennent le dessus.

Si l'étude des physionomies sous les longs promenoirs du Palais-Égalité a son charme, elle vous dispose en même temps à une certaine misanthropie, car que de physionomies défigurées, et sur lesquelles l'origine céleste est presque totalement effacée! O douleur! la vraie physionomie de l'homme a fait place à des figures d'ogres et d'ogresses qui semblent prêts les uns à s'assommer, les autres à se percer, presque tous à se dévorer. L'accord majestueux qui règne sur le front de cette mère de famille allaitant ses enfants dans les plaines du Palatinat est remplacé ici par une femme d'une taille avantageuse, il est vrai, mais son œil hardi s'élève contourné, et sa

nudité indécente a fait tomber toute la beauté du modèle.

Il ne faut pas être un déchiffreur d'hiéroglyphes pour deviner le but et l'emploi de toutes ces effigies grotesques dont les traits, l'attitude, le costume rappellent moins l'idée d'hommes sagement occupés que de saltimbanques. Celle-ci s'est chargée d'attributs baroques, comme si elle avait peur qu'on ne devinât point ce qu'elle est.

Je ne passe point près de ces autres figures sans me rappeler Briarée aux cent mains. Je mets les miennes sur mes poches.

L'on croit que ce bâtiment construit d'une manière hâtive n'est pas fait pour durer longtemps. Des réparations de toute espèce sont commandées par la nécessité, et les eaux, dit-on, minent cet édifice. Frêles mortels, il n'y a chez vous sur la terre que l'extravagance qui soit impérissable ! Son palais même qu'on a percé et repercé dans ses différentes parois n'a pas la même solidité qu'ont nos folies ; il tombera, ce palais, et nos vices subsisteront peut-être encore.

Au milieu de ces arcades, au centre du jardin, est le Lycée des arts. Il semble absoudre l'édifice de tout ce qu'on peut lui reprocher. Des assemblées décentes, des lectures utiles, le plus grand zèle pour l'avancement des sciences et des arts, des professeurs véritablement animés de l'amour du bien public ; une foule de découvertes utiles ont été promulguées, encouragées et récompensées en ce local, et c'est de là qu'on pourrait dire d'après Molière : Où la vertu va-

t-elle se nicher! Encore si le ferment corrupteur avait pu se concentrer dans ce local! Mais non; il s'est répandu et a infecté une grande partie des environs.

Oh! quel méprisable rôle jouera dans l'histoire le peuple de Paris! C'est lui qui a prêté une force immense au parti de Marat et de Robespierre et de la Commune rebelle; c'est lui qui a environné les échafauds avec les démonstrations d'une joie féroce; c'est lui qui est venu attaquer plusieurs fois la représentation nationale; c'est lui qui s'est rallié pour l'assassiner le 13 vendémiaire, et qui se récria beaucoup sur sa non-complaisance à se laisser égorger; c'est lui qui a cru que ce dépôt sacré lui appartenait, et qui l'a couvert d'outrages et d'humiliations; c'est lui qui, dans son ignorance profonde, a toujours parlé de ce qu'il n'entendait pas; c'est lui qui a toujours été prêt à suivre l'étendard de la révolte, et qui, stupidement passif devant des massacres journaliers, ne s'en vautrait pas moins le soir dans les tavernes et les lieux de prostitution.

Indifférent à la gloire de nos armes, apprenant nos triomphes sans enthousiasme, comme étranger à la guerre et à la gloire nationale, il répéte sans cesse les mêmes calomnies; il a perdu ses anciennes grâces, sans acquérir aucune vigueur; il est devenu bassement cupide, sans être plus économe. Les grandes scènes de la révolution n'ont pu agrandir son entendement toujours étroit, toujours borné. Il se nourrit dans ses maisons des fables les plus impertinentes;

il est devenu si ridicule dans ses raisonnements, que, pour le punir, il ne faut que le laisser parler, et il excite alors la pitié. Ingrat envers ses bienfaiteurs, il croit que le gouvernement n'est que pour le point qu'il habite, et que la république n'existe que dès qu'il lui plaît d'en adopter le nom. Jouet de tous les scélérats qui ont voulu se jouer de lui, il n'y a qu'une voix qu'il n'écoute pas, celle de l'homme de bien ou de l'homme sensé.

C'est sur cette masse combustible que le cabinet britannique avait fondé ses plus grandes espérances. Nos ennemis avaient dit : Remuons ce peuple indocile, inepte et féroce, et nous en obtiendrons les plus grands succès. En effet, le poignard vingt fois levé par lui sur la représentation nationale a failli accomplir le plus grand des attentats ; il a tué Féraud, et promené sa tête dans la salle des représentants du peuple (1). La Convention a dû sa conservation, non au petit nombre de ses assassins, mais à leur profonde lâcheté. L'Angleterre y perdit ses guinées, et s'est aperçue trop tard que parmi les brigands européens il y avait plusieurs classes, et que les habitants de Paris, la plupart, il est vrai, la lie des départements, étaient les plus mauvais comme les plus poltrons de tous. Aussi ce n'est que dans Paris que l'on a vu les clubistes à quarante sols et les sectionnaires qui voulaient égorger le gouvernement pour le salut public. Apôtres de Marat, ou partisans de

(1) Mercier assistait à cette séance. Voyez chapitre CCXLVIII.

Capet, les uns plaçaient la restauration des choses dans le régime de Robespierre, et les autres dans la contre-révolution.

C'est enfin au Palais-Égalité que les chefs de ces deux factions tiennent leurs assises, et s'ils avaient pu s'accorder, c'en aurait été fait de la république.

Le temps passé corrompt encore le temps présent. On y parle comme font les royalistes à Londres et les partisans de l'anarchie à Rome; on suppose des revers, on dissout nos armées, on appelle la destruction du gouvernement, et c'est un jeu pour les gens à affaires, pour les agioteurs. Les journaux les plus audacieusement imposteurs, en accréditant tout ce qui peut donner de l'inquiétude aux bons citoyens, se font un métier de tromper les hommes crédules.

Voyez comme ils stipulent déjà pour les Anglais, comme ils parlementent en leur faveur, comme ils déclament plus haut qu'eux, pour que nos victoires soient atténuées à notre détriment. Ils n'ont pas la pudeur de voiler leur tiédeur pour leur pays, et c'est à nos rivaux, éternellement jaloux de notre puissance, qu'ils prêtent des arguments en ne craignant pas de nous proposer les plus lâches sacrifices. Il faut que la paix nous fasse encore plus mal que ne nous en a fait la guerre; il faut abandonner nos conquêtes, parce que le sang des Anglais est trop précieux pour que nous osions encore le répandre. Qu'est-ce que tout le sang français versé? Il n'y a ni dédommagements ni indemnités à prétendre. Cette guerre terrible doit aboutir pour le vainqueur à des bassesses,

à des prières ; il doit oublier qu'on a voulu lui ravir son indépendance, et l'enthousiasme de nos soldats, l'amour sacré de la patrie doivent fléchir devant les intérêts du négociateur anglais qui nous accordera la paix en obéissant aux principes d'humanité que nous offenserions en nous précautionnant contre le plus implacable ennemi de notre nation et celui dont les ressentiments ont duré des siècles.

Tous ces folliculaires font de la morale quand il s'agit de contrarier le gouvernement ; ils parlent d'humanité, pour que toutes les chances restent favorables à l'Angleterre ; ils parlent de restitution, pour que tous les avantages passent dans le cabinet de Saint-James. Celui de Vienne ne leur est pas moins cher ; c'est à qui exagérera sa prépondérance. Sont-ils payés? sont-ils insensés? Non, ils ont un besoin secret de fatiguer le gouvernement ; ils ont l'espérance de le dissoudre, et aucun d'eux ne daigne apercevoir quels seraient les terribles résultats de cette dissolution. Si nous étions vaincus, alors ils ne voudraient plus de la paix, parce que, dans leur haine aveugle contre le gouvernement, peu leur importe la dignité de la république française. Nous sommes vainqueurs, il faut accorder à notre dangereuse rivale ce qu'elle n'exigerait peut-être pas si elle avait entamé notre territoire.

L'âme, partagée entre l'étonnement et l'indignation, ne sait ce que c'est que cette nouvelle race d'écrivains qui favorisent de leurs plumes les puissances étrangères et qui appellent sur leur patrie le

malheur et la honte, le tout pour le triomphe de leur diplomatie.

Ils feront désormais la paix ou la guerre ; ils dicteront le traité de paix ; ils le joueront à croix ou à pile.

CHAPITRE XCII

LES BALS D'HIVER

Aux bals de printemps et d'été, à ces bals déjà très-nombreux, ont succédé rapidement ceux d'hiver. C'est une autre teinte, mais il n'y a point eu d'interruption pour ces plaisirs : partout des salles de danse ; car, hélas ! ce qui favorise l'oisiveté parmi nous, l'oisiveté qui ronge le Parisien (fainéant de son naturel), l'oisiveté qui le tuera avec ses dix-neuf spectacles journaliers, le règne de l'oisiveté, dis-je, est aussi continu dans la grande cité que la basse fondamentale d'un orchestre d'opéra.

Après l'argent, la danse est aujourd'hui tout ce que le Parisien aime, chérit ou plutôt ce qu'il idolâtre.

Chaque classe a sa société dansante, et du petit au grand, c'est-à-dire du riche au pauvre, tout danse ; c'est une fureur, un goût universel. Ils dansent, les Parisiens, ou pour mieux dire, ils tourbillonnent ; car rien de plus difficile pour eux que d'obéir à la me-

sure, et rien de plus rare parmi eux qu'une oreille musicale?

Sous le règne de la Terreur, les Parisiens, cois et tremblants, et n'osant pas même alors faire un journal, ni arrêter une charrette, s'enfonçaient dans les spectacles ou dans les clubs, et ne dansaient que dans les fêtes publiques, et quelquefois autour des échafauds : tout à coup tous les murs se sont couverts d'affiches nombreuses en style presque académique, annonçant des bals de toutes couleurs et quelques-uns à si bon marché que la servante peut y atteindre.

Pas une fillette qui ne trouve un galant pour la conduire à ces écoles de turbulence et de séduction. Un jeune homme refuse-t-il de les mener au bal ou ne danse-t-il pas assez assidument avec elles, elles l'éconduisent promptement et lui vouent une haine féminine, c'est-à-dire déguisée.

On danse aux Carmes, où l'on égorgeait; on danse au Noviciat des Jésuites; on danse au couvent des Carmélites du Marais; on danse au séminaire Saint-Sulpice; on danse aux Filles de Sainte-Marie; on danse dans trois églises ruinées de ma section et sur le pavé de toutes les tombes que l'on n'a point encore enlevées : le nom des morts est sous les pieds des danseurs qui ne l'aperçoivent pas et qui oublient qu'ils foulent des sépulcres.

On danse encore dans chaque guinguette des boulevards, aux Champs-Élysées, le long des ports. On danse dans tous les cabarets où se réfugie l'infanterie de l'agio, qui, après avoir trompé tout le jour les

malheureux particuliers fait encore là *échec et mat* à la fortune publique. Enfin on danse chez tous les professeurs de rigaudons, qui s'appellent artistes, à l'exemple des histrions.

Il y a pourtant cette différence entre eux et les professeurs modernes *d'entendement humain*, qu'ils n'ont jamais cherché à savoir si, quand l'homme dansait, son âme était alors dans son talon ou dans sa glande pinéale.

On réveille la nuit les ménétriers. On frappe, on sonne, on crie à leur porte, ainsi que l'on fait chez les accoucheurs dans les cas pressants. — Eh ! vite ! levez-vous ! accourez ! on vous attend. Le ménétrier se frotte les yeux, jure. Quel chien de métier ! dit-il ; il se lève, il gronde, il s'habille ; il va gagner six écus de six livres, sans compter trois bouteilles de vin dont il ne laissera pas une goutte.

Tous les joueurs de violon sont retenus trois semaines à l'avance ; ils gagnent d'autant plus d'argent qu'ils vont longtemps. Aller longtemps, voilà le mérite par excellence ; il faut aller toute une nuit et que le poignet soit infatigable. Comment le violon a-t-il prévalu? Je ne sais pourquoi ; mais il est couru, ce ménétrier, pourvu qu'il sache tenir l'archet jusqu'à quatre heures du matin, et c'est là le fort du métier, que dis-je ! de l'art. Le ménétrier enfin doit être fort du poignet, du bras, faire vibrer les cordes.

Il est si important qu'il y a promesse, engagement par écrit, car l'on ne badine pas avec l'administrateur d'un bal ! Le parjure violon qui manquerait à sa pa-

role, qui tromperait l'attente d'une *société* dansante, serait plus en horreur que Marat, Drouet et Babœuf, et de plus serait cité devant le juge de paix.

Il danse, le peuple souverain, il danse tous les jours! Il n'est donc pas déjà si mécontent; et dans chacun de ces bals si renommés il y a des salles de jeu, puis des buffets de rafraîchissements, des illuminations d'un côté, de l'autre, des parties ombreuses, des demi-jours favorables, enfin des ténèbres visibles qui ne sont pas celles de Milton,

C'est à qui s'étudiera à tuer cinq à six heures en se mettant en branle. Mais dans le style des beaux bals on ressuscite le ton noble des anciens paladins, c'est le *cavalier* et la *dame;* tandis que dans les bals du peuple on dit le citoyen et la citoyenne. On conçoit bien que les annonces pour les bals des élégantissimes ne sauraient être rédigées que suivant l'idiome aristocratique : c'est tout simple, et nos *inconcevables* et nos *merveilleuses* ne sauraient entrer dans un bal de citoyens. Fi! cela sentirait la république, et il est convenu et chez la femme du notaire et chez celle de l'épicier, que c'était là un mot qu'on ne pouvait entendre : une république danse-t-elle? On a vu des rois danser : Louis XIV, Louis XV; et les bals de la cour, qui les remplacera? Qui remplacera le menuet de la cour, où la danseuse archi-princesse tournait le derrière à son danseur archi-prince pour présenter le devant au roi de France? Oh! que cela était majestueux!

Mais les deux cents bals et les bals de Ruggieri,

de Lucquet, de Mauduit, de Wenzel, de Montansier, tous les bals de société, même les plus élégants, quoique pleins, s'effacent comme des gratte-culs devant les roses à l'aspect du bal de l'hôtel Richelieu, qui rassemble un monde, un monde incomparable. C'est l'arche des robes transparentes, des chapeaux surchargés de dentelles, d'or, de diamants, de gaze, et de mentons embéguinés! Son entrée n'est permise qu'à une certaine aisance. Dans ce lieu enchanté cent déesses parfumées d'essences, couronnées de roses, flottent dans des robes athéniennes, exercent et poursuivent tour à tour les regards de nos incroyables à cheveux ébouriffés, à souliers à la turque, et ressemblant d'une manière si frappante à cette piquante et neuve gravure qui porte leurs noms, que je ne saurais en vérité la regarder comme une caricature.

Là, les femmes sont nymphes, sultanes, sauvages : tantôt Minerve ou Junon, tantôt Diane ou bien Eucharis. Toutes les femmes sont en blanc, et le blanc sied à toutes les femmes. Leur gorge est nue, leurs bras sont nus.

Les hommes par contraste sont trop négligés. Ils rappellent quelquefois à ma vue ces laquais qui, dans l'ancien régime, dansaient au salon une fois l'année, le jour du mardi-gras à minuit, vingt minutes avant le coucher des maîtres. Ils dansent d'un air froid, morose : on dirait qu'ils rêvent à la politique ; ils ne rêvent à rien, ou bien ils font des plans d'agio.

Les femmes sont plus décidément au plaisir de la

danse, mais sans trop d'abandon. Si l'on entend quelques paroles, elles sont rares, et ne sortent que de la bouche du *rigaudonier*, despote armé de son archet, qui affecte la gronderie et la mauvaise humeur, qui régente tous les distraits, au milieu de deux cents femmes dont la danse silencieuse est certes une singulière exception chez les Français. Elles se recueillent véritablement pour préciser davantage leurs mouvements divers (1).

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les spectateurs soient, pour ainsi dire, mêlés avec les danseurs, et qu'ils forment comme des noyaux entre les différentes contredanses, sans néanmoins les gêner. Il est rare en effet qu'une danseuse éprouve le moindre choc. Son joli pied tombe à un pouce du mien; elle s'élance, c'est un éclair, mais bientôt la mesure la rappelle au point d'où elle est partie. Semblable à une comète brillante, elle parcourt son ellipse en tourbillonnant sur elle-même, comme par un effet de gravitation et d'attraction. Je m'avancerais encore un peu au-devant d'elle, sans crainte de toucher autre chose que son vêtement : j'ai senti presque son souffle, et sans l'effleurer.

Chacun est immobile sous le vent des danseurs, et

(1) Ce que j'ai vu de plus majestueux dans ma vie, de plus gravement solennel, de plus grandement ridicule, c'est le *menuet français*, dansé devant le *roi de France ;* on n'entendait presque pas le pas des danseurs ; un silence... On ne peut rendre ce recueillement respectueux ; j'en appelle aux témoins qui ne sont pas tous guillotinés. Pauvres humains ! *(Note de Mercier.)*

les femmes, que l'on juge à haute voix, passent et repassent avec vélocité, comme indifférentes aux éloges, mais leur oreille n'a rien perdu de tout ce qui s'est dit sur leur compte. Leurs yeux qui semblent invariablement fixés sur leurs danseurs ne s'échappent sur le cercle qu'avec une telle rapidité qu'il faut étudier avec attention ce mouvement pour le saisir, et cependant elles ont tout vu.

Plus loin, ce sont des courtisanes en groupes séparés. Là, le mouvement est encore plus rapide ; étincelantes de diamants, elles en agitent toutes les aigrettes aux lumières. Elles mettent dans leur danse une expression plus caractérisée : on voit bien qu'elles craignent de paraître trop lascives, mais le regard, le regard qui ne ment jamais, les décèle. Elles ne peuvent et ne pourront jamais imiter les gestes, les repos voluptueux, mais décents, des autres femmes. Aussi les discours autour d'elles acquièrent-ils une sorte de licence qui n'existe point à trente pas de distance de ces groupes : ceux-ci, je vous l'atteste, ont payé un plus large tribut au parfumeur.

Tout à coup, à un certain signal, tous ces groupes se divisent ; les banquettes vides sont à l'instant occupées et uniquement par les femmes. Quelle nouveauté annonce ce dérangement ? C'est un concert qui commence. Alors les femmes que retenaient en dansant le désir de la supériorité sur leurs rivales et l'attention qu'exigeaient les figures variées et multipliées des contredanses, commencent à parler. Les hommes debout les dominent et les observent. Elles

semblent s'être placées là pour recueillir les hommages dus à leur légèreté. On distingue celles qui ont mis des bagues aux doigts de leurs pieds, celles qui portent un vêtement étroit, couleur de chair, et si étroit qu'on peut gager qu'il n'y a pas de chemise sur la peau.

Un bourdonnement confus étouffe le concert; les sarcasmes, qui ont remplacé parmi nous l'ingénieuse épigramme, circulent. On maudit tout haut le gouvernement, lorsqu'il est doux et humain, et l'on respectait le gouvernement tyrannique et sanguinaire. Les silences alors ne sont observés que quand Rhodes s'efforce de tirer de son violon des sons aussi attendrissants que ceux d'Orphée, mais ce n'est pas encore Viotti. Les palissades rangées autour de chaque banquette (je veux dire les hommes, autant vaut), les palissades, dis-je, se livrent alors à mille déclamations contre tous les gouvernants; ils tâchent de déchaîner contre eux la défaveur, le mépris et le plus souvent la haine publique. La région du bal devient l'antre de la calomnie, mais plus insolente que malicieuse, elle dégénère en platitudes, en torrent d'invectives grossières, et bientôt elle éloigne même jusqu'au curieux. L'un dit à son voisin : —Toutes ces femmes que tu vois... —Eh bien? —Elles sont entretenues par des députés. — Tu crois? — Celle-ci, aux yeux vifs, à la taille svelte, c'est la maîtresse de Raffron. (1) Cette demoiselle, la gorge nue et cou-

(1) Député de la Convention. C'est lui qui, dans une discussion sur le luxe, dit que la cocarde est le plus bel ornement d'un citoyen.

verte de diamants, c'est la sœur de Guyomard : on a payé sa dernière motion avec les bijoux de la couronne. — Cette belle blonde élancée, c'est la fille cadette d'Isnard qui a mis de côté cent mille écus pour sa dot : on la marie demain. Il n'y a pas, vois-tu, un membre du corps législatif qui n'ait ici deux ou trois femmes, dont chacune des robes coûte à la république une partie de ses domaines.

Le concert est fini : commencent les soupers, où les femmes, qui n'ont plus la gêne des corps et des corsets qui les serraient autrefois à outrance, peuvent manger à satiété ; elles s'en acquittent très-bien. Elles dévorent les dindes aux truffes et les pâtés d'anchois ; elles mangent pour le rentier, pour le soldat, pour le commis, pour chaque employé de la république, et tout en dévorant, elles disent un mal affreux de la république. Il n'y a rien d'horrible comme le régime actuel ; si elles dansent, c'est pour le faire enrager ; car elles ont ouï dire que les deux Conseils n'aimaient point les danses. Elles ajoutent qu'il n'y aura que le bal qui ne périra point en France. Tous les *écrouelleux* qui cachent leur menton dans leurs cravates, s'écrient : *Paole victimée, cela ne peut pas durer*. Cependant les femmes qui maudissent cet épouvantable régime républicain sont filles, sœurs, femmes de fournisseurs de la république : elles ne cessent de dévorer ; elles ne boivent plus de vin, à cause de la faiblesse de leurs nerfs, mais elles avalent le kirchwaser, le marasquin et toutes les liqueurs des îles.

Autrefois les femmes dans les bals prenaient des rafraîchissements et tout au plus quelques biscuits dans un peu de vin. La gourmandise aujourd'hui les domine et je ne cesse d'admirer leur contenance ferme à table, et avec quelles grâces franches elles satisfont leur strident appétit. Les perdrix froides font deux bouchées ; les viandes disparaissent, et de grands verres d'eau rafraîchissent par intervalle leur palais brûlé par le feu des liqueurs.

Bruyants plaisirs, les femmes sont dans leur élément au milieu de votre tumulte ! Le contentement perce dans leur maintien, malgré leur déchaînement épouvantable contre le temps qui court ; jamais elles n'ont joui d'une telle licence chez aucun peuple ; la rudesse jacobite expire même devant les non cocardées. Elles ont dansé, bu, mangé ; elles ont trompé trois ou quatre adorateurs de sectes opposées avec une aisance et une franchise qui feraient croire que notre siècle n'a plus besoin de la moindre nuance d'hypocrisie et de dissimulation et qu'il est au-dessous de nous de pallier nos habitudes et nos goûts quels qu'ils soient.

Bientôt je rentre dans le cercle, ayant bien saturé mes regards de toutes ces attitudes diverses, de tous les points de vue piquants et réellement neufs, car je suis statuaire et peintre dans mon cerveau, et voilà pourquoi il n'y a pas un seul tableau au Muséum que je ne refasse dans mon imagination. Ah ! pauvres peintres ! que vous êtes en général froids, monotones, sans esprit, et surtout sans in-

vention! que vous êtes bien nés pour peindre des calvaires! Ah! malheureux peintres d'histoire! vous avez tué l'histoire. Et votre Watteau, non, il n'a pas vu les bals, ou bien nos grand'mères étaient bien lourdes et bien gauches en comparaison de leurs filles; il n'a rien vu, Watteau. Je compare toutes ces figures dansantes, parlantes et mangeantes à celles que j'ai rencontrées en divers pays, et je me confirme dans l'idée que les Françaises sont de toutes les femmes celles qui ont le plus de grâces, même dans les fonctions qui en admettent le moins, comme manger goulûment, regarder hardiment, parler hautement et déclamer antirépublicainement.

Mais aussi je ne sais si l'on a vu dans aucun temps et dans aucun pays une femme, au milieu des hivers les plus rudes, sans bas, sans autre chaussure qu'une légère semelle en forme de sandale et simplement attachée par de légers rubans, laisser voir ses doigts des pieds ornés ou plutôt gênés par plusieurs bagues ou anneaux, et l'ostentation seule lui fait certes dissimuler la gêne qu'elle éprouve en formant les pas de danse.

Qui croirait au milieu de ces bals que la guerre est sur nos frontières, sur les bords du Rhin, de la Sambre, de la Meuse, au delà des monts et sur toutes les mers; que l'Europe conjurée, soumise au fanatisme insensé, au dogme des rois encore plus absurde que le dogme de la *présence réelle*, menace opiniâtrément la France, la République, la Constitution, Paris, les bals et même tous les danseurs?

Personne ne songe à ces hostilités sanglantes à ces majestés liguées qui veulent relever la dignité de leur trône sur les cadavres français.

Je vois même une foule de jeunes gens de vingt-trois ans, embryon-bêto-crates, qui ont mis leurs cravates jusqu'à leur bouche, et qui dansent plus longtemps, comme enchantés de s'être soustraits (je ne sais comment) à la réquisition.

Quel bruit se fait entendre? Quelle est cette femme que les applaudissements précèdent? Approchons, voyons. La foule se presse autour d'elle. Est-elle nue? Je doute. Approchons de plus près; ceci mérite mes crayons : je vois. Son léger pantalon, comparable à la fameuse culotte de peau de Monseigneur le comte d'Artois, que quatre grands laquais soulevaient en l'air pour le faire tomber dans le vêtement, de manière qu'il ne formât aucun pli, lequel ainsi emboîté tout le jour, il fallait déculotter le soir en le soulevant de la même manière et encore avec plus d'efforts; le pantalon féminin, dis-je, très-serré, quoique de soie, surpasse peut-être encore la fameuse culotte par sa collure parfaite; il est garni d'espèces de bracelets. Le juste-au-corps est échancré savamment, et sous une gaze artistement peinte palpitent les réservoirs de la maternité. Une chemise de linon clair laisse apercevoir et les jambes et les cuisses qui sont embrassées par des cercles en or et diamantés. Une cohue de jeunes gens l'environne avec le langage d'une joie dissolue : la jeune effrontée semble ne rien entendre. Encore une har-

diesse de *merveilleuse* et l'on pourrait contempler parmi nous les antiques danses des filles de Laconie: il reste si peu à faire tomber que je ne sais si la pudeur véritable ne gagnerait pas à l'enlèvement du voile transparent. Le pantalon couleur de chair, strictement appliqué sur la peau, irrite l'imagination et ne laisse voir qu'en beau les formes et les appas les plus clandestins ; et voilà les jours qui succèdent à ceux de Robespierre !

Il en résulte néanmoins que toutes les femmes paraissent avoir absolument la même peau, ainsi qu'elles exposent au coup-d'œil les mêmes chevelures blondes. Eh ! malheureux ! je n'idolâtre, moi, que les cheveux qui sont bruns ou noirs. Je sais cependant que sous cette décoration blonde.... Oh ! quand viendra la mode de la peau brune ou demi-brune ? car je suis pour les beautés plus ou moins africaines.

Mais quittons ces grands bals ; le fifre et le tambourin ne battent plus que machinalement, les lanternes colorées fument et pâlissent. Sortons pour rentrer demain dans les bals bourgeois.

Hé bien ! qui s'en douterait ? j'y ai là à deviner, mais beaucoup plus qu'ailleurs : le trait ressemblant y est bien plus difficile à saisir ; oui, infiniment plus de détails et de nuances, sous un premier aspect d'abord assez uniforme. La dissimulation, et la plus adroite, règne ici, parce que l'on danse sous le regard des mamans, des tantes, des oncles et des frères. Il faut que la fille trompe tous ces nigauds : elle y songe, elle y parvient. Dans ces bals, les ma-

mans conduisent leurs filles, il est vrai, mais à peu près comme ces bonnes qui accompagnent de jeunes actrices jusque dans les coulisses, et le tout pour la forme. Ces jeunes personnes sont d'abord comme honteuses des pirouettes, des rigaudons et des entrechats qu'elles entreprennent, mais ce pas qu'elles ont médité, qu'elles ont étudié, qu'elles ont répété si laborieusement en présence du maître, sera pour elles, à ce qu'elles imaginent, le premier pas à la fortune. Elles dansent avec des intentions matrimoniales, car elles visent toutes à épouser le plus riche du quartier. C'est ce qui sanctifie aux yeux des mamans le péché du bal. Le confesseur a perdu de son crédit, mais il le reprend avec usure quand il tolère le bal et qu'il condamne et réprouve la république; puis plus d'une fille pauvre a trouvé à se marier avantageusement pour avoir fait preuve de cadence et de légèreté. Aussi les jeunes filles, ce que l'on n'avait pas encore vu, vont-elles partout. Il n'y a plus de ce qu'on appelait des *séducteurs*, depuis la grande facilité des mariages, depuis que le divorce est venu si complaisamment au secours de toutes nos fantaisies. On ne redoute ni le contrat ni l'engagement qu'on peut rompre, refaire et dénouer. On ne craint plus ces accidents qui autrefois entachaient une famille pour un demi-siècle.

Ainsi les bals ont remplacé pour les filles les couvents : on allait les voir à la grille, on va faire l'entrevue chez le maître à danser; il est devenu tout aussi honnête et tout aussi commode qu'un peintre

en portraits. Félicitez-vous, bonnes mamans ; et vous, augustes bourgeoises, raisonneuses boutiquières, aristocratissimes *notairesses*, naguère le sermon de la paroisse vous ennuyait, maintenant vous avez là morale du vaudeville, les vêpres mises en vaudevilles dans la pièce de *Santeuil et Dominique* (1), les vêpres chantées par Arlequin. Ce chant réjouit toute votre petite famille et vous toutes les premières, convenez-en. Le bal, après cela, vous paraît un lieu de décence, car tout est comparaison : vous n'y voyez aucun inconvénient. Oh ! ce n'est pas le moment de les condamner, ces bals ! ils facilitent les mariages. Je ne suis pas rigoriste assurément ; je ne veux pas empêcher les filles de se marier ; mais ces bals du soir et prolongés dans la nuit, enfin ces bals où le fifre perçant et le tambourin résonnent, je vous en avertis, complaisantes mamans, favorisent bien des choses et ne feront qu'agrandir les salles des Enfants trouvés (2).

Les bals militaires se distinguent encore par une plus grande effervescence. On y entend, pour ainsi dire, le tumulte des camps et le cliquetis des armes. Les gestes, les pas des danseurs ont quelque chose de mâle, et l'on s'aperçoit à leur air martial qu'ils passeraient avec la même ardeur des bras du plaisir

(1) Par de Piis, depuis secrétaire général de la police sous l'Empire.

(2) Le nombre des enfants trouvés s'est accru, à Paris, depuis dix-huit mois, de près du double. *(Note de Mercier.)*

aux champs de la victoire; tous les mentons y sont nus et les visages non efféminés offrent aux regards l'honorable moustache. C'est avec regret que nous avons vu ces braves défenseurs de la patrie environnés de ces femmes sans pudeur, plus propres à les détourner de leurs devoirs qu'à les y porter, et qui par leurs appas dangereux peuvent les rendre incapables de soutenir le poids des armes et les fatigues de la guerre. Femmes honnêtes et pudiques, chargez-vous de la reconnaissance nationale ! accordez votre main à ces guerriers dont le caractère, en général, est toujours plus franc que chez les autres hommes.

Il est des bals pour tous les états : les porteurs d'eau et les charbonniers ont les leurs; je ne veux rien oublier. Dans des caves, même au fond de quelques allées, dans de sales cabarets, au son d'un violon grossier, ou d'une rauque musette, tous les dimanches et toutes les décades (car le peuple chôme doublement), souvent même dans l'intervalle, les Auvergnats dansent à ébranler les planchers et à faire craindre les réparations locatives. Le lieu de la danse est éclairé ou par un lustre composé de deux morceaux de bois en croix ou par quelques lampions rangés à terre le long des murs. Au milieu d'un nuage de fumée de tabac et d'odeur d'eau-de-vie, vous voyez s'élever et retomber sans cadence et sans mesure des danseurs inimaginables, et tout à côté, sur de méchants bancs à moitié vermoulus, des groupes d'hommes et de femmes se barbouillent de gros baisers, si hideux qu'ils me font détourner la

tête et que je voudrais aujourd'hui les déloger de ma mémoire. Quelquefois le soulier à clous dans son élan écrase le lampion et asperge toute l'assemblée : cela ne fait rien, il n'y paraîtra ni aux bas ni à la chaussure, ni aux cotillons ; le suif enflammé ne mord point sur le cuir tanné de ces Vestris : ils reprennent leurs bandoullières, et s'en vont en se donnant pour rire de gros coups de poing.

Enfin, j'ai vu des bals où les danseurs de profession, costumés en nègres, en sauvages, en Chinois, en paladins, se faisaient grandement admirer, parce qu'ils n'étaient pas connus, mais ces subtils escamoteurs de renommée, j'ai su, moi, les reconnaître. Que n'ose point cependant l'amour de la gloire ! je les ai surpris dans un bal de blanchisseuses, s'enivrant de l'admiration de vingt couturières : ainsi un comédien du troisième ordre, sifflé et resifflé, va représenter chez Nicolet ou Ribié, et y enlever des applaudissements ; il fait alors une bonne nuit.

Fameux danseurs de l'Opéra, est-ce vous qui osez tourner toutes les têtes de la cité ? Sachez que vous comptez autant de lourds imitateurs qu'il y a de prétendants aux grâces corporelles : mais si d'un côté l'on vous imite, célèbre Vestris, l'on entend les mêmes danseurs vouloir vous imiter en même temps, vous, *gosier-Garat ;* on n'entend plus que caracouler vos perpétuelles caracoulades. Or, le *gosier-Garat* est un instrument dit unique, qui exécute des difficultés musicales, et de si grandes difficultés qu'elles en sont vraiment baroques. On dit que cela

est admirable ; on s'y pâme, et voilà ce que j'y ai trouvé de plus curieux. Dans ces bals, dans ces concerts, l'arbre du luxe, de l'opulence, fleurit au milieu d'une ville peuplée de misérables, et c'est ainsi que l'on voit un superbe oranger qui s'élance d'une caisse peinte et remplie de fumier.

Parisiens, mes chers Parisiens, dansez ou allez à la messe ; allez à la messe ou dansez ; dansez même et allez à la messe en même temps, mais, pour Dieu ! ne politiquez pas, car quand vous voulez politiquer, vous tombez dans les piéges les plus grossiers qui vous sont offerts. Vous vous acheminez sur la foi de quelques scélérats vers toutes les horreurs de la dissolution anarchique. Dansez, je vous en supplie, dansez, car il est impossible que vous ayez un autre caractère qui vous convienne mieux. Eh ! n'aurait-il pas mieux valu pour vous de danser et le 31 mai et le 2 juin, et le 4 prairial et le 13 vendémiaire !

Ensuite, crédules Parisiens, qui n'écoutez-vous pas ? Il y a moins d'ennui à voir danser que d'entendre un pot-pourri royaliste (1) sortir dans les lycées de la bouche d'un littérateur qui se prodigue comme un chanteur ou comme un violon, et qui vend en personne sa rhétorique usée. Ainsi que le violon, il re-

(1) Pauvres déclamateurs, qui nous déployez sans cesse la robe ensanglantée de César (qu'Antoine ne montra qu'une seule fois au peuple romain), sachez qu'en politique le jour d'hier est un cadavre, et que le jour de demain est quelque chose, et que dans la personne de Louis XVI, ce n'est pas un homme que l'on a mis à mort, mais un gouvernement. *(Note de Mercier.)*

commence sans cesse la même ritournelle qu'il débite depuis dix ans, et il ne sentira pas même l'ennui qu'il distille.

Vive donc la danse, mes chers Parisiens! et de préférence à la triste et monotone littérature de nos redondantes académies, de préférence surtout à tous ces lieux communs d'aristocratie hébétée et de royalisme extravagant. Que nos lycées, au lieu de nous distribuer des phrases si rebattues, ouvrent leurs vastes salles à la danse. Pesants duri-crânes, dont le style même ne danse jamais, taisez-vous ; vous ne valez pas le violon qui nous met en joie, car vous attristez une brillante et nombreuse assemblée ; faites place au tambourin, et pour le mieux prouver, voici ce que le grave Montesquieu a écrit sur la danse : « La danse nous plaît par la légèreté, par une certaine grâce, par la beauté et la variété des attitudes, par sa liaison avec la musique, mais surtout elle plaîtpar une disposition de notre cerveau, qui est telle qu'elle ramène en secret l'idée de tous les mouvements à de certains mouvements, la plupart des attitudes à de certaines attitudes (1). »

(1) Une partie de ce chapitre a été insérée au *Moniteur* du 26 pluviôse an v. « On y reconnaîtra, dit le journal officiel, toute l'originalité et la justesse d'observation qui distingue Mercier, quand il veut se borner au seul genre qui lui convienne. » La suite de la note nous apprend que Mercier n'avait pas encore fixé son titre de *Nouveau Paris*, et qu'il conservait pour ce projet d'ouvrage celui de *Tableau de Paris*.

CHAPITRE XCIII

DON PATRIOTIQUE

C'est l'or et l'argent qu'on portait de bon cœur sur l'autel de la patrie, pour subvenir à ses besoins. Un précis historique de tous les *dons patriotiques* faits depuis le commencement de la révolution peut devenir le sujet d'un ouvrage propre à honorer la nation. Je n'en citerai qu'un qui mérite la préférence, parce qu'il est un des premiers qui aient été faits.

Il est dans Paris quelques sociétés d'artisans qui, réunis volontairement par l'amour du travail et de la piété, présentent l'image pure de cette vie cénobite que depuis longtemps on cherchait en vain dans les cloîtres.

Parmi ces établissements on distinguait celui des *frères cordonniers* de la rue de la Grande-Truanderie. Ces honnêtes et laborieux artisans avaient, du produit de leurs travaux communs, formé le capital de cent cinquante-six mille six cent cinquante livres, dont le placement entretenait parmi eux l'aisance et le fonds des aumônes qu'ils faisaient. Ces excellents patriotes ont offert à l'Assemblée nationale le sacrifice de leur petit trésor, en demandant seulement une pension pour les vieillards et les infirmes.

CHAPITRE XCIV

CARICATURES, FOLIES

On a épuisé les caricatures sur tous les candidats; on a épuisé la calomnie sur tous les gouvernants passés, présents et futurs : la voix de la calomnie est toujours infatigable. Tout ce que l'esprit ou la sottise peuvent dire ou imaginer a été imaginé et dit. L'on peut dire que la calomnie est chez les Parisiens ce qu'était le péché contre nature à Sodome et à Gomorrhe : elle y a acquis le droit de bourgeoisie. Mais si les injures et les outrages ne sont point épargnés aux hommes en place, ils paient tous ces sarcasmes par le mépris le plus calme; ils sont indifférents même aux écrits qui les défendent, comment ne le seraient-ils pas à ceux qui les attaquent ! On dirait qu'ils ont pris pour devise ce vers de ma composition :

Laissons-les bavarder, et gardons l'action.

Les cent trente-trois journaux chantent tous chacun à leur manière ; il en résulte l'effet que produit un orchestre trop nombreux et discordant : on ne peut plus rien distinguer ; c'est du bruit, et un bruit qui souvent fait rire. Il n'y a pas de rues où il n'y ait l'imprimerie d'un journal et trois journalistes

dans les mansardes, écrivant ou plutôt découpant des colonnes de journaux, et ne taillant leur plume que quand on leur a avancé le mois. A force d'avoir voulu élever la presse au-dessus de tout le reste, à force d'en avoir voulu faire la magistrature suprême, à force de la placer au-dessus des lois de la décence, de l'honnêteté, la presse est retombée à zéro: voilà le produit de la licence. Le bon qui se trouve dans les feuilles est perdu, parce qu'on a enveloppé du manteau de l'oubli le plus dédaigneux toutes les feuilles périodiques : c'est qu'aucune d'elles n'a su se préserver d'une physionomie mobile selon les événements.

Les caricatures semblent vouloir les remplacer, et former une addition à la liberté illimitée de la presse. Les passants s'arrêtent en foule au-devant des marchands d'estampes, pour regarder les *Incroyables*, les *Merveilleuses*, la *Marchande de merlans*, le *Rentier*, la *Folie du jour*, l'*Anarchie*, le *Danger des perruques*. Il faut dire, pour l'instruction des étrangers, que cette dernière estampe offre une femme courant à cheval, et dont la chevelure et le chapeau s'envolent à la fois.

Ces peintures naïves de nos ridicules, de nos folies, de nos travers, de nos vices, n'excitent que le sourire passager d'un peuple volage qui s'étudie dans sa mise, qu'il varie à chaque instant du jour, à faire la charge même du ridicule dont on lui offre le fidèle miroir. Qui le croirait? l'estampe des Incroyables a généralisé les oreilles de chien ; c'est ainsi que les

journaux ineptes, frondeurs du républicanisme, ont fait beaucoup de républicains.

A côté de ces caricatures figurent en grand costume les portraits de ces généraux dont les noms inconnus se sont tout à coup couverts d'une gloire immortelle, et qui, généreux défenseurs de la France, ont en la protégeant sauvé l'Europe entière de l'horrible système d'oppression et d'esclavage que les rois avaient médité contre les peuples : leur concorde républicaine, loin de la basse jalousie, ne les honore pas moins que leurs victoires. Charette fait nombre auprès d'eux, et il était donné à la générosité française de rendre hommage à ses talents en détestant son méprisable fanatisme. Les portraits du gros Louis et de sa fille sont encadrés et exposés comme les autres ; ce sont des images et rien de plus aux regards du spectateur qui les achète s'il lui plaît, ou qui leur rit au nez, suivant sa fantaisie. On vous tire par la manche et l'on vous offre la *Mort de Louis XVI et de Marie-Antoinette*, tragédie ; cela ne vaut que quinze sous pièce, et personne n'en veut.

Mais ce qui frappe le plus, c'est la fainéantise du peuple. Le petit peuple travaille très-doucement. Ses bras daignent à peine faire le moindre effort. Son métier est devenu pour lui une espèce d'amusement. Le gros travail lui fait peur ; le brancard est peu chargé, la hotte est légère. Il loue ses bras comme par condescendance ; il veut dans une heure gagner le prix d'une journée entière ; il semble enfin, en travaillant avec l'insouciance la plus marquée,

obliger encore le maître ou le bourgeois qui le paie chèrement. Au reste, les guinguettes, les spectacles sont remplis par lui de bonne heure. Oubliant le passé, tuant le présent, ne songeant pas à l'avenir, il va tous les jours aux promenades publiques ; il est sur les boulevards, sur les quais, les bras croisés ; il est dans les cafés, occupé d'une partie de billard ou s'appesantissant sur un dé de dominos ; il y passe sa vie ; il a presque honte du travail de la boutique. Enfin, grâce à la multiplicité indicible de tripots, de billards, de salles de spectacles à bon marché, de cabarets, le Parisien est devenu l'homme le plus paresseux de toute la terre ! on se demande quel travail nourrit cette multitude oisive.

Il y a peu de jours, la taille des robes des femmes illustres se dessinait en cœur ; actuellement celle des corsets se termine en ailes de papillon, dont le sexe semble vouloir en tout se rapprocher, et qu'il prend le plus souvent pour modèle. Hier c'étaient les chapeaux à la Paméla, aujourd'hui les chapeaux à l'anglaise ; hier elles se paraient de plumes, de fleurs, de rubans, ou bien un mouchoir en forme de turban les assimilait aux odalisques ; aujourd'hui leurs bonnets prennent la forme de la femme de Philippe de Commines ; hier leurs souliers élégants étaient chargés de rosettes et fixés au bas de la jambe avec un ruban artistement noué ; aujourd'hui une grande boucle figurée en paillettes leur couvre presque entièrement le pied et ne laisse apercevoir que le bout d'un léger bouquet dont la broderie vient finir sur

la petite pointe du soulier; et que l'on ne croie pas que ce soit ici la caricature de nos illustres : à peine est-ce une légère esquisse de leurs folies, de leurs changements variés à l'infini.

Quant à celles qui trottent, elles singent assez bien les premières quant aux bonnets, aux chapeaux, aux ajustements, mais elles sont toujours détestablement chaussées, non parce que leurs souliers sont plats, mais parce qu'ils sont mal faits et déformés, ce qui annonce qu'elles les achètent tout faits et qu'une jeune fille prend souvent la chaussure de sa grand'mère. Mon œil ne peut guère s'accoutumer à les voir marcher sans précaution, et,quoique retroussées jusqu'à mi-jambe, se crotter encore plus que lès hommes. Dans ma jeunesse, les femmes marchaient sur le bout du pied, et l'étoffe de leurs souliers était intacte ; l'humidité ne passait pas la semelle.

Au moment où j'écris, les femmes ont la fureur des chapeaux de paille, des aigrettes de paille, qui remplacent les plumes triomphales.

Las de courir tout Paris pour charger ma palette, veux-je entrer dans un café, j'entends chacun se plaindre d'être ruiné par la révolution, et ceux qui tiennent ce langage ne font rien et passent leur vie au café, mais c'est un ton : il faut être ruiné par la révolution, et celui qui avait vingt pistoles de revenu veut vous faire accroire qu'il avait vingt mille livres de rente. Chacun appelle la paix à grands cris et personne ne se réjouit de nos étonnantes victoires.

Le bourgeois qui a lu l'histoire romaine n'est pas plus touché des grandes actions de nos généraux que d'un roman. Il se baissera pour vous dire mystérieusement à l'oreille : « Bonaparte va passer le Rubicon et imiter César. » Où a-t-il pris cette grande idée? En causant avec son voisin, à la messe, où il va non pas par croyance, mais, à ce qu'il imagine, pour faire enrager la république.

Il plaint les prêtres, parle de sa misère, de ses incommodités, qui toutes viennent de la révolution : tout ce qui arrive de fâcheux sur terre n'a pas d'au tre source. Sa femme, sa fille sont attaquées de maux affreux d'estomac, c'est aux queues qu'elles ont amassé ce mal ; c'est à la suite du long jeûne imposé il y a deux ans par Boissy-d'Anglas. Ne croyez pas cependant qu'il lui en veuille; il lui a pardonné ce dur carême; il lui a rendu sa confiance, parce que Boissy-d'Anglas lui promet pour Pâques prochain les œufs rouges à la royale.

Le refrain éternel, c'est le malheureux sort des rentiers. Les mendiants de métier sont de pauvres rentiers ruinés; la république ne trouverait jamais dans ses ressources de quoi payer, je ne dis pas le principal, mais même les intérêts de toutes les rentes soi-disant appartenant aux prétendus rentiers, et voilà comme s'atténue l'intérêt que doit inspirer à l'homme sensible la position de quelques-uns de ces honnêtes créanciers de l'Etat.

Enfin tout est devenu rentier. Le vieux carrosse démantibulé, tiré par des haridelles attachées avec

des cordes, ayant pour conducteur un cocher et un postillon en souquenille et dont les talons perçaient les souliers, ce plaisant attelage n'est plus la voiture du prétendant, c'est celle des rentiers.

Le boutiquier toujours avide murmure, mais il est tranquille ; on dirait qu'il s'est aperçu qu'il perd ses paroles et qu'on y fait peu d'attention. Les gens aisés ont pris un sage parti : ils ne se mêlent plus de politique, ils ferment l'oreille aux discours des remuants, rient de la guerre des journalistes, n'étudient à leurs toilettes que les cases de leurs nécessaires et le cours des papiers, se mirent dans leurs bottes, et sont indifférents pour tout le reste.

Les nouveaux millionnaires, encore plus indifférents mais non moins déchaînés contre le gouvernement, se font une principale affaire de se trouver avec les princesses du jour aux concerts de Garat, dit, sur le théâtre de Ribié, l'Orphée moderne. Ces hommes parvenus ne connaissent rien à la musique, mais ils applaudissent à outrance les caracoulades du chanteur, et ils admirent les femmes qui embellissent toutes les loges.

Si ce monde est une rotation perpétuelle, pourquoi les anciennes marchandes de pommes et de tripes ne figureraient-elles pas à leur tour, surtout lorsqu'elles sont jolies? car la vraie noblesse chez les femmes est la grâce et la beauté.

Les thés sont en grande faveur. C'est presque les seuls endroits particuliers où l'on se réunisse : il n'y a plus de repas ; chacun mange chez le restaurateur,

dont le nombre se multiplie à l'infini : il y en a à chaque coin de rue. On n'aperçoit que barbouilleurs hissés au haut d'une échelle, dessinant pour enseignes des lièvres, des jambons, des écrevisses, des saucissons, ou écrivant en lettres anglaises : *Déjeuners froids, cabinets particuliers*. On n'entendra que trop cette dernière annonce : un bouchon est devenu la grotte de Vénus.

Il faut que le pot-au-feu soit renversé dans presque toutes les maisons. Autrefois on se présentait pour dîner chez son ami ; aujourd'hui c'est tout différent, chacun reste chez soi : on va prendre, *en catimini*, son repas chez son restaurateur. Est-ce économie? est-ce division ? Ce qu'il y a de certain, c'est que cette mode annonce rupture et désunion dans l'ordre domestique, et l'on peut dire que les restaurateurs indiquent un changement essentiel dans notre manière de vivre et dans nos mœurs.

Les thés au moins semblent rapprocher davantage ; ils sont le premier pas pour remonter vers l'urbanité française depuis longtemps si méconnue. Les femmes y sont en grande parure ; c'est une réunion brillante, il y règne un certain silence, les conversations s'y font à demi-voix, chaque groupe s'isole au milieu même de la société, et les passions qui partout ailleurs ont leur physionomie et leur langage, semblent y avoir déposé tout ce qu'elles ont de dur et de personnel ; mais si l'on ne parle pas, chacun se devine, se tâte, pour ainsi dire ; on veut lire dans les yeux ce qu'on n'entend pas dire, et

les regards expriment tout ce qu'on ne dit pas ; la haine y est réellement affectueuse. Quoi qu'il en soit, les thés nous ramèneront peut-être à la politesse française.

Les jours où il n'y a pas de thés, l'on se promène à Coblentz (1), aux Champs-Elysées; l'on va prendre des glaces chez Garchi, chez Velloni; l'on va aux fêtes de Tivoli, aux feux de Ruggieri, et le pauvre frémit de l'étalage indécent du luxe qui cependant le nourrit et l'entretient; car il faut du luxe à Paris.

Les courses à cheval du Champ-de-Mars ont inspiré le goût de l'équitation aux favoris des amazones, non pas celles qui se brûlaient la mamelle pour mieux tirer de l'arc. Tous briguent la gloire de courir à côté d'elles aussi savamment que Franconi. Ils veulent tous monter à l'anglaise, mais ne sachant pas saisir le mouvement du cheval, ils se fatiguent et font rire de leurs sautillements convulsifs : le bois de Boulogne est leur carrière olympique. Il y a plusieurs années que de ridicules maquignons se sont ingérés de raser les oreilles des chevaux ; aujourd'hui c'est la crinière qu'on leur rase ; on leur met de la cire luisante aux sabots : bientôt on les poudrera.

On ne sait si les jeunes gens sont plus jaloux de faire parade de leurs montures que de leurs belles, mais ils semblent plus charmés de leurs montures, au plaisir avec lequel ils caressent leurs coursiers,

(1) Le boulevard des Italiens.

à l'attention avec laquelle ils les regardent et les flattent. Ceci rappelle le mot d'un ancien petit-maître qui aimait beaucoup les courses de chevaux et les soupers d'actrices. On lui demandait ce qu'il idolâtrait le plus, des filles ou des chevaux. Après un silence, il répondit : « J'aime mieux les femmes, mais j'estime plus les chevaux. »

On dit que la plupart de ces cavaliers n'ont que des chevaux d'emprunt et que tous ces coureurs élégants fendent l'air avec la rapidité de la flèche pour aller retrouver les arrhes de la veille afin de pouvoir dîner, car le grand air donne de l'appétit.

Le jockey, qui souvent n'appartient pas plus au cavalier que le cheval, suit tristement son maître du matin, et attend avec impatience la fin de sa course. Au reste, peu de coursiers fringants : des espèces d'anglais à courte queue, à courtes oreilles, maigres de vieillesse ou de famine, voilà en partie la monture de nos anglomanes. Ils ont des prétentions, ils prennent leurs positions guindées pour de la grâce, et s'admirent au milieu de leurs courses : piaffant, courant, caracolant, les jeunes gens ont l'air triste.

Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces femmes, ces jeunes gens s'arrêtent subitement au milieu de leurs courses, et lorsque le soleil a encore plus de trois heures à parcourir, ils quittent l'air pur de la campagne pour se rendre dans des salons malsains où l'on fait de la musique. Ce n'est pas qu'ils aient l'intention d'entendre, mais ils veulent trouver à qui parler de leurs courses, et c'est le plus

grand plaisir que le coureur en reçoit. D'autres monteraient à cheval par intérêt pour leur santé : nos chevaliers du jour n'y montent que par amour-propre.

On n'étale plus que des livres obscènes dont les titres et les estampes repoussent également la pudeur et le bon goût ; l'on vend ces monstruosités partout sur des mannes, le long des ponts, à la porte des spectacles, sur les boulevards. Le poison n'est pas cher : dix sous le volume. Toutes les productions du libertinage, et les plus licencieuses, renchérissent les unes sur les autres et ont attaqué sans frein et sans crainte l'honnêteté publique. On dirait que ces vendeurs de brochures sont des marchands privilégiés d'ordures : tout titre qui n'est point infâme semble être exclu de leur montre. La jeunesse y puise sans obstacle comme sans scrupule les éléments de tous les vices. Cette horrible manufacture de livres licencieux a pour manufacturiers tous les contrefacteurs, genre de pirates qui tueront la librairie, la littérature et les hommes de lettres ; elle a pour base cette liberté illimitée de la presse que réclament sans cesse les plus faux, les plus méchants ou au moins les plus aveugles des hommes.

L'institution du divorce, le *sacrement de l'adultère*, vient à l'appui de ce désordre. Elle seconde puissamment la pente au libertinage, entretenu par les excès de la gourmandise et de la bonne chère, par l'usage journalier des spectacles, des bals et de ces dissipations frivoles dont il n'y a aucun exemple chez aucun peuple de la terre.

Cette multitude de théâtres naturalise la paresse, tue les arts et les métiers qui demandent quelque suite, paralyse les bras, efféminé les esprits et cesse d'être un divertissement à force d'être répété. Il n'y a plus de jours de loisirs quand chaque jour le peuple est invité à perdre la moitié de la journée pour nourrir ou mal nourrir une phalange d'histrions. Les Parisiens ont la lasciveté des moineaux-francs qui peuplent leurs toits; ils sont encore plus volages et changent de femelle plus fréquemment qu'eux : la plupart n'ont pas même leur délicatesse dans leurs plaisirs.

Aussi n'appartient-il qu'à ce peuple de badiner, de rire avec le mal qui est la suite de la luxure. Il n'est pas un angle de porte, pas un mur qui ne soit triplement couvert d'imprimés portant annonces de remèdes pour la guérison radicale de la maladie vénérienne. On met dans la main des vieillards, des femmes, des jeunes filles, mille annonces de prétendus guérisseurs. Nul ne rougit de donner ou de recevoir le papier. Chaque quartier a sa maison de santé : ce sont des gâteaux toniques, des pastilles, des dragées-chocolates, etc. Ensuite des charlatans de même espèce, mais moins en vogue, lui jouent la comédie à cheval ou en cabriolet, et Pierrot distribue aux assistants des remèdes antisyphilitiques au son des cymbales, des clarinettes et des cors de chasse.

Tel est le peuple de Paris, que huit ans ont entièrement changé, qui vend ses écus de six livres pour

des gros sous et crie contre l'agiotage, qui boit, rit, chante, danse, et murmure après un gouvernement paisible et vigilant, qu'il accuse le matin d'être royaliste, le soir d'être terroriste, car il ne cesse d'avoir ces rimes en *iste* dans la bouche, qu'il calomnie enfin, que dis-je ! qu'il menace à chaque instant, du moins en paroles, après avoir enduré coi et silencieux, souvent même avec l'apparence de l'approbation, le gouvernement de Robespierre.

Je pourrais parler de l'hôtel de Bullion, réceptable éternel des meubles les plus précieux des émigrés, fréquenté par les faiseurs d'affaires, par les intrigants qui avaient le secret de la fabrication des assignats, c'est-à-dire celui du total de leur émission progressive, et qui ont accaparé des chefs-d'œuvre de l'art d'un prix inestimable pour de vains tas de papiers, et qui les ont revendus pour de grosses sommes d'argent à des fournisseurs qui, naguère laquais d'antichambre ou palefreniers, dorment aujourd'hui sur des matelas de plume de cygnes. Ce sont là des jeux de la fortune. On m'avait bien assuré que le bouclier de Scipion, vendu quinze cents francs, était devenu la proie d'un orfèvre : cela n'est pas, mais cela a été sur le point d'arriver.

Je parlerai autre part des maisons de commerce, de ces comptoirs de publicains qui sont de véritables écoles de friponnerie, de ces ventes et reventes perpétuelles où les huissiers-priseurs jouent un double rôle, où les marchandises qui semblent passer de main en main, restent toujours dans la même et

augmentent de valeur en proportion du renversement des fortunes particulières.

Les agioteurs n'avaient pas besoin que leur cupidité fût stimulée par tous les accidents de la révolution, mais ils ont pris une marche si audacieuse, une diction si farouche, une morale cartouchienne si prononcée, que s'il est curieux de les entendre il est pénible de les observer.

Ce que je puis certifier, c'est que les maisons se trafiquent comme les pains de sucre se trafiquaient dans le temps des assignats : on les achète pour quinze jours, puis on les revend toujours avec bénéfice. Quant aux réparations, l'on n'en fait aucune, mais chaque nouveau propriétaire en augmente les loyers, tracasse les locataires, les traite durement : jamais les conquérants n'ont été plus inexorables envers les peuples conquis. Ils font résonner avec ostentation et hauteur le nom de propriétaire et peu leur importe si les murs tombent de vétusté, si le toit est à jour ; ils ne font attention qu'à leurs caves, parce qu'ils les remplissent de trente sortes de vins, sur lesquels ils font un nouvel agiotage.

Il ne reste à ceux qui ont souffert de la révolution que l'espérance de remonter leur fortune au milieu des avantages de la paix ; d'autres l'attendent du hasard, soupirent après des banques, des chances plus ou moins favorables ; plusieurs regrettent les assignats, qui imprimaient à tous les objets mercantiles une vive circulation. Un grand nombre désirait, et le vœu est presque général, le rétablissement d'une

loterie que tout commande impérieusement et qu'il faudra adopter si l'ineptie la plus coupable ne nous aveugle pas encore sur cet impôt direct, le plus dur, le plus désastreux, le plus antirépublicain. Le Conseil des Anciens, se piquant de sagesse, a rejeté tout projet de loterie. On pourrait leur dire :

Avant de tout juger, apprends à tout connaître.

Je pèserai toujours sur l'impôt indirect d'une loterie nationale, qui ne sera point toutefois celle connue sous le nom de *loto*.

L'argent est donc devenu plus privilégié que la vie des hommes, que leur repos, que leurs peines, que leurs fatigues? Une réquisition formelle oblige tous les bras au service de l'État et oppose aux dangers de la guerre une jeune population, tandis que l'excédant de l'argent ne saurait être dirigé vers le trésor public !

L'avarice se soustrait chaque jour au paiement des impositions, l'avarice garde ses trésors enfouis et chaque jour elle accumule au détriment de l'Etat des richesses qu'elle retire de la circulation ou qu'elle emploie à tuer le crédit en les plaçant au plus fort denier, et le gouvernement, en lui présentant des chances favorables, ne saurait, par une spéculation productive, arracher de la terre ou du coffre-fort une partie de ces espèces qui manquent au mouvement vital !

Faut-il, dira-t-on, ôter au pauvre, au malheureux

sa dernière obole ? Hé, faux moraliste ! faut-il lui ôter toute espérance ? Mais faut-il encore vous l'apprendre ? Ce n'est pas le pauvre qui alimente les roues de fortune ; s'il met à la loterie, c'est modiquement, car c'est l'obole qu'il jetterait dans les cabarets pour s'y empoisonner de mauvais vin qui trouble sa raison et le porte à des excès, c'est l'obole qu'il donnerait à des diseurs de bonne aventure, à des charlatans empiriques, à des imposteurs religieux. C'est le riche seul qui aventure des mises un peu considérables. Vous vous apitoyez sur les habitants de la campagne ! Vous ignorez donc qu'ils thésaurisent et qu'ils ont enfoui ce numéraire qu'ils ont aspiré avec une cupidité si révoltante qu'ils voudraient vendre toute rave un écu. L'impitoyable fermier, le dur commerçant, l'agioteur, tentent de réunir à leurs gains immenses les bénéfices que promettent les chances du hasard. — *Nemo dat quod non habet*.

Interrogez tous les receveurs, ils vous diront : C'est l'avare en guenilles qui, craignant pour son cher trésor, ou à la suite d'un calcul, vient, apporte nuitamment son sac, et fait voir le jour à des espèces que la terre ou la muraille ensevelirait jusqu'au moment de sa mort.

On n'a jamais voulu calculer ce que l'avarice puissamment excitée par un aiguillon politique pourrait rendre à l'intérêt général. Eh ! quand l'avarice serait déçue, ne serait-ce pas une juste punition de sa longue insensibilité ? Ceux qui nous affament, qui nous vexent, qui commettent une foule

de petits crimes pour s'enrichir, s'il y a une clef pour ouvrir leurs coffres ténébreux, n'est-il pas sage d'en user ? Eh ! ne dirait-on pas, d'ailleurs, que les loteries ne rendent rien des sommes qu'elles reçoivent !

L'argent est le produit du travail, mais qui perd son argent est forcé à un second travail ; or, l'on peut affirmer qu'il y a aujourd'hui trop de bras oisifs. J'en atteste les spectacles journellement remplis. Cet argent si précieux à la subsistance du pauvre et qui lui reviendrait par voie de loterie, est dépensé pour des histrions de toute espèce et de toute couleur, depuis Garat qui boit l'or en retirant son haleine, jusqu'à *Madame Angot*, qui aux boulevards pomperait tout le cuivre de Suède. Musiciens, saltimbanques, vendeurs d'orviétan, ouvriers en bagatelles, le peuple paie toutes ces inutilités souvent dangereuses, et il ne pourrait placer quelques deniers pour se donner les rêves les plus agréables ! Brisez donc le ressort qui est en lui et qui dans la peine lui fait imaginer le bien-être.

Par quelle bizarrerie, par quelle affectation de morale faites-vous un vain étalage d'érudition pour prouver la prétendue immoralité d'un établissement qui, en dernière analyse, n'est qu'un objet de luxe ainsi que les diamants, les spectacles, les danses et les bals ? Que vous importe de quelle manière l'homme dépense, puisqu'il dépense chaque jour pour des sons, des gestes et des gambades (1) ?

(1) Au moment où s'imprimaient ces pages, la loterie, dont

CHAPITRE XCV

FRATERNITÉ

Indigné de la prostitution qu'on faisait du doux mot de *fraternité*, Chamfort traduisait cette inscription tracée sur tous nos murs : *Fraternité ou la mort*, par celle-ci : *Sois mon frère, ou je te tue.* Il disait : « *La fraternité de ces gens-là est celle de Cain et d'Abel.* »

On a effacé depuis *ou la mort*.

Mercier nous apprend le rétablissement dans son chap. CLXXXIV, était toujours une institution morte. On sait qu'en la défendant il plaidait sa propre cause, et qu'il obtint bientôt un gros emploi dans cette administration. Au point de vue singulier où il se place, on ne peut nier qu'il ait raison, et que la loterie ne soit la source de bénéfices considérables pour le gouvernement.

« En jetant un coup d'œil critique et sévère sur ces affreux établissements des loteries, disait Beaumarchais, pépinières assurées de tous les maux du peuple, qui ne servent qu'à remplir les prisons et les hôpitaux, j'ai trouvé que la loterie que l'on nomme si indécemment *royale*, et qu'on devrait nommer *infernale*, se combine de manière que la façon la moins funeste d'y ponter est certainement par extrait; d'où il résulte que la moindre perte que l'on puisse faire à cet infâme biribi est de 15 sur 90, dans l'hypothèse même la plus favorable... »

CHAPITRE XCVI

LES MÈRES SONT NOURRICES

Si l'on retrace chaque jour les scènes affligeantes de notre révolution, pourquoi ne pas parler d'un spectacle du moins consolant et qui frappe incessamment nos regards? C'est celui que nous offre une multitude d'enfants allaités par leurs mères. De quelque côté que je porte les yeux, je rencontre partout des enfants, et dans les bras de toutes les femmes; les hommes eux-mêmes portent ces innocentes créatures; il n'est point de carré de verdure, point de promenade, point de place publique qui n'offre des groupes d'enfants de tout âge. Ici, l'adolescence tire dans une multitude de petits chariots l'enfance paisiblement endormie; vos pas sont arrêtés par tous ces petits attelages, mais vous n'en murmurez pas, vous ne vous en offensez pas, parce que vous êtes amplement dédommagés du retard par le gracieux sourire de tous ces êtres aimables et innocents. Ils vous entourent, ils vous pressent les genoux; vous les écartez doucement pour poursuivre votre chemin. Là, la petite fille de dix ans fait la bonne, régente ses sœurs et cousines, et rien de plus intéressant à contempler que la subordination qui règne entre des âges que l'on confond avec celui où nous sommes parvenus.

Jamais dans aucune ville, dans aucun temps de ma vie, un pareil nombre d'enfants n'avait frappé mes regards. La maternité devient pour nos Françaises un degré de plus d'agrément; toutes nourrissent, toutes s'honorent d'être mères et toutes sentent que la seule et bonne nourrice est la véritable mère. La maternité est tellement en honneur, que ses fonctions font taire tous les propos oisifs qu'inventaient la malice et la médisance. Le sexe est justifié de toutes ses faiblesses, dès qu'il offre une nourrice soigneuse et attentive. Les plus jeunes sont, pour ainsi dire, celles qui s'attirent le plus de respect, tant les devoirs de la nature, quand ils sont accomplis, imposent silence au bavardage de nos vains moralistes! Eh! la nature n'est-elle pas déjà une énorme usurière envers un sexe faible, et si la femme ne trouvait pas dans les charmes et les caresses d'un enfant, non une récompense, mais un dédommagement des ses peines, la génération des êtres ne tarirait-elle pas bientôt?

Il semble que toutes les âmes qui se sont envolées sur la frontière pour la défense de la patrie soient rentrées pour animer de nouveaux corps et former un foyer de républicains qui jouiront des travaux et des sacrifices de leurs ancêtres.

L'enfance plus soignée, plus libre dans ses mouvements, et qui n'est plus châtiée, indique un caractère de joie et d'indépendance qui charme l'observateur. Les corrections ont disparu ainsi que les nourrices vénales et grossières, la voix seule réprime les fautes, et c'est ainsi que l'on doit accoutumer de

bonne heure l'enfance à n'être régie que par la parole.

Les voilà, ces jeunes élèves qui s'entretiendront un jour de nos erreurs, de nos fautes, de nos malheurs; ils nous jugeront, et la véritable histoire de nos calamités et de nos grandeurs ne sera que dans leur bouche.

Les petits caractères impérieux se décident déjà et annoncent la fierté républicaine. D'année en année les nuances se font sentir, et moins gênés par des pédagogues, ils se livrent avec plus d'effusion au plaisir; leur attitude plus libre, en devient plus gracieuse; ils seront meilleurs que nous, parce qu'ils auront été plus heureux dans leur premier âge.

Enfin le nombre des enfants est si grand, que dans telle promenade il surpasse celui des personnes adultes (1). On ne peut se lasser de ce spectacle délicieux qui annonce la profondeur des vues d'une nature régénératrice. Si c'est là un produit de la révolution (comme on ne saurait en douter), ce sont en même temps des scènes si touchantes qu'elles peuvent tempérer les tristes couleurs du tableau de nos désastres passés. Mais quoi! serait-ce une loi éternelle de la nature que le bien jaillisse des sources du mal et qu'il ne puisse être enfanté que par lui? Je n'ose m'arrêter sur cette idée, elle corromprait ce sentiment de joie qui me pénètre en voyant éclore

(1) Sur dix enfants, j'en compte huit qui ont la chevelure blonde; ainsi les enfants du Nord sont constamment plus nombreux dans notre commune.

(Note de Mercier.)

une génération nombreuse, qui ressemble à cet essaim d'abeilles sorti des flancs du taureau d'Aristée, et nous, comme les instruments d'un bras invisible et puissant, nous aurons tracé douloureusement cette carrière de tranquillité et de gloire que l'homme parcourt, ainsi que le prouve l'histoire, à la suite des grands mouvements et des bouleversements des empires.

CHAPITRE XCVII

SANSON

C'est le bourreau. Voltaire a dit que c'était au bourreau à écrire l'histoire des Anglais; l'on pourrait dire de même que ce serait à Sanson à écrire celle du règne de la Terreur.

Quel homme que ce Sanson! Impassible, il ne fit jamais qu'un avec le couperet du supplice. Il fit tomber la tête du plus puissant monarque de l'Europe, celle de sa femme, celle de Brissot, celle de Couthon, de tous les adverses, et tout cela d'un front égal; il fit couler en ruisseau le sang mêlé des princes, des législateurs, des plébéiens, des philosophes. Si l'on a appelé un geôlier *un verrou-animal*, on peut appeler Sanson *la hache-guillotine*. Il abat la tête

qu'on lui amène, n'importe laquelle. Quel instrument! quel homme! il dut craindre de rester seul un jour dans Paris.

Que dit-il? que pense-t-il? a-t-il fait réflexion qu'il avait mis à mort tous les chefs des partis contraires : Charlotte Corday et Fouquier-Tinville, l'épouse de Roland et Henriot.

Je voudrais bien savoir ce qui se passe dans sa tête et s'il a regardé ses terribles fonctions uniquement comme un métier. Plus je rêve à cet homme, président du grand massacre de l'espèce humaine, abattant des têtes couronnées sans froncer le sourcil, de même que celle du plus pur républicain, plus mes idées se confondent.

Il a vu la jeune fille à la veille de ses noces affronter le trépas avec plus de sang-froid que le fameux d'Estaing qui avait rempli l'Europe des récits glorieux de sa bravoure et de son intrépidité (1). Comment dort-il après avoir reçu les dernières paroles ou les derniers regards de toutes ces têtes coupées?

En vérité, je voudrais être dans l'âme de cet homme pour quelques heures, j'y surprendrais peut-être quelques idées qui nous sont inconnues. Il a vu mourir dans l'ivresse le farouche Danton, dont tous les décrets sentaient le vin; il a vu Robespierre et ses odieux satellites à leur derniers moments fré-

(1) D'Estaing qui, pour sauver sa tête, avait chargé Marie-Antoinette, plus tard condamné lui-même, périt avec une faiblesse rare à cette époque.

mir, pâlir, suer de la terreur dont ils avaient glacé les Français; il eût coupé la tête à Condorcet comme à Marat. Quel singulier homme! et son existence n'est pas un problème!

Il a entendu ces milliers de femmes-furies applaudir avec des cris forcenés à cet épouvantable déluge de sang. Il dort! dit-on, et il pourrait bien se faire que sa conscience fût en plein repos.

La guillotine l'a respecté, comme faisant corps avec elle; l'on ne s'est jamais avisé de condamner au feu la planche roulante qui amenait les victimes sous le tranchant fatal. Il est vrai qu'il ne fut point tout à la fois, comme l'exécuteur de Nantes, bourreau, président de société populaire et témoin gagé pour déposer contre les prévenus. On ne se disputa point comme à Nantes le bonheur de l'avoir pour gendre; on ne vit point comme à Nantes des personnes de tout rang et de tout état l'aborder d'un air caressant et presser amicalement ses mains sanglantes, et les Parisiennes ne portèrent point à leur oreille, comme bien des femmes de Nantes, des guillotines de vermeil.

Il reçut, dit-on, des excuses de la reine, lorsque sur l'échafaud elle eut posé par mégarde le bout de son pied sur le sien. Que pensa-t-il alors? Il fut longtemps payé des deniers du trésor royal. Quel homme que ce Sanson! il va, vient comme un autre; il assiste quelquefois au théâtre du Vaudeville; il rit, il me regarde; ma tête lui est échappée, il n'en sait rien, et comme cela lui est fort indifférent, je ne me

lasse pas de contempler en lui cette indifférence avec laquelle il a envoyé dans l'autre monde cette foule d'hommes, tant du premier que du dernier rang; il recommencerait si... Et pourquoi pas? N'est-ce point là son métier (1)?

Quand les charretées de ses innombrables victimes étaient traînées par trois ou quatre haridelles, comment ne s'est-il pas trouvé, dans l'espace de quatorze mois, quarante hommes déterminés, perçant le flanc des haridelles, et donnant ce grand signal de courage propre à le réveiller dans l'âme de leurs concitoyens? Mais non! tous les braves étaient morts ou aux armées, et la terreur était telle que si l'on eût dit à un particulier : « A telle heure la charrette passera devant ta maison, tu descendras et t'y placeras, » le particulier aurait attendu la charrette, aurait descendu son escalier et s'y serait placé!

CHAPITRE XCVIII

NATION

Ce n'était autrefois qu'un simple terme de géographie, ou de phrasier qui voulait enfler son style. Vous

(1) Sanson a conservé cette indifférence jusqu'à la fin de sa vie. Voyez, dans le livre que madame Surville a consacré à son frère, Balzac, le récit d'une entrevue du grand écrivain avec l'ex-exécuteur des hautes-œuvres.

ne trouvez point sous la plume des écrivains du siècle de Louis XIV, les mots : l'intérêt de la nation, le service de la nation, le trésor de la nation, parce qu'en effet il n'existait point de nation ; la France n'était qu'un vaste parc de moutons que celui qui s'en était rendu maître faisait tondre ou vendre, car *tel était son plaisir*.

CHAPITRE XCIX

SANS-CULOTTES

On ignore communément l'origine de ce mot, la voici : le poëte Gilbert, peut-être le plus excellent versificateur depuis Boileau, était très-pauvre (1); il avait tancé quelques philosophes dans une de ses satires ; un auteur qui voulait leur faire sa cour pour être de l'Académie, imagina une petite pièce satirique, intitulée : *Le Sans-culotte ;* on y raillait Gilbert, et les riches adoptèrent volontiers cette dénomination contre tous les auteurs qui n'étaient pas élégamment vêtus !

(1) Mercier se met en contradiction avec lui-même d'une étrange façon en nommant Boileau, qu'il raille avec beaucoup de verve dans ses premiers écrits, un *excellent versificateur,* et il se trompe en croyant à la grande pauvreté de Gilbert qui jouissait d'une honnête aisance.

Lors de la révolution ils se ressouvinrent du terme, le ressuscitèrent et l'employèrent comme un dard invincible contre tous ceux dont les écrits ou les discours tendaient à une grande et prompte réforme.

Ils crurent que c'était une excellente plaisanterie et qu'on en rirait ainsi que l'on avait fait il y a vingt ans, mais les politiques sont plus invulnérables que les poëtes : ils prirent de bonne grâce le titre qu'on leur avait donné. Je fus inscrit sur la première liste des sans-culottes, et je ne fis qu'en rire.

Mais ces injures gratuites et le ton insolent, familier aux antres des salons dorés, irritèrent certains esprits et leur firent inventer et distribuer aussi sans ménagement le terme *d'aristocrate*.

Tout ceci se passait avant la révolution. Qui l'eût cru, que des républicains auraient adopté ce terme et en auraient fait un point de ralliement!

C'est certainement pour attacher le mépris, la haine et l'exécration au mot, à l'idée de république, à la qualité de républicain, au seul gouvernement que puissent avouer la raison, la justice et l'intérêt social; c'est pour rendre odieux, ou du moins ridicules les droits naturels de liberté et d'égalité, que les jacobins ont imaginé et mis en vogue l'ignoble *sans-culottisme* et les *fêtes sans-culottides*.

Oh! je ne doute pas qu'un jour on ne comprendra plus dans nos années républicaines celles où l'on a célébré de pareilles fêtes. Je crois que la République datera de la constitution de l'an III, et qu'il sera

impossible à la raison, à une race nouvelle, de les considérer autrement. Quoi! ces années de la plus détestable anarchie usurperaient un titre contre lequel se soulèverait par le burin de l'histoire le cri vengeur de l'humanité !

Quoi! la République existait sous le joug du terrorisme et lorsque l'on prêchait au peuple l'absurdité rapace de la loi agraire ! Quoi! ces proconsuls qui ont porté dans toute la France le feu, le fer, la dévastation et la mort, étaient des républicains ! Quoi! les lois de sang de nos décemvirs étaient des lois républicaines ! l'exercice de tous les forfaits les plus horribles était un gouvernement républicain !

Nos neveux, plus justes et plus sensés, ne fixeront l'ère de notre régénération politique que de l'instant où des lois constitutionnelles ont exercé leur heureux empire.

Parmi ces usurpateurs du titre glorieux de républicain, il n'en est pas un seul qui n'ait voulu monter sur le trône de la populacerie ; ils s'y seraient assis quand il aurait été garni de clous de charrette longs et aigus. J'ai vu jusqu'à ce mulet d'Auvergne qu'on nommait Romme, vouloir en essayer. Babœuf a voulu remplacer Marat, et si Babœuf et ses pareils ont été et sont républicains, certes je ne le suis pas.

Quelle profanation de ce mot sacré ! et c'est en le prenant pour mener et tromper la multitude, que des hommes ineptes et féroces ont rendu croyables les cruautés sacerdotales de tous les temps et de tous les pays, ainsi que les raisonnements des plus

absurdes théologiens. Ils ont fait rétrogader la raison humaine; ils sont encore coupables d'un plus grand forfait, de la démoralisation presque entière d'un grand peuple, hélas! trop crédule.

Le sans-culottisme a suivi constamment les drapeaux vagabonds de l'anarchie, et si la Constitution dit qu'il faut signer, dans l'année où j'écris, *l'an sixième de la République*, je signerai dans tout acte comme je le dois, mais j'en appelle à la justice et à la conscience de la postérité pour rectifier cette inexcusable erreur.

La plupart de ces sans-culottes ne se doutent seulement pas de ce que l'histoire dira; eux, qui se croient si pénétrants, ils ne savent pas encore qu'ils ont été mannequins pendant la plus grande partie de la session de la Convention nationale; qu'on s'est servi avidement de leur penchant à l'autorité, à la rapine, pour accomplir des projets qui roulaient au-dessus de leur tête comme les sphères célestes roulent au-dessus de la tête d'un sauvage ignorant.

Eh! si l'histoire armée de son miroir et de son burin vengeur leur disait, eux vivants : Vous n'avez été que des marionnettes exécrables que des fils invisibles faisaient mouvoir! terrassés par des preuves authentiques, où seraient alors les cavernes et les ténèbres assez profondes où ils courraient ensevelir la honte d'avoir commis tant de crimes, non pour eux, mais pour une espèce de Vieux de la Montagne qui se jouait de leur harangue à la tribune, de leur colère et de leurs passions enfantines.

Et ces marionnettes sans-culottes, ces insensés d'un nouveau genre, se sont multipliés parmi nous; ils ont dit qu'il n'y avait qu'eux pour gouverner, mais l'homme est comme un vase plein d'une liqueur saine ou gâtée, dont la bonne ou mauvaise odeur se répand au-dehors : il ne s'est épanché du sans-culottisme qu'une logomachie sectionnaire.

CHAPITRE C

DÉDÉIFIER

O Parisiens!... je vous ai vus, depuis la Révolution, promener en pompe dans vos rues les bustes de plusieurs personnages illustres à qui vous prodiguiez vos adorations ; je vous ai vus porter dans un temple les cendres de quelques-uns d'entre eux que vous regardiez comme des dieux : un moment est venu, où vous les avez subitement *dédéifiés*. O Parisiens!....

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU

PREMIER VOLUME



FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Paris. — Imprimerie Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

